N° 962 49e Année T. CCLXXXV 15 Juillet 1938

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

FONDATEUR ALFRED VALLETTE
ADMINISTRATEURS :
GEORGES DUHAMEL, A.-FERDINAND HEROLD, JACQUES BERNARD



—

PRIX DU NUMÉRO

France, 6 fr. 50* — *Étranger: 1/2 tarif postal, ***7 fr.***; plein tarif, ***8 fr. 50***

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

EDWARD WESTERMARCK

PROFESSEUR DE SOCIOLOGIE A L'UNIVERSITÉ DE LONDRES

ÉTUDES DE SOCIOLOGIE SEXUELLE
traduites de l'anglais par A. VAN GENNEP

HISTOIRE DU MARIAGE

I. La Promiscuité primitive. La Valeur de la Virginité *(Méthode d'investigation. L'origine du mariage. Période humaine de rut aux temps primitifs. Critique de l'hypothèse de la promiscuité primitive ; prétendues preuves de l'existence de peuples vivant en état de promiscuité ; l'incontinence sexuelle avant le mariage ; le « jus primæ noctis » ; la prostitution religieuse ; le prêt et l'échange des femmes ; les fêtes sexuelles ; le système classificatoire de la parenté.)* Vol. in-8 carré, prix. . . . . 24 »

II. L'Attraction sexuelle. La Jalousie masculine *(Critique de l'hypothèse de la promiscuité primitive* (suite) *: le matriarcat ; la jalousie masculine. La fréquence du mariage et l'âge nubile. Le célibat. La pudeur sexuelle. La courtisation. Caractères sexuels secondaires chez les animaux ; la retenue des femelles. Moyens primitifs d'attraction).* Vol. in-8 carré, prix . . . . . . 24 »

III. L'Acquisition d'une femme ou d'un mari *(La Sélection sexuelle. L'Endogamie : Influence du croisement des races sur la fécondité et la vitalité. Les mariages consanguins. L'Exogamie. L'Horreur et l'interdiction de l'inceste. Interdictions particulières. Le Mariage par rapt.)* Vol. in-8 carré, prix. . . . . 24 »

IV. Cérémonies nuptiales. Les rites du mariage *(Le consentement comme condition du mariage. La sélection des époux contrôlée par les coutumes et par les lois. La liberté du choix. Mariage par compensation et par échange de présents. Mariage par service. Mariage par achat. L'achat du mari. Les rites du mariage : jonction des mains, rite de contact, anneaux de mariage. Rites divers : emploi d'eau, de feu, déguisements, etc. Continence après le mariage. Les rites du mariage et le degré de civilisation).* Vol. in-8 carré, prix. 24 »

OUVRAGES DE CULTURE LITTÉRAIRE

CHOIX DES " PLUS BELLES PAGES " DES ÉCRIVAINS SUIVANTS :

L'Arétin. — Chamfort. — Cyrano de Bergerac. — Diderot. — Gustave Flaubert — Frédéric II — Henri Heine. — Helvetius. — Prince de Ligne. — Alfred de Musset. — Gérard de Nerval. — Rétif de La Bretonne. — Cardinal de Retz. — Rivarol. — Saint-Evremond. — Saint-Simon. — Stendhal. — Tallemant des Réaux. — Alfred de Vigny. Format in-16 double couronne.

Chaque volume. . . . . 15 f

Maurice de Guérin. — Saint-Amant — Théophile. — Tristan L'Hermite. Format petit in-18 carré.

Chaque volume . . . . 10 f


SNCF
SOCIÉTÉ
NATIONALE DES
CHEMINS DE FER
FRANÇAIS
le rail
plus que jamais
à votre service
G1
MAXIMILIEN VOX

"

LETTRE DE ROUMANIE

LA POLITIQUE INTERIEURE

LA GARDE DE FER

Après les récents événements de Roumanie, le changement de constitution, le procès de Codréano, chef de la Garde de Fer, il nous a paru intéressant de donner un bref aperçu de l'évolution des partis politiques de ce pays et plus spécialement du mouvement légionnaire, ou « Garde de Fer. »

Avant la guerre, il n'y avait en Roumanie que deux grands partis : le parti conservateur et le parti libéral. Le premier représentant surtout la grande propriété terrienne, le second à tendances plus démocratiques. Le roi Charles Ier maintenait autant que possible l'équilibre entre les deux partis.

Ce sont les libéraux qui ont, au milieu du XIXe siècle, aboli le régime nobiliaire des boïards (quoique la plupart des chefs libéraux fussent eux-même de jeunes boïards). Ce sont eux qui sous le prince Alexandre Couza, en 1863, ont sécularisé les biens des couvents orthodoxes et qui, une première fois, ont exproprié une partie des terres des grands propriétaires pour les distribuer aux paysans. Pour réaliser ces réformes, ils durent préalablement se débarrasser du chef du parti conservateur, Barbo Catargi, qui fut assassiné au moment où il sortait du Parlement. Cet assassinat (dont on ne découvrit jamais l'auteur)

est le seul crime politique que la Roumanie ait connu jusqu'en 1933, lorsque M. Duca, chef du parti libéral, fut tué, on s'en souvient, par un jeune étudiant de la Garde de Fer. Etrange vengeance du sort !

La question agraire resta d'ailleurs le point critique de la politique intérieure roumaine jusqu'au lendemain de la guerre. En effet les plaines fertiles de Valachie et de Moldavie restaient en bonne partie divisées en grands domaines. Quatre mille grands propriétaires possédaient autant de terre que deux millions de propriétaires paysans. Ce qui pis est, le grand propriétaire, surtout en Valachie, s'occupait rarement de ses terres, les laissant aux mains d'intendants durs et âpres au gain, et qui d'ailleurs étaient souvent des étrangers : grecs ou juifs surtout. Ainsi naquit la terrible jacquerie de 1907 (épisode qui a fourni à Panaït Istrati des pages magnifiques dans les « les Chardons du Baragan »). La révolte fut noyée dans le sang par un gouvernement libéral. Elle ne portera ses fruits que dix ans plus tard.

La grande guerre allait modifier profondément les données de la politique intérieure roumaine. La Roumanie entra en guerre aux cotés des Alliés, en 1916, pour arracher à l'empire Austro-Hongrois la Transylvanie, peuplée de Roumains mais dominée depuis de longs siècles par les Hongrois. Après une courte période de succès, les armées roumaines durent évacuer la Transylvanie conquise, puis défendre pied à pied la Valachie devant la poussée allemande. Une moitié du pays resta près de deux ans sous la domination ennemie, fournissant à l'Allemagne du blé et du pétrole (D'ailleurs, avant de quitter le pays, les troupes roumaines avaient dû, sur l'injonction de l'Angleterre, mettre le feu aux sondes.)

Les traités de paix doublèrent presque la superficie et la population de la Roumanie, par l'acquisition, à l'Ouest, de la Transylvanie et du Banat de Temesvar, à l'Est par la reconquête de la Bessarabie sur les Russes (conquise par ces derniers moitié en 1812, moitié en 1878).

La misère de la population pendant la guerre, le con-

tact à partir de 1917 avec les troupes russes bolchévisées, firent craindre au gouvernement de Jean Bratiano une nouvelle révolte paysanne semblable à celle de 1907. Pour faire obstacle au communisme on promit aux soldats l'expropriation des grands domaines. On tint parole : une réforme qu'on aurait à peine osé faire ailleurs en temps de révolution se fit en Roumanie pacifiquement et sans protestation aucune. C'est une preuve de l'esprit libéral de la classe dirigeante roumaine.

Les grandes terres cultivables (à l'exception des vergers des vignes, des terres entourées d'enclos) furent en grande partie expropriées et partagées aux paysans. L'indemnité se réduisit à des rentes de l'Etat, calculées en une monnaie qui n'a plus aujourd'hui que le 30e de sa valeur d'avant-guerre. Les propriétés de plus de 500 hectares sont devenues très rares. On ne peut plus parler en Roumanie de grande propriété terrienne.

Malgré cette réforme radicale, le problème agraire subsiste et se double d'un problème économique. D'abord, avec la forte natalité de la classe paysanne, la petite propriété jusqu'à 10 hectares subit tous les jours un morcellement excessif, d'où naissance d'un prolétariat agricole. En second lieu, la terre ainsi divisée en trop petits domaines a perdu beaucoup de sa productivité.

Les moyens d'exploitation sont faibles. Il s'agit de trouver une organisation qui, en quelque sorte, rétablisse le potentiel d'exploitation des grandes propriétés d'avant-guerre.

Le parti conservateur ne survécut pas à la guerre. D'une part les sympathies pro-allemandes de certains de ses chefs, d'autre part la ruine des grands propriétaires à la suite de l'expropriation, enfin la nouvelle constitution de 1923 qui supprimait le cens électoral, lui portèrent un coup mortel.

Le parti libéral au contraire sortait fortifié par la victoire et la réforme agraire. Il trouva devant lui un parti nouveau, né de la guerre, le parti radical-paysan, formé par la fusion des nationalistes roumains de Transylvanie

avec un parti de « l'ancien royaume » (1). L'ancien système de l'équilibre entre deux grands partis recommença, sauf deux courts intermèdes où le gouvernement fut entre les mains du général Avéresco, héros de la guerre qui avait rallié les débris du parti conservateur.

Le roi Ferdinand (1914-1927) avant sa mort céda à la pression de Jean Bratiano et signa l'exil de son fils et héritier du trône, le prince Carol. Celui-ci, hostile au parti libéral, se trouva écarté du trône sous prétexte d'indignité. Après un exil de quatre ans, durant lequel régna son jeune fils Michel avec un Conseil de Régence, le prince Carol, le 8 juin 1930, par un véritable coup de théâtre, rentrait en avion, reçu par tout le peuple avec enthousiasme. Les libéraux essayèrent un moment de s'opposer, ce fut en vain. A la suite de cet échec, le parti libéral fut écarté du pouvoir pendant plus de 3 ans. Il s'était d'ailleurs scindé en deux : une fraction, la plus importante, sous la direction de Vintila Bratiano, après la mort de son frère Jean Bratiano, fraction qui restait hostile au roi Carol; une autre sous la direction du jeune Georges Bratiano, fils de Jean Bratiano, celle-ci tout acquise à la cause du roi.

Le parti national paysan détint le pouvoir pendant plus de trois ans, lorsque affaibli et divisé, à la veille des élections législatives de 1933, il céda la place au vieux parti libéral réconcilié avec le roi. Son chef M. Duca, depuis la mort de Vintila Bratiano, prit en main le gouvernement et prépara les élections. Il faut noter que le système électoral institué par la constitution de 1923 différait sensiblement du système français; c'est le roi qui chargeait un parti de diriger les élections; s'il réunissait plus de 40 % des suffrages, il avait d'office une moitié des sièges à la chambre des députés, l'autre moitié était partagée proportionnellement entre tous les partis, y compris le parti gouvernemental. Ce dernier, jouissant donc d'une énorme majorité, était assuré de gouverner librement pendant toute une législature à

(1) Nom que les Transylvains donnèrent aux deux provinces de Valachie et de Moldavie qui formaient la Roumanie avant 1918.

moins d'événements extraordinaires et d'élections anticipées. Ce système fonctionna heureusement jusque tout récemment, lorsqu'en décembre 1937 le parti libéral n'ayant pas réuni les 40 % nécessaires, et l'opposition se trouvant fragmentée en une poussière de nouveaux partis, le roi, après la courte expérience Goga, jugea bon par un véritable coup de force de remplacer le régime parlementaire, par une dictature royale.

Vainqueur aux élections de décembre 1933, M. Duca peu de temps après tombait sous les balles d'un étudiant de la Garde de Fer. Que s'était-il passé? Qu'était-ce que la Garde de Fer, dont on entendait pour la première fois parler à l'étranger. et qui allait bientôt devenir aussi célèbre et aussi mal connue que la Maffia de Sicile, un siècle auparavant!

La Garde de Fer, c'est d'abord la personne de son chef, Cornélius Zelea Codréano.

Il est né avec le siècle. Son père était professeur de lycée dans une petite ville de Moldavie. Son grand-père était forestier. On a dit pour le discréditer que sa famille était d'origine polonaise. L'argument ne semble pas toucher beaucoup ses partisans. Qu'importe l'origine de l'homme, s'il s'est si bien assimilé l'âme nationale qu'il ait pu à un moment donné incarner un grand mouvement de nationalisme roumain?

La Garde de Fer n'est pas raciste.

Depuis l'Université, Codreano se mêle à la vie politique. A Iassy, où il fait sa licence en Droit, il mène la lutte des étudiants contre le Communisme et les Juifs. C'est à la suite d'une véritable révolte des étudiants que naquit en 1923 le parti antisémite du professeur Al. Couza (2). Codreano en était l'animateur.

C'est le moment de poser en deux mots le *problème juif en Roumanie*. Il présente plusieurs aspects. D'abord un aspect démographique. Les adversaires des Juifs les évaluent à plus de deux millions. Ils s'avouent eux-mêmes un million. Quoi qu'il en soit, la proportion est énorme

(2) C'est à ce parti, sous la direction de MM. Couza et Goga, que le roi Carol allait confier le pouvoir en décembre 1937.

par rapport à une population de moins de 20 millions d'habitants. D'ailleurs s'ils sont nombreux dans toute l'étendue du pays, ils s'agglomèrent surtout dans les villes de Bessarabie et du Nord de la Moldavie et arrivent dans certains centres à être plus nombreux que les Roumains. Dans ces régions beaucoup d'entre eux ne connaissent même pas notre langue et vivent totalement à l'écart du reste de la population. C'est donc en ce sens un véritable problème minoritaire qui se pose. Et ce n'est pas le plus grave. Le grand danger vient de ce que la minorité juive se concentre dans les villes, centres nerveux d'un pays, monopolisant véritablement le commerce et la banque, supplantant de plus en plus les Roumains dans les professions libérales. La classe intellectuelle, la classe dirigeante du pays risque à brève échéance d'être submergée d'éléments juifs. Nombreuses sont les Facultés où le nombre des étudiants israélites est supérieur à celui des étudiants chrétiens. Donc, d'un côté, le commerce, l'industrie, la finance en un mot la richesse active du pays sont entre les mains des Juifs. (Si l'on parlait en Roumanie de « 200 familles » elles seraient presque toutes juives!) D'un autre côté, la civilisation nationale risque d'être faussée par l'infiltration massive d'un élément qui n'est pas autochtone : un pays qui est encore loin d'avoir donné dans le domaine culturel son plein rendement perdrait sa note originale, son génie propre, s'il admettait dans son sein un tel flot d'éléments inassimilables.

Enfin, et surtout, le socialisme a trouvé dans les milieux juifs son meilleur point d'appui, on pourrait presque dire son seul point d'appui. Et c'est là un problème qui dépasse de beaucoup les frontières de la Roumanie. Jérôme et Jean Tharaud ont essayé de le résoudre dans leurs livres, notamment dans « Quand Israel est Roi » et « Vienne la Rouge ».

En 1937, le parti parlementaire du professeur Couza est en pleine discorde, en pleine désorganisation. C'est alors que Codreano prit la résolution de se séparer de son vieux maître et avec un petit groupe : la « Légion

de l'Archange Michel », il commença sa vie publique indépendante. Et la poignée d'étudiants, qui prit en 1930 les noms de « Garde de Fer », allait bientôt devenir la redoutable organisation contre laquelle le roi Carol vient de sévir.

Ils sont partis de rien : quelques jeunes gens résolus, imbus de leurs missions, persuadés qu'ils allaient changer l'avenir de leur pays. Ils parcouraient la campagne à pied, à cheval, par n'importe quelle saison, en chantant des hymnes patriotiques. Pas de programmes ronflants, mais une âme.

« Nous voulons la réforme des hommes et non pas celle des programmes politiques », disait le Capitaine (car c'est ainsi qu'on appela désormais Codreano. Et le mot n'indique pas un grade militaire mais il évoque ces « Capitani » des siècles passés, ces braves que les princes Moldo-Valaques plaçaient aux frontières pour donner l'alarme devant l'invasion ennemie et se battre au premier rang).

Le but de la Légion : créer un homme nouveau, le « légionnaire ». La foi en Dieu, l'honnêteté, le sentiment du devoir et l'ardeur au travail, c'était là le seul programme de la Légion à ses débuts. Là aussi le secret de son succès, ce n'était pas un mouvement de révolution politique, c'était un mouvement de *révolution morale*. Dans un pays où la moralité publique n'est, hélas, que trop relâchée, où les intérêts personnels et le favoritisme ont obscurci jusqu'à la notion d'intérêt public, un pareil langage ne pouvait qu'impressionner les masses paysannes éprises de justice et de sincérité. — On ne peut nier les résultats de cette éducation sur la jeunesse légionnaire qu'anime un véritable souffle d'ascétisme et de sacrifice.

Le programme vint plus tard, quand le mouvement eut pris de l'importance. Après mille et une péripéties, Codreano entre au Parlement en 1931. Malgré le manque de moyens et l'hostilité des gouvernants, la Garde de Fer va de succès en succès. Le gouvernement prend peur. Pendant la période électorale de 1933, plusieurs légion-

naires sont tués plus ou moins ouvertement par la police. Enfin, quelques jours avant le vote, le mouvement est dissous et ne peut plus se présenter aux élections. Empêchée de se manifester, ou seulement de se défendre légalement, la Garde de Fer est acculée aux actes désespérés. Peu après, M. Jean Duca, président du Conseil, était assassiné en gare de Sinaïa. L'assassin et deux complices sont condamnés aux travaux forcés à perpétuité (la peine de mort n'existait pas à ce moment, elle vient d'être introduite par décret royal et uniquement pour les crimes politiques). Une persécution terrible s'abattit sur la légion, mais on n'osa pas s'attaquer au chef lui-même.

Pendant trois ans, la Garde de Fer poursuivit son activité plus ou moins occulte. On ne soupçonnait même pas l'ampleur du mouvement, lorsqu'en février 1937, à l'occasion de l'enterrement de deux légionnaires morts en Espagne Nationaliste, on vit des dizaines de milliers d'hommes suivre le cortège funèbre, devant une foule énorme. En tête se trouvaient un métropolite (3) et 400 prêtres et évêques. Alors la Légion apparaît au grand jour dans toute sa force. Pour combattre le commerce juif, les légionnaires font du commerce, ouvrent des restaurants, des magasins, des coopératives. Et lorsqu'en décembre 1937, la Garde de Fer se présente aux élections sous le couvert du parti « Tout pour la patrie », elle obtient près de 20 % des suffrages; alors que le parti libéral gouvernemental, uni au parti du professeur Iorga et au parti minoritaire allemand de Transylvanie, n'obtenait que 37 %. Tout le monde se tourne vers la Garde de Fer, voit en elle le parti de l'avenir. Personne ne doute plus qu'aux élections prochaines, elle aura seule la majorité légale.

Des hommes de tous les milieux sociaux viennent vers elle, des paysans aussi bien que des professeurs universitaires; des bourgeois et des représentants des plus illustres familles, tels les princes Cantacuzène (4). Tous ceux

(3) Archevêque primat.

(4) Trois membres de la famille Cantacuzène ont été parmi les chefs du mouvement, depuis le début.

qui souffrent dans leur orgueil national, voient dans la légion l'aboutissement de leurs espérances.

Une doctrine cohérente commence à s'élaborer, pour construire la future Roumanie légionnaire : christianisme, antisémitisme, système corporatif, etc...

Quelle était la situation politique en décembre dernier, après les élections dont nous venons de parler?

La coalition gouvernementale était obligée de céder la place, n'ayant pas obtenu aux élections les 40 % nécessaires pour avoir la majorité au Parlement. A qui le roi allait-il s'adresser? Aux nationaux-paysans, premier parti d'opposition? Ils étaient désignés par les règles du jeu parlementaire. Mais le roi ne s'entendait pas avec M. Maniu, leur chef, qui depuis des années, exige comme condition de sa prise de pouvoir le départ de Mme Lupesco. Mais surtout le roi ne voulait pas donner le pouvoir à un parti puissant. Il apparaît de plus en plus clairement que la politique royale s'est appliquée à désagréger les partis politiques pour mieux les abattre. Quant à la Garde de Fer, à plus forte raison, il semble que le roi n'ait jamais songé à collaborer avec elle. Alors que tous les chefs de parti, même ceux qui n'avaient que 3 ou 4 membres au Parlement, étaient appelés aux Conseils de la Couronne, Codreano, lui, ne fut jamais convoqué, même après les élections de décembre 1937 qui lui donnaient 70 députés au Parlement. Le roi estimait les visées dictatoriales du « Capitaine » incompatibles avec sa mission royale. Et c'est ainsi qu'il a été amené à frapper le seul parti foncièrement, essentiellement monarchique. Si l'on avait discuté de la théorie monarchique avec n'importe quel membre des anciens partis parlementaires, il aurait répondu invariablement : la Roumanie est en monarchie parce qu'elle n'est pas suffisamment développée politiquement et socialement. Le seul grand parti qui postulait la monarchie comme un dogme politique, c'était la Garde de Fer.

Le plan du roi était donc double :

1°) émietter et ruiner les anciens partis politiques,

2°) abattre la Garde de Fer.

C'est pour cela qu'il confia le pouvoir, à la stupéfaction générale, à M. Goga qui avec M. Al. Couza dirigeait le parti antisémite. Ce parti n'avait obtenu aux élections que 6 % des suffrages. Mais comme son programme s'apparentait sensiblement à celui de la Garde de Fer, le roi espérait ruiner celle-ci en montrant l'impuissance de celui-là. Mais il faut bien voir qu'il ne pouvait être question d'appliquer le programme de la Garde de Fer avec le maintien du système parlementaire et l'ingérence des anciens politiciens.

Le ministère Goga manquait de cohésion, des hommes de tous les partis y étaient entrés. Il annonça une politique antisémite, mais ne sut prendre aucune mesure effective. Le seul résultat, ce fut une évasion brusque de tous les capitaux juifs. Les Juifs les plus en vue quittaient le pays, beaucoup d'autres vendaient leurs immeubles, abandonnaient leur commerce. L'économie était paralysée.

Mais, qui pis est, ce fut surtout une offensive à peine déguisée de la part des grandes puissances protectrices des minorités : la France et l'Angleterre. Enfin, devant un véritable ultimatum de la Russie Soviétique, qui concentrait des troupes aux confins de la Bessarabie, le roi Carol signifiait son départ à M. Goga.

La chute du ministère Goga fut pour la Roumanie une humiliation nationale. C'est alors (février 1938) que le roi forma un gouvernement d'Union Nationale, présidé par le patriarche de l'Eglise orthodoxe roumaine, Miron Cristea. Deux grands partis restaient en dehors de la combinaison, le parti de M. Maniu et la Garde de Fer.

On élabora en hâte une nouvelle Constitution : le Régime Parlementaire était aboli, les partis politiques interdits, les pouvoirs constitutionnels du roi sensiblement augmentés; l'état de siège et la censure de la presse étaient renforcés, les préfets des départements remplacés par des gouverneurs militaires. Enfin on annonçait l'élaboration d'un système représentatif basé sur les Corporations.

La nouvelle Constitution fut confirmée par un plébis-

cite, mais les conditions en étant un peu spéciales (les opposants devaient décliner leurs noms et qualités!) il n'y eut que 5.000 « Non » sur près de cinq millions de bulletins.

La Garde de Fer, dans son émanation parlementaire, le parti « Tout pour la Patrie », avait cessé d'exister. Mais la Légion subsistait. Le mouvement légionnaire avec sa hiérarchie et son organisation extra-parlementaire continuait à fonctionner. L'interdiction des manifestations extérieures n'entravait guère son développement, sa seule manifestation étant une éducation d'homme à homme dans des cellules, des « nids » de 3 à 13 hommes.

Pour arrêter son développement, il fallait donc frapper un grand coup, il fallait surtout abattre son chef.

Prévoyant l'orage, la Garde de Fer donna comme mot d'ordre : la soumission, la non résistance à toutes les persécutions. Il n'est pas impossible que cette résolution ait influencé les gouvernants dans le sens de la rigueur.

On commença par fermer sans préavis tous les établissements de commerce légionnaires, créant un déficit de 40 millions de lei (5) et jetant dans la rue une foule d'employés. Et lorsque dans une lettre au professeur Iorga, ministre d'Etat, Codreano se plaignit de ces procédés inhumains, il se vit condamner pour cette lettre à 6 mois de prison.

Enfin, à la veille des fêtes de Pâques, tous les chefs légionnaires étaient arrêtés sous inculpation de complot (avertis d'ailleurs à l'avance par leurs amis du Ministère de l'Intérieur). Et Cornelius Codreano, traduit devant le tribunal militaire de Bucarest pour haute trahison, vient d'être condamné, le 26 mai, à 10 ans de travaux forcés.

Il est difficile de se prononcer sur le bien-fondé de l'incrimination, étant donné que la défense n'a eu entre les mains que des copies des actes d'accusation.

On a voulu donner à l'écrasement de la Garde de Fer une signification de politique internationale qu'il n'a pas. On a dit : la Garde de Fer c'est l'axe Rome-Berlin; le roi

(5) Environ 10 millions de francs.

Carol, c'est l'alliance avec les grandes démocraties occidentales. On a spéculé sur les sympathies pro-allemandes des Gardes de Fer. Il est évident que la similitude d'idéal, en ce qui concerne la politique antisémite, rapproche beaucoup la Garde de Fer du mouvement nazi. Il serait puéril de demander aux jeunes antisémites roumains une sympathie quelconque pour des gouvernements dirigés par M. Léon Blum. On admet comme une chose naturelle la solidarité des Juifs du monde entier qui interviennent auprès de la Société des Nations et des Grandes Puissances dès que les intérêts de leurs coreligionnaires sont menacés dans un pays. Mais on n'admet pas que les pays qui luttent contre le péril juif aient une certaine sympathie les uns pour les autres.

Mais la question dépasse de beaucoup le domaine des sentiments. On oublie trop souvent que l'ennemi n° 1 de la Roumanie est le colosse Russe. La Russie Soviétique n'admettra jamais à ses portes l'instauration d'un régime « fasciste »; elle l'a bien prouvé par son intervention brutale contre le gouvernement Goga. C'est la seule puissance qui depuis deux siècles ait fait courir à la nation roumaine un danger de mort. Lorsque au XIXe siècle l'empire ottoman fut devenu trop faible, les principautés danubiennes n'ont dû leur salut qu'à la rivalité Russo-Autrichienne d'une part, à l'intervention Franco-Anglaise, d'autre part (Guerre de Crimée).

Et lorsqu'en 1877 la Roumanie intervint en faveur des Russes dans leur lutte contre les Turcs et décida ainsi de la victoire, elle fut récompensée... par l'annexion à la Russie de toute une province : le Sud de la Bessarabie! Seule l'intervention de Bismarck empêcha un véritable protectorat de la Russie sur la Roumanie.

Enfin en 1917, il fallut détourner plusieurs divisions du front allemand contre nos « alliés » pour les obliger à quitter notre sol. La Russie Soviétique n'a d'ailleurs jamais reconnu (on l'a dit au début) la reconquête de la Bessarabie.

Si l'on ajoute à cela le danger communiste, qui n'est pas un vain mot puisque depuis de longues années le gou-

vernement roumain a dû mettre hors la loi le parti communiste, on comprendra que la politique extérieure roumaine est guidée par des intérêts supérieurs et non par des sympathies idéologiques. Et le roi, gardien des intérêts permanents du pays, n'hésitera pas plus que ne l'aurait fait la Garde de Fer à se rapprocher de l'Allemagne si telle est la nécessité du moment.

D'ailleurs le seul pays avec lequel la Roumanie ait un traité d'alliance, c'est la Pologne. Traité dirigé contre une agression possible de la Russie.

Et l'article 91 de la nouvelle constitution, qui exige une loi spéciale pour permettre le passage des troupes étrangères sur le sol roumain, vise sans conteste le secours éventuel des troupes soviétiques à la Tchécoslovaquie.

Cette politique équivoque de la Roumanie, analogue à celle de la Pologne, était inévitable à partir du jour où la France a préféré l'alliance Soviétique à l'alliance du bloc Polono-Roumain.

Si la Roumanie reste encore dans le giron de la France et de l'Angleterre, c'est sans doute pour des raisons financières. Et l'on touche là à une question brûlante, la question de l'aide économique. La Roumanie, pays à grandes possibilités (céréales, pétrole, bois, minerai, etc...) est encore dans un état de réelle pauvreté, n'ayant pas les moyens nécessaires pour exploiter toutes ses richesses. La France et l'Angleterre se sont contentées de financer des gouvernements au lieu d'aider le pays économiquement, par leurs industries. L'Allemagne au contraire n'a cessé depuis la guerre de nous proposer les ententes économiques les plus avantageuses. Lorsqu'un peuple est obligé de choisir entre ses sympathies et son intérêt, il hésite rarement.

Le roi Carol a donc les mains libres à l'intérieur. Sa volonté de réforme est certaine et la satisfaction des masses populaires est incontestable depuis la disparition du régime parlementaire.

Déjà les administrations fonctionnent mieux. On fait de grands travaux, des routes. Mais l'œuvre du roi est forcément limitée. On ne résout pas le problème juif en

l'ignorant, ou en supprimant le commerce légionnaire. On ne développe pas le sens de l'honneur et de la morale en forçant les gens à choisir entre leur gagne-pain et leurs convictions.

Donner à tout un peuple une âme nouvelle, c'est une œuvre que seul un grand mouvement de masse peut réaliser dans l'enthousiasme et la volonté collective. Or, la dictature du roi n'a aucun fondement dans le peuple. C'est pour cela que, s'étant aliéné les Gardes de Fer, le roi essaye à présent de s'entendre avec M. Maniu, homme d'une grande intégrité, vénéré dans tout le pays, et dont la popularité est immense en Transylvanie.

Si sombre que puisse apparaître l'avenir politique de la Garde de Fer, le « Capitaine » a atteint un de ses buts et le plus beau. Il a élevé toute une génération dans le culte de l'honneur et du sacrifice. Tòt ou tard les hommes de cette génération gouverneront la Roumanie.

Mais lui, que deviendra-t-il? Le bagne, c'est le travail dans les mines de sel, sous la terre. On n'y résiste pas longtemps. Des légionnaires pleurent déjà, peut-être. Mais lui, certainement pas. Voici ce qu'il écrivait, il y a deux ans dans une véritable vision de son propre avenir :

C'est par ses héros que vit un peuple, et non par ses « majorités » lâches et inertes. Pour eux, peu importe de vaincre ou de mourir, car lorsqu'ils meurent, le peuple tout entier vit de leur mort et s'honore de leur martyre. Ils brillent dans l'histoire comme des images d'or, que le soleil sur les hauteurs éclaire au crépuscule; tandis que sur les plaines, en bas, si grandes, si nombreuses soient-elles, s'étend le voile de l'oubli et de la mort.

PIERRE PREDESCO.

DES INÉDITS DE GÉRARD DE NERVAL

LA FORÊT NOIRE
VOYAGE D'ITALIE — PANORAMA

—

LA FORÊT NOIRE

DONNÉE HISTORIQUE

L'action se passe en 1702 à l'époque où Louis XIV luttait contre l'empereur d'Allemagne dans le Palatinat. L'électeur de Bavière et celui de Cologne étaient alors les alliés de la France et Villars commandait les armées réunies.

On venait de prendre Neubourg et Villars occupait la ville sous les murs de laquelle on devait le surlendemain livrer une bataille définitive. Les troupes de Louis XIV et des électeurs s'étaient établies dans les principaux édifices, sur les places, et des détachemens gardaient les portes avec ordre de ne laisser sortir personne de suspect, car on avait espéré s'emparer de plusieurs protestans réfugiés après les guerres des Camisards, auxquels le Margrave de Bade avait donné azyle, et qu'on soupçonnait d'aider les ennemis de leurs talents et de leurs richesses.

L'incendie des châteaux du Palatinat avait eu principalement le motif de détruire les principaux lieux d'azile qu'ils avaient trouvés. Les ordres de Louis XIV étaient impitoyables sur ce point.

PREMIER ACTE

Près de l'une des portes de Neubourg est une taverne avec un jardin et des tonnelles où l'on vient boire. Les soldats de l'armée victorieuse se mèlent au peuple de la

ville dans cette sorte de *redoute.* On danse, on boit, et un piquet de dragons tout en gardant la porte regarde avec curiosité ce peuple étranger insoucieux des maux de la guerre. Un jeune capitaine nommé Brisacier cause avec un brigadier de musique nommé Chavagnac; ce dernier voudrait se mêler à la valse, mais le capitaine lui parle de la consigne et de son âge qui devrait lui commander la gravité. Brisacier est en effet le plus jeune mais né de parens inconnus, élevé dans le régiment, la protection de Villars qui ne s'est pas soucié de son origine mais de son talent, l'a fait parvenir à son grade. Chavagnac s'attendrit en causant du passé et comprime avec peine un secret qu'il doit cacher à Brisacier qu'il a vu tout petit et qui quoique son supérieur, est resté son camarade. Le caractère gai et bruyant de Chavagnac le fait échapper vite à de tristes souvenirs.

Cependant une troupe de Bohémiens se présente et veut franchir la porte avant que la ville soit fermée. Ils se sont trouvés pris dans la ville pendant le siège et leur humeur vagabonde les appelle ailleurs, ils disent que de pauvres baladins comme eux ne peuvent s'exposer aux chances nouvelles de la bataille qui doit se livrer. Au moment où Brisacier va donner l'ordre de les laisser sortir : « Sont-ce bien des Bohémiens? » dit le lieutenant chargé de garder la porte sous les ordres de Brisacier. — Il y a un moyen de s'en convaincre, dit gaîment le trompette Chavagnac, c'est de leur faire montrer leurs talents.

Le chef des Bohémiens s'intitule Comte d'Egypte et se donne comme prédisant l'avenir, et maître des destinées; sa barbe blanche et sa tenue solennelle donnent quelque apparence à ses paroles. Une petite vieille qui l'accompagne et qui se dit Sibylle montre des cartes ou tarots et s'offre à tirer le grand jeu. Quant à une jeune fille qui les accompagne, celle-là ne sait que danser et chanter pour attirer la foule autour de ses compagnons. Sur l'insistance des officiers elle se dévoile et chante aux sons d'un tambour de basque une chanson gaie qui dispose en sa faveur les assistans.

A peine s'est-elle dévoilée, que Brisacier se récrie dans un étonnement profond, il a reconnu en elle les traits d'une peinture vue sans doute dans sa plus tendre enfance et communique sa surprise à Chavagnac qui dès lors partage son émotion.

Brisacier s'approche d'elle et lui parle, lui demande le lieu de sa naissance et mille détails que la vieille se hâte d'interrompre; elle cherche à donner le change. Sous ses traits basanés on s'aperçoit qu'elle est jeune et qu'elle exerce sur la chanteuse une sorte de protection mystérieuse. Brisacier ne conçoit pourtant aucun soupçon, et commande aux soldats de laisser sortir les Bohémiens mais le lieutenant, malveillant,et jaloux en lui-même du capitaine, (qui quoique enfant trouvé lui est supérieur en grade, à lui descendant d'une ancienne famille), a fait prévenir le colonel qui envoie l'ordre de retenir ces gens suspects.

Alors le vieillard sans abandonner son rôle de Bohémien tente de soulever la population et en ayant l'air de prédire arrive peu à peu à faire appel aux idées religieuses des assistans, anabaptistes pour la plupart. Il parle du bonheur que Dieu promet à ceux qui soutiendront cette cause et ses chants font le tableau des joies mystiques du paradis où les croyans rejoindront leur famille et retrouveront ceux qui leur sont chers. Ce passage frappe vivement l'imagination de Brisacier qui pleure sa position d'orphelin et cherche à sauver les fugitifs. Au moment où le lieutenant et lui se disputent sur ce sujet, le colonel arrive averti qu'on méconnaît ses ordres, met aux arrêts le capitaine Brisacier et ordonne que l'on entraîne à la mort ces malheureux qui ont tenté de soulever le peuple. Brisacier sort désespéré et se sépare avec la plus profonde douleur de la jeune fille qui va périr. Seulement à la chute du rideau l'on voit paraître le général en chef Villars et l'on peut prévoir un autre dénoûment.

SECOND ACTE

Cet acte se passe dans la *serre* d'un château du Rhin situé dans la Forêt Noire à peu de distance de Neubourg. Ce château passe dans le pays pour être hanté des Esprits et *Ondine* la reine des Eaux y attire à ce qu'on croit les jeunes gens séduits par les paroles des Bohémiennes. L'exposition en aura été faite dans le premier acte.

Le trompette *Chavagnac* entre tenant dans ses bras son capitaine évanoui. Il expose qu'après sa condamnation aux arrêts, Brisacier, craignant de ne pouvoir assister à la bataille, avait tenté de s'échapper de la prison. Aidé par lui, il a sauté d'une fenêtre haute mais, sa tête ayant porté sur le sol il est resté privé de ses sens. En cherchant du secours, Chavagnac a traîné son ami jusqu'à une ouverture par laquelle il est entré dans le château et maintenant il appelle, avec une crainte que l'aspect des lieux justifie. Des noirs arrivent et transportent le capitaine sur un banc de gazon. Le trompette leur recommande de prendre soin de lui et cherche à se retirer, mais il ne peut retrouver son chemin, tout est fermé. Sa crainte des esprits revient et il les invoque avec une confiance comique. Bientôt une troupe de jeunes filles magnifiquement vêtues se répand sur la scène et elles entourent le capitaine en lui prodiguant des secours.

Brisacier revient à la vie et se croit dans un autre monde; les paroles du vieux bohémien de la veille lui reviennent dans l'esprit, et il s'imagine qu'étant mort après avoir défendu ces infortunés, le ciel l'a transporté dans le monde magique qu'ils avaient annoncé et où doit briller l'image de celle qu'il aime. Il la demande et elle paraît, mais non plus comme une obscure bohémienne; sous des habits de grande dame et dans le costume du tableau qu'il a vu autrefois.

Il doute si c'est l'autre vie ou un rêve qui lui présente de telles apparitions; mais le souvenir des bohémiens entraînés au supplice lui fait penser surtout que comme lui ils se retrouvent dans un monde meilleur. En effet

la vieille Sibylle du premier acte paraît en costume de reine et comme maîtresse du château. Chavagnac reconnaît en elle la fée Ondine des ballades, tandis que Brisacier invoque sa puissance pour lui rendre celle qu'il aime qui vient de disparaître encore comme l'idéal de sa vie.

Au moment où la Sibylle semble s'attendrir le vieillard paraît sous des habits d'une forme ancienne et semble en proie à la fureur de ce qu'un profane a pénétré dans le château. La Sibylle le prend à part et lui explique ce qu'elle suppose, pendant que Chavagnac et Brisacier se communiquent leurs impressions, qui chez l'un ont un caractère d'illusion combattue par le courage, tandis que chez l'autre la peur et la crédulité augmentent les élémens de conviction surnaturelle, qui doivent frapper Brisacier.

Cependant le vieillard a déjà conçu une idée qui le frappe vivement; la Sibylle y ajoute ses propres observations, mais le doute fait encore que l'on hésite à prononcer sur le sort des deux militaires. Car les habitans du château ne sont autre chose que des protestans réfugiés et la Sibylle prétendue est la Margrave Sybille, souveraine du pays de Bade qui surprise dans Neubourg avec ses protégés avait pris un déguisement pour échapper aux troupes de Louis XIV.

La Margrave Sibylle, femme capricieuse et spirituelle, s'amuse de l'erreur de Brisacier et lui fait raconter sa vie et son origine. Elle apprend qu'il y a dans les souvenirs d'enfance du jeune homme une impression vive de quelque scène terrible à laquelle il a échappé, et c'est en instruisant de cela le vieillard, ancien *Comte d'Alby*, qu'elle lui donne matière à réfléchir lui-même. Il se souvient alors d'un neveu échappé au massacre du château de son frère dans les Cévennes et veut savoir si c'est réellement Brisacier.

Pendant qu'il prépare tout dans cette idée, la Margrave cherche à agir sur l'imagination du jeune homme en lui disant qu'il est en ce moment sous le pouvoir des esprits, et que soit illusion, soit rêve, c'est le moment solennel

de sa vie où il doit se décider entre deux partis. Il pleure ses parens perdus, il rêve d'impressions oubliées, la volonté céleste va les lui rendre et alors il se prononcera.

En effet un portique en style de la renaissance qui fermait le fond du théâtre ouvre ses portes et l'on aperçoit une table entourée de convives en costumes du siècle précédent. Une jeune fille est à la droite du seigneur protestant, qui lui-même paraît plus jeune c'est toujours la Bohémienne, mais c'est en même temps la personne dont l'image est restée dans l'imagination du capitaine.

Pendant que ces personnages prennent part au banquet de famille, le son d'une trompette retentit au dehors. A ce moment Chavagnac porte la main à son clairon et s'écrie comme pris d'un souvenir terrible : « Les huguenots à mort! à mort! » Un clairon vêtu comme lui entre dans la salle en répétant ces mots, des soldats costumés en dragons de Louis XIV se précipitent sur les protestants et les portes du pavillon se referment au moment du tumulte que doit amener cette situation.

Brisacier cependant a revu dans cet instant tout une scène, dont le souvenir vague n'avait jamais été expliqué pour lui; quant à Chavagnac en proie à la plus profonde terreur il demande pardon aux esprits vengeurs qu'il croit irrités contre lui, et raconte que c'est en effet lui-même qui a sonné l'attaque du château protestant. Seulement il a sauvé du milieu des morts et des blessés un jeune enfant qui n'est autre que Brisacier et l'ayant fait élever dans la foi catholique et adopter par le régiment, il ne lui a jamais parlé de sa naissance et a détourné ses idées des premières impressions de sa vie.

La Margrave reparaît et pour effacer ces sombres souvenirs elle ramène autour de Brisacier les jeunes filles qui lui présentent la coupe de l'oubli; la seule image qui reparaît est celle de la jeune fille aimée; elle lui chante et le bonheur et la perspective de se rendre digne d'elle en protégeant les malheureux proscrits. Cependant le sommeil s'empare des deux militaires et l'on comprend

que c'est dans cet état, dû à une liqueur préparée, qu'ils seront transportés hors du château.

TROISIÈME ACTE

La scène se passe dans le camp français au bord du Rhin. La bataille a lieu dans le lointain dans la plaine de Friedlingue et les paysans effrayés viennent demander protection aux troupes de réserve qui gardent le camp. La compagnie de Brisacier se désespère de ne pas prendre part au combat. En ce moment Brisacier et Chavagnac, pâles de la nuit qu'ils ont passée reparaissent et cherchent à échapper aux interrogations. Le capitaine veut regagner la salle des arrêts, mais on vient annoncer que la bataille est perdue et que l'aile gauche des impériaux se prépare à attaquer le camp. Le peuple effrayé s'adresse au capitaine qui voyant revenir des soldats débandés prend sur lui la résolution d'appeler sa troupe aux armes.

Pendant que les paysans suivent avec anxiété les chances du combat, les chefs victorieux reviennent du côté opposé et là se passe la scène historique dans laquelle les soldats nommèrent Villars Maréchal de France sur le champ de bataille. Cependant une inquiétude interrompt ce triomphe : on apprend à Villars qu'un parti de troupes débandées a été ramené au combat par une compagnie de réserve, qui elle-même a été à la fin repoussée par le gros des ennemis en retraite. On envoie du monde pour les dégager et bientôt l'on ramène Brisacier confondu. Parmi les ennemis qu'il a trouvés en face de lui il a reconu le vieillard mystérieux et n'osant le frapper, il s'est précipité parmi les ennemis en appelant la mort. Conduit devant le général en chef après avoir été dégagé, il demande d'être jugé selon la rigueur militaire et les chefs ne peuvent prononcer autre chose que la mort; au moment où le conseil se réunit pour prononcer cet arrêt, on amène des prisonniers saisis dans la sortie qui a été cause de ce désordre et qui on le comprend a été tentée par les habitants du château. Le

capitaine Brisacier qui en proie à des idées mystiques, ne voulait plus que mourir pour retourner au séjour féerique entrevu la nuit précédente reconnaît avec désespoir les habitans du château qui ne sont plus que des proscrits; le Lieutenant, jaloux de son grade qui lui a nui encore dans cette affaire raille Chavagnac qui pour essayer de sauver son ami avait raconté les circonstances fantastiques de la nuit. Cette ironie porte en même tems au cœur de Brisacier; toutefois les prisonniers viennent près de lui et une explication donnée par la Margrave achève de dissiper ses doutes. En même tems la Margrave lui apprend que l'Electeur *roi des Romains* son parent traite en ce moment même avec Villars et que grâce à des concessions faites à la France la délivrance des prisonniers est assurée. Ne se doutant pas en outre de la position dans laquelle s'est mise Brisacier, elle appelle Diane et réunit les amans comme désormais fiancés. Là a lieu une scène où Brisacier mêle tristement en lui-même la perspective de sa mort à l'heureuse destinée qui lui arrive en apparence.

Le voilà reconnu membre d'une illustre famille on lui promet celle qu'il aime; tout s'éclaircit autour de lui; ces êtres fantastiques entrevus comme dans un rêve sont vivants et lui va mourir!

Au moment où n'osant les détromper, il accepte ce que la margrave lui promet, la décision du conseil de guerre est annoncée et consterne les assistants.

La Margrave quitte la scène avertie de l'arrivée au camp de l'Electeur roi des Romains elle court à lui pour l'implorer et l'on apprend bientôt qu'il est en conférence avec Villars. Mais ce qui rend la grâce impossible au moment où elle semble décidée, c'est qu'un sergent coupable d'une faute analogue a été déjà passé par les armes. Cette péripétie à laquelle on peut ajouter le murmure des soldats qui croient qu'on va faire un passe droit à cause de l'origine noble du capitaine désormais reconnue amène une résolution par suite de laquelle un peloton est commandé pour l'exécution par les armes, de Brisacier. Le trompette Chavagnac parle en secret aux soldats

choisis pour cet acte, lesquels sont de vieux soldats, qui comme lui ont concouru à sauver autrefois Brisacier enfant.

La nuit commence à tomber et les troupes repassent le Rhin et abandonnent la rive par suite du traité fait avec l'électeur ; on entend bientôt le bruit de l'exécution de Brisacier et les proscrits se désolent sur la scène de cette condamnation qui s'exécute derrière les arbres voisins. Mais, un instant après la troupe restée en dernier lieu s'embarque, et Brisacier qui n'a subi qu'un simulacre d'exécution destiné à tromper l'armée se jette dans les bras de ses parents avec lesquels il vivra désormais en épousant Diane d'Alby.

VOYAGE D'ITALIE. — PANORAMA

— Les aigles glapissaient, les colombes gémissaient, — le bec des aiglons s'émoussa sur mon front chauve.

En vérité mieux vaudrait laisser tomber ce berceau comme l'aigle (laisse tomber les dragons) de peur de souiller son bec de leur sang venimeux.

Tu concevrais... comme lorsque les filles (de Cécrops) les nymphes agrauliennes découvrirent dans une corbeille Erésichton aux pieds de serpens.

Que cette enfant est belle

Le lac du sang mort

Le chœur des chasseurs Melu (ou Mélusine)

Les Troglodytes — qui se cachent. — Ils ne veulent pas voir le soleil.

Ceux qui se dévouent au culte de la nuit (Vierge noire).

Nous l'avons vouée au culte de la nuit et nous l'élevons pour le sacrifice. — On le laisse avec trois autres

Les galères de Salomon vont partir par la mer (rouge)
Le Roi — de par son chemin — maintenant loi

Il n'y a qu'un Dieu — Myrilla ou Mylitta — jeune homme

Cette caverne a été pétrie dans la terre encor molle

Oui, nous sommes soumis à Salomon le prince des génies

Notre peuple n'est pas mort. Le Roi — Le peuple est en diamans ses — Ses Dieux sont dans des vases de plomb scellés

On cherche le berceau du Mage Zoroastre (Zerdust)

Le marbre était encore mou

Et Babylone s'élève dans l'ombre gigantesque de Babel ruinée

Les deux villes — Et quand Saba — quand Rama ce conquérant de race boréenne réduisit toutes les nations sous son sceptre — Les flots qui — C'est alors qu'on creusa les villes souterraines où le peuple se retire

Les races noires furent repoussées jusqu'aux déserts de l'Afrique.

Les Vieillards le tentent par des richesses

Les 2 jeunes (feroër) insoucieux, (ciance) amoureux tous deux de la Reine...

Les Vieillards leur ont dit que l'un l'épouserait sans la posséder et que l'autre la posséderait sans l'épouser

Confondons nos deux chances... Il y a ici un étrange mystère

Il donne à son frère le papyrus — Quand tu frapperas la p. [porte?] tu ne l'auras plus.

Ceux de Méroé arrivent, tu as cru surprendre — tu vas tout perdre

Elle ne voudra pas épouser cet esclave et je serai dégagé

Si elle refuse — oui — elle accepte

Il embrasse son frère et lui remet *son moyen*

Les cheveux poudrés de limaille d'or... Les oranges et les cédrats

Les 3 vieillards viennent pendant l'entr'acte et arrêtent le roi qui vient sur un rapport...

4e a. C'est une Nécropole — La Reine descend sur leur invitation... Veux-tu nous livrer l'enfant de Salomon!

Dors dans ta bière et bois ta coupe (Le Nègre à moitié mort qu'on nourrit).

Elle s'est réfugiée. Ils lui donnent de l'or. Rien.

Memnon... Les Dieux nabots

Toutes les splendeurs de la Reine, toutes les beautés de la femme.

Medjoun porte la tristesse rêveuse des hommes marqués par le destin

Il y a dans mon cœur des armées — La Judith —

— Je me suis pris le cœur dans les cheveux blonds de tes filles — ô ma mère, Héva!

Vintimiglia — Les génoises et les Florentines aux épaules blanches qui montent...

Changer tous deux — s'aimer toujours.

La fille blonde qui mange des citrons... Oh fille blasée

La Duchesse de Berri. - Les dames Romaines qui...

Le jeune homme désire que...

En venir aux serrements de main le soir quand on n'a pas encore allumé, près d'une fenêtre.

Si le Pape lui pardonnait...

Une larme de Marie qui tombe sur son front

Je voudrais la laver dans une piscine grande comme l'Océan — des idées d'expiation — Le Monde ne pardonne pas.

GÉRARD DE NERVAL.

POÈMES

—

PLUS DE MORTS QUE DE VIVANTS

Le soir tombe, je me repose
Sur mon soyeux et mol divan.
Le hibou hulule, la rose
S'effeuille au choc sombre du vent.
Ah! l'humanité se compose
De plus de morts que de vivants.

Saluons les mille névroses
Et le sort toujours décevant.
La vie enchaîne les nécroses.
Il est doux le soleil levant.
Mais la nuit distille des doses
D'horreur avec un art savant.
Ah! l'humanité se compose
De plus de morts que de vivants.

Le ciel nous accorde des pauses.
Cueillons le jour, allons rêvant,
Dansant, riant, sans nulle pose,
Mais sachons qu'après comme avant
Nous... l'humanité se compose
De plus de morts que de vivants.

Que la mort soit l'apothéose
Ou l'oubli qui va s'excavant,
Bientôt, sans ses porches moroses,
Il faudra passer pieds devant.

Alors nos tristes survivants
Diront, voyant la farce close :
« Bah! l'humanité se compose
De plus de morts que de vivants. »

ENVOI

Ah! prince tu sais, car souvent
Tu songes au néant des choses,
Que l'humanité se compose
De plus de morts que de vivants.

—

AU CLAPOTIS TERNE DES JOURS

Femme de toi-même éblouie,
A mes sanglots ton cœur est resté sourd.
Mais le Temps détient des magies
Qui charment les douleurs d'amour.
Bientôt, tempêtes assagies,
Le fleuve reprendra son cours,
Au clapotis terne des jours
Le long des berges de la vie.

Fleur de gloire, je t'ai cueillie
Et suis remonté dans ma tour,
Ivre d'une ivresse inouïe.
Hélas! blasé, d'un geste lourd,
Je t'ai jetée, un soir de pluie,
Et l'eau t'emporte en ses détours,
Au clapotis terne des jours
Le long des berges de la vie.

Puissance, idole poursuivie
Avec des fougues de pandour,
Et puis possédée et servie
— Mais d'une ardeur non sans retour —
Va, glisse aussi, dans l'ironie
De tes plus somptueux atours,
Au clapotis terne des jours
Le long des berges de la vie.

ENVOI

Prince qui rêves et t'ennuies,
Sache qu'il n'est point de secours
Au clapotis terne des jours
Le long des berges de la vie.

—

BALLADE DE LA JOIE ESSENTIELLE

Le vent d'hiver hurle et tournoie.
La lune brille avec douleur.
La nuit cruellement déploie
Le vaste manteau du malheur.
Moi, dans mon justaucorps de soie,
Méprisant le gel dont on meurt,
Sur le beau rythme de l'ardeur,
Je danse, je danse la Joie.

L'été prodigieux ondoie
En lumière blonde, en chaleur,
L'Univers exalté s'éploie.
Je respire l'immense fleur.
Son parfum m'enivre et me noie.
Et, m'accordant à sa splendeur,
Sur le beau rythme de l'ardeur,
Je danse, je danse la Joie.

Hélène, tu dévoras Troie.
L'amour a parfois des douceurs.
La vie étreint, enchante, broie,
Entrelaçant deuils et bonheurs.
Vis donc vivant, pleure ou festoie,
Je suis l'Etre en sa profondeur,
Et sur le rythme de l'ardeur,
Je danse, je danse la Joie.

ENVOI

Prince, voyons, ne fais pas l'oie,
Décerne-moi le juste honneur,
Puisqu'au beau rythme de l'ardeur,
Je danse, je danse la Joie.

—

AU-DESSUS DU MONDE

Vivre : allégresse sans seconde
Qui plonge ses racines d'or
Dans le cœur du faible et du fort!
Le faible et le fort, à la ronde,
Implorent à genoux le sort
Pour qu'en eux vivre surabonde.
Mais moi sur l'aile de la mort,
Je m'élève au-dessus du monde!

La tempête charnelle gronde,
Malheureux amants et vous tord.
L'esprit est une mer profonde
Où les sages cherchent le port.
L'orgueil, orgueilleux, vous inonde
Et l'envie, envieux, vous mord.
Mais moi sur l'aile de la mort,
Je m'élève au-dessus du monde!

Vivez d'une ardeur furibonde
Vivants. J'aime cet âpre effort.
Mais que vous jetez mal vos sondes!
Votre ignorance vous fait tort.
Ah! votre vie serait plus blonde
Si vous saviez, manants et lords,
Pourquoi sur l'aile de la mort
Je m'élève au-dessus du monde!

ENVOI

Prince, va, rassemble Golconde
Et Palmyre dans ton trésor.
J'en ris : sur l'aile de la mort,
Je m'élève au-dessus du monde.

R. A. FLEURY

LE " BALZAC " DE RODIN

EST OFFERT A PARIS

—

Elle est offerte, elle est rendue, la statue de Balzac par Rodin, à Paris. La Société des Gens de Lettres l'avait commandée pour qu'elle fût édifiée sur une place publique de Paris. Rodin l'avait conçue, l'a composée comme une œuvre destinée à la place publique. Il y a quarante ans, elle fut exposée au Salon de la Société des Beaux-Arts; le public, déconcerté par l'apparition soudaine d'une œuvre originale, neuve, grande, ne trouva, dans son saisissement, d'autre ressource que le ricanement incompréhensif, bientôt avili en huées, en outrages à l'adresse du génie du sculpteur, et peut-être aussi, de son modèle. Le Comité de la Société des Gens de Lettres, épouvanté, se hâta de rompre le contrat sous le prétexte mal déguisé qu'il avait souhaité un monument proportionné à son goût médiocre, et non pas cette grandiose explosion d'art à laquelle il n'aurait pu s'attendre et ne s'était pas préparé. Rodin, avec une dédaigneuse délicatesse, en dépit des charges onéreuses et des difficultés matérielles où se débattait son existence, renonça à exiger un dédommagement, restitua les avances qui lui avaient été consenties, et se réfugia dans le plus superbe des silences. Je rendrai hommage à l'homme qui était, en ce temps-là, le président de la Société des Gens de Lettres, Jean Aicard, qui, pour ne pas porter la responsabilité d'une décision inique à laquelle il s'était opposé, donna en la motivant sa démis-

sion; un membre du Comité, Marcel Prévost, suivit son exemple.

Certes bien des jeunes, en ce temps-là, protestèrent avec véhémence : Georges Lecomte, Mathias Morhardt, Judith Cladel, avec plusieurs artistes, Eugène Carrière au premier rang, des écrivains d'art jouissant de quelque autorité, Octave Mirbeau, Gustave Geffroy, Frantz Jourdain; d'autres personnalités, que révoltait une telle injustice, prodiguèrent à Rodin les témoignages de leur sympathie; je me souviens, dans les ateliers du Dépôt des Marbres où le maître travaillait, rue de l'Université, avoir rencontré, à deux ou trois reprises, Francis de Pressensé, l'initiateur, le premier animateur, probe et désintéressé, de la Ligue des Droits de l'Homme.

Le *Mercure de France* du mois de mai 1898, paru le jour où la foule s'indignait de trouver au Salon cet ouvrage de statuaire monumentale qui heurtait ses goûts habituels et ses traditions triviales, contenait, signé de moi, un article intitulé *la Statue de Balzac.* Certes je ne m'attendais pas au débordement des stupidités et des injures. J'avais été soulevé d'enthousiasme quand Rodin, peu de temps auparavant, m'avait accordé l'honneur de m'ouvrir l'atelier où se parachevait son œuvre. Le hasard, une fortuite coïncidence de dates faisait de moi le premier défenseur du monument et de l'artiste. Rodin jusqu'à son dernier jour m'en a montré de la gratitude, comme si je l'avais fait exprès. Mon sentiment était sans calcul, spontané, ingénu.

§

Quarante années ont enfoui sous un épais voile d'oubli le tourbillon lourd de ces écumes. Rodin est mort en 1917. La Ville de Paris doit à sa vigilance audacieuse et clairvoyante un des plus somptueux joyaux de son trésor artistique, ce musée légué à l'Etat, où son œuvre regorgeante, palpitante, effrénée et pure, est rassemblée, cet hôtel Biron d'élégante et noble proportion, ce jardin d'une ordonnance paisible et fière, avec ses parterres de tulipes ou de roses de haut choix, ses allées profondes, ses

pelouses, ses eaux, environnées d'arbres d'essences variées, tendres ou superbes, ses perspectives dégagées et tranquilles, sous un ciel vaste offert au passage des oiseaux entre le dôme d'or des Invalides et la toiture à angles coupés de l'ancienne chapelle du Sacré-Cœur. C'est un lieu élu pour la méditation, un « rêvoir » tel qu'il en existe fort peu dans le monde. — Que d'excitants motifs, dans les salles, dans les jardins aussi, au culte de la pensée, de la beauté éternelle!

Quarante ans ont passé. La gloire de Rodin est consacrée à l'égal de la gloire de Balzac. Les persévérants admirateurs de son génie, je répète avec gratitude les noms de Judith Cladel, de Mathias Morhardt, de Georges Lecomte, secondés par les survivants des sculpteurs (Pompon et Bourdelle ont disparu) qui ont travaillé avec ou pour Rodin, Aristide Maillol, Charles Despiau, non moins que ceux à qui, sans l'avoir approché d'aussi près, l'art de Rodin inspire une ferveur religieuse, Jean Boucher, Drivier, Wlérick, mon jeune ami Paul Belmondo (je ne sais combien j'en omets encore), — les persévérants admirateurs de son génie ont provoqué le concours du Comité actuel de la Société des Gens de Lettres, honteux de sa méprise et de sa défaillance anciennes, et obtenu enfin, non sans luttes fort longues, de la Ville de Paris un emplacement où sera prochainement édifié la statue de Balzac par Rodin.

Quarante ans ont passé. La malveillance, que l'on croyait éteinte par cette longue durée, ne se déchaîne plus, comme en ce temps-là, dans le tumulte de la violence. Elle ruse, elle biaise. L'œuvre, dit-elle, de Rodin, désormais incontestable, n'est pas une œuvre de plein vent, ni même de plein jour. Elle ne s'accommode que de la lumière plus intime d'un musée; elle serait méconnue de la foule, qui serait inapte à sentir sa beauté, elle n'est propre à entretenir que le songe et l'exaltation d'une élite. Et puis, la voyez-vous dressée dans un carrefour de la ville, entre les façades des maisons les plus modernes, parmi le vacarme incessant des cornes d'automobiles?

Pauvres gens, je les plains, qui sincèrement déraisonnent de cette sorte. Placée au centre de présomptueuses ou de viles architectures, il se peut que la statue ne développe point, au plus haut degré, le rayonnement de sa splendeur efficace et multiple; néanmoins elle abolira la prétention des pauvretés qui l'offusquent; elles seront effacées, anéanties, supprimées; la statue en sa vigueur dominera. Croit-on que les hautaines figures, à Londres, du double fronton du Parthénon ne souffrent pas d'être enfouies dans les caveaux brumeux du Musée Britannique? Asseyez-vous en leur héroïque présence; le brouillard, le musée, Londres ne tardent pas à être ensevelis; le ciel serein, grave, profond de l'Attique les supplante; on les voit renaître sous l'azur.

Il se peut que ce prestige n'agisse guère sur l'esprit des passants pressés, dont l'imagination ne s'exerce à aucun sursaut. Parce que ces indigents manquent d'une certaine sensibilité profonde ou d'une éducation appropriée, faut-il dénier à ceux qui sentent, voient, aiment et comprennent, l'occasion de cette fête intellectuelle? Certes mieux vaudrait que le monument s'élevât dans un site de convenance parfaite, où, les pieds contre le sol fortement appuyés, la figure rayonnât sous les boucles emmêlées de sa chevelure, baignée d'air, de lumière, de soleil, mêlée à la tempête, fulgurante au coucher du soleil, sereine en la majesté de midi, selon les heures et les saisons participant aux diverses magies de la nature environnante.

On lui impose un cadre, une contrainte de feuillages qui, l'enserrant, la dérobera sans doute à la vue du public, en humiliera l'effet jusqu'à la rapprocher des banales figurations de renommées fausses ou momentanées; elle aura la puissance de rompre cette contrainte, de briser le cadre, de vaincre et de dominer quand même. L'extrémité du terre-plein qu'on lui attribue au boulevard Raspail en sera illustrée, qu'on s'y refuse ou y consente, quand même le plus grand nombre en détournerait la vue ou ne s'en soucierait. Qu'un ignorant, un jeune artiste ou écrivain qui se cherche encore soit

saisi au point de s'en enflammer, de méditer une heure l'exemple soit de Balzac, soit de Rodin, ou de tous deux, il suffit, la multitude indifférente s'écoule, mais une âme à la beauté a été acquise.

Qu'on tourne, une bonne fois, l'épaule aux éructations envieuses, aux blâmes mesquins ou emportés où se complaisent les amants du médiocre et du conforme. Est-ce dans la représentation grossière et ridicule des deux cents effigies de pierre ou de bronze dont s'encombre la ville (hormis trois ou quatre belles exceptions) que quelqu'un s'embrasera d'amour, de respect, d'affection pour la gloire d'un grand homme défunt ou pour le talent du statuaire? A la pointe des jardins du Luxembourg, près de la sortie du carrefour de l'Observatoire, qui ne contemple, fût-ce d'un rapide coup d'œil, les quatre figures adorables de Carpeaux, d'une sveltesse, d'une grâce et d'un mouvement si rythmés et souriants, et n'oublie, la plupart du temps, qu'elles ne forment que le couronnement de cette fontaine ornée, au-dessous, de huit chevaux en bronze et de tortues par Frémiet? Encore ceux-là ne sortent pas d'un ciseau négligeable, pourvu qu'on ne les confronte pas au génie d'un Carpeaux.

Sur les terre-pleins du carrefour, voici le *Maréchal Ney* de Rude, d'une vigueur exaltée et vibrante sous sa patine sobre; il entraîne; il passionne comme il est passionné. En regard, le lugubre *monument de l'explorateur du Tonkin Francis Garnier* a beau se revêtir d'une cuirasse d'or luisant, il est là comme s'il n'était pas : qui songerait à créer à cet explorateur des adeptes, qu'il les recueille ailleurs, ce n'est pas en ce lieu qu'ils se seront formés. Une telle statue, quelle que soit la valeur de l'homme dont elle prétend célébrer la gloire, par son insignifiance est comme si elle n'était pas. Ni un sentiment de respect ou d'admiration ne justifie son érection, ni l'idée de rendre hommage à sa vie. Si elle fut de courage, d'abnégation, de volonté, d'intellectuelle clairvoyance, on n'y saurait rien lire, rien débrouiller; elle est, en tant qu'objet d'art, inutile, personne ne s'en

inspire, car personne ne la regarde. Les statues de cet ordre pullulent, personne ne s'insurge quand on les dépose au coin d'un mur, elles ne gênent pas le médiocre, elles enlaidissent nos rues, mais ne requièrent pas l'attention. Peut-être plaisent-elles parce qu'elles s'apparient aux bâtisses vulgaires sinon aux réalisations effroyablement méthodiques des entrepreneurs d'*urbanisme.*

Certains se plaignent aussi que le Luxembourg offre son jardin à une image de Baudelaire, car l'opinion bourgeoise ne parvient pas à admettre que ce maudit, ce persécuté ait été l'honneur des lettres françaises au milieu du dix-neuvième siècle. Or, ce buste sans emphase, véridique, discret, a occupé pendant toute sa vie son auteur, le vaillant Fix-Masseau, qui crut, à la veille de sa mort, toucher à la vérité idéale poursuivie par lui pendant près d'un demi-siècle. On lui reproche un manque de fougue figurée par quelque excès de contorsion simiesque et de déséquilibre aventuré; il ne va peut-être pas au delà d'une parfaite ressemblance quotidienne, mais qui ne fait obstacle, chez le lecteur épris des *Fleurs du mal,* à aucune interprétation du songe ou de la pensée. N'est-ce déjà beaucoup? Par contre, au Balzac de Rodin on reproche de contenir et d'exprimer trop de choses, au delà de de l'exact quotidien, de placer cet exact quotidien au second plan afin de faire ressortir l'accent total, la signification de l'œuvre; la simple ressemblance physique s'y trouve, dès lors, subordonnée.

Pour le Baudelaire, on voudrait y reconnaître non seulement l'homme, mais l'œuvre. Pour le Balzac, on accuse Rodin d'avoir submergé l'homme dans l'œuvre. Comment ne pas adopter la double conception, le contraste de ces deux réalisations? Fix-Masseau fut un sculpteur habile et consciencieux; il a fait œuvre pie, irréprochable dans la mesure essentiellement sensible et modérée de son juste talent. Il aurait menti, il se serait menti à lui-même s'il se fût évertué à donner plus qu'il ne pouvait. Du moins nous épargne-t-il les fioritures, les enjolivements mièvres ou badins des virtuoses d'académie; il est sincère, véridique. Evidemment Rodin fut un

homme, un artiste, un aigle d'une autre envergure. Je salue, où je passe, la mémoire de mon ami Fix-Masseau; je n'ai point l'absurde intention de le comparer au seul sculpteur du XIXe siècle dont on puisse citer le nom à côté de ceux de Phidias et de Michel-Ange. Mon dessein va seulement à prétendre que, pour glorifier publiquement un poète, un écrivain, ou le grand homme que l'on voudra, en règle générale il suffit au sculpteur de le faire avec une pleine et délicate franchise, avec une pleine honnêteté. Le génie ne se commande pas; mais lorsqu'il se rencontre, sachons nous élever à lui, en être réjouis et fiers, l'écouter, nous efforcer à le comprendre, si d'emblée même nous ne l'avons pas aimé. Tel pour Rodin le cas.

§

Je sais gré à Louis Vauxcelles d'avoir, dans le chapitre consacré par lui au « génie de Rodin » (*Histoire Générale de l'Art Français de la Révolution à nos Jours*), rapporté quelques phrases du portrait de Balzac par Lamartine :

Balzac, c'est la figure d'un élément : grosse tête, cheveux épars sur le collet, les joues couvertes d'une crinière que le ciseau n'émonde jamais... Mais l'œil est de flamme; le corps est colossal...

N'est-ce, d'avance, dans son apparence d'ensemble, la statue réalisée par Rodin? La peut-on mieux décrire? Sans doute Rodin, qui n'a pu voir Balzac en personne (Rodin avait dix ans à peine lorsque Balzac est mort), se sera basé pour une bonne part sur l'impression qu'alluma en lui la lecture de Lamartine, mais aussi cette impression fut fortifiée par l'étude de son iconographie, le médaillon, notamment, et le buste colossal par David d'Angers, — tant d'autres, — et par ce qu'ont écrit de nombreux contemporains. On s'imagine, dans le public, que Rodin improvisa par caprice ce que le hasard d'une imagination passagère lui dicta. Combien peu ont l'intuition de la longue patience, des innom-

brables recherches et comparaisons, des sacrifices douloureux parfois, du tâtonnement méticuleux, que l'élaboration d'une telle œuvre exige, jusqu'au moment où elle surgit, évidente, nécessaire, toute pénétrée de flamme, de vie, de signification, dans le cerveau de l'artiste. Quelques croquis, des esquisses abandonnées, une effarante étude de nu avant d'enrober le corps de Balzac dans cette sorte d'épais peignoir ou de houppelande toute enflée de la contraction des bras sous l'étoffe, de la musculature ardente et refrénée des jambes, du torse, du dos et du cou de taureau, témoignent de la difficulté, mais aussi de la conscience, du long labeur auquel se soumit le sculpteur, avant d'en dégager la somme, cette prodigieuse exaltation, dans le bouillonnement de cette figure amplifiée précisément à la mesure où il a pu la simplifier, sans abandonner, bien au contraire, rien d'essentiel, cette prodigieuse exaltation, non seulement dans sa signification multiple, universelle, de *la Comédie Humaine,* mais encore le mouvement de cet esprit qui observe, qui absorbe, qui amalgame, extrait le suc, réalise et ordonne les souffles les plus divers de sa pensée.

Ah! que je reproduis, empli d'une fière joie, les lignes dont je saluai le monstre alors honni (juin 1898) par les gazetiers, la foule qu'ils asservissent et dont, d'avance, ils modèlent à leur fantaisie les jugements impies :

En dépit de tels bruits, de rires ironiques, quelques-uns persistent à considérer la présente statue comme une œuvre hors de pair, résultat d'un effort grandiose et réfléchi, d'un labeur persistant et certain, d'une inspiration prodigieuse. L'effet, pour qui regarde, est foudroyant, tout l'œuvre gigantesque de Balzac y tient et s'exprime synthétiquement par cette gigantesque image mouvementée, sensible et vivante; il semble que Rodin ait *créé* un art singulièrement significatif et puissant, la statuaire la plus palpitante et la plus émue dont un homme ait eu l'idée depuis que Michel-Ange conçut sa *Nuit.*

Et encore, n'avais-je précédemment (mai 1898) ainsi défini la merveille :

Tout d'abord, cette anomalie frappe, qu'il se présente tout d'une pièce, massivement, en bloc. Non pas un bloc mal équarri, informe, veule; au contraire, un bloc tout en mouvement, gonflé d'action musculaire et de passions, un bloc frémissant, enfiévré : la vie. La tête ne se détache pas, mièvre, sur une encolure délicate et dégagée, les bras ne font pas de ces gestes emphatiques et nuls qui ne décrochent du ciel aucune étoile; les jambes ne s'ouvrent pas en compas et n'imposent pas au corps la fatigue constante de leur manque d'équilibre; nul emblème, ou attribut, ne souligne le sens ou ne révèle le nom du héros suscité. Tout tient en lui-même, on n'y saurait douter : voilà Balzac présent, qui agit.

Je ne saurais arrêter la citation en cet endroit. Les lignes précédentes préparent celles qui suivent, qui en sont l'épanouissement nécessaire, la conclusion illuminée :

Toute la force se résume dans l'énergie totale de cette tête superbe : large, elle domine, et commande au peuple qui l'environne de sa tumultueuse fièvre; elle est bien d'un colosse par sa puissance sereine, l'orgueil enthousiaste, le délire sensuel de tout subjuguer, de tout s'assimiler, de tout comprendre et de tout ressusciter, plus flamboyant encore d'une vie plus décisive, plus nette et plus réelle... La volupté spontanée et aiguë de ses lèvres, de son regard, de son nez qui fouille, se diversifie ou se condense harmonieusement vers tout ce qui passe à sa portée; il s'y baigne avec amour et s'en grandit... Toute la mer en fermentation qu'il a, de la sorte, puisée et dont il s'enfle, circule flot sur flot, ruisselle, évolue, déferle à travers l'enveloppe de son corps, de son cou large et musculeux, presque débordant au col entr'ouvert de sa robe, jusqu'en les plis amples descendant et croulant sur le socle, selon la forme sensible qu'elle contient, seulement un peu tendus sur les doigts que par devant on devine avec ferveur croisés...

§

Rodin connut, sa vie durant, la stupeur d'être incompris, bousculé de critiques inconsidérées, niaises ou intéressées. Si pénibles qu'elles pussent être à son cœur et inconcevables à sa sincérité, jamais il ne céda à un mouvement soit de colère soit de désespoir. Les plus admirables, ses plus ingénues et pures créations, *l'Age d'Airain, les Bourgeois de Calais, le Victor Hugo écoutant les voix de la Muse et de la Méditation*, ont été, avant le *Balzac*, des occasions de scandale, dont Rodin s'étonnait, contre lesquelles il ne s'élevait pas, dont même il ne sut tirer parti. Ni son fougueux et héroïque projet pour le *Monument de la Défense*, à élever au rond-point de Courbevoie, ne fut primé, ni ne fut pris en considération par l'Etat son projet de *Monument au Travail*, dont nous ne connaîtrons jamais que la saisissante maquette: une tour élancée, et enveloppée d'une montée en spirale, avec, aux parois, des bas-reliefs par Constantin Meunier et par Dalou, se fût terminée en une plate-forme surmontée par le groupe des *Bénédictions*, qu'on peut admirer à l'hôtel Biron. S'il avait la fierté muette de sa valeur, par contre s'il se trompait nul comme lui n'était conscient de ses erreurs. Combien d'années ses familiers le virent-ils possédé, on peut le dire, par l'élaboration acharnée et exaltante de *la Porte de l'Enfer*, destinée d'abord au Musée des Arts Décoratifs qui se créait, puis au Musée du Luxembourg, ou plutôt au Musée d'Art Moderne lorsqu'il fut décidé qu'on le transporterait dans l'ancien séminaire de Saint-Sulpice! En 1900, dans le baraquement édifié par lui sur la place de l'Alma, au seuil de l'Exposition Universelle, il put enfin « monter » *la Porte de l'Enfer*. Je me souviens l'avoir vu là, la contemplant, sans dire un mot, sans un geste ni un signe d'émotion, pendant plus d'une heure. Il n'en était pas satisfait! « Elle fait », dit-il un jour, « trop de trous ». Il en défit, il en détailla les divers motifs, il semblait qu'il s'en fût désintéressé. Il y songeait sans cesse, s'il n'en parlait guère; il l'étudiait dans ses défauts, aussi

dans la beauté de la conception, il s'étudiait lui-même. Et enfin dans les dernières années, il résolut, modifiée, mieux ordonnée dans son ensemble comme dans la variété des détails, moins chargée surtout d'épisodes, de la reconstituer dans sa forme définitive.

Et l'homme qui a eu cet héroïsme de sacrifier, en pleine gloire, l'ouvrage peut-être capital de son existence, parce que le résultat de ce long et passionné labeur ne donnait pas l'effet qu'il avait désiré, cet homme-là on l'a cru un être de caprice, cédant à l'impulsion, à l'impression d'une fantaisie soudaine; on a méconnu la nature de son génie qui était fait en grande partie, comme celui de ses pairs, de patience, de volonté, d'assiduité et de réflexion.

Il est discuté encore, nié par certains, plus de vingt ans après sa mort. Tant mieux! N'est-ce pas le signe certain que son génie gêne encore les médiocres et les esprits mesquins par la puissance de sa grandeur et de sa nouveauté? Est-ce que Delacroix n'a pas, plus longtemps encore, été tenu à l'écart par les académiques et les gens « de bon goût »? Est-ce que l'on ne cherche pas encore à mordre au bloc cependant à jamais divinisé de l'œuvre de Victor Hugo? Est-ce que Balzac lui-même n'a pas été considéré comme un écrivain de second plan et qui même ne savait pas écrire? Rodin est de la taille de ceux à qui l'oubli ou le déni des générations en définitive ne sauraient nuire. Son heure absolue viendra, mais il est légitime que les artistes, écrivains, amateurs qui, de son vivant déjà, ou, plus jeunes, dès à présent sont pénétrés de ferveur et de la saine admiration que son œuvre suscitera, comme celle de Michel-Ange, comme ce qui nous demeure de l'œuvre de Phidias, à jamais dans les siècles futurs, s'évertuent, non à lui rendre hommage, ils le font sans cesse au secret de leur cœur, mais à lui rendre justice, en réalisant ce qu'il eût voulu, ce qui lui avait été promis, l'édification, dans une voie parisienne, de la plus surprenante et de la plus complète, neuve et significative de ses œuvres, la *Statue de Balzac;* elle a ouvert un domaine inexploré de sensibilité magna-

nime aux recherches, aux réalisations des sculpteurs. Plusieurs, à sa suite, s'y sont engagés; aucun, jusqu'à ce jour, j'en appelle au jugement de Despiau ou de Maillol, ces admirables artistes nourris de son exemple et de ses préceptes, aucun ne l'y a égalé en la plénitude, en la sérénité grandiose de ses réalisations.

ANDRÉ FONTAINAS.

UN PRÉPARATEUR DE LA POÉSIE ROMANTIQUE

DELILLE

(1738-1813)

—

> La grande règle en Poésie, c'est de se mettre au-dessus des règles, quand on peut, en les violant, embellir son sujet et rendre mieux la Nature.
>
> *Le Guide des Humanistes* (1780).

Il faut féliciter M. Jean Desthieux de nous avoir rappelé le bi-centenaire de Jacques Delille, né en 1738.

Mais l'idée lui en est-elle venue dans l'esprit exact que la mémoire du poète doit attendre de nous? Ce n'est pas sûr. Lui et les membres de son Comité (leur note aux revues et journaux l'atteste) ne semblent avoir songé qu'à revenir sur un « oubli » trop profond, qu'à se souvenir d'une « influence » qui fut grande. On « reviserait » seulement des « jugements trop sommaires » (1).

En réalité, ce bi-centenaire, ainsi que tant d'autres centenaires ou cinquantenaires, favoriserait de simples verbiages, s'il ne nous aidait pas à rependre entièrement une valeur

(1) Les pages sur Delille publiées par M. Jean Desthieux dans le dernier numéro du *Mercure* (et que je ne connaissais pas avant de rédiger cet article) ont achevé de prouver combien cette crainte n'était pas excessive. Malgré d'excellentes citations où nous nous sommes rencontrés, M. Desthieux prend la défense du poète avec beaucoup trop de timidité. Quant aux inédits et papiers posthumes, si l'on doit en faire paraître, je me permettrai d'attirer l'attention sur les écrits théoriques au cas où il en existerait. Un poème en deux chants comme *Le Grand Siècle* (vérifier sa date de composition) doit avoir une valeur historique et didactique beaucoup plus que poétique.

faussée, comme presque toutes celles de notre histoire poétique.

Nous avons beaucoup plus de raisons de célébrer la naissance de Delille que celle de Boileau, honoré encore en 1936 (pour faire pièce au Symbolisme) avec le séculaire parti-pris qui s'étale dans les manuels. Molière, La Fontaine et Racine sont des modèles auxquels Boileau n'ajouta rien. Autour de Jacques Delille cherchez qui le vaille. Il n'est pour son époque de répondant plus « neuf » (1). Par son art poétique en particulier, il arrêta enfin une néfaste régence.

Mais on commet toujours l'erreur première de ne savoir pas replacer un poète en son temps. Notre sentiment et nos oreilles littéraires jugent avec une âme et des sons plus étendus ou qui se sont accordés à d'autres échelles. Nous ne reconnaissons pas en poésie le *la* d'un passé qu'en tous les autres arts nous finissons un jour par retrouver.

Aujourd'hui, tandis que, modernisants, ils se copient les uns les autres, ou, archaïsants, ils racornissent un antique métier, nos poètes sont aussi incapables que nos critiques pour la plupart, d'entendre la *poésie* qui fut jouée au dix-huitième siècle sur quelques instruments grêles et champêtres. Pour les oreilles d'alors, — à travers Virgile, qui ne fut jamais tant aimé — le hautbois de Delille eut, après le prélude de sa traduction des *Géorgiques,* tout le charme de la longue flûte d'argent qui nous ravit chez Lamartine.

LE POÈTE DES« JARDINS »

C'est que, — étant bien établi que sans didactisme il n'existait pas encore de poésie — Delille fut le moins didactique de ses confrères. Nul mieux que lui ne sortit du descriptif des tableaux mélodieux. Dans la préface de son plus célèbre poème, *Les Jardins* (1782) (2) il se plaint du didac-

(1 *bis*) Epithète dont, avec raison, Delille même se sert dans sa préface pour caractériser son poème des *Jardins.*

(2) Préface de l'Edition nouvelle (An IX). — « LES JARDINS *ou l'art d'embellir les paysages,* poème en quatre chants, par Jacques Delille, nouvelle édition considérablement augmentée. — A Paris chez Levrault frères, quai Malaquais. — An IX. — 1801. » — Vingt éditions avant cette date depuis la première en 1782. Traduction dans tous les pays, notamment deux anglaises en vers. — Nous nous servirons uniquement de ce poème, et de « LES GÉORGIQUES DE VIRGILE, traduction nouvelle en vers

tique comme d'un « très grand inconvénient ». Rappelant son prédécesseur, le Père Rapin, il le blâme de ses « énumérations fastidieuses ». Il se reproche « la défectuosité de plusieurs transitions froides et parasites », et il les corrige. Autant qu'à la « nouveauté », il vise à la simplicité libre et naturelle. L'Europe y aspirait comme lui; aussi ne séparait-elle pas d'un même enchantement les airs d'Haydn ou de Mozart et (toute proportion gardée) l'harmonie de ses vers qu'on écoutait partout en des lectures publiques.

Dès le début du « Chant premier », comment aux mélodies de Marie-Antoinette ne pas apparenter ces délicates mesures :

> Le doux printemps revient et ranime à la fois
> Les oiseaux, les zéphyrs, et les fleurs, et ma voix.
> Pour quel sujet nouveau dois-je monter ma lyre?
> *Ah! lorsque d'un long deuil la terre enfin respire,*
> Dans les champs, dans les bois, sur les monts d'alentour,
> Quand tout rit de bonheur, d'espérance et d'amour,
> Qu'un autre ouvre aux grands noms les fastes de la gloire;
> Sur son char foudroyant qu'il place la victoire;
> Que la coupe d'Atrée ensanglante ses mains :
> Flore a souri; ma voix va chanter les Jardins.

Je viens de rouvrir mon petit in-18 orné de charmantes figures de Monciau; je savais bien réveiller en maintes pages des vers d'une perfection exquise comme celui que j'ai souligné, mais des lectures distraites ne m'avaient pas permis de retenir dans les quatre chants les nombreuses séries où la justesse accompagne une grâce digne de Prudhon. Peignant, après Milton qu'il nomme (3) (Delille était un familier, comme le fut Chateaubriand, de la poésie anglaise), dans les jardins du « premier des humains »,

> L'enfance de la terre et son premier printemps,

notre poète accordé sur le *la* de son époque, n'est pas inférieur au poète anglais :

français avec des notes, par M. Delille, Professeur de l'Université de Paris, au Collège de la Marche. Cinquième édition, revue et corrigée. — A Paris, chez Claude Bleuet, Libraire. — 1770 » — in-16.

(3) Aux notes du Chant I à la fin du volume, il transcrit et traduit en partie la description de l'Eden dans le *Paradis perdu :* « La nature, encore dans son enfance, et méprisant l'art et les règles, y déployait toutes ses grâces et toute sa liberté. »

Sans contrainte, sans art, de ses douces prémices
La nature épuisa les plus pures délices.
Des plaines, des coteaux le mélange charmant,
Les ondes à leur choix errantes mollement,
Des sentiers sinueux les routes indécises,
Le désordre enchanteur, les piquantes surprises,
Des aspects où les yeux hésitaient à choisir
Varioient, suspendoient, prolongeoient leur plaisir.
Sur l'émail velouté d'une fraîche verdure,
Mille arbres, de ces lieux ondoyante parure,
...Ou tombant jusqu'à terre, et recourbant leurs bras,
Venoient d'un doux obstacle embarrasser leurs pas;
Ou pendoient sur leur tête en festons de verdure,
Et de fleurs, en passant, semoient leur chevelure.
Dirai-je ces forêts d'arbustes, d'arbrisseaux,
Entrelaçant en voûte, en alcôve, en berceaux,
Leurs bras voluptueux et leurs tiges fleuries?

C'est là que les yeux pleins de tendres rêveries,
Eve à son jeune époux abandonna sa main,
Et rougit comme l'aube aux portes du matin.
Tout les félicitoit dans toute la nature;
Le ciel par son éclat, l'onde par son murmure.
La terre en tressaillant ressentit leurs plaisirs;
Zéphyre aux antres verds redisoit leurs soupirs;
Les arbres frémissoient, *et la rose inclinée*
Versoit tous ses parfums sur le lit d'hyménée.

Après que Louis XVI eut fait raser le parc de Versailles, la description du grand abatage des arbres, bien avant sa publication sept ans plus tard, était sur toutes les lèvres; et elle dépassa de beaucoup pour une expression émue, qui rejoint à sa manière la déploration contre les bûcherons de Ronsard, le témoignage d'Hubert Robert (4), l'inspirateur délicieux du Petit-Trianon et d'Ermenonville, que notre poète, son cadet de cinq ans, rejoignait dans une sensibilité fraternelle :

(4) Voir sa toile, au Musée de Versailles, peinte pour Louis XVI l'hiver de 1775. Elle représente une promenade du Roi et de la Reine au milieu des perspectives dévastées. Des galopins, les jambes nues, se balancent joyeusement sur un tronc d'arbre à terre. Dans un pendant de ce tableau, la Cour et le populaire composent des motifs fort gais devant le travail des bûcherons.

Amour, qu'est devenu cet asyle enchanté
Qui vit de Montespan soupirer la fierté?
Qu'est devenu l'ombrage où si belle et si tendre
A son amant surpris et charmé de l'entendre,
La Valière apprenait le secret de son cœur
Et sans se croire aimée, avouoit son vainqueur?

Pour la finesse complexe et condensée de ce dernier vers, Racine eût-il été plus heureux? Et si j'en ai fait ressortir d'autres pour leur grâce ou une harmonie spécialement appropriée, on a pu s'apercevoir que remarquable surtout est la continuité sans défaillance de leur mélodie. L'ancienne versification classique épurée, telle que l'avaient maniée Racine et La Fontaine, aboutit dans le poème des *Jardins* à de suprêmes réussites.

LE RÉFORMATEUR DE LA LANGUE
DELILLE ET HUGO

Cependant Delille allait beaucoup plus loin. Bien avant *Les Jardins*, la publication en 1769 de sa traduction des *Géorgiques* fut un événement des lettres européennes. Le « Discours préliminaire » où il expose ses idées était un véritable manifeste. Je ne le découvre pas; mais si dans nos manuels il est cité, on ne l'a pas lu vraiment : il l'est à contresens. Avant de s'être tout à fait évanouis au grand lyrisme des Romantiques, les vers du poète ayant comme fondu au lever de soleil d'André Chénier (5), on n'attacha plus d'importance au théoricien. Les moins distraits n'aperçurent aucun rapport entre ses idées et son art; et les nouveautés du « Discours » passèrent dans la fortune de Chénier sans qu'on eût vu qu'elle n'était qu'un direct, très filial héritage. Sainte-Beuve fut le grand coupable, lorsque, dans la conclusion à son *Tableau de la Poésie française au*

(5) On devrait dire plutôt aux levers presque simultanés (1819 et 1820) de Chénier et de Lamartine, André Chénier étant resté poétique et inconnu avant la Restauration, et son art même ayant été d'abord assez mal compris. Eugène Hugo, le frère aîné de Victor, l'accusait, dans le *Conservateur littéraire*, d'employer des « coupes bizarres », et de n'avoir « aucune connaissance du véritable modernisme de la poésie française » !

XVI[e] *siècle* (1828), il fit reposer la réforme de la « nouvelle école » et l'art de Victor Hugo sur le vers d'André Chénier. Or, dans le « Discours » on est obligé de reconnaître, sans exagération aucune, un premier état de la « Préface de Cromwell ».

Remarquons d'abord l'opportunité générale de l'ouvrage qui se produisait dans le temps où, avec la vogue de Rousseau, l'amour de la nature prenait toutes les formes, celle de la culture comme du pittoresque. On imaginait sans cesse de nouvelle façons de labourer et de semer. Il régnait une « agromanie » où l'effervescence des savants s'excitait, ainsi qu'en les autres domaines, contre les vieilles méthodes. Mais les cultivateurs y opposaient leur expérience; et Delille rencontrait dans ce laboureur antique qu'avait été le poète latin un exemple heureux de leur sagesse, tandis que, jusque dans leur sens utile et réaliste des choses, les *Géorgiques* leur découvraient tout un renouvellement à venir de notre poésie.

Renouvellement par le sujet. Il déplore que l'absorption du poétique par le dramatique et le comique soit « un véritable malheur pour notre littérature ». Il envie les Anglais pour leur poésie « infiniment plus variée ». La nôtre, « emprisonnée sur la scène, n'ose se promener librement (6) ». Qu'au lieu de grossir « une foule de drames platement imités », elle aborde « les beautés de la Nature », ce sera « pour notre langue *un monde nouveau dont elle rapportera des richesses sans nombre* ».

Renouvellement donc par la langue, conséquence de ces beautés variées serrées de près. On ne saurait trop s'arrêter sur cette page tout entière; Delille y va plus loin que Fénelon dans sa *Lettre à l'Académie* (1714) :

Parmi nous, la barrière qui sépare les Grands du Peuple a séparé leur langage; les préjugés ont avili les mots comme les hommes, et il y a eu, pour ainsi dire, *des termes nobles et des termes roturiers.*

Une délicatesse superbe a *rejeté une foule d'expressions et*

(6) « Notre langue manque d'un grand nombre de mots et de phrases. Il me semble même qu'on l'a gênée et appauvrie en voulant la purifier », dit Fénelon, qui répète encore dans la suite : « On a appauvri, desséché et gêné notre langue. »

d'images. La langue, en devenant plus décente, *est devenue plus pauvre;* et comme les Grands ont abandonné au Peuple l'exercice des Arts, ils lui ont abandonné aussi les termes qui peignent leurs opérations. De là la nécessité d'employer *des circonlocutions timides,* d'avoir recours à *la lenteur des périphrases,* enfin *d'être long de peur d'être bas;* de sorte que le destin de notre Langue ressemble assez à celui de ces gentilshommes ruinés, qui se condamnent à l'indigence de peur de déroger.

A la pauvreté s'est jointe la faiblesse. Le peuple met dans son langage cette franchise énergique qui peint *avec force les sentiments et les sensations.* Le langage des Grands est circonspect comme eux. Aussi dans tous les pays où le peuple donne le ton, on trouve dans les écrits *des sentiments si profonds, si forts, si convulsifs,* si j'ose m'exprimer ainsi, qu'il est impossible de les faire passer dans une langue qui exprime faiblement, parce que ceux qui donnent le ton sentent de même.

Je ne découvre pas la lune. Cependant est-il tenu compte aujourd'hui de ces lignes? Et qui, à les retenir, contestera que le jeune Hugo l'avait fort bien découverte? Delille était mort dans une apothéose nationale en 1813. De complètes éditions de ses œuvres entretenaient chez tous les amateurs une connaissance du poète moins rapide qu'à l'école. Malheureusement les tragédies « platement imitées » sévissaient toujours; et les principes de 1769, que le hardi professeur avait lancés pour en sortir la poésie et l'amener à « se promener librement » à travers la Nature, l'auteur de la « Préface de Cromwell », étant trop batteur d'estrade pour ne pas rester sur les planches, les appliqua avant tout, en les forçant, au théâtre même.

Quoi qu'il en soit, que penser de notre scolarité toute faite devant un Delille en appelant au « peuple » contre une langue « pauvre », contre son « indigence » même, contre sa « faiblesse », contre sa « timidité », contre ses « périphrases »; un Delille allant jusqu'à regretter l'impuissance de la langue française à exprimer des « sentiments convulsifs »! Ce fut une de mes joyeuses surprises dans mes recherches, il y a déjà longtemps, sur les théories poétiques du XVIIIe siècle très en avance sur sa pratique, et que ni le Romantisme ni le Symbolisme, quand ils ne les ont pas ignorées, n'ont su entièrement comprendre. Toutefois, malgré la

prudence extrême de leur réalisation, les poèmes de Delille affirment les siennes en maints passages. « L'art des vers orne tout et *ne dédaigne rien* », dit-il. Aussi ne craint-il pas de nommer le « chou panaché » et les « navets sucrés », et « la vache féconde »,

> Qui ne dégrade plus ni vos parcs, *ni mes vers.*

Les mots, écrit-il dans le «Discours», dépendent du « génie » des écrivains, tel l'emploi par Racine de *pavé,* qui était « banni de la grande poésie ».

> Baiser avec respect le pavé de tes temples.

[Ce génie] dompte les langues, *les plie à son gré, rajeunit les mots antiques, naturalise les nouveaux,* transporte les richesses d'une langue dans une autre, rend fécond l'idiome le plus stérile, rend harmonieux le plus âpre, *met à profit toutes ses ressources, lui en crée de nouvelles...,* peut la faire descendre sans bassesse *aux objets les plus communs...*

Hugo encore une fois en dira-t-il davantage?

LE RÉFORMATEUR DU VERS
NOUVEAUTÉS RYTHMIQUES

Mais c'est quand il examine la structure même du français et la valeur de sa versification que Delille devance singulièrement nos romantiques. Il nous rappelle d'abord que, comparée au latin beaucoup plus « rapide et dégagé », « la langue française », « embarrassée d'articles, de prépositions, de verbes auxiliaires, se traîne lentement », qu'ensuite « l'obligation de ranger toujours nos phrases sur le même ordre de construction » nous prive de mille tours favorables aux images de mouvements, « à la coupe des phrases », à la « graduation entre les idées ». Et, sur ce point, il rejoint le P. Ducerceau pour défendre l'inversion dont Hugo ne sentit pas le rôle très juste et très vivant, lorsqu'elle était bien employée par nos classiques. Hugo ne réfléchit pas davantage au timbre de nos syllabes, considéré par Delille à deux reprises, tellement il juge malencontreuse l'abondance des sourdes : « trop peu de sons pleins, trop d'*e* muets, *qui trom-*

pent l'oreille (7), amortissent les sons, et interceptent l'harmonie ». Quant à leur qualité, que les romantiques ont laissée tout à fait hors de leurs préoccupations, notre traducteur de Virgile précise une réalité que la plupart de nos contemporains refusent toujours de voir :

Nos règles ne prescrivent rien sur la durée des syllabes, mais seulement sur *leur nombre arithmétique;* de sorte que des vers françois *peuvent être réguliers sans être nombreux,* et satisfaire aux lois de la versification, sans satisfaire à celle de l'harmonie... La quantité des syllabes *dont la brièveté ou la longueur précipite, ou ralentit le vers,* était déterminée chez les Latins : *nous avons aussi des brèves et des longues,* mais beaucoup moins marquées, notre prosodie n'est point décidée comme celle des Anciens, et cette indécision laisse tout le jugement, et tout le travail de l'harmonie *à l'oreille et au goût du Poète...* (8).

Ce qui n'enlève rien dans sa finesse à la réalité de nos brèves et de nos longues, d'une harmonie d'autant plus délicate que par ce travail personnel elle joue, sur un fond plus mobile. Qu'on se reporte aux vers cités, on appréciera à quel point Delille, avant tout, les a construits harmoniquement sur les alternances rapides ou lentes des syllabes. Ces alternances commandent le jeu des timbres, que nous allons lui voir renouveler, de telle sorte qu'il évite l'alourdissement orchestral dont nous écrasent les musiques poétiques du dix-neuvième siècle.

Delille restait racinien. Sachant, en les écartant les unes des autres, doser les syllabes « sourdes », il ne confondait pas la plénitude du son avec leur empâtement. Les « sourds » allègent dans ses vers les « pleins », sans presque jamais « tromper l'oreille », grâce à cette sensibilité à la durée dont

(7) Cete remarque capitale n'étonne point chez Delille, quand on connaît les analyses techniques du XVIII[e] siècle; mais aujourd'hui la plupart des poètes, tant les révolutionnaires que les traditionalistes, ont l'oreille trop peu sensible pour en pénétrer toute l'exactitude.

(8) Delille oublie que la grammaire fixe très nettement la durée des voyelles françaises en nombre de mots : *a* est long dans *pâte* et bref dans *patte; ô* est long dans *trône* et bref dans *tonne,* etc..., ce qui est à la fois juste et faux : juste, parce qu'un timbre grave est toujours en soi plus long qu'un aigu; faux, parce qu'on a toujours en français la faculté de les raccourcir ou de les allonger. Mais cette élasticité a une certaine limite, qui est celle de la durée nécessaire à la nature du timbre. Si *pâte* est rendu trop bref, on peut entendre *patte.*

Ronsard et Baïf avaient si judicieusement découvert la base nécessaire pour toute recherche d'un mouvement expressif. Malgré ses préjugés contre eux, qui furent ceux de son siècle depuis le misérable Boileau, il suffit à notre latiniste de pratiquer un peu la méthode comparative des langues pour discerner, sur un autre plan, à la même lumière, des éléments communs dont la durée ou quantité est pour toutes (qu'on en ait ou non conscience) le premier (9). Son discernement est beaucoup plus juste qu'au temps de la Pléiade, parce que la structure du français commençait à être mieux connue; et il le restera beaucoup plus qu'aux temps rénovateurs de 1830, parce que les Hugo, en revenant à Ronsard, ne surent point repartir comme lui de l'étude interne à la fois du français et du latin. Il en résulta pour le vers romantique un empirisme dont nous n'avons pas fini de mesurer les effets désastreux.

Ainsi le préfacier de *Cromwell* ne comprit pas tout ce qu'il y avait d'excellent dans le préfacier des *Géorgiques.*

Après la valeur temporelle des syllabes, il ne le comprit pas notamment pour la rime, à laquelle on sait que les romantiques conférèrent un rôle abusif ou faux. Qu'ils en tirèrent des beautés ignorées des classiques, certes on ne le sait pas moins. Mais la question n'est pas là. Un véritable artiste peut s'exprimer par n'importe quels moyens, fussent-ils détestables pour son art, et en tirer des chefs-d'œuvre — tel Delacroix avec des couleurs aux mauvaises réactions chimiques. N'ont-elles pas fini par détruire nombre de ses toiles? Il en a été de même pour les couleurs chargées et triturées de la rime romantique, elles ont ruiné en maints poèmes la poésie qui les avait inspirés.

Delille, au contraire, d'accord avec Fénelon et le dix-huitième siècle, dénonçait « le joug de la rime », plus lourd que « toutes les entraves de la poésie latine », le joug de toute rime *en soi,* — la virtuosité du poète, à paraître s'en alléger, ne délivrant pas sa marche comme s'il pouvait s'en passer ou en user à sa guise. Avec la liberté, la rime, disait-on, en-

(9) Cela explique les tentatives en français comme en toutes les langues des vers mesurés, tentatives inconsidérées d'ailleurs, fondées qu'elles étaient sur de mauvaises distinctions et distributions des accents.

levait à la poésie non seulement son aisance, mais sa fraîcheur. D'où certains essais en vers blancs et une nouvelle cause de sympathie pour la poésie anglaise. Notre poète n'en concluait pas comme tant d'autres écrivains de son époque à l'emploi exclusif de la prose, puisqu'il défendait sa traduction en revendiquant pour le vers une condensation et une précision supérieures. Il entendait seulement qu'il prît toutes les libertés susceptibles de rendre la rime moins uniforme et moins pesante.

Ici, les suggestions du « Discours » ont trouvé en Hugo l'adapteur de génie que l'on connaît. Delille se demande pourquoi le poète ne gagnerait pas ces libertés dans les différentes manières de ne pas « suspendre l'hémistiche » et de ne pas finir le sens avec le vers. Ces « obligations » continues lui semblent encore des contraintes à desserrer, si l'on veut s'assurer les mille beautés aussi expressives que naturelles qui s'offrent chez les Anciens avec les diverses ruptures du mètre. Virgile en foisonne, et notre traducteur se sentait fort humilié devant tant d'images admirables de mouvement que la raideur de notre alexandrin rendait impossible à transcrire. Aussi préconise-t-il nettement le rejet sur l'hémistiche et sur la rime chaque fois que le texte latin donne un exemple hors pair de cadences analogues. Nettement, quoique avec des justifications dont nous ne devons pas sourire, tellement la tyrannie du sieur Despréaux conservait encore sa puissance, « J'ose dire », écrit-il pour excuser d'avoir traduit par

L'Univers ébranlé *s'épouvante*... le Dieu...

« la suspension sublime » du second hexamètre dans

Terra tremit fugere ferae, et mortalia corda
Per gentes humilis stravit pavor : *ille flagranti*...

« J'ai cru pouvoir hasarder une coupe de vers nouvelle » pour suivre Virgile « peignant un flot qui tombe », nous prévient-il, en traduisant

Ad terras, immane sonat per saxa, nec ipso
Monte minor procumbit : *ad ima exaestuat unda*...

par

Soudain le mont liquide *élevé dans les airs*
Retombe; un noir limon bouillonne au fond des mers...

Ses précautions oratoires une fois prises, Delille ne s'abrite plus derrière le latin; il pratique le rejet pour son propre compte. « J'ai passé quelquefois sur les règles ordinaires qui suspendent l'hémistiche et qui prescrivent l'enjambement » :

Combien j'aimais à voir *ton eau,* qui toujours pure..,

A peine il s'assoupit, que le fils de Cyrène
Accourt...

J'aime ces jeux où l'onde en des canaux pressée
Part, s'échappe et jaillit avec force élancée.

Le mouvement des eaux surtout provoque ses hardiesses.. En voici encore un exemple; sa maîtrise d'époque, nous la jugeons naïve avec les formes syntaxiques en pendants de ses « tantôt... tantôt... », elle n'a pas moins préparé plus d'une toile de nos maîtres au XIX[e] siècle :

Tantôt d'un cours tumultueux
L'eau se précipitant dans son lit tortueux
Court, tombe et rejaillit, retombe, écume et gronde;
Tantôt avec lenteur développant son onde
Sans colère, sans bruit, un ruisseau doux et pur
S'épanche, se déploie en un voile d'azur.

A remarquer les coupes du troisième alexandrin; elles le distribuent en de véritables pieds rythmiques qui font prévaloir leur nature expressive sur le « nombre arithmétique » et l'ensemble du vers. Delille en use fréquemment, attachant ces pieds au rejet :

Vous marchez : *l'horizon vous obéit :* la terre
S'élève, ou redescend, s'étend, ou se resserre.
Vos sites, vos plaisirs changent à chaque pas (10).

(10) Qu'on relise après ces citations les termes que Sainte-Beuve applique aux seuls vers de Chénier qui, en reprenant l'instrument de Ronsard, l'aurait « dérouillé, retrempé et assoupli », ses « successeurs alors ayant été affranchis du nombre « étroit et symétrique de Malherbe et de Boileau », tandis qu'en même temps « sautait en éclats le moule de style en usage depuis Balzac jusqu'à « Jean-Jacques ». (*Tableau de la Poésie...*, *loc. cit.* Conclusion). »

L'énumération — nos citations du début l'ont déjà montré — lui sert, comme l'action, à assouplir, à varier, à briser de coupes changeantes la raideur du dodécasyllabe :

Et vous, fleuves, ruisseaux, beaux lacs, claires fontaines,
Venez...

Le peintre voit, s'enflamme, et saisit son crayon,
Dessine ces lointains, et ces mers, et ces isles,
Ces ports, ces monts brûlants, et devenus fertiles.

Ce mouvement, ce bruit, cette mer turbulente
Roulant, montant, tombant en montagne écumante,
Enivroient mon esprit, mon oreille, mes yeux;
Et le soir me trouvoit immobile en ces lieux.

Le vers d'une seule venue vient souvent ainsi nous ramener au repos de la cadence parfaite, ainsi que dans toute la musique du temps. Mais Delille ne dévide pas une série régulière sans bientôt la morceler, la mouvementer, conformément à son sens qu'il avait très fin de l'irrégulier expressif :

Si leur Muse en marchant *se permet un écart*
Ce détour me rit plus que le chemin lui-même.

Cette multiplicité des pieds rythmiques était avant lui peu fréquente, même chez La Fontaine (11), où, quelles que soient les variétés rythmiques internes, la variété métrique domine. Au surplus, on arrivait à la fin du dix-huitième siècle, sans qu'on eût vraiment tiré profit de ses coupes; et c'est Delille, en repartant des pieds latins, qui, à peu près, en retrouva la leçon (12) pour la sortir du comique, et l'appli-

(11) Cependant les trois derniers livres des Fables, par suite de leur abondance en alexandrins, nous présentent nombre de modèles achevés d'équilibre entre les deux variétés, témoins ceux-ci :

Caquet-bon-bec alors de jaser au plus dru,
Sur ceci, sur cela, sur tout. L'homme d'Horace,
Disant le bien, le mal, à travers champs, n'eût su
Ce qu'en fait de babil y savoit notre agace.
(Livre XII, fable XI, *L'aigle et la pie*).

(12) Soixante ans après la traduction des *Géorgiques*, dans un parallèle entre *Mathurin Régnier et André Chénier*, daté d' « Août 1829 », par conséquent deux ans après la *Préface de Cromwell*, cette façon était toujours si peu comprise que Sainte-Beuve écrivait : « Sur ce point [l'allure du vers], ils sont l'un et l'autre bien supérieurs à La Fontaine chez qui *la forme rythmique manque presque entièrement*, et qui n'a pour charme, de ce côté-là, que sa négligence. »

quer au renouvellement de notre grand vers figé dans sa noblesse. A mettre cette noblesse au service de la Nature, il n'entendait pas l'abaisser, encore moins la supprimer comme le Romantisme et ses enfants réalistes et naturalistes s'efforceront d'y parvenir, il entendait au contraire la rendre de ses mouvements plus libre et plus vivante, et jusqu'à l'enrichir des termes réputés «bas». Loin de l'en dégrader, il les élevait à son rang. Il était dans le vrai. Hugo aura beau se vanter d'avoir mis « un bonnet rouge au vieux dictionnaire », il n'est pas de liberté, de simplicité, de familiarité même qui ne prennent en toute poésie véritable la marque noble inséparable de son essence.

L'art poétique est en effet aristocratique, un travail comme les autres arts de sélection, et, par ses choix, d'appropriations toujours plus individuelles du moindre de ses éléments, quoique sur une trame commune qui leur assure une généralité permanente, autre condition de l'existence la plus choisie.

NOUVEAUTÉS HARMONIQUES

Les images de sons par la communauté ou la variété des timbres, consonnes et voyelles, allitérations et assonances, préoccupaient ainsi Delille autant que les images d'idées ou de mouvements. Mais dans son « Discours préliminaire » il ne s'arrête pas au détail de leur nature, tellement « peindre par des sons » lui paraît aller de soi et le premier « objet de la Poésie ». Il déplore seulement que nous y soyons « moins sensibles que les Anciens », beaucoup mieux que nous « heureusement organisés à cet égard ». Par des « sentiments pathétiques, des pensées fortes » que « *le Poëte aille droit à notre cœur* » nous suffit, nous ne cherchons pas « *le secours de l'oreille* ». Cependant cette harmonie « nommée imitative », est « bien supérieure » à l'harmonie générale, dite « mécanique », provenant du seul « enchaînement mélodieux des mots », sans appropriation consciente des timbres qui les composent; et nous ne l'avons pas ignorée. Il n'était pas un vrai poète qui depuis la Pléiade n'en présentait des modèles admirables. Si « Ronsard et Théophile »

n'avaient pas « décrédité cette harmonie par l'usage barbare qu'ils en ont fait », et si leurs successeurs n'avaient pas été « effrayés du ridicule qu'on a justement attaché à certains vers imitatifs », la Poésie latine n'aurait pas, en cela particulièrement, gardé sur la nôtre « ses avantages ».

Mais la principale raison qu'avait Delille de ne pas s'attarder en théorie au détail de nos éléments sonores, c'est que bien avant lui l'enseignement scolaire du dix-huitième siècle leur avait redonné toute leur importance. La nature de chaque timbre était étudiée par rapport aux sensations et sentiments que les vers pouvaient exprimer. On ne se bornait pas à traduire Vida qui, au seizième siècle, rendit très habilement, dans un Art poétique en vers latins plus on moins copiés de Virgile, des effets imitatifs dont il joignait au précepte l'exemple; on classait les sons du français selon leur nature physiologique et acoustique, et leurs échelles étaient poussées au point qu'on apprenait aux élèves à distinguer jusqu'à neuf timbres d'une seule voyelle. Puis l'oreille une fois exercée à ces analyses, on s'appliquait à rechercher quels sons et quelles nuances convenaient le mieux à tel ou tel ordre physique et psychologique (13). Dans le même temps, on s'efforçait d'accorder aux gammes des sons musicaux des échelles de couleurs, et le clavecin oculaire du Père Castel fut un moment célèbre. On en arrive à commettre le même genre d'erreur qu'Arthur Rimbaud dans son stupide *Sonnet des Voyelles* (14), c'est-à-dire à fixer (et à sa guise) la valeur transposée de chaque timbre indépendamment du mot et du sens qui le transmettent. Mais l'analyse sonore de notre alphabet par M. le Chevalier de Piis dans son poème en quatre chants, plein de choses vaines, erronées ou ridicules, sur *l'Harmonie imitative de la langue française* (1785) n'en contenait pas moins quantité de vers aussi justes qu'ingénieux, aboutissement d'un siècle d'efforts pour que notre poésie usa de tout son clavier imitatif, qui est aussi riche que celui des Anciens.

(13) Il n'était pas un traité de l'époque (*Poétique françoise*, de Marmontel, 1763, en est le type) où un chapitre n'eût été reservé à la théorie et à l'application de chaque consonne ou voyelle selon sa nature propre et ses accords possibles avec diverses expressions.

(14) *Mercure de France*, Poétique, 15-IV-1935.

En dépit de la supériorité qu'il leur accordait, Delille reconnut donc et pratiqua mieux qu'aucun poète avant lui la musicalité particulière aux sons du français. Il suffit d'ouvrir *Les Jardins* pour s'apercevoir que les Romantiques, surtout dans ce sens, n'inventèrent foncièrement rien. Ils employèrent seulement une orchestration plus nombreuse, parce qu'ils se replongèrent dans le grand flot originel de la Pléiade, mais en ne sachant pas entendre ce qu'il en était resté à travers les filiations et réactions des classiques, — restes d'ailleurs inhérents à la structure même du français, comme le sont dans toute langue les images naturelles que provoquent les parentés ou variétés sonores. Avec cette méconnaissance des Romantiques, l'oreille épaissie devint insensible à la délicatesse musicale qui accompagnait la poésie élégante et frêle de Jacques Delille. On a pu cependant noter déjà que ses jeux de timbres sont aussi raffinés et plus étendus que ses combinaisons rythmiques. Relevons encore ceux-ci :

Tomboient en murmurant le long de la colline.

Et la rouge grenade, et la figue mielleuse.

De vieux saules penchoient leur longue chevelure.

Sur leurs flancs ondoyoient des arbrisseaux en fleurs.

Peignoient au loin les mers de leur pourpre flottante.

La vague avec lenteur rouloit ses plis mouvants.

Montant, tombant en grappe, en touffes, en festons.

Et dont l'urne poudreuse est l'abri des oiseaux.

Désenchanter vos cœurs des voluptés du monde.

Vole, et s'égaie encor sous la verte feuillée.

C'est le pas grave et lent de la riche fermière,
C'est le pas leste et vif de la jeune laitière.

Part, vol, et disparoit dans des torrents de poudre.

Déroute en paix les plis de son onde indolente.

C'est par de tels vers que M. Maurice Grammont aurait dû commencer son étude sur l'harmonie du vers français

moderne (15). Delille en est bien le père, non André Chénier, qui lui doit tout de son art. Or, cherchez Delille à l'index de M. Grammont : absence complète.

DELILLE ET CHÉNIER, SON ÉLÈVE

Comparer n'est pas confondre; comparer n'est pas davantage *opposer.* Quelle balourdise serait de balancer l'imagination inspirée de Chénier, ses formes multiples, sa chaleur sensuelle ou fougueuse, avec l'invention discrète, encore si timide, et toute académique dans des compositions toujours de même nature de Delille! Mais il n'en faut pas conclure que l'un est poète et que l'autre ne l'est pas, d'où l'inutilité de s'occuper du second. On brise par des oppositions radicales de ce genre la chaîne vivante de notre poésie. André Chénier a dépassé son maître de cinquante coudées; il ne l'a pas dépassé de cent, parce que tout lyrique, élégiaque ou véhément qu'il soit, il demeure à travers ses poèmes son imitateur fidèle, descriptif et didactique. Nous savons que ses grands projets relevaient entièrement d'un didactisme que notre académicien même eût rejeté. Les fragments *d'Hermès* et de *l'Amérique* nous en laissent des témoignages qui n'auraient peut-être pas reçu l'approbation du professeur :

. . . .
Avant que des Etats la base fut constante,
Avant que du pouvoir, à pas mieux assurés,
Des sciences, des arts, monter quelques degrés
Du temps et du besoin l'inévitable empire
Dut avoir aux humains enseigné l'art d'écrire.
(*Hermès.*)

Mais Delille eût reconnu avec plaisir l'art de ces vers :

L'Eurus retient souvent ses bonds impétueux;
Le fleuve emprisonné dans des rocs tortueux
Lutte, s'échappe, et va, par des pentes fleuries
S'étendre mollement sur l'herbe des prairies.
(*Elégie XXVII.*)

(15) *Le vers français, ses moyens d'expression, son harmonie.* — 3e éd. revue et augmentée, par Maurice Grammont (Edouard Champion, éditeur, 1923).

Il n'aurait pas moins félicité l'élève de ceux-ci :

Il regarde à ses pieds dans le liquide azur
Du fleuve qui s'étend comme lui calme et pur,
Se peindre les coteaux, les toits et les feuillages,
Et la pourpre en festons couronnant les nuages.
(*Elégie XIV.*)

Enfin aux vers suivants il eût prodigué ses éloges pour ce qu'ils unissent d'ancien et de nouveau dans la mesure réservée, que malgré ses théories, il croyait de bon goût et n'osait rompre :

Mais l'onde encor soupire et sait le rappeler :
Sur l'immobile arène il l'admire couler
Se courbe; et, s'appuyant sur la rive penchante,
Dans le cristal sonnant plonge l'urne pesante.
De leurs roseaux touffus les trois Nymphes soudain
Volent, fendent leurs eaux, l'entraînant par la main
En un lit de joncs frais et de mousses nouvelles.
(*Idylle XI, Hylas.*)

(Toutefois le maître, contempteur des périphrases dont il déplorait pour tant d'objets la nécessité linguistique, eût sans doute souri du « liquide azur » et surtout du « cristal sonnant »).

Bien mieux, je défie mes lecteurs de savoir à quel poète de Jacques Delille ou d'André Chénier, appartiennent ces divers passages :

Tantôt, quand d'un ruisseau suivi dès sa naissance,
La Nymphe aux pieds d'argent a sous de longs berceaux.
Fait serpenter ensemble et mes pas et les eaux,
Ma main donne au papier, sans travail, sans étude,
Des vers, fils de l'Amour et de la Solitude.

...Vous enchantez l'oreille, et vous charmez les yeux.
Venez : puissent mes vers en suivant votre course,
Conter, plus abondants encor que votre source,
Plus légers que les vents qui courbent vos roseaux,
Doux comme votre bruit, et purs comme vos eaux !

...Leur cours excite, apaise, ou menace, ou caresse.
De Vénus, nous dit-on, l'écharpe enchanteresse

Renfermait les amours et les tendres désirs,
Et la joie, et l'espoir précurseur des plaisirs.
Les eaux sont ta ceinture, ô divine Cybèle!
Non moins impérieuse, elle renferme en elle
La gaieté, la tristesse, et le trouble et l'effroi.

Sur les pavés poudreux d'un bruyant carrefour
Les poétiques fleurs n'ont jamais vu le jour.
Le tumulte et les cris font fuir avec la lyre
L'oisive Rêverie, au suave délire,
Et les rapides chars et leurs cercles d'airain
Effarouchent les vers qui se taisent soudain.

En réalité, la poésie de Chénier — hellénisant alexandrin —, comme celle de Delille — latinisant virgilien, — s'appuie sur les principes fondamentaux de la traduction et de l'imitation, ainsi que s'y était appuyée d'ailleurs celle de Ronsard. Une fois de plus, la poésie pour se renouveler plongeait ses racines dans la profondeur du passé, unissant plastique et musique que tour à tour elle guide ou confirme (16). En plein Romantisme il n'en sera pas autrement; on ira, hors de l'immédiat, jusqu'à chercher sa liberté en se traduisant soi-même, avec le Moyen Age, à la plus lointaine tradition nationale.

Mais, des deux traducteurs, Delille fut de beaucoup, théoriquement, le plus conscient et le plus hardi. Chénier puisa dans son discours préliminaire aux *Géorgiques* les préceptes vivants à travers l'imitation, de *l'interprétation poétique :*

Que le Traducteur en prose , écrit Delille, soit un peu plus fidèle au sens littéral de quelques mots, à la construction de quelques phrases; le traducteur en vers, lui, abandonne sans peine cette apparente fidélité qui ne sauroit compenser *des infidélités réelles,* s'il est vrai que *la hardiesse, le mouvement, l'harmonie, les figures fassent le mérite de la Poésie.*

« Vous piquez-vous, d'une extrême exactitude?... Vous êtes long où le latin est bref », dur où il est hardi, âpre où il est harmonieux, suivant le hasard des mots correspondants,

(16) Les sources antiques apparentaient Delille et Chénier au *Style Louis XVI,* non moins que l'architecte Bellanger, Clodion, le sculpteur, ou le peintre Prudhon.

propres à chaque langue. Surtout « *une image qui était neuve dans l'Auteur latin peut être usée en français* ». Il faut donc recréer sans cesse tout en s'identifiant à la sensibilité de l'original — mais par transposition, non par imitation étroite, encore moins transcription rigoureuse.

Rien de plus rénovateur alors que les traductions :

En nous familiarisant avec les idées des autres peuples, elles nous familiarisent avec les signes qui les expriment. Insensiblement, *elles transportent dans la langue une foule de tours, d'images, d'expressions qui paroissent éloignés de son génie*, mais qui, s'en rapprochant par le secours de l'analogie, quelquefois s'annonçant comme le seul mot, la seule expression, la seule image propre, sont soufferts d'abord et bientôt adoptés. Tant qu'on écrit des ouvrages originaux dans sa langue, on n'emploie guère que des tours, *des expressions déjà reçues; on jette des idées dans des moules ordinaires* [...] Ecrire un ouvrage original dans sa langue, c'est, si j'ose m'exprimer ainsi, couronner ses propres richesses; *traduire, c'est importer* en quelque façon, par un commerce heureux, *les trésors des langues étrangères. En un mot, les traductions sont pour un idiome ce que les voyages sont pour l'esprit.*

Elle sont bien davantage :

Il ne suffit pas d'oublier ses mœurs pour prendre celles de son Poëte, quitter son pays pour habiter le sien; [il faut] aller chercher ses beautés dans leur source, *je veux dire dans la Nature;* pour mieux imiter la manière dont il a peint les objets, il faut voir *les objets eux-mêmes;* et, à cet égard, *c'est composer jusqu'à un certain point que de traduire.* — C'est en voyant la campagne, les moissons, les vergers, les troupeaux, les abeilles, tous ces tableaux délicieux qui ont inspiré l'auteur des *Géorgiques* que j'ai cru sentir quelque étincelle du feu nécessaire pour le bien rendre. Jamais je n'ai trouvé Virgile plus admirable *qu'en observant la Nature...*

Qui l'eût cru? On pouvait ne pas s'étonner d'un Delille nous ramenant à la nature dans l'expression, ou encore à l'expression de la nature même (clichés de toutes les époques dans tous les arts, et pour la poésie aussi bien de l'école de 1660 que de celle de 1830); mais un Delille hors de son cabinet, cherchant le document vrai, « observant la nature » en plein air, sur place, et s'enivrant de sa beauté, commande un de ces renversements de l'optique littéraire dont on ne saurait trop s'amuser et profiter!

Sans que ce renversement eût été pour André Chénier nécessaire, puisque pratiquement ses vers suivaient Delille de tout près, ses essais théoriques, prose ou poésie, démontrent à quel point la plupart de ces idées étaient encloses dans les considérations qui, à propos des *Géorgiques*, avaient paru quinze et vingt ans auparavant.

CHÉNIER THÉORICIEN ET PRATICIEN

Un morceau est capital, l'*Essai sur la perfection des arts.* Il va sans dire que la phraséologie est toute différente. Le « Discours préliminaire » est étudié, pesé, mûri; l'« Essai » est une sorte de papier buvard qui a séché confusément un juvénile brouillon où des vues personnelles et anciennes se détachent mal les unes des autres. Les plus pénétrants historiens d'André Chénier n'en pouvaient du reste tirer parti, car il ne fut extrait des manuscrits et publié qu'en 1899 par M. Abel Lefranc (17). Mais depuis lors maints décalques eussent apparu en évidence si la portée ou même le souvenir du « Discours » n'avait été complètement perdu.

Même thème dominant : « Tout dans la nature inspire le poète [...]; toute la nature lui appartient [...]. Il n'est *aucun objet, si méconnu, si abandonné* qui ne lui fournisse quelque image nouvelle, quelque expression vivante [...]; mais seul l'art des Anciens nous la dévoile. Chez les Grecs surtout, pas d'intermédiaires entre eux et la « vérité »; pas d'habits ou de « sentiments factices », « [ils] étaient nus, leur âme était nue ». Nous, « dès l'enfance nous emmaillotons notre esprit, notre âme est emprisonnée dans des culottes ». Il faut donc s'inspirer d'eux; pour commencer, les traduire.

En les traduisant, on « remonte à la source de notre langue, on la voit naître »; par là, on découvre qu'elle est « *susceptible d'une infinité d'images nouvelles et de nouvelles combinaisons de mots* [...]. Il faut savoir lui faire une heureuse violence pour qu'elle s'attache après une langue étrangère, *et lui ravisse quelque tournure forte et originale qui*

(17) Sainte-Beuve cependant en cita une page dans son étude sur *Mathurin Régnier et André Chénier;* celle parue dans l'édition de 1819; elle renseignait sur les intentions générales de Chénier sans rien nous donner de ses vues particulières.

l'effarouche d'abord, mais que l'habitude lui fera bientôt aimer». (Voir Delille plus haut : « ...Une foule d'images, d'expressions, etc... éloignées de son génie..., souffertes d'abord et bientôt adoptées... »). Et Chénier d'aboutir comme l'auteur du « Discours » à la théorie de « *l'imitation inventrice* » que, dans son art poétique, le poème de *L'Invention*, et dans ses épîtres à Le Brun, on connaissait par nombre de ses vers dès leur mise au jour en 1819.

Inutile de les citer, ils servent de tremplins à toutes les mémoires, mais à contresens, contre l'originalité que le poète entendait ravir aux modèles antiques (18). Remarquons toutefois ceux-ci pour leurs paraphrases directes et de l'*Essai* et du *Discours :*

Travaille. A nos censeurs c'est à toi de montrer
Tous ces trésors nouveaux qu'ils veulent ignorer.
Souvent des vieux auteurs j'envahis les richesses.
Plus souvent leurs écrits, aiguillons généreux,
M'embrasent de leur flamme; *et je crée avec eux.*

(A LE BRUN.

Tantôt chez un auteur j'adopte une pensée,
Mais qui revêt chez moi, souvent entrelacée,
Mes images, mes tours : JEUNE et FRAIS ornement.
Tantôt je ne retiens que les mots seulement;
J'en détourne le sens; et l'art sait les contraindre
Vers des objets NOUVEAUX qu'ils s'étonnent de peindre.

(*Ibidem.*)

(18) On sait ce que les Parnassiens et les Néo-classiques ont fait dire à l'alexandrin célèbre : « *Sur des pensers nouveaux faisons des vers antiques.* » En dépit d'un contexte d'une clarté aveuglante (« *changeons en notre miel leurs plus antiques fleurs*) », ils ont voulu qu'il exprime : faisons des vers comme on en a toujours fait, mais avec des idées modernes. Or le vers est manifestement celui-ci : soyons nous-mêmes avec la richesse de création des anciens. C'est un cas de détournement parmi les plus monstrueux que la critique partisane ait commis pour démontrer que les poètes s'étant inspirés le plus de la liberté avant le romantisme ne songèrent pas à sortir le vers d'une tradition immuable. Chénier lui-même d'ailleurs, dans une note, écrivait en généralisant son principe : « Plusieurs personnes s'imagineraient que je veux dire par là qu'il faut peindre les mœurs antiques. *Je veux dire précisément le contraire* ». Dans un autre passage du poème *L'Invention* on lit encore : « La Poésie [...] — *A le droit, en tous lieux, de nous dicter son choix,* — Sûre de voir partout, introduite par elle, — *Applaudir à grands cris une beauté nouvelle.* »

Cependant Chénier théoricien fut moins large, moins complet que Delille sur plusieurs points.

Il est très significatif, d'abord, qu'il n'ajouta rien pour la versification à la réforme préconisée dans le *Discours préliminaire,* s'il est vrai qu'il en appliqua les libres principes avec des éclairs de génie dont la timidité du poète des *Jardins* était incapable. Dans les quatre états harmoniques et rythmiques, le calme, le libéré, le mouvementé, enfin l'entièrement libre, qui retient l'art d'André Chénier du classicisme au romantisme, et du romantisme au symbolisme, il va sans dire que jamais Delille ne présente des morceaux comparables à ceux-ci :

I

Tout pour elle a des vers! Ils renaissent en foule;
Ils brillent dans les flots du ruisseau qui s'écoule;
Ils prennent des oiseaux la voix et les couleurs;
Je les trouve cachés dans les replis des fleurs.
Son sein a le duvet de ce fruit que je touche;
Cette rose au matin sourit comme sa bouche;
Le miel qu'ici l'abeille eut soin de déposer
Ne vaut pas à mon cœur le miel de son baiser.

II

Il se traîne, il n'attend qu'une mort douloureuse :
Il succombe. L'enfant, interdite et peureuse,
A ce spectre hideux sorti du fond du bois
Veut fuir; mais elle entend sa lamentable voix.
Il tend les bras, il tombe à genoux; il lui crie
Qu'au nom de tous les dieux il la conjure, il prie;
Et qu'il n'est point à craindre; et qu'une ardente faim
L'aiguillonne et le tue; et qu'il expire enfin.

III

Lorsque le fils d'Egée, invincible, sanglant,
L'aperçoit, à l'autel prend un chêne brûlant;
Sur sa croupe indomptée, avec un cri terrible,
S'élance, va saisir sa chevelure horrible,
L'entraîne; et, quand sa bouche ouverte avec effort,
Crie, il y plonge ensemble et la flamme et la mort.
L'autel est dépouillé : tous vont s'armer de flammes;

Et le bois porte au loin les hurlements des femmes,
L'ongle frappant la terre et les guerriers meurtris,
Et les vases brisés, et l'injure, et les cris.

IV

La Liberté du génie et de l'art
T'ouvre tous les trésors; ta grâce auguste et fière,
De nature et d'éternité
Fleurit; tes pas sont grands; ton front, ceint de lumière,
Touche les cieux; ta flamme agite, éclaire,
Dompte les cœurs... (19).

Les coupes syntaxiques du III et du IV ne sont pas moins merveilleuses que les coupes rythmiques. Puis en quel moderne poème rencontrons-nous la beauté et la nouveauté de cet alexandrin :

Le buisson à ses yeux rit, et jette une rose (20)?

(19) Poétiquement, *Le Jeu de Paume* d'où ces derniers vers sont tirés est d'une valeur contestable, mais techniquement, d'un grand intérêt pour l'essai que le poète y a tenté de la liberté pindarique. On peut le comparer à ce titre aux premières Odes de Ronsard. La fièvre du mouvement y est prodigieuse :

XI

. . . .
...L'enfer de la Bastille, à tous les vents jeté,
Vola, débris infâme, et cendre inanimée,
Et, de ces grands tombeaux, la belle Liberté,
Altière, étincelante, armée,

XII

Sort. Comme un triple foudre éclate au haut des cieux,
Trois couleurs dans sa main agile
Flottent en long drapeau. Son cri victorieux
Tonne : à sa voix, qui sait, comme la voix des Dieux,
En hommes transformer l'argile,
La terre tressaillit. Elle quitta son deuil;
Le genre humain d'espérance et d'orgueil
Sourit; les noirs donjons s'écroulèrent d'eux-mêmes...

Dans cet aboutissement des « écarts » préconisés par Delille se déploie une composition en véritables pieds rythmiques prêts à rompre les cadres où ils sont encore enfermés. Tels quels, leur expressivité est admirable. Pas plus tard qu'hier cependant Gustave Lanson écrivait : « L'essai de Chénier ne vient pas d'une étude directe du vers français et du sentiment de ses propriétés intimes : il fait une application extérieure de la technique gréco-romaine à notre versification nationale »; et il qualifie d' « arythmie » les hachures de ses mètres. (Cité par M. Firmin Roz dans son *André Chénier* (Plon, éd. 1913). — A rapprocher de l'opinion de Sainte-Beuve sur La Fontaine, non moins que du même sur Chénier, note de la p. 310.

(20) Certaines éditions suppriment la virgule après « rit »; nous n'avons

Mais on a pu se rendre compte que toutes ces perfections se trouvent incluses dans les suggestions du « Discours » et dans quelques exemples des *Jardins*.

MÊME PAR LE SENTIMENT, ET PLUS QUE CHÉNIER, DELILLE ANNONCE LA POÉSIE ROMANTIQUE

Si pour le mécanime du vers, et jusque-là où il le dépasse de tout son art, Chénier ne va pas plus loin que Delille, Delille voyait plus juste que lui dans les rapports de la nature et de la poésie. A travers le didactisme même (on se rappelle qu'il aurait souhaité y échapper), il les maintient par le sentiment dans le monde visible, mythique et sensible. A cet égard les délices des *Bucoliques* et des *Elégies* de Chénier nous comblent. Ce n'est pas néanmoins Delille, c'est Chénier qui veut : « De la cour d'Apollon que *l'erreur* soit bannie. — Et qu'enfin Calliope, élève d'Uranie, — Montant sa lyre d'or sur un plus noble ton, — *En langage des dieux fasse parler Newton* »! Bref, notre adorable élégiaque et naturiste ne pensait qu'à noyer la vérité artistique dans la vérité rationnelle, à perdre ainsi toujours l'un par l'autre le sentiment et la connaissance, comme il était advenu à la poésie française depuis deux siècles.

Une déviation aussi fâcheuse s'accordait mal avec l'avenir du renouveau poétique qu'il croyait instaurer par ailleurs; et de fait, cela rétrécissait son horizon au point qu'il ne pouvait même plus suivre Delille dans l'interpénétration de la poésie française et de l'anglaise. L'*Essai sur la perfection des arts* contient cette phrase étonnante : « La langue française, a peur de la poésie; et la poésie a peur de la langue anglaise! » Et il tombe à poings fermés sur les « fanatiques » de Shakespeare. En somme, cela voulait dire que, tout en cherchant à *démailloter* notre expression et notre esprit dans

pas besoin de souligner pourquoi cet oubli ou cette correction est une erreur. La virgule est aussi justifiée qu'en le fameux :

Le quadrupède Hélops fuit, l'agile Crantor...

Mais tout superbement imitatif qu'il soit, ce vers n'a point l'art parfait de l'autre. N'est-ce pas une dérision pour un homme agile de s'appeler « *Crantor* »? Delille n'aurait pas manqué d'éviter ce contresens harmonique en changeant le nom ou l'épithète.

la fréquentation de la liberté, de l'originalité (ou nudité) antiques, aucune véritable prescience du romantisme ne l'engageait à percer notre trop séculaire impasse du classicisme intellectuel. On ne trouve pas trace chez lui de ces aspirations religieuses, de ces inquiétudes de l'infini, de ces passions à la fois désordonnées et régénératrices d'où jaillirent les flammes lyriques du XIXe siècle. S'il s'imprègne des grâces de l'Hellade, c'est dans le cadre rationaliste de ses philosophes, cadre dont il resserrerait plutôt qu'il n'élargirait l'esprit de son temps.

On s'explique qu'en ce sens M. Charles Maurras s'empare d'un André Chénier dépouillé comme une perche de toute feuillaison romantique et qu'il s'en serve pour s'élancer d'un bond par-dessus la poésie du XIXe siècle, ses pics et ses abymes, ses cataractes et ses lacs. Comment ne pas se rappeler sa préface à *La Musique intérieure* où lui aussi nous disait vouloir « en langage des dieux faire parler Newton » ? C'est-à-dire surmonter et franchir une sensibilité dont le spectacle serait un désordre pour retrouver l'ordre dans une poésie cérébrale. Tout virtuose qu'il était, Delille le didactique n'aurait pas compris l'exploit d'un pareil saut en arrière, puisqu'il tendait au contraire à s'alléger du descriptif pour prendre le vol lyrique. Plus que Chénier, il avait dans sa conception de la Nature subi directement l'influence de Rousseau; il voulait s'y unir par le sentiment plus que la dominer par la raison.

On n'en a pas moins extrait des poèmes de Chénier quelques vers jugés d'une réelle sensibilité préromantique. Or, à y rattacher le plus célèbre : « *L'art ne fait que des vers, le cœur seul est poète* », au fameux de Musset : « *Ah! frappe-toi le cœur, c'est là qu'est le génie* », on commet un contresens absolu. Musset dit : « Ne vous occupez point de l'art; soyez seulement sincère; ne vous inspirez que de votre cœur : l'art avec le *génie* y est tout entier ». Et le texte développe complètement dans ce sens un des grands principes, et le plus faux, du second Romantisme, d'où est venue d'ailleurs la réaction justifiée du « Parnasse ». Chénier, lui, tout en donnant au cœur une initiation qui tempère une raison trop tyrannique, ne privait d'aucune manière l'art de son

existence propre; il ne l'identifiait pas à l'impulsion émotive qui met l'art en jeu; « *l'art* fait les « vers », mais « seul » le « cœur » vous fait « *poète* » d'abord; à l'art ensuite de réaliser notre inspiration. Ce qu'on peut commenter aussi par : les vers sont froids, ils restent sans vie, si le cœur ne les anime. Rien sans le cœur, si rien sans l'art, — principe souverain de toutes les écoles et de toutes les époques, qu'artistes et poètes en aient ou non conscience.

A défaut du Chénier théoricien, le Chénier sentimental nous offre certes quelques vers qui annoncent le XIXe siècle, ceux-ci par exemple :

> Tu n'aimes qu'à rêver, muette, seule, errante.
>
> Ah! portons dans les bois ma triste inquiétude.
>
> Chaque instant est trempé du fiel qui me dévore,
> Et je trouve partout mon âme et mes douleurs.

Mais reprenons Delille. Or, à travers

> Ces *romantiques* lieux qu'ont chantés les poëtes.

il n'attendit pas André Chénier pour nous annoncer toute une chronologie de nos lyriques. Comment ne pas percevoir déjà au hasard des quatre chants de ses *Jardins* en premier lieu CHATEAUBRIAND, dont il devait si bien soutenir *le Génie du Christianisme* par son poème de *La Pitié* (1803) (21) :

(21) Encore un poème dont par rapport au goût du temps et aux événements, l'intérêt s'est perdu. Il ne fut pas moins d'une grande portée pour la politique religieuse du Premier Consul. N'oublions pas l'immense renommée alors du poète. Chateaubriand ralliait les jeunes, Delille les vieux. Toutes les horreurs de la Révolution sont peintes dans *La Pitié* et la Préface se termine par ces mots : « Les Etats qui se laissent pousser à ces excès doivent trembler, car, après le règne des empiriques, *ils ne sont pas toujours sûrs de trouver à propos un médecin qui, comme nous l'avons vu*, par des moyens doux sans faiblesse, actifs sans violence, sache guérir le corps politique des maux et surtout des remèdes souvent pires que la maladie ». Plusieurs chants furent écrits dans le temps des faits qu'ils racontent bien avant *Le Génie du Christianisme*, et le dernier se termine par une peinture du cortège des Rogations à travers la campagne qui peut parfaitement soutenir la comparaison avec le même tableau dans Chateaubriand. Delille le cite, du reste, non sans malice, à la fin du volume : « On sera, sans doute, bien aise de voir ici comment il a traité le sujet. » Pour moi, je donne la palme à ces vers exquis dont les traces se retrouveront dans *Jocelyn :*

> *Ils parlent : des zéphirs l'haleine printanière*
> *Souffle, et vient se jouer dans leur riche bannière,*
> *Puis vient la croix d'argent; et leur plus cher trésor,*

Comme toi, des forêts je cherche le silence.

Avez-vous entendu des eaux, des prés, des bois
La muette éloquence et la secrète voix?

O champs de l'Italie, ô campagnes de Rome
Où dans tout son orgueil gît le néant de l'homme.

C'est le calme imposant des lieux où sont nourries
La méditation, les longues rêveries.

Là, l'homme avec son cœur revient s'entretenir.

Voici maintenant quelques premiers états de la poésie de LAMARTINE, celle que sous ses deux faces, l'élégiaque ou la mystique même, Jacques Delille prépare le mieux :

Viens, je me livre à toi, tendre mélancolie.

Avec ses longs rameaux et sa feuille qui tombe,
Triste, et les bras pendants, vient pleurer sur sa tombe.

Le murmure, le frais de ses eaux vagabondes
Suspendoient mes chagrins, endormoient ma douleur.

Vous aimerez ce bois sombre et religieux,
Ses pâles habitants, leur rigide abstinence,
Leur saint recueillement, leur éternel silence...
...Vous envierez leurs pleurs, vous y joindrez vos larmes,
Et le corps sur la terre, et l'esprit dans le ciel,
Vos vœux iront ensemble aux pieds de l'Eternel.

Vers un monde à venir prennent leur vol immense.

Par ici, par là, timides figures de prémonitions, on recueille du HUGO :

Leur patron enfermé dans sa chapelle d'or,
Jadis martyr, apôtre ou pontife des Gaules :
Sous ce poids précieux fléchissent leurs épaules.
De leurs aubes de lin, et de leurs blancs surplis,
Le vent frais du matin fait voltiger les plis...

. . . .

Leurs prières, leurs vœux, leurs hymnes se confondent,
L'Olympe en retentit, les coteaux leur répondent;
Et, du creux des rochers, des vallons et des bois
L'écho sonore écoute, et répète leurs voix;
Leurs chants montent ensemble à la céleste voûte,
Ils marchent : l'aubépine a parfumé leur route;
On côtoie en chantant le fleuve, le ruisseau;
Un nuage de fleurs pleut de chaque arbrisseau.

J'entends rouler les chars qui traînent l'abondance.

Le char affreux roulant dans un profond silence.
(*La Pitié.*)

du Musset :

Si quelque souvenir vient rouvrir ma blessure,
J'aime à mêler mon deuil au deuil de la nature.

L'homme pleure, et voilà son plus beau privilège.
(*La Pitié.*)

du Nerval même et du Baudelaire :

Avez-vous donc connu ces rapports invisibles .
Des corps inanimés et des êtres sensibles?

Ces grisailles préparatoires plus ou moins poussées prennent toute leur valeur, lorsqu'on connaît les trois grands principes, si incroyables pour l'époque, auxquels Delille aboutissait dans sa pénétration théorique :

« *Il semble que la poésie soit une transposition, une métonymie continuelle.* »

« *Ses transitions sont dans les choses plus que dans les mots.* »

« *Il en est de la poésie comme d'un instrument musical.* »

Quels réformateurs ou révolutionnaires aujourd'hui de la poésie bien que la plupart en ignorent ou en outragent la « musique » — ne pourraient inscrire sur leur mur ces trois propositions en lettres d'or? Elles sont découpées cependant de simples notes et commentaires d'un poème latin composé il y a deux mille ans, et, si ce n'est du moins poétique, du plus volontairement didactique de Virgile; et elles sont dues à l'examen d'un poète considéré comme un simple versificateur, le didactique par excellence, le plus étranger à la vraie poésie...

CONCLUSIONS

Plusieurs conclusions s'en doivent déduire.

Du point de vue universel, dans le temps et dans l'espace,

la poésie est une. Elle rompt tous les cadres qui la compriment, dans son inspiration comme dans son expression, aux époques anciennes comme aux modernes, aux époques d'art indigentes comme aux riches. La cataloguer, c'est méconnaître le bien de ses magies et par des solutions de continuité qui coupent en nous le fil d'Ariane. Pour la classer, l'historien des lettres, surtout des poétiques, coupe, coupe sans cesse. La vie permanente de la poésie, sa constante reconduction en est détruite.

La conséquence est que nous ne savons plus suivre les poètes les uns par les autres, ni les poèmes de chacun d'eux. Ayant cassé le fil de main en main, nous les faisons tourner dans un éternel labyrinthe, et nous tournons avec eux, nous n'atteignons jamais la lumière.

Du point de vue particulier à la poésie française, le dédale obscur y est si étroit que chaque poète est étouffé par le suivant. Ronsard fut une illustre victime de cette marche à l'aveugle; Jacques Delille, aux antipodes, dans le sens contraire, en fut une autre, et pitoyable. Or, qu'avons-nous trouvé dans la main du mort? Un bout du même fil qui aurait uni de poète en poète Hugo à Ronsard, si la critique ne prenait perpétuellement les ciseaux d'une Parque jeune ou vieille pour le trancher à plaisir.

ROBERT DE SOUZA.

LETTRES INÉDITES A ÉDOUARD ROD
1884-1888

—

Ce fut en 1881, *rue Bleue, à la* Revue Verte *qu'Emile Hennequin et Edouard Rod se rencontrèrent.*

Un jour, je le trouvai en train de parlementer avec Avonde (l'administrateur de la revue) a raconté Rod (1). *Je n'aime pas les nouvelles figures et la sienne me déplut. Figurez-vous un grand garçon mince comme un fil d'archal, les cheveux blonds, le teint roux, des yeux d'acier fixes, aigus, scrutateurs, qui semblent d'abord durs et froids, et ne prennent que peu à peu une autre expression. Très anglais d'ailleurs, serré dans un pardessus irréprochable, ganté, correct... Il était debout, vis-à-vis d'Avonde, devant la table de rédaction, et sa présence me causa une impression extrêmement désagréable. Je voulus donc lui déplaire et me mis à débiter une kyrielle d'impertinences sur toutes choses, paradoxes sans queue ni tête, que je tiens en réserve et sors de temps en temps quand je veux agacer les gens. Il m'écouta sans prendre la peine de me réfuter, m'observant de son regard qui m'embarrassait un peu. J'eus conscience qu'il ne donnait pas dans le panneau et qu'en même temps il ne me prenait pas pour ce que je cherchais à paraître et il me déplut moins. Un instant après, nous flânions bras dessus bras dessous sur le boulevard, nous nous accompagions et raccompagnions, et nous nous quittions bons amis. Nous le sommes restés.*

Né à Palerme en 1858, *de parents suisses, Emile Hennequin avait des origines lorraines. Par ailleurs, si son grand-père Mittlehalzer était natif de Saint-Gaal, sa grand-mère maternelle était une écossaise, miss Kelly. Elevé à Genève il fit ses études au gymnase de cette ville. Le premier de sa classe, à peu près en tout, il lisait déjà à livre ouvert le grec et le latin,*

(1) Edouard Rod : *Emile Hennequin*, « Journal Suisse », 30 juin 1888.

*l'italien, l'allemand et l'anglais. Pour le français, c'était, pour ainsi dire, le langage de sa raison. A l'âge où on naît à la vie de l'esprit, ayant lu Schopenhauer, il fit une crise de mélancolie. En quittant l'Université de Genève il voyagea quelque temps, puis décida de se fixer à Paris. Il avait vingt ans. Il logeait rue Champollion. Les Hydropathes tout près de là menaient alors leur burlesque charivari. Il ne se laissa pas entraîner à leurs séances. Il vivait en marge du « pays latin », à l'écart, lisant, observant, méditant et raisonnant. Cherbuliez s'entremit pour lui trouver une place de précepteur chez le prince Orloff ou de traducteur chez Hachette. L'ambassadeur du tsar ne confiait l'éducation de ses enfants qu'à des Russes et l'éditeur la traduction de romans étrangers à une équipe déjà au complet. Grâce à sa connaissance des langues étrangères, Hennequin trouva à s'employer à l'*Agence Havas. *Il put dès lors se livrer à son démon. Par Rod il connut à la* Revue verte *Harry Alis, qui le fit entrer à l'*Opinion Nationale *où il publia des « salons ». L'un des premiers, il prôna Odilon Redon et se lia avec lui. Dissociant et analysant les idées, il se fit une méthode à la fois critique et scientifique qui lui servit à comprendre, démonter et expliquer les œuvres de ses contemporains. Peu après avoir donné une traduction des* Contes grotesques *d'Edgar Poe, il écrivit des essais critiques dont l'originalité déconcerta et qu'on lui refusa partout. La* Revue indépendante *sitôt fondée se l'attacha. Il y publia un article sur le pessimisme des écrivains, bientôt suivi d'une étude sur Victor Hugo, qui firent une grande impression. « C'est l'honneur de la « R. I. », ces articles de M. Hennequin, un que nous vous devons avec tant d'autres », écrivait Fénéon à Adrien Remacle. On en était à une époque de transition littéraire et esthétique, à un carrefour où se croisaient, sans se mêler, psychologues et naturalistes, impressionnistes, décadents et sociologues.*

Au milieu de la bagarre intellectuelle où nous vivions, en ce temps de vains tâtonnements, de courtes velléités, de fantaisies maladives et d'incurable dilettantisme, on avait été frappé dès les premiers écrits d'Hennequin, par le sérieux, la volonté et la fierté, de son talent, a dit André Hallays (1). *Ses amis savaient en-*

(2) *Journal des Débats*, août 1888.

core quelque chose qu'ignorait le lecteur ou le passant indifférent, c'est qu'il y avait chez ce jeune homme d'un abord un peu froid et déconcertant une sensibilité charmante et comme une fraîche ingénuité de tendresse.

En même temps qu'à la Revue Indépendante, *Emile Hennequin collabora à la* Revue Contemporaine *où il publia entre autres essais un très remarquable Gustave Flaubert, à l'*Evolution Sociale, *à la* Vie Moderne, etc. *En* 1886, *il était entré au* Temps. *Adrien Hébrard lui confia la rédaction du « bulletin », il s'en occupa jusqu'à sa mort. Hennequin, qui s'était marié, poursuivait ses analyses critiques et ébauchait de vastes projets. M. Taine avait tenu à le connaître. Les esprits les plus divers étaient séduits par son intelligence et fondaient sur lui de grandes espérances.*

Cher ami,

lui écrivait en mars 1888 l'auteur du *Calvaire,*

Votre petit mot m'a fait grand plaisir. Certes j'irai vous voir, j'y suis même allé à mon dernier voyage et vous étiez parti.

Mon ambition serait de vous faire connaître et de dire à la face de tous les critiques imbéciles ce que je pense de vous. J'y arriverai. Mais vous connaissez la résistance de ce milieu : elle est terrible. On peut la vaincre pourtant. Croyez que je ferai tous mes efforts.

Je serai à Paris, vers le 10 *du mois, du moins je l'espère. Je ne manquerai pas à vous aller serrer la main.*

Bien affectueusement,

OCTAVE MIRBEAU.

Le 13 *juillet* 1888 *étant allé avec Mme Hennequin passer les fêtes à Samois, chez son ami Redon, l'apoplexie le foudroya comme il se baignait dans la Seine. Il n'avait que* 30 *ans. Il n'y eut pas de discours sur sa tombe et guère d'articles dans les journaux. S'il se fût agi d'Alfred, son homonyme, toute la presse eût déploré la perte que l' « art dramatique » faisait en la personne de l'auteur du* Procès Veauradieux. *Mais il ne s'agissait que de l'auteur de la* Critique scientifique, *qu'Emile Hennequin avait eu tant de peine à faire éditer, que Perrin venait de publier, et à laquelle Brunetière avait, dans la* Revue des Deux Mondes (3), *consacré sa chronique littéraire.*

(3) Du 1er juillet 1888.

Les liens d'amitié qui unissaient Emile Hennequin et Edouard Rod depuis leur première rencontre rue Bleue, à la Revue Verte *ne s'étaient jamais relâchés. Rod se trouvant tantôt à Londres, tantôt en Allemagne ou à Genève, les deux amis s'écrivaient, se racontaient leur vie, se confiaient leurs projets. De* 1884 *à* 1888 *on trouve ainsi dans les lettres d'Hennequin un coin de la vie littéraire décrit et commenté par lui. Il y jetait pêle-mêle, au courant de la plume, les faits et les idées comme elles lui venaient : de là certain décousu, qui n'est pas sans agrément. Voyages, lectures, nouvelles, jugements sur l'art et la littérature, ces notations sont fort intéressantes, tout à la fois comme une introduction à l'œuvre critique d'Hennequin et à la littérature de son temps. C'est à la grande obligeance de Mme Leveuf, sa fille, que nous devons de les publier* (4).

AURIANT.

Paris, 21-2-84. — Faites ce qu'il vous plaira de de Quincey. J'ai abandonné l'idée de le traduire. Sachez à ce propos que je suis tombé l'autre jour sur un étrange opuscule: « L'Anglais, fumeur d'opium », traduit par A. d. M. qui n'est autre qu'Alfred de Musset (5). Celui-ci au lieu de traduire simplement de Quincey en mauvaise langue s'est plu à enjoliver l'histoire. Ainsi quelques années après le séjour de de Quincey à Londres, il retouve Ann, « la péripatéticienne du trottoir » devenue maîtresse d'un duc. Reproches sanglants. Ann avoue que le duc l'a tenue enfermée jusqu'à ce qu'elle ait « consommé sa flamme ». Le duc survient dans cet entretien, duel à mort, le duc tombe, et Ann devient... l'Electre dont il est question au début des *Confessions* proprement dites. C'est colossal...

Je suis heureux que la vie anglaise vous plaise. C'est la

(4) Voyez encore sur Emile Hennequin : *Un critique oublié, Emile Hennequin* (*Mercure de France*, oct. 1934).

Redon et E. Hennequin (lettres inédites) : Beaux-Arts, 7 et 14 juin 1935. *Huysmans et Emile Hennequin : Les Marges*, d'Eugène Montfort, 10 juin 1935 (pp. 7-14), article reproduit dans le bulletin de la *Société J.-K. Huysmans*, n° 14. — *Emile Hennequin, traducteur d'Edgar Poe* (Documents inédits) : *Mercure de France*, 1-VIII-1935 (pp. 626-632). — *Paul Bourget peint par lui-même*, Ib., 15-1-1936, p. 446. — *Le dîner des Bons cosaques : Mercure de France.* — Emile Hennequin : *Poèmes en prose : La Guiterne*, juillet 1937.

(5) *L'Anglais mangeur d'opium*, traduit de l'anglais par A. D. M. (Paris, 1828, — réédité avec une notice, en 1878, par Arthur Heulhard.

plus civilisée que je connaisse. Il y a là à peu près cinquante ans d'avance sur le reste du monde, au point de vue matériel et moral.

Le sieur Bonnetain a évidemment des amis à la Préfecture de police. On va le poursuivre pour outrages aux bonnes mœurs dans *Charlot*. Il paraît que Céard est mêlé là-dedans. De plus le parquet va également sévir contre Marie Colombier et Marpon (6). Ce dernier, au dire d'Huysmans, est parfaitement affalé; la perspective de trois ans de prison et de son diabète l'épouvante. Autres nouvelles. Goudeau est brouillé avec Salis, quitte le *Chat Noir* et ressuscitera les anciens *Hydropathes* avec *Lutèce* pour organe. On parle passablement d'un bouquin de critique intitulé : l'*Evolution Naturaliste* par Louis Desprez; il faudra que je lise ça...

Paris, 26-3-84. — Je ne comprends pas bien ce que vous entendez par « vous envoyer quelque chose pour la Correspondance italienne ». Voulez-vous que je vous *achète* un ou des livres ou que je vous les signale? Dans le doute je vous envoie le volume de Bourges, *le Crépuscule des dieux*, qui est le plus parfait pastiche de Saint-Simon que l'on puisse voir et je vais vous envoyer un roman absolument supérieur de Albert Pinard (7) qui a fait mon étonnement, celui de Huyos-

(6) L'éditeur de *Sarah Barnum*.

(7) Albert Pinard : *Madame X, suivie de la Martingale de Dagobert*. Paris, Librairie Parisienne E. Giraud et Cie [1884]. A la suite du compte rendu qu'il en avait fait, Hennequin reçut cette lettre de l'auteur :

Monsieur,

Je crois que tout artisan a besoin d'être éclairé sur son œuvre, sur l'effet qu'elle produit. A supposer qu'on puisse réaliser avec certitude une conception, encore se trouve-t-on incapable de savoir quelle impression ressent de cette réalité le public restreint ou la foule.

C'est le grand service que vous rendez aux auteurs sur l'ouvrage desquels vous voulez bien arrêter votre sagace attention, de les renseigner sur eux-mêmes. Je vois plus d'un écrivain qui vous doit de la reconnaissance pour ce qu'il apprend grâce à vous, à votre critique digne d'être admirée comme une sorte de double miroir conscient.

Vous avez projeté sur Madame X *des reflets révélateurs qui me ravissent. Vous me promettez l'élite du vingtième siècle et je voudrais bien escompter ce billet à vingt-cinq ans d'échéance — mais, pour le moment, je rêve simplement une autre édition nettoyée de quelques grosses maladresses tout à fait offensantes, qui rabaissent un livre et qui pourraient en dégoûter des lecteurs moins indulgents que vous, Monsieur.*

Si jamais Madame X *ressuscite ainsi, elle vous devra beaucoup, mais je voudrais bien qu'avant cette heure vague, vous crussiez, Monsieur, aux sentiments de sympathie et de gratitude de votre dévoué confrère,*

ALBERT PINARD,
29, rue des S. S. Pères.

Paris, 5 septembre 85.

naus et de beaucoup d'autres... Je ne sais trop ce que vous voudriez *faire* au *Matin*. C'est un journal yankee farci de télégrammes (8), avec presque pas d'articles et pas du tout de littérature. Le bouquin de Desprez que j'ai lu m'a semblé plus inepte qu'on ne saurait dire décemment. Les poursuites contre Bonnetain sont arrêtées. Quant à vos idées noires, c'est la vieille antienne et je ne doute pas que vous continuiez comme par le passé votre vie de littérateur tout en récalcitrant. Vous êtes trop mordu par la tarentule artistique pour rentrer dans la masse des paisibles inconnus... Quand revenez-vous et pourquoi ne m'écrivez-vous rien sur l'Angleterre? Il ne me paraît pas que vous la regardiez... Le nouveau roman de Goncourt est séduisant et délicat.

Paris, 11-5-84. — La *Revue Indépendante* me semble devoir marcher. Matériellement le sieur Chevrier se montre fort large. Moralement, Fénéon me demande des conseils, ce dont je profite pour renforcer la partie scientifique et écarter des imbéciles comme Caze et Monteil (9). Goncourt m'a écrit pour mon article (10) et m'a reçu de la façon la plus aimable. Il est question pour lui de reprendre les dimanches après-midi de Flaubert et de réunir ainsi tout le jeune monde. Cela serait bien utile. Je compte voir Mallarmé mardi. Paris est très nul. Une trombe de stupidités s'est répandue dans les journaux à propos de *Chérie*. Hepp et Duval ont donné avec ensemble

(8) *Le Matin. Derniers télégrammes de la nuit.* « *Morning News* » *français* (15, rue Daunou). N° 1 : mardi 26 février 1884.

(9) Robert Caze et Edgar Monteil.

(10) *Les romans de M. Edm. de Goncourt* : *Revue indépendante*, mai 1884.

Dimanche, 4 mai 84.

Monsieur et cher confrère,

Votre article me rend fier et je prends un certain orgueil à voir mon œuvre devenir l'objet d'une analyse si fine, si délicate, si hautement profonde. Je crois vraiment n'avoir pas encore été expliqué au public d'une façon aussi sympathique, aussi louangeuse. Je vous en ai une grande reconnaissance et si un mercredi *de beau temps le bois de Boulogne vous attirait de mon côté, je serais heureux de causer avec vous et de vous remercier de vive voix.*

Encore une fois mes remerciements avec l'expression de mes meilleurs sentiments.

EDMOND DE GONCOURT.

Quelques jours plus tard (le cachet de la poste sur l'enveloppe porte la date du 11 mai 1884), M. de Goncourt envoyait ces lignes sur sa carte à Hennequin :

53, boulevard Montmorency (Auteuil).

ainsi que Desprez, que je considère comme le Sarcey du naturalisme. Je trouve ce livre charmant dans sa partie enfantine; mais la fin m'en déplaît. La *Faustin* et les *Frères Zemganno* resteront les livres de Edmond de Goncourt. J'ai trouvé sur les quais un volume inconnu de Tourguenef contenant un roman *Eléna* et une nouvelle : *Premier amour.* Décidément cet homme a porté un pan du manteau de Shakespeare...

Paris, 4-6-84. — Goncourt m'a prié d'aller le voir et je suis, je crois, en bons termes avec lui. Par contre j'ai aperçu dans son cabinet M. et Mme D..., qui m'ont paru répugnants, surtout à côté du parfait gentlemanisme de Goncourt. A leur arrivée je me suis immédiatement senti descendre au-dessous de O et peu après j'ai filé. Je vous enverrai demain l'*Irréparable* et les *Poètes Maudits.* Je ne vois pas ce qui vous attire dans ce livre qui n'a d'intéressant que quelques fragments inédits de Rimbaud et Mallarmé. Paris et notamment le *Figaro* sont engoués de Richepin. On trouve son livre très osé!!! Je travaille à une esquisse sur Huysmans... J'ai appris que Daudet a traité fort durement Remacle pour les quelques critiques qu'il s'est permises sur *Sapho.*

Paris, 7-6-84. — Vous avez bien mal interprété mon appréciation sur D... Je ne nie pas son talent (que je n'aime pas, mais que j'admets) ni sa serviabilité, ni sa bonté, etc. Il m'a paru seulement que ce n'est pas une nature noble, et sa femme non plus. Je sens en lui quelque chose de grossier et de mercantile. J'ai eu la même sensation à propos de Céard, vous en avez contesté la justesse et cependant je n'ai pas eu à la modifier depuis. Par contre Goncourt, Huysmans, Redon me paraissent nobles, sans que pour cela j'estime davantage ou moins leur talent ou leurs autres qualités de caractère...

Il est singulier que votre livre (11) se vende si peu. Je l'ai

« Très bien le Henri Heine, très bien le Tourguénef. Connaissez-vous ma préface du Gautier de Bergerat. J'y ai raconté une phrase de Tourguénef dite dans un dîner se passant entre Flaubert, Gautier et moi, une phrase curieuse sur le hantement (sic) *de la mort. »*

[« ...Quelquefois, vous savez, il y a dans un appartement une odeur de musc qu'on ne peut chasser, faire disparaître, eh bien, moi, il y a autour de ma personne et toujours, une odeur de dissolution, de néant, de mort... »]

(11) *L'Autopsie du Docteur Z***.*

vu annoncé hier dans le *Temps*, en grosses lettres. Il est vrai que d'autre part la presse n'a pas donné. Mais elle ne donne plus pour rien. On a même fort peu parlé de *Sapho*. Il n'y a eu de coup de tam-tam que pour Richepin, qui me semble décidément être un banquiste *convaincu;* il se complaît dans son mufflisme et atteint quelquefois à des effets de brutalité qui sont presque de la force. Mais en voilà un qui n'est pas noble. Tandis que Whistler, quel hidalgo, avec cette nervosité anglo-saxonne qui est celle du pur-sang humain! Que vous êtes heureux de voir ça. Au salon, il y en a deux magnifiques, mais on est gêné par les observations des imbéciles qui passent; j'imagine qu'en Angleterre ceux-ci parlent moins haut...

Paris, 18-7-84. — Je suis quant à moi profondément accablé par une pesante chaleur qui ne fait tolérer que la position horizontale. Je passe ainsi mes après-midi à ne songer à rien. J'écris au moment le plus propice, trois ou quatre feuillets de mon article sur le pessimisme (12). Puis je retombe sur mon divan. Je lis même fort peu. Il m'est tombé entre les mains les romans mystiques de Balzac pour lesquels j'ai maintenant beaucoup de dédain. Un article de Loti dans la *Revue des Deux Mondes* (13)) est intéressant. Un autre de M. Vogüé sur le Comte Tolstoï m'a donné l'envie et l'espoir de lire ce colossal romancier. Et c'est là tout, sauf les gros livres de science que je vais patiemment consulter tous les matins à la Bibliothèque... J'imagine que vous êtes plongé en pleine vie germanique dans votre château à nom hoffmanesque. J'entrevois de longues stations devant des verres de bière dans de silencieuses auberges où l'on vous répond en Dieu sait quel patois... Je pense beaucoup à partir pour quelque endroit où il fasse frais. Mais grâce à la permanence des Chambres je ne sais ni l'époque de mon congé ni, pour d'autres raisons, la ligne de chemin de fer sur laquelle il me sera concédé de passe. Avec tant d'inconnues il m'est difficile de faire des plans précis. J'oscille entre la Bretagne, le lac de Genève et l'Angleterre. Saviez-vous qu'à la suite de *A Rebours* l'on a commandé à Huysmans pour la *Gazette des Beaux-Arts* un article

(12) *Le pessimisme des Ecrivains*, paru dans la *Revue Indépendante*, octobre et novembre 1884.

(13) *Pagodes souterraines*, n° du 15 juillet 84.

sur Gustave Moreau avec des eaux-fortes de Bracquemond? (14). La décoration de Cabanel, Scholl et Bernard-Desrone continue la tradition anti-artistique de la Légion d'Honneur. Ceci m'amène à la fête nationale que je n'ai pas vue et au choléra dont il est inutile que vous vous inquiétiez. Votre mal pessimiste est bien caractérisé! Si vous saviez comme on s'occupe peu ici de cette médiocre épidémie; il n'y a que des méridionaux pour abandonner une ville où il meurt une personne sur 6.000...

Paris, 1-8-84. — Je vais à Vannes d'où je remonterai, le sac au dos, le long de la côte jusqu'à Brest. Je n'ai rien trouvé de plus intéressant et de plus fatigant à faire avec mon peu de temps [du 8 au 31 août] et d'argent. En faisant des détours par les landes pour éviter les villes et les plages, ce sera suffisamment solitaire... Je suis moulu de fatigue cérébrale. Je suis venu à bout de mon article sur le pessimisme, mais il a fallu le forceps et je me sens un vide absolu dans le crâne. Heureusement que je vais pouvoir me faire des muscles. Entre la marche et la nage je vais mener une vie primitive...

7-9-84. — Je suis heureusement revenu à Paris, le visage couperosé d'insolations, les pieds meurtris d'ampoules, peu satisfait des beautés de la Bretagne et parfaitement exaspéré contre les ineptes gens que j'ai dû tolérer aux tables d'hôte. Vous dire à quels infâmes couples de petits bourgeois parisiens flanqués d'une détestable marmaille j'ai eu à faire, quelles conversations m'ont corné les oreilles de celles proférées par des commis voyageurs aux niais propos d'un mess de hussards et d'une femme de professeur belge, c'est inénarrable. J'ai passé de tristes soirées à l'écart de ces bruits à me promettre de ne jamais plus voyager en France, pays à éviter parce qu'on y rencontre des Français, et je vous assure que je suis heureux de me retrouver dans une chambre où l'on ne voit pas Napoléon à Marengo pendu au mur...

Saint-Gingolph, 23-7-85. — Je suis ici depuis huit jours et je mène dans un hôtel où je suis seul pensionnaire une existence pleine de nonchaloir. La maison surplombe le lac et

(14) Cet article n'y a jamais paru.

de la terrasse où je prends mes repas on n'aperçoit plus la terre. Je suis toute la journée sur l'eau et dans les montagnes et je vous assure que rien n'est agréable comme l'absence toute une semaine de tout entretien...

Paris, 5-10-86. — La première impression de Genève n'est en effet pas mauvaise et les Genevois ne sont en somme pas trop méchants. Leur pire défaut est d'être des gens horriblement médiocres, sans enthousiasme, dénués même de véritable ferveur religieuse, se tracassant de petits soucis, s'amusant de petites pointes et ayant définitivement perdu de vue l'excellence intellectuelle et morale. D'autre part l'égoïsme, l'égoïsme familial surtout, de coterie, de groupe y sévit furieusement. Vous verrez la difficulté de tout épanchement humain, de toute amitié...

Je sais tout ce qu'on peut dire contre le réalisme contemporain; j'estime cependant que là est le salut, dans le développement progressif du côté de la perfection, du génie, de la vertu, de la méthode d'étude de Balzac, Zola, Elliott et Tolstoï. L'esprit seul ne m'intéresse pas; la vérité est dans l'esprit et la chair. Assurément l'époque actuelle ne promet guère cette synthèse. La génération qui nous précède, celle qui nous accompagne sont étroites et infécondes; la décadence littéraire existe en ce que le matériel humain qui s'adonne aux lettres a terriblement baissé depuis 20 ans. Pas un jeune homme à l'esprit large ou même ardent. L'inattention de l'un pour l'autre est étonnante. Chacun a l'air de tracer son petit sillon avec des œillères sans voir ni l'époque ni tout le mouvement intellectuel et scientifique autour de nous. Dans tout mon vide, je suis seul à désirer tout lire et je m'aperçois de plus en plus que ce que j'avais espéré, la formation d'une phalange, l'appui d'une camaraderie sont des illusions... Cependant le décadentisme fait de vagues tentatives de se formuler. Moréas a publié un manifeste diffus et sans sens dans le *Figaro;* il va créer avec le groupe un petit journal de combat. Mais qu'attendre de tous ces efflanqués parmi lesquels Paul Adam seul me donne quelque espoir? Il faudrait, en effet, ne plus écrire dans un temps où l'on n'est plus guère compris. Le mandarinisme critique, la litté-

rature de vieux garçons ou de jeunes gâteux envahit tout. Mais qu'y faire, la vie veut vivre et se manifester...

Paris, 18 *août* 1886. — Ma situation au *Temps* continue à être fort agréable. Je viens de 10 à 1 heure et comme je vais ensuite à la Bibliothèque, il ne m'en coûte guère de corriger mes épreuves, ce qui remplit d'aise le sieur Pariset. Je suis au mieux avec cet homme rubicond. Adrien Hébrard parle de me confier la mission de réorganiser le service télégraphique... Champsaur se prépare à reprendre au *Figaro* la brillante série de ses études littéraires (15) et Zola, paraît-il, publiera un article sur les décadents. Je me demande ce dont il parlera, puisqu'ils n'ont encore rien fait et qu'ils sont si peu nombreux. Zola va naturellement déplacer la question et répéter qu'on embrouille ce qu'il avait éclairci, phrase qu'il a dite à Huysmans, à vous et qu'il m'a récrite à propos de ma note sur l'*Œuvre* (16). C'est tout ce qu'il y a comme nouvelles littéraires...

Ce que vous me dites des fêtes de Heidelberg ne m'étonne pas. Vous avez vu les Allemands sous leur plus bel aspect, en masse. Mais individuellement, ce sont des gens terribles, sans éducation, prosaïques, positifs, bornés et sentimentaux avec cela. Je ne les ai pas mal pratiqués; et puis voyez comme ils sont détestés partout, en Hollande, en Suisse, en Scandinavie. Et quelle nullité actuellement en art. Vous avez vu leur peinture, quant à leur littérature il n'y en a pas, et, en musique, le plus grand succès de ces derniers temps est une opérette : le *Trompette de Sækkingen*, dans laquelle il y a

(15) Cela est dit ironiquement, sans doute.

(16) Parue dans la *Revue Contemporaine*, avril 1886, pp. 565-68. Voici la lettre (inédite) de Zola, à laquelle Hennequin fait allusion.

Médan, 29 juin 86.

Monsieur,

J'ai de grands remerciements à vous adresser, vous m'accordez encore une place si large, que vous m'en voyez tout confus.

Mais, sur l'esthétique — puisque esthétique il y a, — que de choses à vous répondre, si je ne jugeais pas toute discussion vaine aujourd'hui! Pour moi, avec votre abus de métaphysique, vous êtes en train d'obscurcir ce que trois générations de romanciers s'étaient efforcées de rendre clair. Nous étions allés au jour, vous retournez à la nuit, dans votre brume genevoise et lyonnaise, compliquée des brouillards slaves et des fumées germaines. Cela, je le dirai, et très haut. Seulement, j'attends des œuvres.

Cordialement à vous,

ÉMILE ZOLA.

tout le temps des solos de trompette. Il leur reste tout à faire pour devenir une grande nation; ils n'étaient aimables autrefois que parce qu'ils étaient sans nation, purement humains. Quant à leur force militaire, je suis de votre avis. Ils ne seront pas battus de sitôt...

Paris, 28 novembre 1886. — Je vous suis reconnaissant de la proposition que vous me faites. Mais vraiment je me sens bien à Paris pour le moment, j'y suis extrêmement tranquille, et je ne voudrais le quitter, si jamais je le quitte, qu'à un âge plus avancé et après y avoir fait une bonne partie de mon œuvre, — et puis à vrai dire Lausanne ou Zurich d'une part, le professorat de l'autre, l'obligation de débiter une série de biographies et d'appréciations chaque jour ne m'attirent pas. Merci donc et non... J'ai eu la surprise ces jours derniers de voir M. Taine venir déposer sa carte à mon adresse au bureau de la Contemporaine (17). Je suis allé naturellement lui rendre visite et nous avons eu une conversation extrêmement intéressante (18). Il a des yeux extrêmement doux et il m'a raconté sur sa génération des choses qui pourraient me faire préférer d'y avoir vécu. La seule chose vraiment désagréable de ce temps, c'est l'isolement intellectuel dans lequel on vit. Je ne connais absolument personne auquel je puisse dire toutes mes idées avec la certitude d'être compris...

Paris, 28-2-87. — Vous me demandez des nouvelles d'*André Cornelis*. C'est à lire, par ce temps de pénurie de talent. C'est évidemment tout ce que l'on peut faire de mieux quand on n'a nul génie. Il y a eu des murmures à propos de ce livre dans la jeune génération postérieure à Bourget (Hervieu, etc.) et le *Figaro* lui a consacré un éreintement (judicieux, dans votre note) signé Henri de Seignelais, que je ne connais pas. On parle beaucoup de *Mont-Oriol* par Guy de Maupassant; *Jeanne Avril*, de Robert de Bonnières est distancée, puis c'est

(17) « Taine dont voici la carte est venu hier [vendredi 20 novembre 1886] vous voir à la *Revue*, écrivait A. Remacle à Hennequin.

(18) Taine commença sans doute par développer dans cet entretien ce qu'il avait écrit à Hennequin dans la lettre qu'il lui avait envoyée le 22 novembre : « ... *J'ai suivi vos études sur la psychologie des grands écrivains, vos analyses de la faculté verbale chez V. Hugo et Flaubert, votre plan d'une science possible; rien de plus intéressant pour moi; jusqu'à présent le plus grand reproche que j'aie à vous faire, c'est votre sévérité pour Sainte-Beuve qui a été l'initiateur et qui reste notre maître à tous...* »

tout avec l'article de Taine sur Napoléon dans la *Revue des Deux Mondes*, article horriblement faux à mon sens, comme tout ce qu'écrit cet homme à qui il faudrait cependant si peu pour être un grand penseur et historien. Quant à la *Glèbe* de Paul Adam, cela ne vaut rien... Je vous avait dit que son *Soi* donnait des espérances, il ne les tient pas. Quant à mes nouvelles, Hervieu et Mirbeau m'ont présenté aux Cosaques (19) sans me prévenir. J'y suis allé une fois et m'y suis ennuyé profondément. C'est trop d'opulence, pas de conversation générale, donc des potins et l'ennui. J'y retournerai encore quelques fois, puis, si mon impression ne se modifie pas, je n'irai plus... Au journal (20) nous avons eu beaucoup à faire par suite des histoires d'Allemagne. On y a envoyé Colani qui s'y est coulé. Je suis complètement brouillé avec Scherer, nous ne nous saluons plus. Zapp est toujours ma consolation. Je travaille à une étude sur Dickens...

Paris, 27-3-87. — Malheureux! Dire que vous en êtes venu à vous acoquiner — c'est le mot — avec Buet! Je n'eusse osé le prévoir — et que grâce à cet homme à lunettes et à vices catholiques, vous soyez sur le point de faire jouer *Tatiana* et de gagner des sommes folles. Ma parole vous êtes étonnant. Il y a chez vous un mélange d'idéalisme allemand et de tendances commerçantes, d'aptitudes au nirvana et à la débrouillardise qui me stupéfient. D'ailleurs, je ne souhaite rien tant que de vous voir acheter bientôt à proximité de Paris le petit hôtel entre cour et jardin qui échoit nécessairement à tout auteur dramatique. Seulement, un conseil, ne vous laissez pas taper par votre Busnach... Vous m'amusez beaucoup avec vos plaintes sur la solitude. Je ne connais dans tout Paris d'homme avec lequel j'aime à me trouver que Caraguel. Il y a un certain Rosny que je considère comme probablement le romancier de l'avenir (lire *Nell Horn*, le *Bilatéral*, chez Savine) mais c'est un raseur. Quant aux Cosaques, je doute que je m'y lie avec qui que ce soit, bien qu'Hervieu me fasse des avances. Ce que vous me dites du roman est absolument mon sentiment. C'est une forme qui est partie d'être un genre épique et qui est devenue autre chose en conservant la forme

(19) Le dîner des *Bons Cosaques*.
(20) *Le Temps*.

primitive. Je vois très bien qu'il ne doit plus être l'histoire d'un Monsieur et d'une dame. J'écris en ce moment une étude sur Dickens qui clôt ma série des francisés. J'entamerai cet automne mon grand ouvrage d'histoire sociale de la France dans ce siècle par chefs de file de pensée et d'action. Ce sera long mais j'espacerai les divisions. Cyon me prendra ces études et je vais mettre mes articles sur l'Allemagne sous le pseudonyme de Fred Gallot...

18 septembre 1887... Par suite d'une révolution de palais dont j'ignore les circonstances, M. de Cyon n'est plus rien à la *Nouvelle Revue* et Mme Adam se trouve réintégrée à son ancienne place...

Notre séjour à Guernesey a été agréable, mais non très agréable et cher. La mer est toujours belle, mais l'île est trop peuplée d'indigènes et d'étrangers, trop traversée de routes. Je ne jouis véritablement que de la solitude et du plein champ que j'irai chercher probablement l'année prochaine beaucoup plus près de Paris en quelque forêt de France...

J'attends le retour du directeur de la maison Hachette pour lui porter mes manuscrits sans d'ailleurs y compter bien que j'aie là des intelligences. Bourget a publié trois parties de ses *Mensonges* dans la *Nouvelle Revue*. C'est toujours un bon devoir d'élève intelligent. Rosny a commencé dans la *Revue Indépendante* un roman de jeunesse (21) qu'il a eu bien tort de publier et qui peut rivaliser avec le plus niais Ohnet. Bonnetain a tiré du manifeste l'avantage de placer un roman au *Gil Blas* immédiatement après celui de Zola (22). Il y a eu sur

(21) *Les Corneilles.*

(22) *La Terre*, achevait à peine de paraître en feuilleton dans le *Gil Blas* le 16 septembre 1887, que, le 17, commençait la publication du roman de Bonnetain que le journal annonçait par ce « chapeau » :

Le Gil Blas *a jusqu'ici donné à ses lecteurs la primeur des œuvres de nos romanciers les plus aimés. Mais soucieux de justifier sa réputation et sa faveur croissante auprès du public, il entend plus que jamais demeurer impartial en face des querelles d'école et accueillir tous les talents sans regarder leur étiquette. C'est pour cela que nous commençons aujourd'hui la publication d'une nouvelle œuvre*

LE NOMMÉ PERREUX

par

PAUL BONNETAIN

Succédant immédiatement à LA TERRE *qui finit aujourd'hui, le roman de notre collaborateur ne pourra manquer d'exciter une vive curiosité, surtout après les retentissantes polémiques suscitées par sa récente campagne contre* ÉMILE ZOLA.

ce dernier un déchaînement de sottises où cette belle âme de France et cette belle âme d'Ulbach se sont mutuellement indignés. Vous avez dit le mot juste sur cette affaire. Zola est le dernier écrivain de grand talent qu'il y ait aujourd'hui et quand il sera mort son bloc des *Rougon-Macquart* comptera dans l'histoire du roman français. Sa *Terre* et son *Pot Bouille* seront des outrances comme les *Paysans* de Balzac. J'ai relu une dizaine d'œuvres de ce dernier cet été. Je ne puis pas dire que j'en suis enchanté, et, certes, si c'est un merveilleux intrigueur et un merveilleux producteur d'idées générales ce n'est nullement un créateur d'âmes vivantes. D'hommes ayant eu ce don, je ne reconnais, depuis Shakespeare, que Tolstoï pour qui mon admiration grandit de jour en jour et qui pourtant est un bien piètre philosophe.

Paris, 8 novembre. — Vous ai-je dit que j'avais porté chez Hachette ma *Critique Scientifique* et mes *Francisés?* Malgré une demande de Bourde (23) qui est intime dans la maison et de Taine qui a pris la peine d'écrire une lettre, j'ai échoué! J'ai bien reçu des offres de Quantin, mais j'hésite à m'en prévaloir et à ce propos je vous demanderai de me renseigner sur Perrin qui, à ce que je vois, a repris la *Course à la Mort.* Il est pour moi de la plus haute importance que j'entre dans une maison qui me garantisse à peu près de me prendre mes livres futurs. Sans quoi je ne les écrirai pas et je me détournerai définitivement de l'érudition qui est très prenante mais qui exige une dépense énorme de temps, de labeurs et de recherches que je ne puis donner au hasard... Psy-

LE NOMMÉ PERREUX, *roman militaire et maritime, s'adresse d'ailleurs à tous les lecteurs en un temps où tout le monde est soldat.*

(23) Paul Bourde, rédacteur au *Temps.*

La *Critique scientifique* écrite en janviers-mars 1886 parut dans la *Revue Contemporaine* en août-septembre-octobre 1886, fut refusée par Plon et Hachette. M. Taine recommanda personnellement au directeur de cette dernière maison : « *...je lui dis la haute opinion que j'ai de votre originalité critique, de vos facultés d'analyse et de coordination, de votre aspiration scientifique,...* » écrivait-il à Hennequin, à qui il ne cachait pas ses craintes d'un échec probable : « *...un éditeur calcule avant tout l'attrait possible et probable du public; partant l'agrément, le coulant, l'aspect littéraire et non scientifique sont pour lui les valeurs dominantes* ». Le 3 novembre 1887, Emile Hennequin écrivait à M. Taine :

« *Je viens de recevoir de M. Templier une réponse défavorable, basée, comme vous le craigniez, sur la forme de mes écrits et sur le fait qu'ils ne peuvent tenter qu'un public restreint. Je suis évidemment trop en cause pour apprécier ces raisons, il me semble cependant qu'avec des considé-*

chette (24) est un être horriblement envahissant auquel j'ai été obligé de céder définitivement une chambre tout entière pour avoir la paix ailleurs. Je ne fais rien de particulier sauf des lectures préparatoires pour mon histoire du XIXe siècle en France que je ne suis pas d'ailleurs décidé à entreprendre... En somme période de stagnation qui est toujours le commencement de l'automne ici. Je ne trouve à vous écrire que ces menus faits et n'ai lu d'intéressant que l'*Histoire d'Israël*, de Renan qui me paraît sénile un peu, et, au début, assez peu exacte pour ces barbares violents et rapaces que durent être les juifs primitifs, et bientôt une causerie pleine d'idées. J'oubliais de mentionner le *Journal des Goncourt* qui m'a surtout frappé par son perpétuel dénigrement. Quel petit esprit.

Paris. 6 décembre 1887... J'ai réfléchi plusieurs fois à votre idée de revenir à Paris. En somme j'estime que si vous vous ennuyez trop à Genève, vous faites mieux de n'y pas rester. La vie n'est pas faite pour se condamner à plus d'embêtements que de raison. Mais réfléchissez qu'en retrant dans la bataille vous allez retomber dans vos inquiétudes pécuniaires, dans votre trépidation nerveuse avec la menace constante d'un cataclysme politique ou d'une guerre. Il n'y a pas apparence que cela arrive de sitôt, mais cela arrivera un jour. D'ailleurs nous causerons de cela et je suis bien impatient de vous voir.

Je vois davantage les Alis où nous avons dîné dimanche passé en compagnie de Champsaur et de sa maîtresse femme, plus Barrès, qui est également de retour et s'apprête à lancer un roman. Je vois parfois Caraguel, Viguier, Rosny qui est embêtant comme on ne l'est pas et c'est tout. Je suis devenu plus assidu aux *Cosaques*. J'y prends de la société pour mes amis et cela me suffit. Je dois demain dîner avec Hervieu et

rations de ce genre, on arrêtera peu à peu tout l'essor des hautes études en France, et cela non seulement au désavantage général, mais au détriment des éditeurs même. Pour ne prendre qu'un exemple, que je cite d'ailleurs en toute modestie, si M. Lévy avait refusé d'abord les Etudes d'histoire religieuse *de M. Renan, il n'en aurait pas obtenu sans doute les* Origines du Christianisme *qui sont incontestablement une bonne affaire. Quoi qu'il en soit je vous remercie vivement encore une fois de l'appui que vous avez bien voulu me prêter », etc...*

(24) Sa fille, Mme Leveuf.

Brunetière... La littérature va faiblement par ces temps de crise. Je n'ai jamais vu une plus énorme farce et ce qui est étonnant c'est l'indifférence complète de la population. Comme tout le monde comprend que la politique ne regarde que ses amateurs et ses tripoteurs!...

Paris, 27-2-88. — Je vous envoie ci-joint mon scénario, Comme vous le verrez, c'est un amalgame que je crois heureux entre la pièce à thèse et la pièce à incidents. Je n'ai pas besoin de vous dire que vous pouvez y introduire toutes les modifications qu'il vous plaira. Nous en causerons à la fin du mois prochain. Mais mettez-vous au dialogue dès que vous pourrez et joignez le réel de Dumas au poétique vaporeux d'Ohnet en vous rappelant que même le four des *Corbeaux* a rapporté à Becque 25.000 francs. — Je me suis entendu avec Perrin pour ma *Critique Scientifique* à des conditions mauvaises : pas de droit d'auteur sur les premiers 500, 10 % sur les suivants après vente faite. Mais cet ouvrage était implaçable et Quantin ne m'offrait aucun droit d'auteur du tout. Pour les volumes suivants nous verrons... Vous avez bien tort de vous émouvoir comme vous le faites des impertinences bêtes des Genevois. Il faudrait les traiter avec une ironie supérieure. Mais enfin s'ils vous énervent tant que ça, dites-vous bien qu'ils ne vous auront plus longtemps sous la main. Je suis bien sûr que vous vous caserez très vite à Paris, et que même n'ayant pas de situation vous arriveriez très bien à vivre de votre plume...

Car rien n'est plus fatigant et plus dur que le travail anonyme comme celui que je fais au *Temps* où l'article de la veille ne soutient pas celui du lendemain et vous y apporte tout juste de l'argent chichement mesuré sans l'appoint de ce capital futur : la notoriété... Je me suis rebrouillé avec la *Revue indépendante*, à la suite d'un fait personnel avec Kahn, celui-ci m'ayant donné comme l'auteur des légendes de Redon et n'ayant pas voulu insérer de lettre rectificative...

Paris, 18 *juin* 1888. — ...J'espère que vous avez reçu mon mot à temps pour vous adresser utilement à Mme Adam. Cette bonne personne vient de passer un mois à Paris pendant

lequel je suis allé plusieurs fois à la Revue (25) sans parvenir à la voir. Elle ne s'occupe que d'une façon tout à fait intermitente de son intéressante publication; si vous voyiez les sommaires des numéros qu'elle ne vous envoie pas, c'est à faire frémir de voir tant d'argent et de papier gaspillés en inepties et employés à couler une affaire qui aurait pu rendre des services.

Je n'ai d'autres nouvelles à vous annoncer que l'apparition prochaine de mon livre pour lequel je compte sur votre bonne plume à la *Gazette de Lauzanne*...

ÉMILE HENNEQUIN.

(25) *La Nouvelle Revue.*

LE PÈRE SPIRITUEL DE VOITURE

M. DE CHAUDEBONNE

DOCUMENTS INÉDITS

—

Au milieu du salon, Mme Saintot trônait, assise sur un petit tabouret de velours cramoisi. Cette aimable dame avait l'esprit brillant, et, si elle vantait trop complaisamment peut-être les lettres qu'elle répandait dans toutes les ruelles à la mode, émaillées de solécismes, elle n'en était pas moins fort piquante dans la conversation. Autour d'elle, quelques muguets, soigneusement attifés, coquetaient et batifolaient, faisant mille grâces à la jeune dame. Le plus empressé d'entre eux était un tout jeune homme, nommé Vincent Voiture, qui s'était acquis quelque réputation en envoyant à la belle un exemplaire de l'Arioste, précédé d'une lettre des plus galantes. On le savait au mieux avec Mme Saintot qu'il étourdissait de son caquetage et des fantaisies d'un esprit toujours en éveil. Derrière lui, un autre alcôviste, fort coquettement mis lui aussi, mais un peu plus âgé, suivait d'un œil amusé les grâces du sieur Voiture. A plusieurs reprises déjà, il avait remarqué le jeune homme séduisant, avec sa grande chevelure bouclée et ses yeux pétillants de malice. Naturellement fin et perspicace (1), notre homme, qui avait nom Chaudebonne, ne fut pas longtemps à distinguer le gentil causeur des fades courtisans qui entou-

(1) « Jamais personne n'a vu plus clair que luy », Tallemant des Réaux, *Historiettes*, édition Georges Mongrédien, III, 115.

raient la dame. Un brin de conversation avec lui eut vite fait de l'édifier à cet égard. Il prit le jeune Voiture à part et lui dit : « Monsieur, vous êtes un trop galant homme pour demeurer dans la bourgeoisie; il faut que je vous en tire (2). »

Qui fut dit fut fait. A peu de temps de là, nos deux amis, ayant fait toilette, se dirigeaient en devisant vers la rue Saint-Thomas du Louvre. Bientôt ils entrèrent dans la célèbre Chambre Bleue d'Arthénice et M. de Chaudebonne, tout fier de sa jeune recrue, présenta M. Voiture à la marquise de Rambouillet. Vite, elle fut charmée par ce causeur disert et, en faveur de son esprit caustique et galant, elle daigna lui pardonner sa roture et oublier qu'il était le fils d'un marchand de vins. De ce jour, Voiture devint l'hôte attitré de l'hôtel de Rambouillet et, pendant près de trente ans, il en resta l'animateur et le dieu sans cesse admiré et adulé.

Ce jour-là, M. de Chaudebonne avait été bien inspiré. C'est lui qui choisissait ainsi à la marquise ceux qu'il estimait dignes d'être reçus. Il était auprès d'elle en excellents termes d'amitié; c'était même, dit Tallemant des Réaux qui le connut particulièrement, « le meilleur des amis de la marquise de Rambouillet ». Avant que Voiture eût conquis ses grades dans cette armée galante et fût devenu l'intendant officiel des fêtes et des réjouissances auxquelles la divine Arthénice et ses amies prêtaient l'éclat de leurs grâces, Chaudebonne se chargeait déjà, par quelques innocentes malices, de distraire cette aimable société.

De connivence avec la maîtresse de maison, sa fille Julie d'Angennes et la blonde Mlle Paulet, il attrapa un jour le comte de Guiche, à peine alors âgé d'une vingtaine d'années. Malignement, on le retint à souper et on eut soin de ne servir que des mets que le comte ne pouvait souffrir. Il y avait un grand potage au lait et un gros coq d'Inde. Vive et riante, Mlle Paulet joua son

(2) Tallemant des Réaux, *Historiettes*, édition précitée, III, 29; Emile Magne, *Voiture et l'Hôtel de Rambouillet*, 2e édit. Paris, 1929, I, 28 et suiv.

rôle à ravir : « Monsieur le Comte, il n'y eut jamais un si bon potage au laict; vous en plaist-il sur votre assiette? — Mon Dieu! le bon coq d'Inde! il est aussi tendre qu'une gelinotte. — Vous ne mangez point du blanc que je vous ay servy; il vous faut donner du rissolé, de ces petits endroits de dessus le dos. » Le pauvre comte de Guiche, tout décontenancé, ne savait où se fourrer; il émiettait, d'un air embarrassé, du pain entre ses doigts. Mais comme les meilleures plaisanteries sont les plus courtes, Mme de Rambouillet appela le maître d'hôtel : « Apportez-nous donc quelque autre chose; M. le Comte ne trouve rien là à son goût. » Et l'on servit un souper magnifique dont M. le Comte de Guiche se régala, au milieu des rires de l'assemblée. Mais l'alerte avait été chaude!

Une autre fois, à Rambouillet, le pauvre comte avait encore servi de souffre-douleur à M. de Chaudebonne. Comme ils avaient au souper abondamment mangé d'excellents champignons, Chaudebonne gagna le valet de chambre du comte, se fit remettre tous ses pourpoints, les fit découdre et rétrécir. Le lendemain, le comte ne put s'habiller, trouvant tous ses vêtements trop étroits. « Qu'est-ce que ceci? Suis-je enflé? serait-ce d'avoir mangé trop de champignons? — Cela pourrait bien être, reprit Chaudebonne, vous en mangeâtes hier au soir à crever. » Et voilà M. de Guiche épouvanté; il se trouvait le teint livide et disait, riant du bout des dents : « Ce serait pourtant une belle fin que de mourir à vingt et un ans pour avoir mangé trop de champignons. » Chaudebonne, en attendant le contre-poison qu'on était allé quérir, dit au comte qu'il se souvenait d'une vieille recette qu'il pourrait essayer. Il prit un papier et griffonna : « *Recipe* de bons ciseaux et découds ton pourpoint. » Le plus drôle de cette petite comédie fut qu'à quelque temps de là, M. le comte de Guiche se trouva bien vengé. M. de Chaudebonne et Mlle de Rambouillet tombèrent réellement malades pour avoir mangé de mauvais champignons (3)!

(3) Tallemant des Réaux, *Historiettes*, édition précitée, II, 309-310.

★

L'introducteur de Voiture à l'Hôtel de Rambouillet eut une vie assez curieuse et assez mouvementée qui mérite d'être rapportée. Les témoignages des contemporains nous y aideront. Il appartenait à la famille d'Eurre du Puy Saint-Martin, qui depuis longtemps avait fait souche dans le Dauphiné (4). Son père, Louis d'Eurre de Cornillon d'Oncière, avait été gouverneur du château de Crest; d'un premier mariage contracté en 1548 avec Antoinette de la Baume de la Suze il avait eu quatre enfants; Geneviève de Laire, qu'il épousa en secondes noces l'an 1756 accrut sa progéniture de cinq enfants, dont notre héros, prénommé Claude, comme son grand-père, est l'aîné (5).

Tandis que son frère cadet Rostaing-Antoine, connu sous son titre de seigneur d'Aiguebonne, faisait son chemin à la cour, auprès de Marie de Médicis, où il devait gagner successivement le commandement de la citadelle de Turin, puis une ambassade en Savoie et enfin le titre de Lieutenant Général en Savoie (6), Claude d'Eurre, sieur de Chaudebonne, fief hérité d'un sien oncle, resta plus longtemps, semble-t-il, au pays natal. Il devait y vivre assez modestement en gentilhomme campagnard, n'ayant quasi rien hérité de son père qui avait laissé tout son bien aux enfants du premier lit. Le 6 avril 1618, voulant à son tour tenter la fortune auprès des grands, il laissa sa vieille mère gardienne de ses intérêts et lui donna à cet effet « procuration générale et spéciale » (7).

(4) Puy Saint-Martin, actuellement arrondissement de Crest (Drôme).

(5) La famille d'Eurre est apparentée aux Grignan par le grand-père de Chaudebonne et aux Simiane par un demi-frère du premier lit. Les d'Eurre portaient *d'argent à une bande de gueules chargée de trois étoiles d'argent*. D'Hozier, *Armorial Général, Dauphiné;* Bib. Nat. Manus. Cab. d'Hozier, 338, dossier 9522.

(6) On trouvera son testament du 26 avril 1656 et les inventaires de ses biens après décès (mai-septembre 1656) aux Arch. Nat. T. 611[5].

(7) Acte reçu par Me Valentin, notaire à Crest, cité dans J. Brun-Durand, *Chaudebonne, le meilleur des amis de la marquise de Rambouillet* (*Revue Dauphinoise*, 1900). Dans cette monographie minutieuse et précise, mais fort incomplète, l'auteur a surtout étudié Chaudebonne dans ses rapports avec Gaston d'Orléans. Il a d'ailleurs idéalisé son héros et vanté, plus que de raison, son dévouement et son désintéressement, qui ne sont rien moins que prouvés.

C'est sans doute grâce à l'appui du Cardinal de Savoie qu'il pénétra à la cour; nous le voyons en effet, à cette même époque, chargé par ce prélat, désigné comme résident de France à Rome, de demander à la Reine Mère cent mille écus pour entreprendre ce voyage et « se pourvoir d'équipages et d'autres choses nécessaires à semblable demeure » (8).

Arrivé à la cour et sans doute aidé par son frère d'Aiguebonne, Chaudebonne, comme tout gentilhomme à cette époque troublée de la régence de Marie de Médicis, prit du service dans les armées royales. Nous le retrouvons bataillant parmi les carabins de la reine, en juillet 1620 (9) et à Saint-Jean d'Angély en mai 1621 dans la guerre contre les huguenots rebelles (10). Déjà, Chaudebonne est « gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roi »; de Saint-Jean d'Angély, le jeune Louis XIII l'envoie en Hollande « pour affaires important à son service » (11). Sans doute s'acquitta-t-il habilement de sa mission en Hollande, car nous le voyons, quelques mois plus tard, envoyé aux nouvelles à Madrid, où il arrive le 29 novembre 1621 (12).

Revenu à Paris avec la cour, il semble bien que Chaudebonne n'ait guère tardé à se mêler aux intrigues qui s'ourdissaient de toutes parts contre Richelieu dans l'entourage de Gaston d'Orléans (13). Espérant sans doute

(8) « Instruction pour le sieur de Chaudebonne retournant de Savoie vers le Roy » (1618), Bib. de l'Institut, Manus. Godefroy, 232, f° 298; Bib. Nat. Manus. f. fr. 17831, f° 332.

(9) Arnauld d'Andilly, *Journal*, éd. Halphen, 1888, I, 34.

(10) Fontenay-Mareuil, *Mémoires*, éd. Michaud et Poujoulat, V, 159.

(11) Pour ce voyage, dont on ignore les circonstances, il toucha la somme de 1000 livres dont il donna quittance le 25 août 1621. Bib. Nat. Manus. Pièces originales, 1089, dossier 24972, f° 6.

(12) Lettre autographe de Chaudebonne à M. de Puisieux, Madrid, 29 novembre 1621, Bib. Nat. Manus. f. fr. 16118, f° 247. — L'orthographe de Chaudebonne est assez fantaisiste : « J'espère par les instructions de monsieur lenbassadeur m'acquiter de sequy ma esté commandé sans sotises, dequoy je n'oserés autremant assurer », écrit-il au Secrétaire d'Etat.

(13) A cette date, il donne à son frère d'Aiguebonne, qui épouse à Grenoble Huguette de Liotard, fille d'un ancien président de la Chambre des Comptes, par contrat du 29 juillet 1623, tout ce qui lui est revenu ou pourra lui revenir de la succession de ses père, mère, frères, sœurs, neveux et nièces. La procuration qu'il donne à cet effet à Gaspard de Béranger indique son domicile à Paris « en la maison de l'escu, rue de Pellican, paroisse Saint-Eustache ». Arch. Nat. T. 611¹.

comme tant d'autres voir un jour le frère du débile Louis XIII, encore sans enfants, monter sur le trône, il s'attacha, comme les Puylaurens, les Le Coigneux et autres ambitieux à la personne du prince remuant et brouillon. Au mois de juin 1624, alors que d'Ornano, remplacé comme gouverneur auprès de Gaston d'Orléans, est emprisonné parce qu'il refusait de se retirer à Pont Saint-Esprit, nous voyons Chaudebonne subir le même sort. Il fut d'ailleurs relâché peu après lorsque La Vieuville, surintendant des Finances, qui avait poussé Louis XIII à l'arrestation d'Ornano, fut lui-même disgracié (14).

Voilà d'ailleurs qui ne doit guère nous surprendre; on sait qu'on était assez volontiers frondeur à l'Hôtel de Rambouillet où pullulaient les partisans de Gaston d'Orléans, Voiture en tête, Puylaurens, le Cardinal de La Valette. Chaudebonne ne faisait que suivre la tradition de la maison.

D'Ornano, comme on sait, ne se tint pas pour battu et continua à cabaler. Chalais, Deagent, Puylaurens, Le Coigneux et Chaudebonne trempaient dans la conjuration. Richelieu, harcelé par ces conspirateurs qui l'empêchaient de travailler, se décida à faire un exemple. Le 4 mai 1626, il fit arrêter le maréchal d'Ornano et Chaudebonne qui furent emprisonnés à nouveau, au château de Vincennes (15).

Il paraît que la capture de Chaudebonne était particulièrement intéressante, car, de Blois, le Garde des Sceaux Marillac écrivait à M. Laisné, maître des Requêtes, chargé de l'affaire, le 25 juin 1626 : « ...Quand vous irez au bois de Vincennes pour interroger ledit Chaudebonne, il ne faut pas dire que c'est pour luy seulement, mais laisser croire aux personnes que vous allez pour continuer les interrogatoires et qu'ils pensent que c'est aux deux (d'Ornano et Chaudebonne), sans vous faire entendre davantage. Je vous prie de nous mander secrètement si

(14) Arnauld d'Andilly, *Journal*, éd. Halphen, V, 13, 46.
(15) Richelieu, *Mémoires*, éd. R. Lavollée, VI, 27, 43; Arnauld d'Andilly, *Journal*, éd. Halphen, VII, 16; Bassompierre, *Journal*, éd. de Chantérac, 1875, III, 245.

on ne vous recherche point sous main sans dire qui et si vous ne recevez point sur ce sujet quelques visites » (16).

Marillac avait deviné juste; on pense bien que tout l'Hôtel de Rambouillet s'occupait en faveur de Chaudebonne et cherchait le moyen de faire libérer un si gentil convive. Richelieu lui-même écrivait au père Joseph, l'Eminence Grise, à la même époque : « Les intrigues des femmes nuisent plus à M. de Chaudebonne qu'autre chose. » D'ailleurs Richelieu, qui se souvenait sans doute des services à lui rendus quelques années plus tôt, se montrait favorable au prisonnier qu'il déclarait honorer grandement. Dans la même lettre au Père Joseph, on lit en effet : « Mon Père, pour response à ce dont vous m'avés escrit touchant le sieur de Chaudebonne, je vous diray librement que je l'estime beaucoup. Je le tiens homme de parole et de cœur, et vous assure que je seray bien aise de le servir auprès du Roi. Au reste vous cognoissez mon humeur, si je ne faisois cas de luy, je ne le dirois pas. Quand il plaira au roy le tirer du lieu où il est, ce sera sans stipuler aucune condition particulière avec luy, et ceux qui l'assiteront le feront sans dessein. Il est en lieu de tout promettre, il seroit peu honneste d'exiger des paroles d'une personne qui est en l'estat auquel il est. La conscience d'un homme lui fait faire plus que tous les serments du monde faits en lieu contrainct » (17).

Cependant Chaudebonne, libéré et tiré de ce mauvais pas, restait suspect. Comme il ne voulut sans doute pas renier ouvertement son maître, il reçut ordre de se retirer à Tours, en présence de Monsieur « sans que mondit sieur que l'on croyoit l'affectionner se soit entremis pour

(16) Lettre autographe inédite de Marillac, Blois, 25 juin 1626. Bib. de l'Institut, Manus. Godefroy, 270, f° 17.

(17) Richelieu, *Lettres*, éd. Avenel, VII, 588. — Les interventions de la marquise et de ses amies ne restèrent pas vaines. Tandis que d'Ornano restait en prison où il devait mourir, Chaudebonne fut libéré le 1er juillet 1626 (*Journal* d'Arnauld d'Andilly). Il semble que le plus compromis dans l'affaire fut Deagent, autre Dauphinois. Cf. les lettres de Marillac des 10 juillet et 2 août 1626 à Laisné. Bib. de l'Institut, Manus. Godefroy, 270, ff. 19-20.

luy » (18). On reconnaît bien là la manière accoutumée et peu élégante de Gaston d'Orléans, qui lâchait et reniait délibérément ses plus fidèles partisans, comme le pauvre Montmorency, après les avoir compromis dans ses folies et ses révoltes.

D'ailleurs, cet exil momentané n'était point la disgrâce. Louis XIII eut même soin de dorer la retraite de Chaudebonne et lui accorda, pour cette année-là, une pension de trois mille livres (19).



La leçon avait cependant porté et il semble que Chaudebonne se tint tranquille pendant quelques mois. Sans doute dut-il en profiter pour revenir à l'Hôtel de Rambouillet participer aux joyeuses fêtes et aux charmantes conversations qui faisaient de ce salon un lieu de délices pour les esprits délicats.

Mais il restait toujours, pour son malheur, attaché aux pas de ce pleutre de Gaston d'Orléans, sans cesse à la tête d'une conjuration contre le roi son frère auquel il faisait périodiquement — quand l'affaire tournait mal — sa soumission, dans les termes les plus humbles. Vaines promesses éternellement renouvelées! En septembre 1629, Chaudebonne suit son maître en Lorraine, où le duc Charles, dont il pense épouser la sœur, s'apprête à lui donner son appui contre le roi de France.

De plus en plus, Chaudebonne est inféodé au parti du révolté; on le rencontre partout en compagnie des fidèles partisans de Gaston. Tristan L'Hermite est-il disgracié? Tout dolent du malheur qui vient de lui arriver, il ne trouve pas de meilleur interprète que Chaudebonne pour présenter sa requête et il s'adresse à lui pour plaider sa cause (20).

De même, parmi la cohorte des fous et des débauchés qui composent la cour de Gaston, celui-ci protège parti-

(18) Peiresc, *Lettres aux frères du Puy*, éd. Tamizey de Larroque. Paris, 1888, I, 852. Lettre du 13 juillet 1627.

(19) Reçu, signé de Chaudebonne, du 31 décembre 1627. Bib. Nat. Manus. Pièces originales, 1089, dossier 24972, f° 8.

(20) *La lyre du sieur Tristan*. Paris, 1641, in-4°, p. 67. *Ode à M. de Chaudebonne.*

culièrement un rimailleur à demi fol, Neufgermain, « poète hétéroclite de Monsieur ». Celui-ci a la manie d'adresser à ses correspondants des stances et des sonnets dont les rimes sont constituées par les différentes syllabes de leur nom. Voici, à titre de curiosité, la pâle élucubration, sur deux rimes, qu'il adresse à Chaudebonne :

Quand je serois le fils de Michault ou Michaude,
Ignorant le François, né nourry dans Lisbonne,
Chasseur dans les forests avec Briffaut, Bichaude,
Taïol, Lambault, Friscault, Mignonne et Tournabonne,
Quand pour dire un Rechault, dirois une Rechaude,
Moins apris à parler qu'un paysan d'Eaubonne,
Je louray neantmoins, par une rime en chaude,
Si devois m'instruire au collége de Narbonne,
Celuy dont les vertus font qu'icy je m'eschaude,
D'entreprendre si haut et de rimer en bonne,
Pour louer son beau nom qui commence par chaude
Et luy bien plus perfect qu'un Docteur en Sorbonne,
Excellent accomply, qui n'est pas bonne chaude,
Mais est à bien parler Monsieur de Chaudebonne (21).

Chaudebonne est bien trop fin pour ne rire pas sous cape de cette ridicule épître; mais il se croit obligé d'adresser à l'auteur quelques vers élogieux que celui-ci s'empresse d'imprimer dans les feuillets préliminaires de son recueil; Chaudebonne, en manière de raillerie, s'y divertit, lui aussi, à couper le nom de Neufgermain; il l'appelle Germain et explique :

Dans les vers je ne mets pas Neuf,
Et je n'en feray point d'excuses,
Car ce grand homme n'est pas Neuf,
Mais il est Germain des Neuf Muses (22)...

Mais notre homme aime mieux pratiquer les poètes que de se ranger dans leur cohorte, et il préfère les ren-

(21) *Les Poésies et Rencontres de Neufgermain.* Paris, 1630, p. 44; voir aussi, 11, 33.
(22) On trouve une autre pièce de vers de Chaudebonne, fort médiocre, dans une rarissime plaquette : *Tombeau de Très-haute, très-illustre et très-vertueuse Princesse Catherine de Rohan.* Paris, 1609, in-4° (Bib. de l'Ars. B.L. 9111).

contrer à l'Hôtel de Rambouillet ou à Deuil, près Montmorency, chez Mme du Vigean, plutôt que de rimer lui-même. D'ailleurs, le voici reparti à la suite de Gaston d'Orléans, qui vient de faire une nouvelle rupture, éclatante cette fois, avec Louis XIII. Le roi, pressé par le cardinal de Richelieu, part à la tête de ses troupes vers Orléans pour mettre son frère à la raison. A son habitude, Gaston prend peur et Sa Majesté n'a pas encore atteint Etampes qu'elle rencontre sur la route M. de Chaudebonne lui portant une lettre de Son Altesse Royale implorant Louis XIII d'arrêter ses troupes et lui jurant, une fois de plus, obéissance et fidélité. Chaudebonne ajoute même verbalement que, pour arranger les choses, Le Coigneux, chancelier de Gaston et son conseiller funeste, est prêt à se retirer. Ayant ainsi jeté Le Coigneux par-dessus bord, Gaston espère temporiser (23).

Là-dessus, il prend la fuite; vainement Richelieu dicte au roi cette lettre pour son frère : « Vous aymant chèrement comme je fais, bien que les prières que je vous ay faites d'Estampes par le Sieur de Chaudebonne et d'Auxerre par le Sieur d'Amanzay, de revenir auprès de moy ayent été inutiles, je ne laisse de vous en conjurer encore, vous asseurant que vous recevrez tout le bon traictement que vous pouvez attendre (24). »

Louis XIII n'a plus d'autre ressource que de faire décréter prise de corps par son Parlement de Bourgogne contre les rebelles qui ont suivi Monsieur : Le Coigneux, Puylaurens, Chaudebonne, Monsigot, Goulas et autres comparses (25).

Pendant ce temps, Gaston d'Orléans a épousé à Nancy Marguerite de Lorraine, le 3 janvier 1632; tout de suite, il file à Bruxelles, laissant sa jeune épouse sous la garde

(23) *Journal de Richelieu*, 1658, II, 108 (mars 1631); Arnauld d'Andilly, *Journal*, éd. Halphen, 11 mars 1631.

(24) Lettre du 26 mars 1631, corrigée par Richelieu. Richelieu, *Lettres*, éd. Avenel, IV, 109.

(25) Arnauld d'Andilly, *Journal*, éd. Halphen, 26 novembre 1631. Une lettre de Voiture à Mme de Sablé, qui date de cette époque, note la ruine totale de Le Coigneux. Voiture ajoute : « M. de Chaudebonne était depuis quatre mois dans une étroite amitié avec lui et M. de Bellegarde. Vous pouvez juger, Madame, qu'il n'en sera pas mieux, ni moi aussi. » Voiture, *Œuvres*, éd. Ubicini, Paris, 1855, I, 70.

de son « chevalier d'honneur », nouveau titre dont il a décoré Chaudebonne. Mais soit que celui-ci goûte peu les intrigues fomentées à la cour de Nancy contre Louis XIII, soit plutôt qu'il brûle de retrouver Gaston et sa bande joyeuse, où brille en ce moment Voiture, il part au mois de mars pour Bruxelles rejoindre son maître (26).

Et le voilà en compagnie de Voiture, enrôlé dans une compagnie de Croates (qu'il appelle des « cravattes ») sur la route de Trèves, à la suite des reîtres et des bandes de pillards que Charles de Lorraine a prêtées à son beau-frère. Trois mois plus tard, Monsieur a changé le champ de ses exploits. Il est dans le Roussillon où il compte sur l'appui des Espagnols, peu enclins à favoriser Richelieu, pour combler les rangs éclaircis de ses troupes. Il songe à assiéger Beaucaire. Mais la place est imprenable; Chaudebonne le sait et, prudemment, se muant pour un instant en « généralissime », il dissuade Gaston de ce projet où il engloutirait toutes ses troupes (27). La prophétie était bonne, car, quelques jours plus tard, le 1er septembre 1632, l'armée rebelle était écrasée par les troupes royales, commandées par le maréchal de La Force, sous Castelnaudary. Une fois de plus, Chaudebonne va négocier la paix au nom de Gaston. Il va trouver le roi à Valence, où il rencontre d'ailleurs son frère d'Aiguebonne; Louis XIII le reçoit très civilement, et de fort bonne grâce lui signifie que, venant d'une armée ennemie, pleine d'Espagnols, il sera gardé à vue et ne pourra voir que Richelieu, le P. Joseph, le Garde des Sceaux et le cardinal de La Valette. Richelieu, qui tenait Chaudebonne en grande estime et ne le confondait pas avec toute la bande de fous et de débauchés qui constituait la cour de Gaston, le reçut aimablement à dîner. Mais, tout vaincu qu'il était, Gaston fit de telles propositions qu'elles parurent inacceptables. Toutefois, désireux de conclure la paix, Sa Majesté, contre la remise prudente

(26) Voiture, *Œuvres*, éd. Ubicini, Paris, 1855, I, 79. Lettre à Mlle Paulet, mai 1632.

(27) *Mémoires* de Gaston d'Orléans, 1632.

de trois otages, envoie M. de Bullion et le marquis de Fossez pour traiter avec son frère (28).

Gaston ne demandait rien de moins que la liberté du duc de Montmorency, le retour de la Reine-Mère, la restitution de ses places au duc de Lorraine et une indemnité de un million de livres. Richelieu, sans exagérer, pouvait écrire au maréchal de La Force : « Le sieur de Chaudebonne n'a apporté au roi que des propositions ridicules (29). » Louis XIII répondit à son frère, le 15 septembre 1632 :

Les propositions que le sieur de Chaudebonne m'a faictes de vostre part sont sy peu convenables à ma dignité, au bien de mon estat et au vostre propre que je ne puis y faire autre response que ce que je vous ay fait sçavoir par le sieur d'Aiguebonne, pour témoignage de mon affection à vostre endroit (30).

Le 29 septembre, Gaston dut signer sa soumission sans condition. Hélas! elle n'était ni définitive ni sincère; Richelieu ne se faisait pas d'illusion sur la valeur de la signature de Monsieur.

Pendant ce temps, Voiture louvoye en Espagne; il n'oublie pas son cher ami Chaudebonne, d'autant plus qu'il compte sur lui pour le faire rapatrier en France; il se souvient avec reconnaissance qu'il l'a toujours protégé et, à sa correspondante habituelle, Mlle Paulet, il confie combien il regrette l'Hôtel de Rambouillet où il s'est formé aux belles manières : « Cela m'a fait voir que depuis que M. de Chaudebonne m'a réengendré avec Mme ou Mlle de Rambouillet, j'ai pris d'eux un autre esprit, et que j'étois un sot garçon en ce temps où Mme du Plessis dit que j'estois si joly (31). »

Pendant ce temps, Gaston d'Orléans a regagné Bru-

(28) Arnauld d'Andilly, *Journal*, éd. Halphen, 12, 17, 22 septembre 1632; *Gazette* du 24 septembre 1632, p. 381.
(29) *Lettres de Richelieu*, éd. Avenel, IV, 772; 13 septembre 1632.
(30) *Lettres de Richelieu*, éd. Avenel, IV, 368; Chapelain, *Lettres*, éd. Tamizey de Larroque. Paris, 1880, I, Lettre à Godeau du 28 septembre 1632; Richelieu, *Journal*. Paris, 1658, II, p. 195.
(31) Voiture, *Œuvres*, éd. Ubicini. Paris, 1855, I, 90, Lettres de février et avril 1633.

xelles où Chaudebonne l'a suivi et où Voiture s'apprête à aller le rejoindre, par l'Angleterre (32). Il arrive en janvier 1634. Stupéfaction! Voiture retrouve un nouveau Chaudebonne; au lieu du joyeux compagnon plein d'entrain, goguenardant avec les débauchés de la cour de Gaston, ou batifolant dans la Chambre Bleue, voici qu'il est en face d'un sévère philosophe qui maintenant se préoccupe uniquement de l'immortalité de l'âme. C'est que notre homme approche de la soixantaine; après une bonne vie libertine, c'est l'époque où l'on songe un peu au salut éternel. Voiture, toujours joyeux et guilleret, n'en revient pas et il en écrit au cardinal de La Valette :

...Sans cela certes, je ne me pourrois pas défendre de l'ennui qui se présente ici de tous côtés, ni résister au chagrin de M. de Chaudebonne qu'il me faut tous les jours combattre, et qui est, sans mentir, beaucoup au-dessus de tout ce qu'on s'en imagine. Outre qu'il s'est mis en fantaisie de laisser croître une barbe qui lui vient déjà jusqu'à la ceinture, il a pris un ton de voix beaucoup plus sévère que jamais, et qui a à peu près le son du cor d'Astolfe (33). A moins que de traiter de l'immortalité de l'âme, ou du souverain bien, et d'agiter quelqu'une des plus importantes questions de la morale, on ne lui sauroit plus faire ouvrir la bouche. Si Démocrite revenait, quelque philosophe qu'il fût, il ne le pourroit pas souffrir, parce qu'il aimoit à rire. Il a entrepris de réformer la doctrine de Zénon, comme trop douce, et il veut faire des Stoïques Récollets (34).

La nouvelle s'en répand vite à Paris où chacun se met en devoir de railler notre converti. Un vaudevilliste, dans les *Contreveritez du temps*, dit en badinant :

Les bigotes du temps méprisent Chaudebonne (35)...

(32) *Ibidem*, 122, 184, 197. Lettres des 8 juin, 22 octobre et 17 décembre 1633.

(33) « Chaudebonne était fort sévère avec un ton de voix fort rauque. Ce qu'il dit de laisser croître sa barbe n'est dit qu'en riant pour le faire passer pour plus étrange ». (Note de Tallemant des Réaux).

(34) Voiture, *Œuvres*, éd. Ubicini. Paris 1855, I, 206. Lettre de janvier 1634.

(35) Bib. Nat. Manus. f. fr. 12491, p. 133. Le même manus. (p. 135, 138) affirme que la marquise de Rambouillet prêtait de l'argent, à fonds perdus, à Chaudebonne.

Voiture s'en amuse aussi dans ses chansons et fait Chaudebonne sacristain du temple qu'il veut élever à la gloire de la divine Arthénice :

Arthénice où je contemple
Tant de miracles divers,
Les autres ont eu des vers,
Mais à vous il faut un temple :
Il sera fait dans un an,
Et j'en ay déjà le plan.

Frère Claude l'héroïque
En sera le sacristain,
Chapelain le chapelain,
Et l'angélique Angélique (36)
Nuit et jour y chantera
Les hymnes qu'il vous fera (37).

Et Blot, le pire et le plus grossier des chansonniers à la solde de Gaston d'Orléans, raille ainsi son ancien compagnon :

Pour que ma conduite soit bonne,
Je veux imiter Chaudebonne (38).

Bien que converti, Chaudebonne n'en reste pas moins dévoué à Gaston d'Orléans et il assiste, le 24 février 1634, avec Goulas, à la confirmation du mariage de Monsieur avec Marguerite de Lorraine devant l'évêque de Mâlines (39), Puis, c'est une nouvelle réconciliation entre les deux fils de Henri IV; le 21 octobre 1634, Louis XIII et Gaston d'Orléans se serrent une fois de plus la main, à grand renfort de protestations d'amitié et la Gazette de Renaudot, sur commande, décrit avec enthousiasme cette éclatante cérémonie. Cependant Bruxelles, débarrassé de Gaston, fait place nette; Mme du Fargis, Chaudebonne, Goulas, Mlle de Lingendes reçoivent l'or-

(36) Angélique Paulet.
(37) Voiture, *Œuvres*, éd. Ubicini. Paris, II, 347.
(38) Bib. Nat. Manus. f. fr. 865, 12666, 12637; Fr. Lachèvre, *Les chansons libertines de Claude de Chauvigny, Baron de Blot l'Eglise*. Paris, 1919, pp. 11, 87.
(39) *Gazette* du 11 mars 1634, p. 87.

dre de déguerpir sans tarder et de quitter les Pays-Bas dans les trois jours (40).

Une foi de plus, Chaudebonne devient suspect; une lettre qu'il écrit à Balzac par l'intermédiaire de Chapelain est ouverte et recachetée en route; on craignait d'y trouver « quelque chose de dangereux et qui eust senti le mauvais air de Bruxelles », dit Balzac, qui ajoute : « Ces curiosités ne sont pas louables (41). » Tous ces tracas attristent le pauvre Chaudebonne qui s'enfonce de plus en plus dans la dévotion (42). Il est d'ailleurs souffrant à cette époque et cherche dans sa foi toute nouvelle une consolation à ses chagrins. Arnauld d'Andilly le réconforte et l'engage à persévérer dans les voies de Dieu :

...Je vous avoue que je n'ay jamais tant éprouvé la puissance de la foy que sur le sujet de vostre mal, veu que sans elle il me seroit insupportable; au lieu qu'elle fait que je le regarde comme une grace toute extraordinaire de Dieu qui, en vous l'envoyant d'une main, vous donne de l'autre une si extresme patience pour le souffrir qu'il doit moins estre considéré comme un mal que comme une faveur, puisque la plus grande qu'il puisse faire à ses Elus, est de les purifier de telle sorte dès cette vie par des afflictions supportées saintement, qu'ils ayent sujet d'espérer de passer des misères de la terre aux felicitez du Ciel... Je me remets cette excellente parole que vous m'avez dite si souvent que l'on est trop heureux de satisfaire à Dieu en ce monde pour éviter les peines de l'autre. Je vous confesse que je ne sçaurois assez admirer la force qu'il vous donne et il faudroit estre bien aveugle pour ne voir pas qu'elle ne peut procéder que de luy, puisque toute cette constance humaine que l'on vante tant ne va qu'à étouffer dans la bouche les cris que l'on jette dans le cœur (43).

Bientôt nous retrouvons Chaudebonne, toujours « che-

(40) *Gazette* du 21 octobre 1634, p. 467; *Mémoires* de Gaston d'Orléans, 1634.
(41) Balzac, *Œuvres*. Paris, 1665, I, 726, lettre de novembre 1634 (faussement datée de 1636); la réponse de Chapelain est de novembre 1634 (*Lettres*, éd. Tamizey de Larroque, I, 83).
(42) Voiture, *Œuvres*, éd. Ubicini. Paris, 1855, I, 217, 221.
(43) *Lettres de M. Arnauld d'Andilly*. Paris, 1680, p. 207.

valier d'honneur » de la duchesse d'Orléans, à qui son mari ne donne d'ailleurs plus d'argent pour payer les officiers de sa maison, à la suite de Monsieur, qui vient de se réfugier à Blois. Une fois encore, Chaudebonne va faire le courrier entre Paris et Blois et tenter l'impossible réconciliation, toujours vainement poursuivie. Le 10 décembre 1636, Chapelain écrit à Montausier : « M. de Chaudebonne qui revient de Blois depuis hier nous fait bien espérer de tout (44). » Il est porteur de lettres de Gaston, pleines de flatteries pour l'Eminentissime qui, avec l'assentiment de Louis XIII, renvoie Chaudebonne vers Blois, avec ce billet patelin :

Monseigneur, la lettre que M. de Chaudebonne m'a apportée de la part de Vostre Altesse est tellement remplie de marques de sa bonté à mon endroit que je n'ay point de parolles pour vous rendre les très humbles grâces que je vous doibs (45).

De la part de Son Altesse Royale, Chaudebonne apporte des propositions pleines d'exigences; Gaston demande une indemnité de 300.000 livres, une pension pour sa femme, la liberté de Du Fargis et de Du Coudray, le pardon du comte de Soissons, compromis dans ses révoltes, l'amnistie pour tous ses gens et la liberté de circuler librement par tout le royaume. Le roi, las de disputer, cède sur la plupart des demandes et la comédie recommence; Gaston signe sa soumission le 3 février 1637 (46).

Mais ces allées et venues perpétuelles, ces tractations entre Monsieur et la Cour, finissent par lasser Chaudebonne, de plus en plus triste et morose. C'est ce que Chapelain écrit à Balzac :

M. de Chaudebonne est persécuté de ce mal des mélancholiques qui le rend malpropre à servir de courrier (47).

(44) Chapelain, *Lettres*, I, 133; *Gazette* du 10 janvier 1637, p. 28.
(45) Richelieu, *Lettres*, éd. Avenel, V, 729, 1009.
(46) *Mémoire envoyé à M. de Chavigny par le dernier courrier dépesché par Monseigneur et qui fait partie des demandes que le sieur de Chaudebonne a faittes de la part de S. A.* Bib. Nat. Manus. Coll. Baluze, 353, f° 59. La soumission de Gaston, avec signature autographe, est au même manuscrit, f° 61. Voir aussi : Archives du Ministère des Affaires Etrangères. France, 826.
(47) Chapelain, *Lettres*, éd. Tamizey de Larroque, I, 148, lettre du 1er avril 1637.

Sexagénaire, il est maintenant trop vieux et trop las pour courir à cheval sur les routes et s'exposer à toutes les intempéries. Il se plonge, de plus en plus, dans la religion catholique, apostolique et romaine. Il fait même du prosélytisme et tente vainement de convertir Conrart, familier comme lui de l'Hôtel de Rambouillet, huguenot incorrigible. Il est entièrement sous l'influence du Père Condren, Général de l'Oratoire, qu'il a rencontré auprès de Gaston, comme confesseur, et qui, par ses prêches et ses sermons, a jeté, dit Chapelain, cet « illuminé » dans de « louables excès » (48).

Il est maintenant revenu au bercail et consacre tout le temps que lui laissent ses oraisons et patenôtres à son cher Hôtel de Rambouillet, alors à l'apogée de sa gloire. On ne l'appelle plus que « Frère Claude l'héroïque ». C'est le saint de ce petit cénacle assez libertin et quand Chapelain entreprend, en présence de la marquise de Sablé et de Mme du Vigean, la lecture de sa *Pucelle*, depuis si longtemps attendue, c'est Chaudebonne qui lui tient lieu de « parrain », tout ému à la pensée de servir ainsi à sa manière la mémoire de la bonne Jehanne.

Pendant cet été de 1638, Chaudebonne est pris d'une mauvaise fièvre qui met ses jours en péril; son fidèle ami Chapelain croit cet « excellent homme » perdu. Et il tient Balzac au courant de ces tristes événements :

Pour M. de Chaudebonne, il a couru fortune de nous quitter ou plutost nous de le perdre, car c'est un homme qui regarde le ciel dès il y a longtemps et qui est plus qu'à demi séparé des choses de la terre. Il rira à l'instant de sa mort et nous plaindra de demeurer dans le monde. Dieu nous l'a voulu conserver pour nostre édification. Mais, quoy qu'il soit hors de péril, il garde encore le lit et n'est pas quitte de son mal de teste. Je le verray demain et lui feray sçavoir vostre peine et la continuation de vostre amitié (49).

(48) Chapelain, *Lettres*, éd. Tamizey de Larroque, I, 206, 208, 233, mars-mai 1638.

(49) Chapelain, *Lettres*, éd. Tamizey de Larroque, I, 272, 278, 283, lettres des 17 juillet, 1er et 20 août 1638; Balzac, *Œuvres*. Paris, 1665, lettre du 1er décembre 1638. — Le 1er juillet 1639 (*ibidem*, p. 452) Chapelain signale encore à Balzac la présence de Chaudebonne à l'Hôtel de Rambouillet.

Rue Saint-Thomas du Louvre, Chaudebonne ne se livre plus aux joyeuses facéties dont nous l'avons vu naguère le héros; frère Claude l'héroïque prêche à ses amis et amies la foi, la charité, la résignation chrétienne. Quand Mme de la Trémoïlle perd sa fille en 1640, il lui écrit : « ...Je sçay bien par la connoissance qu'il vous a pleu me donner des plus intimes sentimens de vostre âme, que c'est de Dieu seul que vous attendez vostre parfaite consolation; c'est aussi, Madame, d'où elle peut véritablement venir, mais parce qu'il luy plaist souvent d'user de ses grâces selon la capacité de nostre nature en qui de grandes blessures en l'esprit ne se peuvent guérir qu'avec beaucoup de temps et de bon régime, il faut user de diversion comme un des plus salutaires qui se puissent trouver (50). »

La santé de Chaudebonne va toujours en déclinant; le voici pris maintenant d'une fièvre tierce qui met en émoi tout l'hôtel de Rambouillet (51). Il traînera encore quelques années une existence lamentable, recevant les consolations pieuses des convertis de l'Hôtel; ainsi, de son évêché de Grasse, Godeau, « le Nain de Julie », qui fréquentait volontiers jadis la ruelle de Marion de Lorme, et qui vit aujourd'hui retiré au milieu de ses ouailles, lui envoie cette missive édifiante, toute pleine des meilleurs sentiments de piété :

Monsieur, je sçai que ni comme le Monsieur de Chaudebonne du temps passé, ni comme celui du temps présent, vous ne m'aimez pas moins, quoique je vous écrive si peu, et que vous n'en tirez aucune défiance, ni de mon souvenir, ni de mon affection. Vous voiez que je vous parle bonnement, et que je ne me sers plus avec vous des termes du siècle, aux maximes duquel vous avez renoncé. Qui les a bien connuës, les a en grand mépris et en grande horreur tout ensemble; mais quelle miséricorde de les avoir suivies et de les abhorrer! O! que cette grâce demande une grande fidélité et une humble recon-

(50) *Bulletin de la Société de l'Histoire du Protestantisme Français*, 1861, p. 382 (extrait des archives de la famille de La Trémoïlle).
(51) Chapelain, *Lettres*, éd. Tamizey de Larroque, I, 685, 690; 16-21 septembre 1640.

naissance. Il faut marcher avec crainte, et comme si on estoit au bord du précipice, il faut continuellement dire avec David : *Seigneur, vous avez rompu mes liens, je vous sacrifierai une Hostie de Louange, et j'invoquerai continuellement vostre nom.* Aïons en mesme temps pitié de ceux qui sont encore engagés dans les filets, mais une pitié qui procède de la charité, et non pas de la complaisance en nous-mêmes et de l'orgueil secret de l'esprit. Profitons de leur erreur et tâchons de leur profiter par notre exemple, sans leur vouloir donner des loix; pensons que peut-être demain ils seront libres et nous engagez comme auparavant dans les filets. Le monde en est plein : il y en a pour ceux qui marchent dans les voies de Dieu, pour ceux qui courent et pour ceux qui volent. Il y a une flèche qui vole en plein jour pour les parfaits, et il faut avoir bonne veuë pour la découvrir; car la lumière qui devroit, ce me semble, la faire voir, la cache et lui aide à pénétrer sans bruit jusques au fond du cœur, de sorte qu'on sent la blessure devant que de sentir le coup, et comme les plaies corporelles qui sont faites par des armes extrêmement déliées sont plus difficiles à guérir à cause qu'il n'y a que peu d'ouverture, de même les plaies spirituelles que fait l'amour-propre dans les cœurs des personnes avancées dans la vertu étant presque imperceptibles, sont bien plus dangereuses que celles que fait la concupiscence grossière et charnelle. Qui nous peut deffendre de ces traits mortels? La vérité de Dieu, bouclier impénétrable. Et cette vérité est la disposition de notre âme vers lui, désintéressée, dégagée de tout ce qui est en nous et hors de nous. Adorer Dieu en esprit et en vérité, c'est l'adorer parce qu'il est adorable, c'est vouloir que tout ce qui est en nous serve à son adoration, que toutes choses l'adorent et que tout soit à lui et pour lui... N.-S. Jésus-Christ par lequel seul nous pouvons et devons adorer Dieu, répand de jour en jour dans vostre cœur l'esprit de sa véritable adoration chrétienne. Je suis en lui, etc... (52).

Que nous voilà loin des bruyantes et folles plaisanteries dont le comte de Guiche fut l'innocente victime ou même

(52) *Lettres de M. Godeau.* Paris, 1713, p. 167. Lettre du 3 juillet 1641, à M. de Chaudebonne.

des intrigues sans fin ourdies par Gaston d'Orléans à Bruxelles, à Nancy ou à Blois! M. de Chaudebonne a définitivement quitté le monde, cette vallée de larmes et de misère; priant Dieu pour le pardon de ses fautes passées, il est sans cesse humilié, l'œil tourné vers le ciel. Telles ces femmes galantes du Grand Siècle qui finissaient en odeur de sainteté, après avoir galvaudé leurs charmes dans toutes les alcôves, M. de Chaudebonne fait une fin édifiante. Heureusement, Voiture reste à l'Hôtel de Rambouillet, son quartier général, pour y maintenir les bonnes traditions de gaîté, de gauloiserie et de galanterie. Il se détache peu à peu de son ancien protecteur; certes, il lui conserve une sincère reconnaissance pour l'avoir introduit dans ce lieu de délices et lui avoir donné ainsi une manière de seconde vie spirituelle; mais il ne peut souffrir ces tardives conversions et « frère Claude » le porte plus à rire qu'à songer au Paradis. Pour lui sans doute, Chaudebonne, renonçant aux plaisirs de la société polie, a mal tourné. Il a déserté ce monde où, somme toute, il fait tellement bon vivre. Aussi Voiture se tourne-t-il vers de plus gais compagnons et ne daigne-t-il même pas consacrer le moindre rondeau, le moindre billet, la moindre stance à glorifier son père spirituel, au moment de sa mort, qui survient en 1644 et passe totalement inaperçue.

GEORGES MONGRÉDIEN.

L'ITALIE
DANS L'ŒUVRE DE GABRIEL FAURE

—

S'il y a des esprits prédestinés, Gabriel Faure est l'un de ceux-là. Rhodanien, méditerranéen de goût et de culture, presque provençal par ses origines, il était naturellement tourné vers l'Italie. Au lycée de Tournon-sur-Rhône, où il fut élevé, il s'évadait déjà en pensée vers la mer latine :

J'écoutais moins ce qui se passait en classe que le murmure du fleuve qui coulait si près de moi : il allait vers cette Méditerranée qui baigne les terres de rêve dont nous lisions les noms sonores dans les auteurs grecs et latins.

Il est issu du Diois, dans la Drôme. Sa maison de campagne, le Seillon, y est sise en bordure de la route du mont Genèvre qui vit passer Hannibal. Près de là, des villages portent des noms latins : Luc, jadis Lucus; Aouste, autrefois Augusta; Die, qui fut Dea Vocontiorum :

Est-ce d'avoir marché mes premiers pas sur la route deux fois millénaire qui me donna, si jeune, le désir de la terre latine?

Etudiant en droit, il fit son premier voyage à Florence après l'exaltante lecture du *Lys rouge*. Un peu plus tard il visite les lacs. Il en rapporte un récit, *L'amour sous les lauriers-roses*. *Les Amants enchaînés* furent écrits à Pérouse en 1920. Ces deux ouvrages sont moins des romans que des confidences ou des impressions de nature.

On y sent passer le souffle de d'Annunzio, dont l'auteur vante particulièrement *Il piacere*. Le romantisme de la volupté y règne dans le caractère italien et dans les paysages. Il y a bien du vrai dans ces descriptions enthousiastes de sites délicieux dont les noms ont une musicalité incomparable : Bellagio, les jardins Melzi, Poldi, la villa Giulia et tant d'autres :

L'âme païenne, écrit-il, palpite encore ici. Pareils devaient être les jardins de Vénus Aphrodite.

Cet appel au paganisme ne correspond pas à l'actuelle réalité italienne; il montre comment Gabriel Faure la comprenait alors, en disciple de la Renaissance qu'il est peut-être resté. La même impression ressort de cet épisode des *Amants enchaînés* où l'amour profane est mêlé au divin sans qu'on puisse dire lequel des deux l'emporte sur l'autre. Georges Richaud a conduit son amie Mme Fonteney au sanctuaire d'Assise. Tour à tour un moine et Georges offrent des fleurs à la jeune femme, celui-là les roses sans épines de saint François, celui-ci des roses sanglantes, hérissées de dards. Lequel des deux symboles préférera-t-elle? Ils continuent leur promenade : « Indifférent au spectacle, Georges regardait Mme Fonteney qui épinglait à son corsage un bouquet où elle avait mêlé les roses rouges aux pâles roses de saint François. » Un épicurisme lyrique et quelque peu païen avec de beaux paysages et de grands noms harmonieux : telle est, en face de l'Italie, la première attitude de Gabriel Faure.

Les *Heures d'Italie* furent une révélation. On y reconnut une âme d'artiste, d'humaniste, d'amoureux, un poète qui vibre et qui chante.

Dès l'arrivée outre-monts, G. Faure éprouve comme Gœthe, comme Barrès, un ravissement : « Quand je franchis les Alpes, j'ai l'impression que mes yeux s'ouvrent de nouveau à ce que Léonard de Vinci appelait *la bellezza del mondo*. Je songe à ce doge aveugle qui, lors de la prise de Constantinople, tendait les bras vers les murs reconquis et demandait aux Croisés où il devait poser les

mains pour avoir l'illusion de posséder plus vite cette Byzance qu'il ne verrait jamais. » Plus heureux que le doge, G. Faure a vu l'Italie et la décrit à la façon d'un amant parfaitement informé. Se détournant des grandes villes trop connues, il s'attache de préférence aux petites cités, Orta, Brescia, Bergame, Parme, Modène, Bologne, Rimini, même à des villages. Il s'y sent plus à l'aise; il y est comme chez lui. Il aime y venir ou plutôt y revenir, car il en fait l'objet d'une fréquentation assidue :

Rien n'est plus agréable que de s'arrêter dans des cités familières où l'on peut sortir au gré de sa fantaisie : au coin d'une place ou d'une rue on sait quelque œuvre d'art vers laquelle on va joyeux et confiant, certain qu'elle vous accueillera avec une tendresse amie.

Cette attitude du voyageur est bien caractérisée par Edmond Pilon : « Un touriste qui a la joie de n'être qu'un visiteur ému et charmé. » Et quel avisé touriste! Il abandonne aux novices les monuments trop tapageurs. Il fréquente les artistes originaux, non pas même les plus célèbres, dans leur ville ou leur village natal, là où ils furent le plus sincères, le plus conformes à leur génie, par exemple à Varallo Gaudenzio Ferrari, à Brescia le Moretto; il monte à Pieve di Cadore pour y mieux comprendre Titien. Il sollicite d'eux des émotions de premier choc; il écrit : « Ce qui est beau, c'est ce qui émeut »; et d'ajouter :

Dans les ouvrages d'art il n'y a guère que ce que nous y mettons, et nous les aimons suivant qu'ils répondent à notre idéal.

Sa méthode se recommande enfin de ce principe :

Pour admirer les belles choses, mieux vaut ne pas être chargé d'un trop lourd bagage d'érudition.

Ainsi préparé, G. Faure a exprimé comme nul peut-être avant lui, sauf Poussin dans un autre domaine, la beauté de l'Italie, gracieuse et magnifique, lyrique et reposante, voluptueuse et spiritualisée. Sommes-nous en

Piémont? Voici les rizières aux « épis lourds et serrés, couchés par vagues », tandis qu'une « douce lumière argente la campagne matinale ». Les lacs apparaissent voluptueux comme dans *l'Amour sous les lauriers-roses.* La joie règne dans cette évocation de la grasse Lombardie où, après une journée de pluie, les prairies nagent, les fossés regorgent, l'atmosphère est chargée de bien-être et de bonheur. A peine moins riche, l'Emilie est aussi pleine de charme : de grands bœufs blancs y labourent profondément la terre. Sur la mer passe la féerie de l'Orient. Les montagnes du Cadore ont des couleurs rutilantes. Voici la nuit dans la vallée de la Piave : l'été resplendit; les trilles se succèdent :

Nous frissonnons comme les amants de Vérone lorsqu'ils entendaient le rossignol qui chantait sur un grenadier dans le jardin des Capulet.

Enfin le Veneto agricole :

Quand Barrès parcourut ce pays que l'automne charge de fruits, il le trouva sociable et voluptueux comme un *Concert* de Giorgione.

Cette volupté délicate et enivrante apparaît jusque dans les paysages les plus spiritualisés, comme ceux de Sienne et d'Assise. Rappelons-nous cette page sur les soirs de Sienne où G. Faure décrit la danse des lucioles, symbole à ses yeux de l'esprit de sacrifice sans lequel il n'y a nul amour humain ni divin :

Se donner, voilà l'acte unique et sublime qui nous élève au-dessus de nous-mêmes. Par ce soir de juin je comprends sainte Catherine se jetant pantelante aux pieds du divin Epoux.

Le même sentiment inspire G. Faure dans son pèlerinage d'Assise. Sans doute n'est-il pas très chrétien, ce visiteur qui loue saint François d'avoir été prêtre le moins possible, qui prétend que, pour l'admirer, il n'est pas nécessaire de croire. Mais le Poverello est l'apôtre de la vie spirituelle :

Je l'imagine, aux matins d'été, sortant de la Portioncule, allant à la rencontre des paysans, s'entretenant avec eux, les aidant dans leurs travaux; puis, la journée finie, après le repas pris en commun, devant la tranquille magnificence de la nuit étoilée, il leur disait les splendeurs de l'univers.

Image exaltante où, en plus des yeux, l'esprit et l'âme trouvent leur compte. A la vérité, toutes les descriptions qui précèdent dépassent les objets pour atteindre à la poésie. Elles comportent moins de couleurs que de lumière. Les lignes même y ont quelque chose d'idéal. G. Faure évoque dans ses *Heures* la classique et subtile manière de Poussin. L'a-t-il choisie pour modèle? La douceur du ciel italien la lui a-t-elle imposée? Elle convient à sa conception de l'art. Ce n'est pas par hasard qu'il reproduit la fameuse exclamation de Pline : « Haec est Italia diis sacra ». Un sentiment presque religieux anime cet admirable tableau de Vérone :

Une brume impalpable s'étend sur les toits, noie tous les détails. Plus que l'élévation, l'obscurité simplifie. Seules les choses essentielles demeurent. Nos yeux s'emplissent d'une vision qui sera définitive parce qu'à cette heure grave qui précède la nuit, nous regardons avec toutes nos facultés, avec notre esprit, avec notre cœur.

Pour admirer les belles choses, assure G. Faure, il vaut mieux ne pas être chargé d'un trop lourd bagage d'érudition. Nous ne sommes pas dupes de cette boutade. Son érudition est considérable. Ses *Heures* révèlent une très personnelle connaissance de l'art de l'Italie du nord. Mais, devenue le fondement d'une vaste culture, elle engendre un mélange de lyrisme et de précision qui fait l'originalité de ce « touriste » raffiné. S'il loue Jacopo della Quercia, c'est parce que ce sculpteur ne songe qu'à rendre les mouvements de l'âme. Il exalte dans Alberti un esprit complet, un véritable humaniste. Dans les fresques de Benozzo Gozzoli il admire, plutôt que l'élève de Frà Angelico, le disciple de saint François d'Assise. Ce que G. Faure demande à l'art, c'est à la fois

la vérité et l'âme. Si l'un des deux devait être sacrifié à l'autre, il conserverait l'âme. Il apprécie « le cœur plutôt que la régularité ». Si la perfection s'y ajoute, il ne la dédaigne pas; mais qu'elle soit obtenue par des procédés seulement, c'est ce qu'il réprouve. A ses yeux Pérugin manque de sincérité. Par contre, il admire en Vénétie, au palais de Strà, un plafond de Tiepolo, « une des plus heureuses visions d'art qui aient jamais enchanté les regards ». Même point de vue à Parme, à propos du Corrège qui est l'un de ses artistes préférés : « Allegri est le peintre de l'allégresse ». Il est ému par « cette âme toujours prête à l'effusion où les sensations arrivent ainsi que des ondes puissantes ». C'est que le Corrège est avant tout poète. Comme G. Faure, il laisse parler son cœur, il exprime « non par des sons mais par des couleurs toutes les musiques qui chantent en lui ». Ainsi comprise, la critique d'art devient une lyrique possession de la beauté des choses :

Qu'importe que je ne puisse dire au juste pourquoi ces œuvres me ravissent? Sais-je de quoi est fait le charme d'une rose qui s'effeuille?

Si l'on veut apprécier quelle source d'émotion alimente, au gré de G. Faure, toute la partie de l'art italien que représente le Corrège, qu'on relise cette déclaration :

Ne cherchez dans son œuvre ni psychologie, ni intellectualité, ni profondeur de pensée : n'y cherchez que la joie de vivre.

Nous retrouvons ici l'auteur de *l'Amour sous les lauriers-roses*. Avec plus de spiritualité nous le reconnaissons aussi en Titien, à Pieve di Cadore. Esprit précis, nullement romantique, épris de l'idéal que donne la vue des cimes, il est apte à saisir la beauté d'art et d'âme qui s'offrait à ce peintre ébloui :

C'est ici que Titien emplissait ses yeux de ces reflets fauves qui flottaient sur les objets comme les cheveux de la belle Flora sur sa divine chair. Et quand la nuit tombait,

quand la dernière lueur s'éteignait sur le dernier pic des Marmarole, il regagnait paisiblement la vieille maison paternelle et s'endormait avec elle d'un bon sommeil de paysan laborieux.

Gabriel Faure évoque souvent le passé politique de l'Italie. Ici encore on devine son érudition; mais ce n'est pour lui qu'un moyen de comprendre un pays où l'histoire est intimement mêlée à l'art, à la beauté, à la vie. Vérone serait-elle aussi belle sans l'histoire qui a modelé son visage? Les briques du vieux pont des Scaliger y semblent encore « teintes de sang coagulé ». Certains éléments du décor sont restés trop neufs en comparaison de ceux que le temps a patinés : tels les cyprès pluricentenaires de l'adorable jardin Giusti. L'auteur les en blâme : « Nous les admirons, nous ne les aimons pas ». Voilà le fin mot : la vie c'est de l'amour. G. Faure aime ici, comme en peinture, ce qui parle à l'âme. Les ponts, les tours de Vérone, sur qui l'histoire a laissé ses traces, ont de l'âme. Les cyprès n'ont ont pas : l'histoire ne les a pas touchés. En aucune ville le passé n'est resté aussi vivant, aussi poignant qu'à Pérouse. Qu'on relise la description qu'en a donnée G. Faure. Rien que des faits dramatiques. Le pathétique croît depuis ces « coupe-gorge où tout parle encore d'attaque et de défense » jusqu'à cette église Saint-Herculane aux murs hirsutes et crénelés qu'il fallut un jour, avant la messe, laver avec du vin, faute d'eau, pour en effacer les taches de sang. L'émotion est liée à la psychologie et à l'art. A la psychologie par ce qu'elle nous révèle du caractère des habitants, encore visible dans l'architecture locale : *Perugia turrita!* elle comptait plus de tours de défense que de maisons d'habitation. A l'art par le rappel du *Saint Georges* que Raphaël peignit à la ressemblance des Pérugins. On s'est battu à Sienne autant qu'à Pérouse; mais, si belliqueux qu'ils fussent, les Siennois ne cessèrent jamais de rire et de s'amuser. Encore aujourd'hui, « il est peu de villes d'Italie où il soit plus délicieux de flâner ». Lumière, bonheur de vivre, volupté rejoignent ici l'émou-

vante splendeur — cyprès à part — des jardins de Vérone, s'opposent à la rudesse de Pérouse, rappellent le thème dominant des *Heures d'Italie,* conforme au tempérament de G. Faure : l'histoire contribue à la joie de l'esprit. Elle donne une extraordinaire grandeur au paysage d'Ombrie, riche des plus étonnants témoignages de l'activité des siècles :

La chute du jour accroît encore la spiritualité de cette terre que Dante appela le jardin de la Péninsule, et Renan la Galilée de l'Italie.

Toute la page est à relire. En cet illustre pays les souvenirs s'accumulent : les yeux errent du Tibre au Clitumne, du Topino chanté par Dante à la Portioncule, du Trasimène aux murailles de Spolète où régna Lucrèce Borgia. Les Pérugins y virent passer les cohortes étrusques et les légions romaines, les foules qui suivaient saint François et les armées des Papes et les soldats de Napoléon.

Vraiment il n'est nul pays au monde où le moindre pas soulève autant de poussière d'histoire.

Cette belle page se passe de commentaires. Rarement plus noble paysage fut mieux compris et plus justement composé.

Une fois ressentie l'intelligente beauté de l'Italie, G. Faure ne s'en détache plus. Dix volumes sont la suite naturelle de ces *Heures* dont nous avons dit le charme. Tous les âges y sont assemblés. Sous les oliviers de Sirmione il évoque Lesbie, et Cynthie sur les rives de l'Anio. Au pays de Virgile il décrit, texte en mains, le paysage des *Géorgiques,* puis celui de *l'Enéide.* Il suit Chateaubriand dans ses six pèlerinages. Avec Stendhal « compagnon d'Italie » il refait les promenades de celui qui voulut être le *Milanese.* Outre son Veneto de prédilection, il est particulièrement sensible à l'attrait des jardins de Rome et de la Sicile. Il en exprime la richesse pittoresque, sentimentale et morale. Il les oppose aux jardins français :

Les parcs de l'Ile de France se développent en majesté et rendent une harmonie un peu froide et sévère. Les jardins de Rome, aux détours brusques, aux coins de soleil et d'ombre, saturés de senteurs fortes, conviennent aux cœurs tumultueux et passionnés.

Monreale, Taormine, Agrigente, Syracuse lui révèlent la Grande-Grèce. Il comprend les Grecs dans les ruines des monuments qu'ils y ont laissés et qui, par une progressive adaptation, ont fait corps avec l'histoire au point de devenir gréco-latins, méditerranéens, italiens, un portrait de la civilisation éternelle. D'où cette affirmation très juste :

L'art suprême n'est-il pas l'achèvement de la nature par l'homme? Ajouter de la beauté à la beauté de la terre : tour de force rarement réalisé.

Nulle époque ne le réalisa mieux que la Renaissance. Aussi G. Faure admire-t-il ces belles villas où tout concourt à l'élévation de l'âme. Villa Albani, villa Aldobrandini, villa Mondragone, villa d'Este, la plus belle de toutes, que de belles pages elles lui ont inspirées! *Octobre à Frascati* est une pure merveille :

Tout y a pris une beauté plus émouvante, celle que donne aux œuvres humaines la triple collaboration de l'art, de la nature et du temps.

Pour traduire tout cela il faudrait un musicien. G. Faure va jusque-là. N'est-il pas musicien, lui qui a pu écrire :

Rives de la Brenta, collines Euganéennes, si grande est pour moi la magie des mots que je me plaisais à vous évoquer rien que pour répéter les fluides syllabes de vos beaux noms!

Sous les pins de la villa Mattei il appelle à l'aide Respighi, le musicien des *Pins de Rome :*

Respighi a su rendre cette mystérieuse musique des arbres, faite, comme celle des eaux, d'harmonies si fugitives qu'elles

se décomposent au moment même où elles se forment. Ce chant des pins accompagne la rêverie mobile comme lui. Tout au long de ce bel après-midi de juin, il berça mes songes mélodieusement.

Après la nature, voici les écrivains. D'abord les voyageurs dont G. Faure est l'héritier, Montaigne, George Sand, Taine, Balzac, Musset, Mme de Staël, d'autres encore. Il les saisit partout où leur souvenir accroît le patrimoine intellectuel que l'Italie a légué au monde. Il dit :

Toujours nous émeuvent les lieux où vécut un grand homme lorsqu'ils servirent à façonner sa sensibilité.

Ces barrésiennes évocations ne sont pas seulement émouvantes par elles-mêmes. Elles prouvent la valeur éducatrice de l'Italie. Que d'étrangers elle a conquis qui ne purent plus se séparer d'elle! Byron, Shelley s'adoucissent au contact des monts Euganéens. Wagner, qui devait mourir à Venise, découvre aux environs de Naples le jardin magique de Klingsor et achève à Palerme les sublimes accords de *Parsifal*. G. Faure insiste sur le cas de Gœthe à l'occasion de Palladio qui contribua à faire du romantique allemand un classique rhénan presque latin :

N'est-ce pas à lui-même que l'auteur de *Poésie et Vérité* pensait quand il disait de Palladio : Ses conceptions ont quelque chose de divin, comme la force créatrice d'un poète qui, de la vérité et du mensonge, tire une œuvre nouvelle dont l'existence empruntée nous ravit?

Après les voyageurs, les poètes italiens. G. Faure visite à Arquà la maison et le tombeau de Pétrarque. Qu'elle est saisissante cette place, avec ce simple sarcophage de marbre rouge soutenu par quatre colonnes! Plus saisissante encore est la maison du poète qui refusa pour elle les palais qu'on lui offrait à Florence et à Venise. Quelle joie d'imaginer là cet amant de la nature, cet humaniste « levé tôt, au milieu de la nuit, allumant sa lampe et travaillant jusqu'à l'aube »! Et de décrire sa mort, le

front penché sur un manuscrit de Virgile. La maison de Boccace, à Certaldo, attire pareillement G. Faure. Il montre cet écrivain tel qu'il fut, non pas libertin, mais « érudit, poète et assez digne citoyen ». Il rappelle comme, Pétrarque ne connaissant pas la *Divine Comédie*, Boccace, malgré sa déférence pour son ami, ne put s'empêcher de lui reprocher durement son indifférence et lui envoya un exemplaire de l'immortel poème pour qu'il ne pût l'ignorer plus longtemps. Ce qu'il retient de Carducci, dont il visite la maison à Bologne, c'est surtout la véhémence de ses strophes enflammées : « Oh! aimez-vous au grand soleil... » Nous revenons par là au thème de la passion, qui est l'une des dominantes de G. Faure. Voici encore Gabriele d'Annunzio. G. Faure a visité sa patrie, Pescara, Villafranca al mare, San Vito, Guardiagrele, et la Maïella, tous séjours illustrés par le *Triomphe de la mort* et *la Fille de Jorio*. Il en profite pour exalter, avec les forces morales de l'Italie nouvelle, l'hôte célèbre du Vittoriale, romancier, poète et soldat. Mais en aucun cas l'enthousiasme de G. Faure ne s'est plus complètement exprimé qu'à l'égard du Tasse commémoré en 1918 à l'occasion de Jérusalem délivrée. *Le rossignol de Saint-Onuphre* est l'une de ses plus belles études. Tout y est examiné : la prison du Tasse à Ferrare, ses déceptions, ses derniers jours sur cette terrasse de Saint-Onuphre d'où, poète catholique, il contemplait le dôme de Saint-Ange; les romantiques pèlerinages de Chateaubriand, de Lamartine, de Léopardi, de Barrès, tous admirateurs de cette grande âme; la popularité du poète en Italie. La personnalité du Tasse en est accrue. Lorsqu'en 1849 il fut question d'envoyer à la fonderie les cloches de Saint-Onuphre pour en faire des canons, Garibaldi s'y opposa, disant : « Respect aux cloches qui sonnèrent pour l'agonie du Tasse! » Voilà bien la poésie de l'Italie. Pour compenser la couronne que le Tasse ne pût, après Pétrarque, recevoir au Capitole, G. Faure tresse autour de son souvenir ces hommages posthumes. La nature s'y associe. Au milieu de la cérémonie un rossignol emplit l'air de ses trilles : admirable coïnci-

dence dont l'étude est tout illuminée! Mais le vrai rossignol n'est-il pas le Tasse même, présent dans ces pages, et que déjà Gœthe appelait ainsi?

Admirateur de l'Italie, G. Faure ne pouvait passer sous silence Rome nouvelle. Malgré son respect du passé il en a compris les récentes transformations :

Les cités ne sont pas, comme les objets d'art, achevées une fois pour toutes. Le rêve du Duce est devenu la plus vivante des réalités : la Rome d'aujourd'hui continue celle de César.

Ce rêve du Duce, comment le mieux comprendre qu'en expliquant par ses origines ce chef qui a refait une nation? G. Faure le cherche dans sa Romagne natale. Un consul de Rome y commença de dessécher des marais. César y franchit le Rubicon. Les condottieri y eurent des châteaux. Ce pays donna naissance à deux héros du Risorgimento.

Avec ces grands souvenirs ne peut-on composer la personnalité de Benito Mussolini?

Et de rappeler cette existence paysanne où l'étude et le rêve eurent autant de part que la vie physique. De Predappio l'adolescent contemplait les ruines moyenâgeuses de la Rocca delle Caminate. Ainsi, sans doute, s'explique le don de poésie inséparable chez le Duce de ses qualités d'orateur et d'homme d'action. G. Faure unit le tout en un symbole. La tour des Caminate est devenue un phare tricolore : « Si jadis elle servit de repère aux marins qui l'avaient baptisée Il fuso d'Italia, elle continue à jouer son rôle protecteur tout en désignant au voyageur le pays natal du Duce. » Mais comment ne pas rattacher le présent au passé que l'Italie mussolinienne perpétue? Tout près de Predappio est la vieille église de San Donato où Dante vint prier et qui recevait chaque année la visite de Carducci. Près de là, San Mauro est la patrie du poète Pascoli. Avant de quitter la Romagne, G. Faure fait une gerbe de toutes ces impressions et l'offre comme un hommage de son amour à l'Italie éternelle :

Tandis que je roule à toute allure sur la vieille route romaine dont les dalles subsistent sous le revêtement moderne, je repasse en imagination mes courses de la journée et je m'émerveille une fois de plus de l'inépuisable Italie où j'ai pu, en quelques heures, saluer le Duce en son village, César au bord du Rubicon, Pascoli dans sa maison natale, et Carducci, l'auteur des *Odes barbares,* dans une vieille église où Dante a prié.

L'inépuisable Italie : c'est bien le mot. A plusieurs reprises Gabriel Faure a paru se libérer de son charme. Il ne l'a pu et ne l'a certainement pas désiré. Dans le tableau prestigieux qu'il en a tracé, il a mis ses propres qualités d'érudition, de sensibilité, d'intelligence. Mais, pour si bien doué qu'il fût, il lui doit un progrès qu'il n'aurait pas réalisé sans elle. Elle l'a adouci, assoupli, humanisé : elle a contribué à le faire poète.

CHARLES TERRIN.

L'HOMME QUI SOIGNA BAUDELAIRE EN BELGIQUE

—

Lorsque l'on prête quelque attention à la lettre du 20 mars 1866 adressée par Baudelaire à sa mère, on constate qu'une main, autre que celle du poète, a tenu la plume. Cette missive se termine par ces mots :

Tous mes amis et les médecins sont d'avis que je lâche pendant six mois toute affaire littéraire et que je vive de la vie des champs. *M. Léon Marcq,* 10, *place de l'Industrie.* Comment vas-tu? Je t'embrasse. Charles.

Personne ne s'est soucié de l'adresse qui, dans ce texte, semblait n'avoir aucune raison d'être. Elle eût pris de l'importance si l'on avait pensé que l'homme qui prêtait sa main au poète était son médecin : non pas Léon Marx, comme l'écrit M. Jacques Crépet, ni Hector Marc, comme l'affirme Glatigny, ni Oscar Marx, comme le croit, après Barral, le docteur Cabanès; mais bien le docteur Léon Marcq.

J'ignore si c'est en qualité de médecin de l'Hôtel du Grand-Miroir, 28, rue de la Montagne, que ce dernier fut appelé auprès de Baudelaire. Il se peut. Le dit hôtel était, à cette époque, le plus renommé de la capitale, et se devait, pour sa distinguée clientèle, d'avoir recours, en cas de besoin, à l'une des personnalités les plus marquantes du monde médical bruxellois. Or, parmi sa cor-

poration, le docteur Marcq était le plus jeune à porter le ruban de l'ordre de Léopold (1).

J'aime à croire, cependant, à voir cet homme approcher Baudelaire, à une certaine préférence manifestée par ses intimes. Poulet-Malassis, Arthur Stevens et Félicien Rops connaissaient Léon Marcq. Il fit partie, vers 1853, de cette bande d'étudiants qui créèrent la feuille satirique *Le Crocodile.*

Ce n'est pas seulement un médecin qui demain va soigner Baudelaire, c'est un homme qui aime les artistes, les poètes, qui écrit et rime lui-même avec fantaisie, car nous le retrouvons quatre ans plus tard au rang des collaborateurs de *l'Uylenspiegel* où parurent les merveilleuses lithographies de Félicien Rops. L'une d'elles consacrée aux rédacteurs de cette feuille nous montre, à côté de celle de Charles de Coster, la caricature de Léon Marcq : le front haut, démesurément exagéré; les lorgnons chevauchant de travers, retenus avec chic par un cordon de soie; les yeux jetant par-dessus ses verres un regard d'inquisiteur.

Hors cette déformation caricaturale, sous le pinceau d'un peintre, ce même homme offre l'image la plus parfaite du jeune romantique : cheveux peignés à la Schumann, cou cravaté de noir, teint pâle et regard fiévreux de poitrinaire.

C'est en 1865 qu'il fut mis en présence de son illustre malade.

Vers le début de cette année, en effet, le poète constate un certain état soporeux qui le fait douter de ses facultés et il s'en exaspère. Au bout de trois ou quatre heures de travail, il n'est plus bon à rien. Il a été repris par ses infâmes névralgies et ce fléau augmente avec l'âge... Actuellement, elles se manifestent quelquefois dans la poitrine et dans la tête... A tous moments, il est obligé d'interrompre son travail et de se jeter sur son lit.

(1) Il reçut du roi Léopold Ier une montre en or ornée d'un cercle de diamants pour s'être dévoué pendant l'épidémie de choléra de 1863. Il devait donner ses soins au fils de Léopold II, le jeune duc de Brabant qui mourut en 1869, à l'âge de dix ans.

Le mal présentait des symptômes si inattendus qu'il dérouta l'homme de l'art. A défaut de cause, il traita d'après les prodromes. Son patient lui parlait d'« infirmité » et de crise, sans qu'il pût rien observer, arrivant toujours après l'accès. S'il faut en croire le poète, son docteur, qui ne prenait guère son mal au sérieux, hésitait à donner son diagnostic.

Je ne suis pas, avoue-t-il, content de mon médecin, qui a l'air incertain.

Baudelaire consignait sur des papiers les états par lesquels il passait au cours de ses accidents nerveux. Il avait communiqué un de ces billets à sa mère pour être transmis à M. Lacroix, médecin.

Ton docteur, en lisant ces mots, se mettra peut-être à rire, lui aussi, écrit-il... En janvier, et encore maintenant, à jeun, sans cause apparente, soudainement, un peu de vague, de distraction et de stupeur, et puis douleur atroce à la tête, vertige. Même assis, il faut que je tombe. Ensuite, sueur froide, vomissement de bile ou d'écume blanche. Stupeur assez longue.

A cette note, connue, nous en joignons aujourd'hui une autre, plus explicite, trouvée dans un petit calepin de consultations, parmi les dossiers de Léon Marcq. Dans cet agenda, la visite médicale à l'hôtel du Grand Miroir est comptée 1 fr. 50 et le papier sur lequel a écrit le poète porte au verso, de la main du praticien :

Exposé de la maladie de M. Baudelaire. Ce papier m'a été remis par lui le 20 janvier 1866 à l'Hôtel du Miroir, rue de la Montagne, où j'étais allé lui rendre visite. — LEON MARCQ.

Au recto figure ce texte rédigé au crayon, d'une cursive toujours artiste, embellie de majuscules :

J'ai observé que presque toutes les crises m'ont pris à jeun. Leurs retours ne sont pas du tout réglés. La première fois (nuit de dimanche à lundi) j'ai eu plusieurs crises. J'ai pu dernièrement passer deux jours presque entiers sans crises.

Je crois que la nourriture et le jeûne n'y font rien. Seulement, je n'ai jamais faim; je puis rester plusieurs jours sans désirer de manger.

Ordre des sensations :

Vague dans la tête. Etouffements. Horrible douleur à la tête. Lourdeur; congestion; vertige complet. Debout, je tombe; assis, je tombe. Tout cela très rapide.

Après reprise de connaissance, envies de vomir. Chaleur extrême à la tête. Sueur froide.

Vomissements jaunes ou aqueux ou glaireux ou spumeux. Quand il n'y a pas de vomissements, il y a des éructations venteuses; quelquefois, des hoquets. Stupeur. Il y a eu deux fois coïncidence avec un peu de rhume-constipation. Tout ce dont je me souviens (1).

Exposé précis qui dut faire réfléchir le médecin. Mais entre le 20 janvier et le 6 février 1866, ce dernier fut tout à fait documenté lorsque, après son accident à l'église St-Loup, à Namur, Baudelaire, venu en consultation, eut une crise sous ses yeux.

De cette symptomatologie, le docteur Marcq ne put dégager un verdict sûr; il eût fallu qu'il se livrât à une enquête approfondie sur le passé, les hérédités, les tares physiques de son sujet. Il ne vit que les « accidents nerveux » et prononça le mot « hystérie ». Cela veut dire, ajouta Baudelaire : « je jette ma langue aux chiens ».

Le docteur Marcq ne fut pas seul à se tromper. Mme Victor Hugo, qui habitait à ce moment Bruxelles et recevait le poète à sa table, lui dépêcha le docteur Thiry, de l'Université. Ce professeur ne put qu'approuver le traitement prescrit par son ancien élève, mais il prétendit qu'il fallait y ajouter « un régime fortement ferrugineux parce que la prédominance de la bile et des nerfs prouvait un appauvrissement du sang ».

Rien n'y fit. Le 30 mars c'était l'hémiplégie dans sa chambre d'hôtel, et le 3 avril son entrée à la maison de santé de l'Institut St-Jean et Ste-Elisabeth où le docteur Lequine, médecin en chef, constata l'aphasie.

(1) Ces deux dernières notes sont biffées. — Je dois la communication de ce texte à l'obligeance de M. le notaire Charles de Francquen, de Namur.

Rien d'étonnant que les praticiens qui le soignèrent en Belgique n'aient pu déterminer exactement la maladie. Lorsque Baudelaire rentra à Paris, ni le Dr Pioget, ni le Dr Lasègue, ni l'officier de santé Duval ne purent en dire davantage. D'autre part, les spécialistes Rémond, Voivenel et Cabanès étudiant dans le *Génie littéraire* et les *Grands Névropathes* le cas avec toutes les pièces à l'appui, ont beau écrire que Baudelaire fut victime de « la sclérose de ses artères cérébrales », ils gardent un doute sur le nom exact à donner à son mal étrange.

MAURICE KUNEL.

L'ENSEIGNEMENT
PAR LES CURÉS DE CAMPAGNE AUTREFOIS

—

Il n'y avait pas d'écoles autrefois dans les villages et beaucoup de familles qui désiraient faire instruire leurs enfants n'avaient pas les moyens de les envoyer au collège, souvent d'ailleurs trop éloigné.

On avait fréquemment recours au curé.

Lorsqu'on parcourt les anciens registres de l'état-civil, qui, avant la Révolution, étaient tenus par les curés, on est frappé du grand nombre de prêtres ayant eu chez eux des écoliers de tout âge et de toute force, depuis ceux qui apprenaient à lire jusqu'aux « étudiants en humanités ».

Certains curés ont inscrit sur leurs registres les marchés conclus avec des parents pour l'instruction de leurs enfants.

Voici, par exemple, pour la commune d'Uchizy (Saône-et-Loire) :

Le diziesme jour de juillet mil six cent dix, j'ay affermé Jehan, fils de honeste François Gigaud, bouchier de Tornuz (1), pour luy montrer à lire. M'a esté promis, pour ung an, vingt livres (2) en argent, ung poinsson (3) de bon vin pur et net, quinze couppes (4) de bled froment, une couppe de febves et trente sous pour ma sœur.

(1) C'est-à-dire : boucher de Tournus, petite ville voisine.
(2) C'est-à-dire : vingt francs.
(3) C'est-à-dire : un tonneau.
(4) C'est la coupe de Tournus, qui valait 15 litres 20.

Au mois d'août suivant, trois nouveaux affermements. Voici pour le dernier :

Le 26[e] du mois d'août, j'ay affermé Benoît, fils de feu Laurent Guichard, laboureur de Chardonnay. M'a esté promis par Simon Guichard, substitut du procureur d'office : 21 livres en argent, 18 couppes de froment, 2 couppes de noix, une couppe de lentilles, ung quartier de lard salé, un poinsson de bon vin et 30 sous pour ma sœur.

Voici le total de ce qui lui était promis pour ses quatre élèves : 86 livres en argent, 4 tonneaux de vin, 29 coupes de blé, une coupe de fèves, — 2 coupes de noix, — un quartier de lard et 6 francs pour sa sœur.

Pour instruire et nourrir quatre élèves pendant un an, la rétribution de 86 francs en argent paraît ridiculement faible, mais il faut tenir compte surtout de la valeur de l'argent à cette époque, où une poule valait 5 sous et la journée d'un ouvrier en bâtiment 12 sous.

Environ un siècle plus tard, en 1718, à Saint-Bonnet-de-Joux, dans le Charollais, nous trouvons encore un « affermement », mais, cette fois, par devant notaire. Le marché est conclu pour trois ans, à raison de 60 francs par an, payables en deux termes, d'année en année, et par avance, plus trois livres d'étrennes. Il n'est plus question de rétribution en nature.

Le curé s'engage à apprendre à lire et écrire à son élève, qui sera, en outre, logé, couché, nourri et blanchi.

Le célèbre chirurgien Ambroise Paré (1517-1590) avait été instruit par un chapelain voisin, qui lui apprit à lire et à écrire, mais pas le latin. Il ne l'avait pas en pension chez lui. Le jeune Ambroise, dont les parents étaient pauvres, ne payait pas de rétribution en argent. Il s'acquittait envers le chapelain en cultivant son jardin et soignant sa mule.

Le grand ingénieur Vauban, avant d'entrer au collège, fut instruit par un curé du voisinage, qui était son parent.

Vers 1800 nous voyons le jeune Lamartine prendre des leçons de latin chez le vieux curé de Bussières, commune voisine de Milly.

Dans ses *Confidences,* Lamartine nous donne des détails pittoresques sur la pauvre école et l'enseignement qu'on y donnait.

Nous venions du village, dit-il, cinq à six enfants, tous les jours, quelque temps qu'il fît. Plus la température était pluvieuse et froide, plus le chemin était pour nous amusant à faire et plus nous le prolongions... On conçoit qu'avec une telle compagnie et une telle route nous arrivions souvent en retard. Le vieux curé ne nous en recevait pas plus mal... Accablé d'âge et d'infirmités... il avait peu de goût pour la société d'enfants bruyants et étourdis qu'il s'était chargé d'enseigner. Du reste il se déchargeait de notre éducation sur un jeune et brillant vicaire qui vivait avec lui dans sa cure.

Ce jeune vicaire était l'abbé Dumont. Il devint plus tard l'ami intime de Lamartine, qui a fait de lui le type de Jocelyn.

Mais l'abbé Dumont n'avait ni le goût de son état, ni celui de l'enseignement :

Toujours entouré de trois ou quatre beaux chiens, ses compagnons assidus, dit Lamartine, il s'occupait d'eux plus que de nous... répugnant par sa nature et par son âge à cette pédagogie puérile, il laissait là avec dégoût le livre et la férule, et, prenant ses chiens en laisse et son fusil sur l'épaule, s'échappait du presbytère bien avant que l'aiguille eût marqué l'heure de la fin de la leçon et allait achever la fin de la journée dans les champs et les bois de nos montagnes.

Nous voyons que dans cette curieuse école on arrivait presque toujours en retard et l'on sortait avant l'heure. Aussi :

On juge aisément qu'entre un vieillard infirme qui se chauffait au feu de la cuisine tout le jour et un jeune homme impatient d'action et de plaisir... notre instruction ne pou-

vait s'étendre rapidement. Aussi se borna-t-elle, pendant l'année tout entière, à nous apprendre deux ou trois déclinaisons de mots latins, dont nous ne comprenions même que la désinence.

Mais les écoles des curés d'autrefois ne ressemblaient pas toutes à celle du curé de Dussières, et un assez grand nombre de ces curés ont dû avoir une certaine réputation comme éducateurs, car on en voit souvent ayant des élèves dont les parents habitaient des communes assez éloignées, et même de petites villes.

C'étaient des curés ayant le goût de l'enseignement. D'ailleurs, la présence de ces élèves, lorsque ceux-ci étaient déjà d'un certain âge, devait être assez agréable pour ces prêtres, isolés dans des paroisses écartées.

Ils lui formaient une société, lui servaient d'enfants de chœur, chantaient avec lui au lutrin, l'accompagnaient dans ses tournées chez ses paroissiens. On voit à chaque instant leurs noms figurer, avec leurs signatures, dans les actes de l'état civil, où ils sont témoins ou parrains.

Dans la commune de Vauban (Charollais), de 1670 à 1678, nous voyons passer six élèves chez le curé Boussand. Ils sont désignés sous le nom de « clercs ». La plupart sont étrangers à la commune.

Dans la même paroisse, de 1725 à 1733, nous voyons encore passer six « clercs » chez le curé Bardet. L'un d'eux a ses parents dans la petite ville de Charlieu, distante de 14 kilomètres; un autre est le fils d'un petit gentilhomme d'une commune voisine.

Dans la commune de Saint-Bonnet-de-Joux, déjà citée, nous voyons, de 1742 à 1755, passer 24 élèves chez le curé Raffin, qui tient une espèce de petit séminaire, car nous trouvons : 8 clercs tonsurés, un diacre, deux étudiants en philosophie et 13 étudiants simples.

Comme chez les curés précédents, ces élèves sont presque tous de communes plus ou moins éloignées.

Dans les anciens registres de la commune de Saint-Laurent-en-Brionnais, on voit que les pages non utili-

sées pour les actes et laissées en blanc ont servi, l'année suivante, de cahier d'écriture pour les élèves du curé. On économisait ainsi le papier, qui était alors assez cher.

En tête de chaque feuillet est : « l'exemple » ou modèle d'écriture à copier, donné par le curé, et qui est répété par l'élève jusqu'au bas de la page.

Voici quelques-uns de ces « exemples » dont l'orthographe est assez curieuse :

Dieu soit bénit et Moy.

Estimons toujours La vertus, qui est si admirée de Dieu et des hommes.

François, premier de nom (5), Etoit Roy de France et de Navarre (6) comme Louis quinze est maintenant.

François Dumoulin (7) est si bon Garçon Dit tout le monde De son Pais.

Donnons pouvoir à maître pierre ducarre (8) de faire mieux son devoir.

Combien croyez-vous qu'il y a de fous dans le monde? Conté vous le premier.

Quelques-uns de ces « exemples », un peu bizarres, annoncent un curé un peu jovial, comme celui dont nous allons parler ci-après.

L'enseignement par les curés de campagne a duré encore assez longtemps après le XVIIIe siècle.

C'est un curé de village, celui de Saint-Julien, dans le Rhône, qui donna au futur physiologiste Claude Bernard (1813-1878) ses premières leçons de latin.

C'est par un prêtre que fut instruit le futur général de Galliffet (1830-1909), qui nous a donné un portrait assez pittoresque de ce pédagogue jovial et bon enfant :

J'étais confié à un curé qui se nommait : l'abbé Mercier. Il m'apprenait à lire, à écrire, les premiers éléments de la

(5) C'est-à-dire : François Ier.
(6) Il y a ici une erreur : c'est Henri IV qui, le premier, porta le titre de roi de France et de Navarre.
(7) C'est le nom d'un élève.
(8) C'est également le nom d'un élève.

langue française. Tous les dimanches il faisait un bon petit sermon : « Mes chers enfants, disait-il, je suis heureux de vous retrouver en bonne santé. J'ai constaté avec plaisir que vous aurez de bonnes récoltes. Ne lisez pas les journaux, ils ne disent que des bêtises... Je vais vous donner ma bénédiction. »

Chaque dimanche il disait à peu près la même chose, ne variant que suivant les saisons et l'état des récoltes. Il donnait aux pauvres tout ce dont il pouvait disposer.

Quand il avait été content de moi, il me régalait d'une salade de pommes d'amour (9), de vies d'ânes (10), de piment frais et de croûtes de pain frottées d'ail. C'était pour cette salade que je travaillais. Je lui dois, ainsi qu'au bon curé, le peu que je sais.

Pour terminer, revenons à la commune de Vauban, dont il a déjà été deux fois question. Nous avons connu là, il y a déjà longtemps, un bon propriétaire, assez instruit, né vers 1830, et qui avait fait ses études chez le curé du village, bien qu'il y eût une école dans la commune, mais cette école n'avait pas été jugée suffisante par la famille.

Vers l'âge de quarante ans, ce propriétaire était devenu maire de la commune.

Le curé, l'ayant eu autrefois comme élève, prétendait continuer à prendre avec lui ses libertés comme avec le maire précédent, vieux bonhomme avec lequel il faisait tout ce qu'il voulait, par exemple des enterrements sans permis d'inhumation.

Le nouveau maire l'ayant rappelé au respect de la loi, ils eurent une discussion assez forte : « Tu ne te rappelles donc pas, dit à la fin le curé, que c'est moi qui t'ai appris à lire et que je t'ai tiré les oreilles? »

C. BRUN.

(9) C'est-à-dire : de tomates.

(10) C'est le nom populaire d'une plante de la famille des composées, appelée dans d'autres régions : larde de cochon, goin d'âne. Elle ressemble assez au pissenlit, mais plus forte, plus amère et couverte de duvet.

POÈMES

—

COMME LE MIEN

Il pleut,
tant pis tant mieux,
ma chambre en désordre me contient mal.
Les larmes
comme la pluie
phénomène banal
et enregistré,

Et c'est dimanche,
calendrier,

et c'est le printemps,
calendrier.

O pluie de mai
et larmes des quatre saisons,
tombez, coulez à l'unisson
car je ne sais trop rien qui vaille.

Sous un sourire vieux comme un instinct
se cache sans doute
dans une chambre en désordre
quelque part sur la Route
un sanglot comme le mien.

—

MAILLON ET CHAINE

A quel moment les cellules d'un corps vivant deviennent-elles les individus d'un corps social?

BERGSON.

Comment ils peuvent souffrir,
tous les autres qui ne sont pas moi,
et par qui, de qui, pour qui, désormais je souffre,
je le sais;

car il a fallu, avant que d'être un maillon d'une chaîne,
avant que d'être une goutte de sang d'un grand corps pluriel,
il a fallu être un anneau sans chaîne,
cinq litres d'un sang individuel;

car il a fallu croire que j'étais seul
et de cela s'enorgueillir, puis se désespérer
et que je souffrisse par moi seul,
ô moi
par qui, de qui, pour qui,
j'ai naguère
souffert;

ah! que de moi je saigne il a fallu d'abord,
pour qu'aujourd'hui je saigne
de la blessure universelle,

il a fallu.

Et la grande chaîne qui s'est augmentée d'un maillon
remercie le maillon
d'avoir été d'abord un maillon sans chaîne.

JOUR DE FIN FEVRIER

La compagne à son compagnon :
« Oh! regarde les petits bourgeons! »

I

Jour de fin février,
il faisait froid hier

aujourd'hui mieux qu'un juillet réel
c'est un juillet de légende,
goutte de sueur sous le lainage d'hiver,
le corps ni l'âme ne s'attendaient à cette ivresse première,
élan irrationnel
qui résume toutes les raisons de vivre,
mystérieuse affaire
d'extatique croyance
et de température illégitime.

II

Mais,
jour du siècle
aussi
mais, jour du siècle hélas!
Et tous les siècles sociaux sont des siècles de fer.

Mais, tous les métros
du matin — chagrin — au lieu de l'eau d'huître de l'aube,
tous les triviaux midis — souci —
des restaurants-usines
au lieu des midis solaires,
tous les métros du soir — désespoir —
au lieu du crépuscule qui ensorcelle et modère,

mais, tous les combats et toutes les rudesses
toutes les haines qu'il faut,
mais, les opprimés et les oppresseurs,
mais, les meilleurs du troupeau
insultés par les plus vils,
mais, ceux qui ont raison bafoués
ceux qui ont tort honorés,

toutes les hontes qu'il faut dénoncer,

mais, la parade des grands
et la douceur des humbles,
mais, les princes de la ripaille
et les serfs qui meurent de faim.

Incliné vers la terre où le grain est semé
l'homme par amour de l'homme oublie le ciel aveugle
et répare l'Erreur.

III

Alors,
comme il sait bien que le meilleur de son destin
est dans les instants frêles
et majestueux où il ne se sent vraiment
qu'une étincelle
du brasier universel,

comme il sait bien qu'il ne gagne le ciel
qu'autant qu'il y participe ainsi qu'un nuage d'or qui
s'y dissout,

alors,
pour mieux goûter le naturel délice
et, purifié, intégrer le délire
sacré du profane printemps

il voudrait, pauvre mineur esclave de la liberté,
oublier sa mine et son mandat de militant,
et ses combats
et l'huileuse ivresse de ses meetings souterrains
et les justes revendications de ses syndicats,

et pour cela
soudain
il sent monter en lui douloureu-
sement le désir
en ce jour adorable, élu, incendié,
en ce jour de fin février,
le désir d'être une femme.

—

DEFAITE

Nous avons beau nous promener dans le champ de l'avenir,
lieu élevé de nos victoires,
nous avons beau marcher d'un pas allègre,

le champ des pauvres
est là et c'est le nôtre.

Parce que, pour une fois, je n'ai pas su, ce soir,
inscrire le destin déclinant de l'unique
dans l'éternelle fraîcheur du groupe pur,
immaculée peine des jours anciens,
à la faveur d'un crépuscule trop personnel,
tu reviens.

Vieille peine
mienne
— et leur —
qu'as-tu donc à me dire que je ne sache pas,
toi qui dansais dans ma jeunesse
au son des tambourins
voilés de deuil?
Tu fus ma raison d'être,
mais n'es plus maintenant dans tes rares visites
qu'un frêle écueil à ma raison de devenir.

Ne me dis pas que l'Homme est terriblement l'Homme
ne me dis pas qu'il te ressemble;
car si, ce soir, je t'aime et si tu en profites,
si, ce soir, tu m'accables,
tu n'es que d'aujourd'hui
et l'Homme — et moi — nous sommes de demain.

Va, j'ai créé pour toi un univers d'exil.

—

PAVE

Pavé pourrissant des villes du vieux monde
— Quand nous chanterons le temps des cerises —
pavé gris de défaites autant que de boue
— Et gai rossignol et merle moqueur —
pavé gluant, piège à pauvres bougres,
pavé d'épaves,

oh! quelles histoires à notre honte,
acordées au son trivial de tes bouches

d'égout, pavé aphone tu racontes
Les histoires de ta faune.

Débris de nourritures et débris de révoltes
vers quoi rôdent en liberté
des chiens affamés de soupe et de servitude.
Zone des hommes qui n'ont pas lieu,
terre ingrate dont les blés ont été moissonnés par
d'autres
— tout ce qu'on y glane ne sert plus à rien,
ayant déjà servi —
billets de métro perforés, pour les voyages,
coquilles d'œufs pour les omelettes
marc de café, citron pressé sans le jus,
cendres.

Pavé froid des reins brisés
et des détritus,
ô pavé d'éternel décembre,

il sourd de toi ce soir
— des pendants d'oreille —
une vieille chanson bouleversant les fenêtres.

Au chanteur qui la chante parce qu'il a faim
— J'aimerai toujours le temps des cerises —
nous avons jeté des noyaux
enveloppés de papier.

Et nous déplorons, cependant qu'il passe,
qu'il ait par son chant, sombre gagne-pain,
éveillé en nous, très sentimentales,
des douleurs qu'on a quand on n'a pas faim.

FRANÇOIS DRUJON.

PLAINTES D'UNE CHINH-PHU[1]

D'APRÈS UN VIEUX POÈME ANNAMITE

—

PREMIÈRE PARTIE

O Ciel, cet ouragan de sable (2), d'où vient-il? Qui donc en est la cause? et nous, les jeunes femmes aux joues roses, quelles épreuves allons-nous donc subir?

Mais le Ciel, dans les hauteurs, est impénétrable, mais la Terre est muette, et aucun écho ne répond au malheur! Sur la Grande-Muraille, le tam-tam résonne, semant l'alarme dans les cœurs, mais le visage de la lune est impassible derrière l'écartement des feuilles.

Une fumée couleur de sang monte, perçant la nuit pâle, — serpent sinistre et sinistre signal!

C'en est fini de plusieurs années de paix, ah! c'en est bien fini! Les vicissitudes militaires commencent. Il faut revêtir son uniforme de velours, dire adieu à sa famille et partir dans la bourrasque d'automne.

★

Maître (3), jeune descendant des héros, vous rangez l'écritoire et le pinceau pour l'arc et le sabre.

Vous offrez au trône votre bras et votre courage; vous jurez d'anéantir les superbes ennemis.

Puisque l'intérêt public est suprême, les souffrances privées doivent se taire. J'ai compris, oui, j'ai compris,

(1) Femme dont le mari part en guerre.
(2) Cette guerre (métaphore courante dans la poésie orientale).
(3) Nous estimons que cette appellation traduit d'assez près la nuance d'amour et de respect qu'une femme orientale témoigne à son mari.

j'ai repoussé mon amertume dans mon cœur; mais cette nuit, mon peu de forces m'abandonne! Assise à votre chevet, malgré moi je pleure; mon ombre échevelée, comme un cauchemar, enveloppe votre sommeil. Si je pouvais serrer votre main dans les miennes, puis la porter à ma joue mouillée de larmes; si je pouvais me pencher à votre oreille et chanter tout bas la romance de l'Epouse-Solitaire... mais j'ai peur de troubler votre repos.

Je me tourne alors vers la lampe qui se joue de ma douleur, elle qui éclairait mon sourire lorsqu'en moi palpitait le bonheur!

Tous les objets que je vois me blessent : votre épée dont le poignet est d'argent, votre bonnet garni de perles, votre ceinture brodée d'or, votre robe semblable à un morceau de firmament fleuri d'étoiles, votre arc aux ailes hardies : car ils ont trop d'éclat et moi, j'ai trop de chagrin!



N'est-ce pas que c'est le berceau qui grince et qui tremble? Lorsque la mère est inquiète, l'enfant peut-il dormir tranquille?

J'accours, je le prends dans mes bras, je lui découvre mon sein :il suce un peu, puis il se détourne avec colère. Cela est-il possible? Mon lait a-t-il changé de saveur, n'est-il plus ce miel que réclamaient ses lèvres avides?

Mon petit, tu t'agites, tu t'essouffles, tu te fatigues; mais que faire pour toi? Que faire?

Tu repousses mon baiser!

Que ne me laisses-tu lire dans ton regard limpide comme le lac d'automne, cette clarté d'amour que tu avais! Que ne me laisses-tu entendre ton babil maladroit qui m'égayait, même lorsque grondaient l'orage terrible et le tonnerre vengeur!

Etre femme et n'avoir pas d'enfant, c'est être une fleur qui s'épanouit toute seule sur la montagne.

Mais sentir qu'une partie de soi-même se détachait et respirait, se sentir soudain devenir mère, apprendre

comme dans un songe que c'était un garçon et que, pour fêter sa naissance, des flèches de mûrier étaient lancées aux quatre coins de l'horizon (4) !

Cela même me remplit d'angoisse, qui me remplissait de fierté.

Mon petit, les quatre océans t'appelleront, et, sourd à mes plaintes, tu revêtiras l'uniforme de velours et tu partiras, toi aussi !

Car si l'on met au monde son enfant, met-on au monde son cœur ?

★

Sous le pont, l'onde est pure, comme filtrée; sur la route, près du pont, l'herbe pousse, encore jeune.

Maître, je vous accompagne, navrée de n'être l'égale ni de votre cheval, ni de votre sampan !

L'onde coule, l'onde ne lave pas la douleur; l'herbe embaume, l'herbe ne soulage pas le cœur. Au contraire, en moi le désespoir s'amoncelle, et vibre et pèse au rythme des tambours.

Nous nous sommes dit adieu, mais nos mains, malgré nous, restent l'une dans l'autre.

A peine avançons-nous encore d'un pas que nous nous arrêtons.

Que ne puis-je me transformer en un souffle léger pour vous suivre, et pour bercer votre sommeil en chantant dans les branches le soir ?

Mais famille, épouse, enfant, ne vous retiennent plus ! Votre âme, sur les ailes de l'ardeur s'envole; et déjà peut-être, est-elle loin d'ici, quelque part parmi les Mille-Sommets (5). Vous rêvez de tirer l'épée ou de brandir la pique : devant vous des meutes de panthères (6) fuient.

(4) C'était un rite symbolique à chaque naissance d'un enfant mâle. Par ce rite, l'enfant contractait une dette envers le monde; par conséquent, devenu grand, il devrait « parcourir les quatre océans » et semer partout ses exploits. Les *flèches de mûrier* symbolisent ainsi le devoir de l'homme, qui consistait à se donner à la cause publique, comme le *métier à tisser* symbolise le devoir de la femme, qui consistait à veiller aux soins du ménage.

(5) Nom d'une chaîne de montagne.

(6) *Meutes de panthères :* métaphore pour dire : troupes ennemies.

Luttez-vous contre les Lâu-Lan? Stratagème de Gioi-Tu (7).

Luttez-vous contre les Man-Khê? Ruses de Phuc-Ba (8)!

Vous vous élancez, pareil à un dieu de haine avec des yeux de flamme :

Ah! que vous me faites peur! Que le vent lui-même s'effraye à votre passage!

Votre robe resplendit comme l'aurore.

Votre cheval est blanc comme la neige.

Je n'ose regarder votre cheval qui s'éloigne; mais je l'entends qui galope dans mon cœur. Puis le bruit de ses grelots se perd dans le roulement des tambours.

Puis, c'est toute l'armée qui s'en va, soulevant la poussière;

Et moi, je demeure comme hébétée à l'ombre du vieux saule!

L'avant-garde s'approchant du Tê-Liêu, l'arrière-garde se déploie encore à travers le Trang-Duong.

Mais les flûtes n'entonnent plus qu'un hymne incertain; mais les drapeaux, en flottant, s'estompent.

Vous, partir : bise et pluie;

Moi, rentrer : nattes et couvertures!

Des nuages bleus se déversent, des feuillages sombres s'interposent; la plaine se peuple de solitude et les monts sont lourds de silence!

Du haut du Ham-Zuong, vous tournez-vous encore vers moi?

De l'embarcadère du Tiêu-Tuong, mes yeux vous suivent toujours.

La fumée du Tiêu-Tuong est loin du Ham-Zuong;
Les arbres du Ham-Zuong sont loin du Tiêu-Tuong.
Tous deux, nous nous cherchons;
Tous deux nous ne nous voyons pas.
Nous ne voyons que de vertes cultures de mûrier (9).

(7) Les *Lâu-Lan* sont des « Barbares » vaincus par l'illustre général *Gioi-Tu*.

(8) Les *Man-Khê* sont d'autres « Barbares » anéantis par l'illustre général *Phuc-Ba*.

(9) Le *mûrier* est une plante qui dit beaucoup à un Oriental; il rappelle le fameux proverbe : « *L'océan bleu transformé en champ de mûriers* » et évoque par conséquent tout changement brusque et douloureux.

Vertes sont les cultures de mûrier;
Mais, de votre cœur et du mien, lequel est le plus affecté?

★

O Ciel, comment accueillir désormais chaque matin qui rit à travers la rosée, et chaque soir qui retentit de la cloche du temple?

Le sang des batailles recouvrira les campagnes dévastées.

Alors, que me diront les roseaux dans le brouillard et le printemps, les fleurs, les oiseaux? et ma chambre vide, que me dira-t-elle? Souvent, à la fenêtre de l'ouest, tous deux contemplant les étoiles, nous les appelions par leurs noms; puis, comme nous étions heureux, nous contions leurs malheurs.

Maître, votre voix en moi pénétrait comme une caresse, et je riais même de vous entendre parler de l'infortunée Chuc-nu (10) pleurant sa disgrâce au bord du Fleuve-d'Argent (11). Surtout, qu'était-elle pour moi, cette première nuit où je fus admise auprès de vous! J'étais penaude et tremblante. Vous étiez noble et beau, sous la lune qui brillait, pleine et pure; vous dîtes, en me la montrant, et en vous penchant vers moi : « Elle sera toujours solitaire et nous serons toujours unis ». Alors la reconnaissance s'éleva de mon cœur, comme le parfum, d'un encensoir.

Que me diront la lune et les étoiles?

Désormais j'aurai peur d'elles. J'aurai peur de tout, du vent, des nuages. Je n'oserai regarder ni la route lointaine, ni la rivière méandreuse. J'aurai peur de l'araignée tissant sa toile le matin, de l'éphémère venant mourir dans la flamme le soir.

Et je pleurerai, le visage dans le pan de ma robe, tandis que le mirador, là-bas, ne cessera d'annoncer les veilles!

(10) *Chuc-nu* : Princesse de l'Empire du Ciel, mariée à Thién-Nguu (le Gardien des Buffles célestes) et condamnée à vivre séparée de son époux sauf une fois tous les ans : le septième jour du septième mois (voir *Mercure de France*, 15 avril 1938, p. 302).

(11) Le *Fleuve d'Argent* : c'est la Voie lactée qui sépare *Thién-Nguu* et *Chuc-nu*.

DEUXIÈME PARTIE

I

Depuis que mon maître est parti pour des régions d'ouragan et de sable (12), la lune a plus d'une fois arrondi son contour.

Où peut-il être cette nuit? Et la guerre, où en est-elle?

C'est l'hiver. Les rameaux, lourds de givre, frissonnent.

Loin d'ici, comment est l'hiver?

On doit avoir froid loin d'ici.

Les ruisseaux doivent être gelés, et violentes les rafales.

Puis il faut marcher, malgré la pente abrupte, malgré le ravin profond.

Dans le ciel, pas une étoile. Pas même l'illusion d'un miroir là-haut qui se partage en deux, moitié épiant le chemin détrempé, moitié reflétant la fenêtre de la maison natale!

Pas même un lit de pierre.

Si l'on dort, on dort en selle.

Des cascades grondent alentour,

Des fauves grondent.

Quelque part rôdent les ennemis!



Après tant de randonnées, après tant de combats.

De ceux qui sont partis, combien en est-il encore resté?

Sur le Ky-San (13), la nuit tombe, enveloppant l'antique stèle;

Dans le Phi-Thuy (14), le vent pleure, puis va de colline en colline.

De colline en colline, le vent pousse les mânes des trépassés.

O trépassés!

(12) *Régions d'ouragan et de sable :* régions où a lieu la guerre.
(13) *Ky-san :* montagne où repose le corps d'un illustre général de la dynastie des Han.
(14) *Phi-Thuy :* fleuve où jadis, au cours d'une bataille, beaucoup de soldats ont péri.

Y a-t-il quelqu'un pour dépeindre vos masques?
Y a-t-il quelqu'un pour vous offrir une prière?
Quand on est homme, on doit parcourir les champs de bataille,
Et si l'on n'y meurt pas, on doit y vieillir.
On s'élance, le carquois attaché à l'encolure du cheval; ou bien, la pique levée, on franchit des murailles.
Nous autres, femmes, nous nous tenons derrière la porte!
Moi, derrière la porte;
Vous, maître, au delà de l'horizon!
Je croyais qu'avec vous je serais comme le poisson avec l'eau.
Mais nous sommes séparés l'un de l'autre, comme le nuage et l'eau!

★

Vous êtes parti, quand les boutons d'abricotier hésitaient à s'épanouir,
J'escomptais que les pêchers en fleurs auraient annoncé votre retour;
Aujourd'hui les pêchers en fleurs ont attiré le vent d'orient,
La neige des pétales d'abricotier a blanchi le jardin
Et les ketmies ont empourpré les rives.
Vous êtes parti quand le loriot était absent des branches du saule,
J'escomptais que les chants de la poule d'eau auraient annoncé votre retour;
Aujourd'hui la poule d'eau, en chantant, fait vieillir le loriot
Devant la maison murmure l'hirondelle.
Vous m'avez donné rendez-vous au Luang-Tây;
Toute la journée, j'attends, mais nulle ombre n'apparaît.
Mollement les feuilles se détachent des rameaux,
Dans les buissons, les oiseaux joyeux se répondent.
Vous m'avez donné rendez-vous au pont Han-Duong,
Vers le soir j'y suis, mais je ne trouve personne.

Mollement le vent soulève ma tunique.
Dans les brouillards, le flux inonde les bancs de sable.
Les nouvelles partent, mais l'homme ne revient guère,
Les fleurs de saule ont jonché la mousse verdoyante.
La mousse verdoie tout autour.
Chaque pas dans la cour réveille d'innombrables chagrins!
Les courriers arrivent, mais l'homme n'arrive guère.
Les stores, plusieurs fois, ont laissé filtrer les rayons du soleil,
Les rayons du soleil, plusieurs fois, ont traversé les stores.
Sur dix promesses, neuf ne sont pas tenues!

★

J'essaye de me rappeler le jour du départ :
Trois fois ont émergé les bourgeons de nénuphar.
Je plains celui qui traîne sa vie dans des forteresses reculées.
Je plains celui qui parcourt la route lointaine, à l'époque des chrysanthèmes!

II

Le père contient sa douleur, mais dans son sommeil, parfois il vous appelle.

La mère attend à la fenêtre. Lorsque la tempête fait rage et que le crapaud lugubre annonce les assauts de l'Eau contre la Montagne (15), elle joint ses mains et prie pour vous. Ses cheveux vont être tout blancs!

Et votre petit a grandi.
Il balbutie déjà votre nom.
Il vous réclame souvent, et souvent je dois mentir : Je lui dis que vous êtes allé cueillir des étoiles.
Il me demande :
« C'est loin, d'ici jusqu'aux étoiles? »

(15) *Les assauts de l'Eau contre la Montagne :* quand vient la saison des pluies, nous disons que c'est le Génie de l'Eau qui entre en lutte contre le Génie de la Montagne.

Je lui réponds :
« C'est loin ».
Puis je le serre contre mon cœur!
Aux parents, je tiens lieu de fils et leur offre le sucré-et-le-tendre.
Au petit, je tiens lieu de père et lui apprends à lire.
Seule, je soigne la vieillesse.
Seule je guide l'enfance.
Depuis votre départ, combien de fois l'étoile du matin, à l'étoile du soir, a succédé.
Le printemps au printemps et l'automne à l'automne!

III

Si je pouvais être près de vous!
Alors je vous dirais tout le piquant et l'amer!
Cette épingle de la Cour Han, mon bijou de noces,
Ce miroir du Palais Tân, gardien de nos images,
Comment vous les enverrais-je,
Pour que vous connaissiez mon cœur plein de vous?
Cette bague que de temps en temps je contemplais,
Ce peigne de jade ami de mon enfance,
Comment vous les enverrais-je,
Pour que vous connaissiez mon cœur plein de vous?
Les automnes derniers, des nouvelles partaient, d'autres revenaient;
Mais cet automne-ci, vos nouvelles sont absentes.
Quelque pigeon passe-t-il?
Je crois qu'il m'apporte quelque lettre.
La rosée s'annonce-t-elle glaciale?
Je prépare vos vêtements chauds.
Le vent d'ouest souffle, la route n'est pas propice.
Dehors, la neige, la pluie,
La pluie tisse son voile, la neige son rideau,
Comme il a froid, celui qui est dehors!
Ma lettre, écrite en caractères brodés (16), je la ferme, puis je la rouvre;

(16) *Ma lettre écrite en caractères brodés :* Truong-Quy étant exilé loin de son lieu natal, sa femme, après dix ans d'attente, composa un douloureux poème, le broda sur du brocart et le présenta à l'Empereur qui, pris de pitié, gracia l'exilé et lui permit de rejoindre sa femme.

Je fais parler les sapèques (17), le présage n'est pas bon, mais je doute encore!

A la tombée de la nuit, rêveuse, je m'appuie contre le portail.

Sous la lune tardive, je m'assoupis, les cheveux éparpillés sur l'oreiller.

On dirait qu'un certain philtre a égaré mon âme.

Je suis comme distraite et hébétée,

J'ai honte de mettre l'épingle d'or ou la robe brodée.

Ma chevelure embrouillée est de travers,

Le torse a maigri, la ceinture ne serre plus.

Dans le couloir désert, pas-à-pas je me promène.

Plusieurs fois les stores sont abaissés et enroulés.

Au delà des stores, la pie n'annonce pas de nouvelle.

En deçà des stores, peut-être la lampe me comprend-elle.

La lampe me comprend-elle? Ou ne me comprend-elle pas?

Alors je serai seule à souffrir!

Le coq, soudain, annonce la cinquième veille.

Le sophora, de ses bras soyeux, éloigne l'ombre.

Mais ma tristesse se creuse, vaste comme la mer!

Je m'efforce de brûler quelque encens, mais déjà s'enivre mon âme.

Je m'efforce de regarder dans le miroir, mais mes larmes coulent.

La guitare dans les bras, je m'efforce de jouer.

Mais j'ai peur de briser les cordes ou de confondre les notes!

IV

Tout est si sombre autour de moi! Le brouillard, sur les cimes appesanties, déploie ses lentes traînées.

La neige, comme la hache, use le pied du saule.

Le crachin, comme la scie, ronge les branches du sablier.

Chaque goutte d'eau, en tombant, fait gémir les oi-

(17) C'est-à-dire : je lis mon avenir au moyen des sapèques.

seaux. Dans les profondeurs des murs, d'intervalle en intervalle, la cloche du temple appelle.

Et vient le soir.

La lune est pâle.

Le vent balaye les bananiers dans le jardin; puis, s'infiltrant dans la chambre, il frôle la moustiquaire.

La courtillière ne cesse de se plaindre;
L'ombre des feuilles danse sur les stores.
C'est triste!
Je n'ai plus envie de tenir l'aiguille,
Je n'ai plus envie de tenir la navette.
Des couples de loriots, j'ai honte d'en tisser,
Des couples de papillons, j'ai honte d'en broder.
Je n'ai envie de parler à personne;
Je n'ai plus envie de me faire belle.
Mon maître étant loin de moi,
Pour qui mettrai-je du rouge ou de la poudre?

Hélas! en quoi suis-je différente des sœurs Chuc et Hang (18)? L'une et l'autre pleurent leur solitude : l'une, au bord du Fleuve d'Argent (19), et l'autre dans son Palais de Cristal!

Je suis lasse de porter le chagrin,
Je suis lasse de porter l'ennui.

J'emploie fleurs et alcool pour dissiper chagrin et ennui.

Mais le chagrin affadit l'alcool;
Mais l'ennui dessèche les fleurs.

Je décroche la mandoline, mais les cordes se distendent;

Je passe au violon, mais l'archet glisse de mes doigts.

Les chants railleurs de la poule d'eau font mes larmes tomber;

Le tam-tam qui sonne les veilles me déchire le cœur!

Ma physionomie change, émaciée. Je connais maintenant le piquant-et-l'amer de la séparation!

(18) *Sœurs Chuc et Hang* : il s'agit ici de Chuc-nu (la princesse de l'Empire du Ciel) et de Hang-Nga (la Lune); la première représente l'amour malheureux, la seconde la beauté solitaire.

(19) *Fleuve d'Argent* : Voie lactée.

Je bois le piquant-et-l'amer.
Qui donc en est cause?
Maître, à cause de vous, mes larmes coulent.
A cause de vous, me voilà comme délaissée!
Puisque je ne suis pas avec vous sous la même tente,
Mes larmes, en aucune façon, n'humecteraient votre turban.
Le seul bonheur reste dans un songe qui nous rapprocherait!
La nuit, parfois, je me vois dans le Giang-Tân (20), vous cherchant.
Je vous cherche parmi les sentiers du Zuong-Daï (21).
Je vous retrouve dans le Tuong-Phô (22), l'embarcadère vétuste.
Ah! quel hasard heureux!
Mais ce n'est qu'un songe!
Je hais ma vie, si inférieure à mon songe!
Je regrette mon songe qui s'en va!

★

Que de fois, frémissante d'espoir, ai-je gravi l'Escalier-de-Marbre;
Que de fois ai-je attendu quelque char, là-haut, dans le Kiosque-de-l'Azur!
Vers le sud, je regardais. Ici et là, des dunes blanches; le mûrier étendait son vert uniforme; des cabanes grises formaient des hameaux épars; près de la cataracte, guettait une bande d'échassiers.
Vers le nord, je regardais. Ici et là, des toits de cabarets; des feuillages épais couronnaient les monts; le riz ondulait au pied de la muraille; d'une chaumière voisine, s'élevaient les modulations d'un air de flûte.

(20) *Giang-Tân* : nom d'une place forte.
(21) *Zuong-Daï* : montagne célèbre; la tradition en fait la demeure de la déesse de l'amour. Un Empereur chinois, en songe, s'est vu une fois à Zuong-Daï avec la déesse de l'amour.
(22) *Tuong-Phô* : autrefois, dit la légende, un jeune homme, ayant trouvé une pêche d'une grosseur extraordinaire, la conservait précieusement dans sa chambre. Alors, une nuit, en songe, il se vit en sampan, sur le fleuve Tuong, avec une ravissante cantatrice.

Au levant, une volatile, égarée par la tempête, poussait des cris d'angoisse;
Au couchant, dans la rivière, des esquifs flottaient comme des feuilles.
De toutes parts il n'y avait que le ciel et la terre!
Où sont-ils, les champs de combat?
Et les forteresses, où sont-elles?
Hélas! je ne puis, avec un bâton, raccourcir les distances (23);
Je ne puis non plus, d'un châle, faire un pont (24)!
Peut-être finirai-je par être insensible comme la pierre (25);
Peut-être finirai-je par redescendre l'escalier sans pleurs!

V

Maître, puisse mon cœur trouver un écho en votre cœur!
Mon cœur est comme la fleur qui, vers le soleil, se tend;
Mais votre cœur est semblable au soleil qui se couche!
Le soleil qui se couche laisse flétrir la fleur.
La fleur se flétrit à cause du soleil qui se couche.
Flétrie, la fleur jonche les alentours des murs.
Dans la rosée, j'ai vu tomber la fleur!



Maintes fois, les efflorescences d'épidendre, dans la cour, ont été cueillies,
Et l'herbe sacrée, maintes fois, a embaumé les autels.
Maintes fois, vers les cieux, je me suis tournée :
Tantôt le Fleuve-d'Argent brillait, tantôt il pâlissait,

(23) *Avec un bâton, raccourcir les distances* : le magicien Phi-Truong-Phong avait le pouvoir de raccourcir les distances au moyen d'un bâton.
(24) *D'un châle, faire un pont* : c'est le privilège des fées, non des créatures humaines. (Voir *Mercure de France*, 15 avril 1938, p. 299, n. 4).
(25) *Peut-être finirai-je par être insensible comme la pierre* : Autrefois, une femme, à force d'attendre son mari au sommet d'une montagne, finit par se transformer en pierre.

Les nuages tantôt étaient légers, tantôt ils étaient sombres,
Et la queue de la constellation polaire, tantôt à l'est, tantôt à l'ouest, s'était déplacée.
Maintes fois la lune a éclairé mon oreiller,
Et maintes fois j'ai vu
la gelée couvrir les branches desséchées
et la bise glisser par-dessus les murs!

★

Maître, jadis nous étions toujours l'un près de l'autre;
Maintenant, pourquoi sommes-nous comme l'étoile-du-matin et l'étoile-du-soir?
Vous, à cheval sur la route qui se perd dans les nuages;
Et moi, traînant mes sandales sur le sentier envahi de mousse!
Le printemps n'apporte plus de nouvelle,
Puis s'en va le printemps.
Et si l'automne vient
C'est pour vanter la joie de sœur Chuc et de frère Nguu (26) qui traversent le Fleuve (27)!
Je hais le printemps,
Je hais l'automne.
La navette des saisons passe et repasse,
Et bientôt c'en sera fini de notre jeunesse!
Phan-Lang (28) lui-même — célèbre pour sa beauté — a dû vieillir,
Et la gracieuse Van-Quân (29), elle aussi, a dû perdre ses charmes.
Surtout quand on est femme et qu'on a le destin si mince :
Hier encore, fille pubère; demain hélas, veuve âgée!

(26) *Sœur Chuc et frère Nguu :* Chuc-nu et Thiên-Nguu (la Princesse de l'Empire du Ciel et son mari, le Gardien des Buffles célestes).
(27) Il s'agit ici du Fleuve d'Argent que les deux infortunés époux ne peuvent traverser qu'une fois l'an : le septième jour du septième mois. (Voir *Mercure de France*, 15 avril 1938, p. 302).
(28) *Phan-Lang :* jeune homme très beau; quand il sortait, femmes et jeunes filles lui jetaient des fleurs.
(29) *Van-Quân :* femme d'une beauté remarquable.

★

Ne voyez-vous pas les sarcelles dans la vallée?
Jamais elles n'ont hâte de se quitter.
Ne voyez-vous pas les hirondelles sur le toit?
Elles sont unies jusqu'à la vieillesse.
Et si les oiseaux, dans leur vol, joignent leurs ailes,
Les vers, dans leur grouillement, — frottent leurs têtes l'une contre l'autre.
Le saule, le nénuphar sont des végétaux :
Deux fleurs de saule se cherchent,
Deux pieds de nénuphars ont même racine.
C'est ainsi l'amour dans la nature.
Quant à nous, des montagnes nous séparent!
Maître pour une existence prochaine,
Je demande d'être avec vous
comme deux oiseaux joignant leurs ailes,
comme deux plantes joignant leurs rameaux.

HOANG-XUAN-NHI.

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Blaise Pascal : *Pensées*. Edition critique établie, annotée et précédée d'une introduction par Zacharie Tourneur, Editions de Cluny, 2 vol. in-12. — Pascal : *Pensées suivies des Ecrits sur la Grâce*. Texte établi, annoté et préfacé par Jacques Chevalier, Gallimard. — Jean Lemoine : *Les Des Œillets. Une grande comédienne. Une maîtresse de Louis XIV. Etude et documents*, Librairie académique Perrin. — Revues.

Des gens qui n'avaient aucune pratique de la paléographie se sont à travers le temps, aventurés dans l'inextricable fouillis de notes juxtaposées que présente le manuscrit original des **Pensées de Pascal**; ils ont prétendu nous fournir un déchiffrement exact de ce texte rempli d'embûches et que l'écriture de son auteur, nerveuse, hâtive, trépidante, encombrée de suppressions, de surcharges, de renvois rendait particulièrement difficile à clarifier; ils ont abouti à nous donner des à peu près auxquels on ne pouvait qu'à demi se fier. Déjà, en 1842, Victor Cousin, qui était pourtant un lecteur assez infidèle des grimoires du XVIIe siècle, protestait contre des réimpressions de cette œuvre à son avis parsemées de contresens et qui, par endroits, apportaient des interprétations plutôt que des copies réelles de certaines phrases et passages.

Les dictionnaires de paléographie, qui aident à élucider les abréviations et les formules d'actes anciens, ne secondent guère l'érudit qui cherche á comprendre un fragment obscur de littérature, de science ou de philosophie. Un mot mal lu par un pascalisant jouissant de quelque crédit a été indéfiniment mal lu par ses émules insoucieux de rendre intelligible le texte du philosophe. Ainsi se renouvelaient les réimpressions fautives des *Pensées*, bien que la librairie Hachette,

en publiant une reproduction en phototypie du manuscrit autographe, eût singulièrement facilité, à ses éditeurs et commentateurs successifs, l'étude à domicile de ce manuscrit.

Reconnaissons pourtant que quelques-uns, parmi ces éditeurs, les plus consciencieux, ont fait l'impossible, pour nous offrir un texte vraiment pur des *Pensées,* qu'ils ont découvert et, sans faux amour-propre, rectifié maintes de leurs erreurs primitives; mais précisons aussi que le don de lire des écritures diffuses n'appartient qu'à un petit nombre de personnes et que s'acharner à retrouver le sens réel d'un mot échappant à une sorte de divination n'aboutit généralement qu'à des résultats négatifs.

Ceci dit, il nous semble que M. Zacharie Tourneur compte aux nombre de ces paléographes qui reçurent du destin le don susdit. Quand M. Zacharie Tourneur publia, dans le *Mercure,* les curieux articles où il démontrait que les plus fameuses éditions des *Pensées* étaient remplies de bévues, d'incorrections, de lapsus, il se produisit un grand bruit dans le camp des pascalisants jusqu'alors plein de sérénité. On s'y prépara à entreprendre une croisade contre le redresseur de torts; mais celui-ci paraissait si sûr de lui-même, fournissait une argumentation si solide, appuyait ses affirmations sur une si forte logique que l'on n'osa, en définitive, le contrecarrer trop ouvertement. On se rappellera cependant que des controverses timides s'ouvrirent et que même, sur un certain mot « trongnes », inséré par les pascalisants, dans leurs ouvrages, à la place du mot « troupes » proposé par M. Tourneur, les premiers se rebellèrent avec indignation.

Ce vacarme s'est apaisé aujourd'hui. Les pascalisants ont humblement accepté, quelques-unes mises à part, les corrections à leurs textes de M. Zacharie Tourneur et celui-ci, depuis son intervention dans un domaine où on ne l'avait jamais rencontré, passait, avec juste raison, pour un maître en fait de paléographie. On attendait, en conséquence, de lui une édition nouvelle des *Pensées.* Il en a longtemps retardé la publication. Dans l'intervalle, il a lancé un curieux ouvrage : *Beauté poétique. Histoire critique d'une Pensée de Pascal et de ses annexes* (1) où il s'est efforcé de démontrer que son

(1) Melun, Editions R. Rozelle, 1933, in-8°.

héros, avant sa rencontre avec le jansénisme, s'était créé « un système philosophique... une conception générale de la nature des choses » sur lesquels s'appuya « sa jeune pensée ». Mais enfin la susdite édition vient de paraître en deux élégants petits volumes.

Elle est précédée d'une histoire des papiers laissés par Pascal et plus spécialement des papiers contenant les *Pensées*, histoire écrite sans vaines fioritures de style, mais fournissant les détails les plus circonstanciés sur leur destin et leur classement. On trouve également, dans cette introduction, un examen de toutes les réimpressions notables qui furent faites, à travers le temps, de l'œuvre pascalienne.

Pour établir son propre texte des *Pensées*, M. Zacharie Tourneur nous confie qu'il a, pendant quatre années, minutieusement étudié le manuscrit original de la Bibliothèque nationale et la copie ancienne de ce manuscrit, généralement laissée de côté par les éditeurs antérieurs, et que la confrontation de ces deux états de l'œuvre, ainsi que la comparaison des filigranes des papiers utilisés par Pascal, lui ont permis de se mieux guider dans le fatras d'énigmes laissé par le philosophe à sa mort.

M. Zacharie Tourneur s'est efforcé, non pas, à la vérité, de rendre son texte merveilleusement intelligible, mais de le rapprocher de l'ordre que Pascal lui avait donné, de lui « restituer, écrit-il, son caractère primitif d'œuvre inachevée, diverse, disparate, décousue, incohérente, de brouillon confus et hirsute ». L'intérêt principal de ce texte, annoté avec grand soin, consiste dans ce qu'il nous apporte, en grand nombre, des lectures plus sûres, probablement définitives, de mots jusqu'à l'heure présente mal reconnus et, par suite, dans ce qu'il rétablit le sens de maintes phrases restées incohérentes. On y rencontrera, de plus, quelques passages inédits qui avaient découragé la perspicacité des commentateurs précédents.

Tandis que M. Zacharie Tourneur mettait au jour ses deux petits volumes riches de leurs nouveautés, M. Jacques Chevalier publiait, de son côté, une nouvelle édition amendée des **Pensées de Pascal suivies des Ecrits sur la Grâce.** M. Jacques Chevalier s'est servi, et le déclare honnêtement, des le-

çons proposées par M. Tourneur, mais il n'a pas désiré laisser, comme ce dernier, à son texte une physionomie de brouillon informe. Il s'est évertué au contraire, par un classement des *Pensées* qu'il juge logique, de le rendre plus intelligible. « L'audace, nous dit-il, est grande, mais elle est belle. Est-elle légitime? » Oui, pense-t-il, puisqu'il s'y est abandonné. Il s'inspire, ce qui n'est pas nouveau, pour le classement susdit, du plan fourni par Filleau de La Chaise, lequel le tenait, à l'en croire, de Pascal lui-même.

Toujours est-il qu'entre le texte Tourneur et le texte Chevalier le contraste est vraiment surprenant. Nous ne déciderons pas lequel de ces éditeurs a raison. Tous deux ont agi de leur mieux. Tous deux ressentent, pour leur écrivain de prédilection, le même amour, plus réfléchi chez le premier, plus mystique chez le second. M. Jacques Chevalier voit en Pascal un être prédestiné à la grâce; M. Tourneur, un grand esprit assurément, mais un homme sans prédestination. M. Jacques Chevalier a écrit tout ce qu'il pensait ou imaginait de Pascal dans une biographie de celui-ci; il lui accorde à peine quelques mois de carrière mondaine, ce qui explique assez mal la merveilleuse connaissance de la vie que son héros témoigne dans ses *Pensées*. Nous apprécierions de lire une biographie de Pascal par M. Tourneur qui, peut-être, utiliserait sans préventions les actes notariés de l'écrivain et ferait de nouvelles recherches pour nous présenter de lui une image enfin humaine.

Ayant travaillé, ces temps derniers, avec ténacité, et en recueillant, comme d'ordinaire, le riche fruit de son travail, sur un sujet plus profane, M. Jean Lemoine nous apporte dans un volume intitulé **Les Des Œillets,** une abondante gerbe de documents inédits. On ne connaissait pas ou, du moins, on connaissait fort mal cette famille avant son intervention dans son histoire. Il a été amené à s'occuper d'elle par ses études antérieures sur Mme de Montespan.

M. Jean Lemoine croit fermement que Mme de Montespan n'a nullement trempé dans l'affaire des Poisons et depuis longtemps il s'évertue à le démontrer, combattant avec vigueur les affirmations et les hypothèses des historiens qui souhaitent compromettre cette dame délibérée devant la pos-

térité. Or, on a prétendu que, pour trafiquer avec sorcières et empoisonneurs, la maîtresse de Louis XIV utilisait les services de Mlle Des Œillets, sa suivante.

De cette demoiselle Des Œillets, personne, ce semble, n'avait retracé la carrière. M. Jean Lemoine, souhaitant nous donner d'elle un portrait complet, a été conduit inévitablement à mieux connaître sa mère, la célèbre actrice avec laquelle on l'a souvent confondue. De sorte que de l'une et de l'autre il nous fournit dans le même livre une image enfin réelle fondée sur des faits nouveaux et patents.

Alix Faviot épousa vraisemblablement en 1637 à Paris Nicolas de Vin des Œillets, lequel après avoir été comédien de campagne, faisait alors partie de la troupe de Mondory au Marais et tint peut-être un rôle dans la représentation du *Cid*. Aux environs de 1638, le couple, abandonnant la compagnie de Mondory, semble avoir mené une existence errante au cours de laquelle naquit leur fille Claude. Devenue veuve, Alix Faviot continua sans nul doute cette existence. On perd jusqu'en 1661 sa trace. A cette date, la comédienne est entrée dans la bande de Floridor et joue à Paris à l'Hôtel de Bourgogne où elle interprète, à la grande admiration des contemporains, les premiers rôles des tragédies de Corneille et de Racine. Elle incarna, en particulier, le personnage d'Hermione d'*Andromaque* de façon assez émouvante pour exciter les grands cris de Mme de Sévigné.

Après nous avoir fourni sur ses dons de tragédienne mille détails, M. Jean Lemoine nous découvre son intimité. Des trouvailles qu'il a faites dans les minutiers de notaire, il ressort que la Des Œillets était une maîtresse femme, attachée aux biens terrestres, experte à faire fructifier ses économies, soucieuse de bien placer ses trois enfants. L'un de ses fils deviendra commissaire des guerres, l'autre officier au Régiment de Champagne. Son testament montre qu'elle disposait à sa mort, survenue le 25 octobre 1670, de sommes assez importantes.

Sa fille Claude, née vers 1638, mena, ce semble, l'existence aventureuse de ses parents pendant son enfance et son adolescence. Avait-elle reçu une bonne éducation et quelque bel air? Sans nul doute, car, dès 1664, elle occupe une fonction

probablement de suivante dans une maison que M. Jean Lemoine n'a pu découvrir. Elle dispose déjà de quelques économies personnelles. Elle se frotte aux gens de cour. En 1669, elle est déjà entrée au service de Mme de Montespan et elle habite auprès de celle-ci aussi bien au Louvre qu'à Saint-Germain.

Selon M. Jean Lemoine, en 1670 Claude des Œillets aurait eu la charge secrète, avant Mme de Maintenon, d'élever les bâtards du roi et de sa maîtresse et elle reçut de Sa Majesté des dons importants, en particulier une place à bâtir à Versailles où elle fit élever une maison. A l'exemple de sa mère, elle sut merveilleusement accommoder ses affaires.

C'est vraisemblablement vers ce temps qu'elle partagea, avec Mme de Montespan, la couche de Louis XIV et fixa, dit un mémorialiste, « les amitiés du roi pendant un temps considérable ». On a peine à prendre en considération ce propos. Connaissant la jalousie et la susceptibilité de Mme de Montespan, on se demande, en effet, dans quelles circonstances la Des Œillets put remplir ses galants intérims. Le roi était-il attiré par sa beauté en un temps où il ne se contentait plus d'amours ancillaires? On l'ignore.

Toujours est-il que, de cette liaison secrète, naquit une fille, Louise de Maisonblanche, qui ne fut reconnue ni de père ni de mère, mais qui se disait ouvertement, du vivant même du roi, fille de celui-ci. Sa Majesté s'intéressa fort peu, ce semble, à cette héritière clandestine, mais, du moins, contribua-t-il à rendre indépendante et fortunée Claude des Œillets, laquelle quitta en 1677 le service de Mme de Montespan.

M. Jean Lemoine, dans son volume, étudie avec beaucoup de soin la participation de son héroïne à l'affaire des Poisons. Sans doute, la Des Œillets fut-elle contrainte de comparaître devant les instructeurs de cette affaire. Il semble que l'on n'ait relevé contre elle aucun grief sérieux et que le roi l'ait, en personne, lavée des accusations que Louvois s'efforçait de produire contre elle. Son rôle reste malgré tout assez énigmatique. Toute sa carrière, de 1669 à 1680, présente d'ailleurs de singuliers mystères que son biographe n'est pas parvenu à éclaircir.

M. Jean Lemoine publie, à la suite de son double travail, cent pages d'actes inédits dont quelques-uns intéressent l'histoire du théâtre.

Revues. — *Humanisme et Renaissance,* Fascicule II, avril-juin 1938. De M. J. Boussard : *L'Université d'Orléans et l'Humanisme au début du XVIe siècle;* de M. Léon Wencelius: *Le classicisme de Calvin;* de M. Robert Maréchal : *La Coche de Marguerite de Navarre;* de M. Jean Thomas : *Sur la composition d'un essai de Montaigne;* de MM. M. Franchon et G. de Boom : *Le changement de fortune de Michel Riz;* de M. R. Lebègue : *Marguerite de Navarre et le théâtre.* — *Revue de Littérature comparée,* avril-juin 1938. De M. C. D. Rouillard : *Montaigne et les Turcs;* de M. I. H. Radulescu : *Les intermédiaires français de Shakespeare;* de M. A. Maillet : *Dryden et Voltaire;* de M. R. Michéa : *Le Plaisir des tombeaux au XVIIIe siècle;* de M. D. O. Evans : *Une supercherie littéraire, le Werther français de Pierre Leroux;* de M. H. J. Pettit : *Shelley and Denon's;* de M. F. P. Smith : *Un conte fantastique chez Irving, Borel et Dumas père;* de M. H. Levin : *La citadelle de Parme, Stendhal et Benvenuto Cellini;* de M. P. Arrighi : *Leopardi et Pascal, note sur l'Infinito;* de M. A. R. Chisholm : *Le Symbolisme français en Australie, Mallarmé et Brennan.* — *Revue des Cours et Conférences,* 30 avril 1938. D. M. J. R. Carré : *Voltaire philosophe, l'homme et l'œuvre.* — *L'Intermédiaire des Chercheurs et curieux,* 30 avril 1938. De M. le Dr O. Baschet : *La maison de Talma à Brunoy;* de M. Marcel Baudoin : *Chevaux frus;* de M. Louis Bigard : *Gustave Bord.* — 15 mai 1938. De M. L. H. L.: *Sur quelques princes de Monaco.*

EMILE MAGNE.

LES POÈMES

Robert Ganzo : ***Orénoque,*** **s. n. d'éd.** — Fernand Perdriel : *les Enfants de la Nuit,* « la Presse à Bras ». — Roger Gaymard : *Feux de Paille,* « les Editions du Moghreb ». — Jean Tostel : *Votre Future Image,* librairie H. P. Livet. — Ilarie Voronca : *Amitié des choses,* « Editions Sagesse ». — Léon Franc : *Nel Mezzo del Cammin,* Bojardi, Marseille. — Hubert Hubac : *Incarnations,* « Editions du Trident ».

L'aventure du rêve poétique évoque quelque longue descente d'un de ces grands fleuves américains précipités des rocheuses Cordillères à travers une superposition de cascades et de catadupes pour s'éployer vertigineux aux détours perdus des forêts lourdes et silencieuses, s'interrompre à des brisants, s'écouler vers l'océan par un vaste delta de bras navigables et profonds. C'est en ce sens qu'il sied de prendre

le voyage tumultueux que, dans un poème inédit, retrace, succession de stances par huitains ou par quatrains, Robert Ganzo sur l'**Orénoque.** Un flottement indécis souvent comme en songe, une interprétation de la fiction et de la réalité, des allusions heureuses à des sentiments intimes, d'autres fois n'aboutissant qu'à des suggestions en quelque sorte en suspens ou moins efficaces. Presque partout une fermeté de la facture, une décision à faire état des surprises nées de la rencontre des mots, des syllabes, au gré du subconscient, une sorte, en somme, de surréalisme qui se gouverne, se limite, se contrôle, mais néanmoins ne cède guère à la séduction du rythme assoupli ou chant, que s'il ne contrarie pas un dessin préconçu de volonté et de sens. J'apprécie fort que le double but d'intellect en quête et de sensualité se définissent, par exemple, dans ces deux strophes :

Chasseurs de têtes, embaumeurs
d'images et d'amours aigries,
vous changeâtes en quelles fleurs
ces visages qui vous sourient?
Paisible éloignement! Cheveux
adoucis, yeux bienveillants, lèvres
qui vous offrez encore, feux
tièdes comme certaines fièvres!

Et comme tes lèvres, maîtresse,
quand jalouse de ma torpeur
tu n'apportais que tendresse.
L'homme a crié dans sa stupeur :
de l'or...
Pépites et pirogue
il te reste à les perdre aux dés,
Cependant que mon rêve vogue
parmi des arbres inondés...

Et il en va ainsi par des paysages d'Amérique suscités, à quoi se mêlent des paysages introspectifs jusqu'au jour d'extrême lassitude où, le poète le devra confesser, « mon rêve a perdu ses rameurs — et l'ombre couvre tes épaules », et alors « le rêve échoue — aux frontières imaginées ». La tentative fut hardie, cela compte déjà fort, mais le poète eût,

à mon sens, gagné en puissance et en séduction à rendre plus rigoureux, sinon l'instrument dont il se sert, mais l'appareil même du songe dont il est plein sans la magie fulgurante de l'imposer aussi à son lecteur si d'avance il n'y consent.

Il est rare, précieux et embarrassant, à la fois, de tomber sur un recueil de poèmes d'un sentiment si simple, si pur, si justement exprimé, que le critique, après en avoir éprouvé le charme, ne peut trouver que peu de choses à en dire. C'est le cas pour le livre de Fernand Perdriel, **les Enfants de la Nuit.** Il n'est pas un seul de ces courts poèmes qui ne soit tout à fait bien. C'est le moins, c'est le plus, également, qu'on en puisse répéter. C'est très bien. Les sentiments ne sont jamais superficiels, mais purs et sincères, ils s'expriment avec justesse, dans le plus parfait équilibre. Ils ne sont pas transcendants ou doués d'une force de débordement qui emporte l'assentiment. Que dire encore? Le métier est fin et sûr, la substance forte et cependant discrète. Citer quelques vers, on y accordera son assentiment pour peu qu'on soit doué de sensibilité poétique :

> Il ne faut jamais pleurer sur soi-même,
> Nous savons trop bien ce qui nous est dû,
> Et ta beauté folle, et rien n'est perdu,
> La vie est toujours avec ce qu'on aime.

Il en serait presque de même du livre exquis **Feux de Paille** par Roger Gaymard, si le préfacier Alphonse Métérié, averti des finesses d'intention et des réalisations parfois ironiques du poète qu'il présente, ne prenait soin, lui-même, de nous avertir que peu de recueils de vers « se prêtent moins à l'analyse ou à la paraphrase que ce bouquet fragile, subtil et nu, fait de courtes pièces sans titre, soupirs de l'âme, échos dormants des songes, étoiles tremblantes et scintillantes au ciel invisible des cœurs » ...C'est bien cela, et c'est aussi le brusque flamboiement de feux de paille en effet, qui illuminent en se consumant et qui, éteints bientôt, laissent au fond de l'âme quelque chose qui persiste de leur lueur brève :

> Ton amour est un oiseau noir
> à l'œil vif, aux plumes vernies,

tourterelle en robe du soir.
Mon amour est un peu terni.
C'est un oiseau blanc, qui poursuit
ton amour d'un rapide essor,
et nos deux amours se dévorent
comme les oiseaux dans la nuit.

De grandes qualités sont éparpillées à travers les poèmes que Jean Tortel a réunis sous le titre : **Votre Future Image,** qualités moins de facture ou de réalisation que de recherche et d'étude. Le poète parfois, Verlaine, Rimbaud, évoque un nom ou fait allusion à une œuvre, et c'est la marque du lieu où a porté l'influence d'un maître consulté. La plus grande partie du recueil est incertaine, confuse d'intentions, mais les intentions sont riches si la discipline manque trop, et l'on ne sait, le plus souvent, vers quel horizon on vogue. Enfin une dernière partie, sous l'appellation de *Poèmes du Jour et de la Nuit* met à profit ce que les années hésitantes ont pu concevoir de mieux, et nous tenons enfin, malgré un excès incontrôlé de laisser-aller verbal par endroits, une conquête de soi par un poète authentique. Destiné, nous le sentons, à une maîtrise certaine s'il s'attache à se dominer, à ne plus se laisser emporter par le hasard. Des morceaux, comme le pseudo-sonnet qui suit, dépassent de beaucoup la promesse :

Les risques, la douleur muette comme le sable,
Le sommeil le long des années profondes,
Puis l'écroulement des pierres au fond des combes
Et les ricanements des terrasses confortables,

Le sommeil de la tête creusant la table
Après l'effort qui creuse la terre et l'onde,
La sueur en auréole et les gouttes qui tombent
Lourdes et rondes comme les jours et les cadavres,

La pierre, la terre, le bois et les métaux qui crient
Sous l'étreinte des mains luisantes et vulnérables :
Les agneaux poussés hors du ventre qui crient dans l'étable!

Les enfants détruisent le château et rient.
Un peu de sommeil au fond de la barque des années,
Un peu de rire et de pain blanc pour finir la journée.

Si incohérentes que ces images et si heurté que ce rythme puissent apparaître, il y a, pour qui a lu les pages précédentes du recueil où des dons de beauté à chaque instant requièrent l'attention, un souci relatif de l'ordre, de la mesure, qui permettent d'augurer bien de l'avenir de Jean Tortel.

J'aime, dès le début du recueil **Amitié des Choses** d'Ilarie Voronca, découvrir ce parfait quatrain :

Si c'est avec amour que mes paumes caressent
Un visage ou un fruit ou le profil d'une source,
Ces contours s'habituent aux lignes de nos mains
Ils sont comme la sève dans les nervures des feuilles.

La fermeté de ces vers dispense des nécessités de la rime ou de l'assonance, de la stricte observance du compte des syllabes. Ce sont des vers. Peut-on souhaiter qu'un poète né à l'étranger observe mieux des règles traditionnelles discutées, répudiées par tant des nôtres, et ne vaut-il pas mieux qu'il ne tâtonne pas en vain et ne se perde pas à respecter des exigences dont la force ne lui saurait apparaître. Ce que Ilarie Voronca laissait abonder d'éloquence ou de flamme pathétique trop complaisamment nourrie s'est apaisé, discipliné à présent, et c'est un mérite qu'on ne saurait trop louer que de lui voir acquérir la qualité précieuse entre toutes les françaises, le goût de la concision précise, sans rien abandonner du sens pathétique, qui est au fond de chacun de ses poèmes d'à présent comme de ceux d'autrefois.

Nel Mezzo del Cammin, répète selon Dante le poète marseillais Léon Franc, *nel mezzo del cammin di nostra vita,* ce n'est pas au milieu d'une forêt sauvage et âpre qu'il se retrouve, c'est au bord d'un port mouvementé, coloré, vivant, où s'emmêlent tant d'activités diverses, modernes, aux souvenirs des beaux rêves ou des civilisations d'autrefois. Ils s'évoquent au gré du poète, non sans puissance, non sans charme, avec la fermeté de visions familières auxquelles on a beaucoup songé, et les vers où ils s'expriment sont sans mièvrerie, nerveux, chargés d'images, précis, lumineux.

Dans un *Art Poétique* qui est un des poèmes de ses **Incarnations,** Hubert Hubac légifère : « Surtout prends en horreur le vers pur en lui-même. » Par là, il montre qu'il n'est

point détaché des modes en faveur actuellement. On a cru assez longtemps, et assez sincèrement à cette faribole dénommée par des exégètes « la poésie pure » pour créer cette fiction du vers beau ou pur en soi à tel point qu'un poème ne puisse comme tel valablement exister que s'il est formé du groupement inaltérable de vers beaux ou purs. L'art ne consiste qu'en prodigieux élans qui s'appuient ou s'environnent de contrastes par quoi leur force est centuplée, et, dès qu'on scrute plus à fond, sur tout un obscur jeu de sacrifices et de renoncements. Le vers *pur* ne se distingue des autres que si on le compare et n'existe pas, indépendant. Il n'est pas de poète authentique qui ait fondé son œuvre sur la préoccupation, la recherche du vers pur; un vers est pur dans la proportion où il est d'une belle sonorité adéquate à sa signification, suggestif à l'esprit, satisfaisant à l'oreille et de rythme souple ou fort. Il ne manque pas grand'chose au vers par lequel Hubert Hubac proscrit le *vers pur* pour en constituer un, par lui-même, et, heureusement pour le jeune poète qui a conscience de son talent, nourri de saines lettres, de savoir, de réflexion, non moins que des apports réservés aux vrais poètes, imagination, sens du rythme, don du mouvement, et délicatesse secrète qui touche et emporte l'assentiment, plusieurs de ses brefs poèmes, quelques-uns des plus longs, où l'entraîne parfois à trop développer ses thèmes un goût du pathétique verbal, plus d'un beau vers, plus d'un vers pur s'y décèle au milieu d'un ensemble qui le soutient, qui l'explique, et qui charme. *Incarnations* est, je crois, un volume de début; il s'y remarque aisément un ton dégagé et personnel, dont on peut beaucoup attendre.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Jean-Paul Sartre : *La Nausée*, Gallimard. — Charles-Henry Hirsch : *L'œil du ministre*, Mercure de France. — Maurice Guierre : *Seul maître à bord*, Tallandier. — Pierre Lafue : *La voleuse*, Editions de France. — Henri Bosco : *L'âne culotté*, Gallimard. — Pierre Morizot : *Les Brumes du Destin*, Denoël. — Jean Fréville : *Pain de brique*, Flammarion.

Je sais : on reprochera au roman de M. Jean-Paul Sartre, **La Nausée,** d'être d'inspiration philosophique, c'est-à-dire

d'exprimer trop directement les vues de l'esprit de l'auteur. Mais il s'agit, ici, d'une sorte de journal ou de confession, à travers quoi un homme se cherche. M. Sartre a pris soin d'écrire son livre à la première personne, et, dès lors, les dissertations mêmes sur la vie et l'humanité lui étaient permises. Le tout est de savoir si ces dissertations sont didactiques ou pédagogiques, autrement dit fastidieuses, parce que hors de propos dans un ouvrage romanesque, ou si elles sont vivantes. Eh bien, pas un instant on n'éprouve de l'ennui ni de la fatigue, en lisant *La Nausée,* étant donné que tout s'y développe en fonction du tempérament de son héros. Antoine Roquentin, qui s'est fixé à Rouville (?) en Normandie, pour écrire l'histoire d'un aventurier du XVIII[e] siècle, M. de Rollebon, ne se livre pas à de pures spéculations dans l'abstrait. Il est en contact avec les habitués de la bibliothèque où il se documente; il fréquente un café médiocre. Il a voyagé : il possède un lot important de souvenirs, et il a aimé. Voilà matière à sensations autant qu'à ruminations. Grâce aux unes et aux autres, nous serons initiés à la métamorphose singulière qui s'accomplit en lui, et qui fait qu'en proie à un insurmontable dégoût des êtres et des choses, devant la révélation de l'Existence, il aspire à une sorte d'anéantissement nirvanique. Son processus philosophique n'est pas sans analogie avec celui de Schopenhauer, nourri, comme on sait, de doctrines hindoues. La brutalité, pis : l'*absurdité* de la vie inconsciente — du vouloir-vivre — lui répugne à un point qui atteint à l'horreur physique. Sa sensibilité au supplice lui fait éprouver une sorte de vertige auquel il n'échappera, en définitive, que par la création artistique (l'art étant le contraire de la nature), que par la conviction que l'homme vraiment digne de ce nom ne saurait avoir d'autre rôle que de porter témoignage. C'est un disque américain — toujours le même : *Some of these days* — qui, en se déroulant, lui révèle la vérité. L'homme, si misérable qu'il ait été, qui a composé la musique de ce disque, a pris conscience de lui-même, et a laissé trace de son passage... « Le monde des explications et des raisons n'est pas celui de l'existence. » En somme, Roquentin se livre à une expérience mystique ou pré-mystique, analogue à celle de

Marcel Proust. Il retrouve le temps, à sa manière. A défaut de recourir à la religion, tout court, il demande à l'art d'être l'équivalent d'une religion, et son cas mériterait d'être classé par M. Ernest Seillière. Peu importe le remède qu'il choisit. (« Que la vitre soit l'art, soit la mysticité... ») Ce qui nous émeut, c'est le sentiment de solitude qui l'envahit, lui emplit la bouche d'un goût de cendres, et lui donne, enfin, « la nausée »... Le problème posé par les angoisses de Roquentin est essentiel. Il émane des profondeurs. Quand on est *désaccordé* à un point tel que cet homme, il faut à tout prix trouver le salut par en haut, pour échapper au suicide. Je vous assure qu'on n'a pas envie de rire, encore moins de hausser les épaules en lisant *La Nausée*. C'est une des œuvres les plus âpres, les plus pathétiques que j'aie lues depuis longtemps; et c'est l'œuvre d'un écrivain : brutal, cynique, certes; mais jamais vulgaire. Quelle évocation que celle du « Rendez-vous des Cheminots », le café où Roquentin va s'acagnarder! Et quel portrait que celui de l'Autodidacte, ce pauvre diable qui lit tous les livres par ordre alphabétique! Roquentin essaye de recréer en lui l' « individu ». Il veut refaire, à lui tout seul, l'espèce que l'être social submerge et détruit. Avec une ivresse délirante, au rebours, l'Autodidacte s'abandonne à la douceur de se fondre dans l'« l'humain », malgré le vice qui lui confère une manière d'originalité. L'Autodidacte croit aux hommes; c'est un humanitaire... Les pages où M. Sartre parle des gens qui aiment les hommes, proclament leur foi dans les hommes, m'ont rappelé celles que Nietzsche consacre aux socialistes. Elles ne sont pas d'une ironie moins vengeresse. M. Sartre excelle, en outre, à exprimer, d'un trait, la misère de nos instincts, des situations où ils nous engagent. « Cela ne vous fait rien que je garde mes bas? », demande à Roquentin la caissière avec laquelle il essaye d'endormir sa douleur « sur un lit hasardeux »... Cela le change de la préciosité de son ancienne maîtresse, qui rêvait de créer des moments parfaits...

Il est bon, parfois, de grouper ses lectures. Celle du roman de M. Charles-Henry Hirsch, **L'Œil du ministre,** prend le caractère d'une illustration exemplaire, quand on vient de

terminer le récit de M. Sartre. Indépendamment de ses qualités propres, qui sont grandes, il acquiert, à ce rapprochement, le mérite de nous renseigner sur le destin d'un homme public, et par conséquent de ces humanitaristes pour qui le héros de *La Nausée* nous disait sa pitié, sinon son dégoût. Dans l'Excellence que dresse en pied M. Hirsch, sur le seuil même de son livre, nous reconnaissons tout de suite Aristide Briand. Sans vouloir écrire un roman à clé — car je ne sache pas qu'il faille chercher des allusions à des événements véritables que les initiés se chuchotent à l'oreille, dans les circonstances de son récit — M. Hirsch ne nous laisse aucun doute quant à la personnalité du modèle qu'il a choisi. Laissons les amours qu'il lui attribue, l'attentat auquel il l'expose : il a modelé ses traits avec sympathie; mais sa probité (son dévouement absolu à l'objet) a voulu qu'il ne réussisse, ce faisant, qu'à nous convaincre de la vanité du rôle joué par le personnage. Terredu a tous les caractères de l'homme politique honnête (ce phénomène existe), et même, si l'on veut de l'honnête homme, tout court — à la complaisance près. — Il n'est pas moins d'une inutilité qui saute aux yeux. Une voix, des gestes, voilà tout. Un robot? Non; il est humain, sympathique. Mais c'est un idéologue. La meule à laquelle il est attelé, comme Samson, tourne à vide; elle ne moud rien. Elle écrase des idées-baudruches, remplies de vent. Laissons cela. L'admirable est que M. Hirsch ait réussi à nous intéresser à Terredu par mille détails qui, dans leur familiarité, le cernent étroitement. Familiarité n'est pas assez dire : trivialité conviendrait mieux; car, disciple de Balzac en cela, malgré son style tendu, M. Hirsch n'a pas la faiblesse d'embellir son héros pour nous le rendre séduisant. Il pose la loupe sur ses verrues; il sait que toutes ses petitesses ou ses laideurs ou ses ridicules se fondront dans l'impression de force qui se dégage de l'ensemble de sa personne. Terredu nous représente un Briand plus vrai que nature, quoique romancé. Voilà le miracle de l'art. *L'Œil du Ministre* est à l'apôtre de la paix ce que *L'astre noir* de M. Léon Daudet est à Victor Hugo; *Le Soleil des morts* de M. Camille Mauclair, à Mallarmé. Je ne lui fais pas un mince éloge, en disant cela.

Dans son nouveau roman, **Seul maître à bord,** M. Maurice Guierre étudie, avec beaucoup d'intelligence et de force, un problème que je n'ai pas souvenir d'avoir vu traiter avant lui. Ce problème est celui de l'évolution imposée aux commandants de nos unités navales par la modernisation de la marine. La machine peut-elle suppléer le chef? Le chef doit-il sinon se fier tout entier à elle, du moins lui abandonner une part de sa responsabilité; le meilleur — le plus noble — de son autorité? Problème essentiel, comme on voit, et qu'illustre, ici, une catastrophe terrible. M. Guierre, en vrai marin qu'il est (c'est-à-dire en homme de conscience) conclut, comme bien l'on pense, qu'autour du navire, il y a la mer, et que l'on ne saurait naviguer qu'on ne connaisse celle-ci à fond. Elle représente l'immuable, l'éternel, tandis que les machines ne sont que le contingent, le transitoire. M. Guierre n'admet donc pas que le chef se soustraie le moins du monde à la charge morale qui pèse sur lui. Qu'il s'adapte, soit, il ne saurait s'en dispenser; mais qu'il n'abdique pas. *Seul maître à bord,* par la conviction qui l'anime, est un livre digne de son sujet. Rien d'artificiel, encore moins d'artificieux, dans ce récit. Des personnages peints d'après nature, et qui ont du relief. Au surplus, telles circonstances de *Seul Maître à bord* (la mutinerie de la Mer Noire, par exemple) se réfèrent, sans doute, à la réalité la plus pathétique.

Dans sa simplicité, ou peut-être à cause de sa simplicité, le roman de M. Pierre Lafue, **La Voleuse**, est fort émouvant. M. Lafue nous conte l'histoire d'une malheureuse à laquelle les circonstances ont été, dès l'enfance, défavorables, et qui, à cause d'un mauvais départ a vu sa vie irrémédiablement gâtée. On imagine les généralités qu'un écrivain humanitaire (nous voilà au rouet) aurait pu déduire de ce cas particulier. Pour avoir dérobé un pain, rappelez-vous ce que devient Jean Valjean, les revendications qu'il incarne dans *Les Misérables.* Nadia vole, aussi, toute jeune, parce qu'elle a fui sa famille, ou les gens suspects qui lui servent de parents, et parce qu'elle a faim. Mais, moins ambitieux que Victor Hugo, M. Lafue n'ébranle pas au nom de son héroïne les colonnes sociales. Il ne nous fait que plus sérieusement réfléchir aux imperfections d'un monde où des misères telles que celles

de Nadia sont possibles. C'est un romancier fort correct. On lui en sait gré.

M. Henri Bosco a des dons charmants de conteur; mais pourquoi les gâte-t-il par je ne sais quel désir d'« obscurisme », qui surprend d'autant plus de sa part, que sa langue est plus limpide? Le début de son nouveau récit, **L'âne culotté,** qui évoque un petit bourg provençal, est un enchantement. Quelle fraîcheur dans les impressions de son jeune garçon! Et quel mystère, aussi, mais transparent, « en pleine lumière », tiré des choses elles-mêmes, de l'âme qui les réfléchit! Par malheur nous tombons de ce réalisme ravissant en plein fantastisque. Déconcertés, nous perdons pied. C'est que le passage s'effectue trop brusquement d'un monde dans un autre. En anglais, il eût été possible. En français, il nous faut des transitions plus lentes ou des dégradés plus nuancés. N'importe. M. Bosco est un artiste; il est permis d'attendre beaucoup d'un talent comme le sien. Ce poète est capable de nous donner un livre digne de *Sylvie* ou des contes de Paul Arène, le jour où il ne cédera pas à la tentation de se singulariser.

Avez-vous lu *Un caractère,* de Léon Hennique? Le sujet de ce roman est l'histoire, très émouvante, d'une réincarnation. M. Paul Morizot l'a repris dans **Les Brumes du Destin,** mais en se plaçant sous l'angle du catholicisme. On sait qu'il s'en est fallu de peu pour que l'Eglise admît la possibilité, non des métempsycoses, mais des renaissances... Encore aujourd'hui, certains croyants ne laissent pas de tirer des déductions favorables à la théorie des vies successives, d'un texte sacré comme celui-ci : « Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père ». Mais, pour en revenir à M. Morizot, il entoure son récit de circonstances qui en favorisent la crédibilité. Il est ingénieux, minutieux, et il intéresse. Il fait même réfléchir, sinon rêver.

Avec une application pointilleuse, tâtillonne et têtue, qu'il met au service d'une idéologie, M. Jean Fréville nous présente dans **Pain de brique** un tableau des grèves d'occupation, de 1936. Il y a un meneur étranger et un patron qui louvoie, comme ils font tous. Les ateliers sont décrits par le

menu, à grand renfort de termes techniques ou argotiques. C'est un document, copieux, précieux; ce n'est pas un roman.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Ruy Blas. Cinq actes de Victor Hugo, à la Comédie-Française.

Dans un charmant et substantiel article du *Temps,* publié au moment de la reprise à la Comédie-Française de **Ruy Blas,** Emile Henriot nous a récemment rappelé que Victor Hugo avait primitivement destiné à Juliette Drouet le rôle de la Reine. Mais les diligentes intrigues de Mme Hugo le firent retirer à la jeune femme, qui était sa rivale depuis cinq ans déjà. Celle-ci en fut-elle cruellement déçue? Dans son amour-propre, probablement, mais, dans son sentiment d'actrice, il est permis d'en douter. De tous les rôles que Juliette ait joués au cours de sa brève carrière dramatique, le seul dont le souvenir soit venu jusqu'à nous est celui de cette princesse Négroni qui paraît au dernier acte de Lucrèce Borgia pour prononcer neuf répliques. Neuf répliques, les rôles de si peu d'étendue réclament rarement des artistes de premier mérite et il ne semble pas en effet que Juliette en ait eu d'autres que sa beauté, qui était alors éclatante.

A vrai dire le théâtre n'était pour elle qu'un alibi. En l'abordant, cette jolie fille avait changé de classe. On peut même dire qu'elle avait eu par là un sensible avancement. C'est au sculpteur Pradier qu'elle le devait. Où et comment l'avait-il connue? Les historiens de Juliette Drouet l'ignorent ou le taisent. La vie de cette femme contient en effet une période obscure, une terre inconnue, qui s'étend de 1822 à 1825, entre ses seize et ses dix-neuf ans. A seize ans, Juliette est renvoyée du couvent des Bernardines-Bénédictines, où elle avait été placée six ans plus tôt par son oncle Drouet, le seul être qui s'occupât de son enfance orpheline. Les raisons de cette expulsion demeurent, elles aussi, dans l'ombre. Que dès sa première jeunesse Juliette n'ait pas marqué de goût pour la vie religieuse où l'on pensait la diriger, je le crois; mais qu'on n'ait pas même attendu la fin de son instruction pour se séparer d'elle, voilà qui semble indiquer quelque chose de plus caractérisé qu'un manque de vocation. Quoi qu'il en

soit, sans que rien relie sa vie antérieure à la nouvelle, on la trouve en 1825 dans l'atelier de Pradier. D'aucuns se plaisent à dire qu'elle y est son élève. En réalité, elle lui sert de maîtresse et de modèle.

De ce que fut cette liaison, à défaut de documents écrits ou de confidences, il demeure un charmant témoignage. C'est la suite de statuettes que Pradier modela d'après la jeune femme. Elles forment dans son œuvre une série unique, tant par son gentil réalisme que par son agrément familier. On a l'impression en les voyant que le sculpteur a installé dans un coin de son atelier une fillette sans logis et qu'elle vit chez lui comme un animal apprivoisé dont il considère les folâtres ébats avec un amusement sensuel. Il la saisit dans ses attitudes de tous les jours, quand elle enfile sa chemise en prenant soin de ne pas déranger l'ordre compliqué de sa coiffure nattée, quand elle tire son bas, quand elle se promène en chemise autour de lui, quand, en chemise et en jupon, elle repasse son bonnet et aussi quand, frissonnante de volupté, elle gît étendue parmi les coussins d'un divan. Grâce à Pradier, nous voyons une Juliette intime qui ne se révèle nulle part ailleurs; nous connaissons son linge comme sa beauté, qui nous est aussi chaleureusement révélée que celle d'Alice Ozy par Chassériau. Nous voyons ses beaux pieds, chantés plus tard par Olympio quand aux Metz cette femme qui, de sa vie de modèle, avait conservé l'habitude de se déchausser facilement, marchait jambes nues dans l'eau : *Elle était décoiffée, elle était déchaussée...* Un parfum d'amour s'exhale de ces statuettes, librement improvisées comme des croquis statuaires, mais c'est un amour léger, un amour amusement, superficiel et passager et auquel la naissance d'un enfant ne parvint pas à conférer de solidité. Pradier était inconstant, plus voluptueux que passionné, et d'ailleurs, si quelqu'un savait d'où venait Juliette, c'est bien lui, puisqu'il l'en avait sortie. Il ne faut pas oublier que c'est sur sa beauté physique que son attention s'était d'abord fixée. Il se connaissait en la matière. C'était sa spécialité et il aurait lui aussi pu dire qu'Apollon se promène dans la rue. Il suffit de l'y distinguer. C'est ce qu'il savait faire, et Vénus pareillement. On peut donc supposer que ce qu'il connut et apprécia d'abord de Juliette, c'est son

corps, soit qu'il l'ait remarquée au marché aux modèles, soit dans quelque autre lieu où la beauté se montre nue. Pradier n'avait rien d'un prince Nekhludov : Juliette à ses yeux appartenait à la catégorie des femmes qu'on n'épouse pas.

D'ailleurs Victor Hugo dut savoir plus tard, lui aussi, ce fond des choses. C'est tout cela qui provoque en lui cette émotion qui s'exprime de tant de façons. Juliette dut être pour lui Fantine aussi bien que Cosette. C'est à cause d'elle qu'il eut tant de pitié pour la fille de joie. Le pathétique des fameux vers de 1835 sur la femme qui tombe ne s'expliquerait point s'il n'était motivé que par des galanteries. Il savait *sous quel fardeau la pauvre âme* avait succombé. Et quand Juliette parlait du *ruisseau* d'où l'amour d'Hugo l'avait tirée, on ne peut croire que ce mot ait signifié par métaphore la scène de la Porte-Saint-Martin où resplendissait la Princesse Négroni, ni l'appartement où le prince Demidoff l'entretenait, ni même l'atelier de Pradier où elle repassait ses bonnets entre deux séances de pose. Quel chemin depuis le jour qu'elle y était entrée jusqu'à celui où elle frappa les yeux d'Hugo! Or ce chemin, c'est grâce à Pradier qu'elle le parcourut, c'est lui (le premier homme dont le nom — nom qui compte — soit inscrit dans la biographie de cette jolie femme) qui d'un modèle fit une théâtreuse. Il lui procura des engagements, la nantit d'une mère, puis il suivit de loin la carrière qu'elle menait, en s'occupant de l'enfant qu'ils avaient eu ensemble, autant que le lui permettaient les conditions de son existence, qui était difficile et bohémienne elle aussi. Il est donc légitime de dire que c'est Pradier qui mit Juliette en état de se trouver un jour sur la route de Victor Hugo. Mais il ne lui appartenait pas de lui donner du talent.

Je pense que Victor Hugo aurait pu lui en donner. Son amour opéra en cette femme une telle métamorphose qu'on s'étonne qu'il n'ait pas ajouté ce dernier miracle à tous ceux qu'il accomplit. Ce miracle d'amour est tel que je ne puis comprendre le sentiment qui pousse les historiens de Juliette à déguiser en beau ses débuts et à redouter pour elle un excès de bassesse primitive. Je pense au rebours, et que plus Juliette sera venue de loin à cet amour rédempteur, plus éclatante sera la rédemption. Mieux aura été conditionnée la

boue, la fange, dont un rayon de soleil (ou d'amour) aura aspiré l'eau pour la restituer à sa *splendeur première,* plus ce soleil aura de gloire. Qu'il n'ait pas eu la chaleur communicative nécessaire pour insuffler du génie dramatique dans l'argile qu'il avait repétrie, on le regrette un peu. Il aurait été beau que Juliette créât *Ruy Blas*. Le rôle de la reine n'est pas extrêmement difficile. Victor à cette époque devait être en état d'imposer une interprète de son choix à un directeur de théâtre. S'il n'insista pas pour défendre celle qu'il avait d'abord voulue, est-ce parce que sa jalousie redoutait de voir sa maîtresse remise par un succès dans une place qu'il ne souhaitait point qu'elle occupât? Préférait-il la maintenir obscurément dans sa chambrette de la rue Sainte-Anastase plutôt que de la voir assaillie dans sa loge par tous ceux qui s'arrogent le droit de venir aduler une comédienne triomphante? Il estimait sans doute que la gloire de lui appartenir devait suffire à Juliette. Somme toute, elle le pensait aussi. En sorte que tout le monde était content.

PIERRE LIÈVRE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Pius Servien : *Le langage des sciences*, n° 592 de la Collection « Actualités scientifiques et industrielles », Hermann. — Régis Messac : *La révolution culturelle,* « Nouvel âge », 6 bis, rue de l'Abbaye.

Le fait vaut d'être noté : en notre atmosphère de dénigrements systématiques et de contre-vérités, dont la science est si souvent en butte, un éminent philologue roumain, Pius Servien, dans un remarquable ouvrage, **Le langage des sciences,** met les choses au point. Il s'y étonne notamment de l'impéritie à peu près générale des linguistes :

Les mathématiques étudient des faits de langage. Il est curieux de remarquer, en passant, que les linguistes les plus consciencieux, ceux auxquels la connaissance de plusieurs douzaines de langues ne suffit pas, croient de bonne méthode de se détourner et de détourner de ce domaine capital de la linguistique (p. 21). L'ancienne opposition « prose-poésie » résulte d'une analyse tout à fait élémentaire, effectuée par des esthéticiens rudimentaires il y a plus de deux mille ans (p. 82).

Suivant une classification, destinée à devenir classique, l'auteur oppose le langage lyrique et le langage scientifique.

Le langage des sciences « pose des problèmes de style...; le langage lyrique n'en pose pas, le contenu d'une page lyrique ne pouvant être donné que d'une seule façon » (p. 34); c'est le domaine de cette pseudo-technique qu'est la morale, et de ce non-sens qu'est la métaphysique (1) :

La métaphysique, et la morale qui la suit, continue à errer à travers les siècles, sans trouver la terre ferme; les meilleurs génies se proposent pour la guider; mais chacun préconise une direction différente, et leur querelle ne se termine jamais (pp. 44-45). Loin d'être le domaine des fondements de la pensée, la métaphysique est seulement celui des termes vagues, ne servant qu'à parler, et non à découvrir la vérité. D'où l'impression de poèmes manqués (2) ou de science manquée, donnée à tant de gens par la métaphysique... Dès qu'elle devient rationnelle, elle perd son nom de métaphysique, pour devenir mécanique, physique, médecine (p. 54). [La métaphysique est] la zone irrésoluble de la nébuleuse philosophique (p. 59).

Le langage scientifique est, au contraire, « l'hygiène de la pensée » (p. 42) :

Considérons un mémoire scientifique quelconque, de physique mathématique par exemple. Après qu'on en a lu la première phrase, on lui trouve un sens déterminé; un et non plusieurs. L'auteur de ce mémoire, et ceux qui le lisent, l'entendent tous dans le même sens (si la rédaction n'est pas fautive, et si les lecteurs comprennent). Et ainsi jusqu'à la fin du mémoire (p. 12). Au langage des sciences appartient tout ce qu'on peut numéroter : des sens tels que *triangle, chien, égal, intégrer,* ainsi que leurs combinaisons, peuvent toujours être atteints par un numéro d'ordre. Inversement un sens de *Dieu* ou *aimer* ne se numérote pas. On peut numéroter l'étiquette, le mot servant à évoquer la plage continue; on ne peut en numéroter tel ou tel sens (p. 32).

Et Pius Servien conclut (p. 25) pertinemment que la langue universelle, « dans son existence implicite, se confond avec le langage des sciences ».

(1) « Il y a un lyrisme fondé principalement sur la recherche de la beauté locale (Mallarmé, etc.) Il y en a un autre où la beauté d'ordre intervient beaucoup plus (Bossuet, Racine, Pascal). Les mathématiques permettent seules un lyrisme fondé exclusivement sur la beauté d'ordre » (p. 37).

(2) La métaphysique bergsonienne.

§

La même tendance se révèle chez un autre linguiste, Régis Messac, que nous avons déjà cité à diverses reprises (3) et qui enseigne les langues mortes dans un lycée normand. En quelques pages très nourries, intitulées **La révolution culturelle,** il vient de stigmatiser la maladie contemporaine, principale responsable de la « crise » où l'humanité se débat : la défense d'une rhétorique creuse au détriment de la pensée claire et objective.

L'auteur débute en empruntant des phrases très profondes au *Christianisme antique,* de Charles Guignebert :

La culture du temps des Césars demeurait presque exclusivement littéraire. Des deux disciplines que suivait un jeune homme instruit, pour parfaire son éducation, l'une, la rhétorique, ne prétendait lui enseigner que l'art d'assembler les idées et les mots; l'autre, la philosophie, qui tendait à lui dévoiler le monde, à lui donner l'explication de la vie, à fonder les principes et les règles de la morale, ne s'appuyait sur aucune science positive. Le sens de l'expérience démonstrative, que le génie grec avait jadis pénétré, s'était perdu, et l'on répétait, comme vérités de fait, quantité d'absurdités qu'un instant d'examen attentif eût ruinées. D'un côté, un empirisme incohérent, et, d'autre part, de pseudo-doctrines... purement arbitraires.

La situation actuelle s'est à peine modifiée : « le *vulgaire* comprend l'immense majorité des gens dits cultivés » (p. 4), et ce sont les mêmes personnages, qui glorifient « le caractère désintéressé » de l'étude des langues mortes et qui, en face de n'importe quelle question scientifique, répètent le sempiternel : « A quoi cela sert-il? » que ridiculisait jadis Henri Poincaré.

Ce qu'on appelle encore actuellement *culture,* en France surtout, est un système bâti presque entièrement d'après les modèles gréco-latins. Et ceux-ci reposaient sur l'activité linguistico-littéraire... Une citation latine, fût-elle placée à contresens, ne messied pas à un grand bourgeois. La « science » juridique n'est que finasseries autour de certains mots et de certaines phrases; et bien souvent encore, le médecin tire le plus clair de son prestige des noms

(3) *Mercure de France,* 15 avril 1936, p. 376; 15 mai 1936, p. 143; 15 juillet 1936, p. 384; 15 avril 1938, p. 433.

étranges, préférablement grecs et latins, qu'il sait donner aux maladies (p. 3). Notre langue, notre culture, notre philosophie est faite de mots qui ne veulent plus rien dire. Loin d'exprimer nos connaissances, les mots servent à masquer notre ignorance. Ignorance que peut-être, à l'origine, on espérait provisoire. Le mot indiquait — ou aurait pu indiquer — des recherches à faire, non des résultats acquis. Mais, la connaissance progressant, on s'est aperçu que la classification avait été mal faite, qu'on avait créé des cases inutiles, destinées à rester éternellement vides; que, par contre, il manquait des cases indispensables et que d'autres n'étaient pleines que de mirages. Autrement dit, la philosophie actuelle est encombrée — ou même constituée — de problèmes apparents, qui n'ont leur origine et leur raison d'être que dans une mentalité désuète, embaumée dans les mots de la langue comme une momie dans ses aromates (p. 5).

Et l'auteur s'étend sur cette « fausse monnaie intellectuelle » qu'est la rhétorique, la magie des mots :

On voit ce que peut être cette littérature, *pièce maîtresse de la culture périmée :* un mélange confus d'aperçus incomplets, de vérités fragmentaires et d'erreurs grossières, de grossières approximations, d'intuitions hasardeuses et d'effusions enfantines. Chaque mot étant inexact, doit être corrigé et précisé par d'autres mots, non moins inexacts. On pourrait dire que la littérature est l'art de préciser l'idée qu'on se fait de choses mal connues, en les comparant à d'autres choses également mal connues.

Il est fréquent (4) de voir la conception scientifique du monde, opposée à sa présentation littéraire. L'une serait sèche et aride et toujours incomplète; l'autre, charmante et vivante, toujours riche et pleine, et abondante en « vues » qui dépasseraient ou devanceraient les découvertes scientifiques. Combien de vieux humanistes, qui d'ailleurs ne connaissent rien à rien, et croient dur comme fer que l'atome est une particule indivisible (5), vous répètent en branlant le chef : « Rien de nouveau sous le Soleil! Tout est déjà dans les Anciens... » (p. 4). En fait, l'ignorance de l'homme primitif était sans bornes — et celle de l'homme de l'âge littéraire presque égale, — et le langage (6) est le répertoire de ses erreurs et de ses

(4) *Mercure de France*, 15 juillet 1936, pp. 379-384.

(5) « Pour eux, c'est clair, puisque *atome* vient du grec : alpha privatif, et *temnô*, je coupe, *tomé*, coupure. Cette preuve leur paraît irréfutable ».

(6) Le « langage lyrique » de Pius Servien. S'ils n'avaient forgé un langage *à eux*, les savants auraient « éternellement piétiné sur place, comme les littérateurs » (p. 5).

ignorances (p. 5). Il faut mettre tous ces vieux cadres au rancart. Plus de latin, et même, autant que possible, plus de langues modernes. Plus d'heures interminables consacrées à scruter les dessous de la « langue maternelle », car c'est là une *spécialité*, la philologie, qui ne saurait trouver véritablement sa place que beaucoup plus tard dans le cours des études (p. 10). A ce moment, la littérature, si elle existe encore, prendra sa place parmi les autres arts d'agrément, comme la dentelle au crochet, la pyrogravure et le macramé (p. 12).

Il nous faut, de toute nécessité, secouer « le lourd héritage du passé », qui nous accable et nous empêche de progresser :

L'instinct religieux, que l'on attribue généreusement à l'espèce humaine, n'est qu'une formule creuse. Il y a eu des religions dans le passé, parce qu'elles correspondaient à certains besoins, relevant de certaines particularités de groupements sociaux... A la poésie, à la littérature, à la religion, succéderont au premier rang la science et la technique; à une morale individualiste et irrationnelle, justifiée par un dieu mythique, succédera un vaste et chaleureux sentiment de solidarité humaine (p. 13).

Poursuivie dans ses derniers retranchements, la rhétorique a constamment reculé depuis la Renaissance. L'anthropomorphisme voulait, il y a quelques siècles à peine, placer la Terre au centre du monde; les spiritualistes ont fini par abandonner complètement la matière et partiellement la vie; ils se réfugient aujourd'hui dans l'âme. Position précaire et intenable, en contradiction avec tout ce que l'être humain a pu acquérir de vérité :

Les progrès de la science nous amènent à croire que l'homme n'est la mesure de rien : ils nous incitent à connaître les autres et l'Univers, si nous voulons nous connaître nous-mêmes. C'est la connaissance du monde extérieur qui nous permettra de savoir un jour quelque chose du « monde intérieur »; c'est la science du tout qui nous donnera la mesure de l'homme (p. 6).

Ainsi, dans deux directions parallèles, un philologue roumain, Pius Servien, et un agrégé de grammaire, Régis Messac, se font les apôtres convaincus du *scientisme intégral*, seul remède efficace contre les difficultés qui assaillent l'humanité d'aujourd'hui.

MARCEL BOLL.

SCIENCES MÉDICALES

Une chanson de geste de la Science. — Docteur Louis Chauvois : *D'Arsonval. Soixante-cinq ans à travers la science.* Editions J. Oliven. 80 fr.

J'ai rarement pris plus de plaisir à lire un livre de science. Et je voudrais, pour l'honneur de notre pays, que le tirage de celui-ci, limité à mille exemplaires, se montrât rapidement insuffisant. Le savant qui, négligeant tous les titres dont n'a que faire une personnalité géniale, signe simplement « docteur **d'Arsonval** », conserve à 87 ans une jeunesse de corps et d'esprit qui nous est chère. Suivre sa destinée est participer à une merveilleuse Chanson de Geste à la gloire de la Science française.

Il fut précoce. Chose fréquente chez les musiciens, chez les poètes, chez les mathématiciens. Entré à 16 ans à Polytechnique, Auguste Comte enseignait les mathématiques à 18 ans. A 13 ans, Clairaut faisait une communication à l'Académie des Sciences et publiait, à 18 ans, ses *Recherches sur les Courbes à double courbure.*

C'est que, pour le génie, qui est un don du berceau, la valeur n'attend pas toujours le nombre des années. Et souvent la « longue patience » d'une définition célèbre n'y a que faire.

Il me paraît opportun de dire cela à propos de d'Arsonval, car ce Français illustre a insisté sur le rôle des intuitions, sur les audaces, et même les témérités, et pris à son compte, comme Claude Bernard, pour la physiologie, la phrase de Faraday pour la physique : « L'absurde n'est pas impossible. »

Il rêve, il croit, mais il vérifie, et la vérification de l'« absurdité » lui permet d'ouvrir des routes nouvelles où la course du Progrès peut s'accélérer sans danger.

Il se heurta comme tous les novateurs aux incrédulités officielles. Quand, en particulier, il voulut exposer à l'Académie de Médecine que les courants de haute fréquence traversaient le corps humain en le laissant indemne, — ou mieux en soulageant certains de ses maux, — le secrétaire de la haute assemblée le pria de supprimer cette communication vraiment trop fantaisiste : « Voyons, mon cher d'Ar-

sonval, ce n'est pas sérieux? Vous assurez que le corps humain peut être impunément traversé par des courants mille et mille fois plus intenses que ceux qui nous foudroient! Non seulement ils ne nous feraient pas de mal, mais nous ne les sentirions pas?... Etc., etc. Allons, refaites vos expériences : *je veux vous épargner le déshonneur de les avoir publiées avant de vous être aperçu d'une énorme erreur...* »

Magnifique! Et quelle valeur psychologique que cette « gendarmisation » intellectuelle des officiels qui interdisent à la Nature de violer « leurs » lois et lui dressent volontiers un procès-verbal. M. d'Arsonval s'entêtant, le secrétaire général navré lui dit : « Allons, tant pis pour vous. Mais je vous en supplie, n'y revenez plus! »

Et, souriant, le « délinquant » n'y « revint plus »... et réserva désormais ses communications à l'Académie des Sciences.

Il en sera toujours ainsi. Haller, le célèbre physiologiste, ne put jamais « constater » que la dure-mère était excitable, ce que voit sans difficulté un étudiant de première année. Quand la Bertha tira ses premiers obus sur Paris, les « spécialistes », formules sur papier, démontrèrent la chose impossible. Paul Bert, qui fut intelligent et ministre, — cela arrive quelquefois, — et créa une chaire qu'illustra d'Arsonval, a justement écrit :

La plupart des chercheurs scientifiques sont des espèces de somnambules qui ne voient que ce qu'ils cherchent, que ce qui est sur la trace de leurs idées; leur œil est fixé sur un point et non seulement ils ne perçoivent pas ce qui se passe à côté de ce point, mais même ce qui s'y présente sans avoir été prévu.

Et Brochard compare l'esprit, non à ces miroirs indifférents qui reflètent également tous les objets, mais à ces plaques de verre que le chimiste rend sensibles à certaines couleurs et qui en reçoivent l'empreinte à l'exclusion de toutes les autres.

C'est ainsi que Pasteur fut longtemps regardé de travers par les cliniciens de l'Académie de Médecine, traité narquoisement de « chimiatre » par eux, et qu'il sortit quelquefois ulcéré des discussions en disant : « Ils n'ont eu pour moi que des railleries. »

C'est ainsi que, lorsque l'ingénieur Du Moncel présenta pour la première fois le phonographe construit par Edison, — mais inventé par notre compatriote Charles Cros, — le jeune d'Arsonval (car la vie de ce dernier résume toute l'épopée scientifique du XIXe et du XXe siècle) vit le professeur Bouillaud — à qui cependant la clinique cardiaque doit tant — se glisser furtivement derrière le conférencier et, au moment où celui-ci faisait parler l'appareil, encore fort nasillard, pincer le nez de du Moncel en lui disant sévèrement : « Ah, non! ne nous mystifiez pas plus longtemps avec vos talents de ventriloque. »

Il est curieux de voir comment les créateurs de lois les bousculent facilement quand ils les dominent. Ils nous apprennent que, pour créer, il faut apprendre et que le fruit du génie est en réalité celui qui exige le maximum de racines.

Un des maîtres de d'Arsonval, l'ingénieur Marcel Deprez, osa affirmer en 1881 — quel défi au bon sens technique! — que le transport de l'électricité et son rendement ne devaient être aucunement gênés par la distance. Une polémique « polytechnicienne », comme dit Chauvois, se prolongea, où, certitudes chiffrées en mains, les augures conclurent péremptoirement que Marcel Deprez et son jeune paladin d'Arsonval étaient quelque peu fous.

En 1882, à l'Exposition de l'Electricité de Munich, les Français relevèrent le défi que leur avaient lancé les organisateurs et techniciens allemands. Laissez-moi recopier l'anecdote et extérioriser un peu de la joie que m'a multipliée le savoureux et ennoblissant livre de Chauvois. Rendre compte peut quelquefois être une volupté de choix :

Ceux-ci, dit l'auteur, au sujet des électriciens sceptiques, lui offraient une ligne télégraphique pour promouvoir, étant au petit village de Miesbach à 50 kilomètres de la capitale bavaroise, tel engin de travail qui lui agréerait, et sis à Munich dans l'Exposition, au moyen d'un courant qu'il enverrait de son installation dynamo-électrique mue par le cours d'eau traversant le petit village. L'ingénieur français releva le gant, fort d'établir que, suivant ses principes, le transport d'énergie électrique sur 50 kilomètres à travers la minceur du fil télégraphique n'allait être qu'un jeu. Et M. d'Arsonval, qui accompagna Deprez, nous a bien souvent conté l'émotion

qui saisit l'assistance lorsque l'on vit la « pompe » rotative disposée dans l'enceinte de Munich se mettre à tourner à la commande du courant produit à Miesbach, émotion qui se traduisit par l'envoi immédiat par la Commission allemande de l'Electricité d'un télégramme de félicitations à l'Académie des Sciences à Paris.

Et voilà comment se fit une révolution dans les habitudes sociales. Si nous n'avions que de celles-là!

§

Devant la résistance des Pairs, on comprend et excuse l'indifférence du public. Les savants n'ont pas la grosse-caisse des politiciens et des cabots du cinéma. Ils œuvrent dans l'ombre comme les vrais amoureux. Ils se ruinent souvent en enrichissant les autres. Comme Charles Tellier, « le père du froid » (par qui gagnèrent des millions ceux qui purent désormais transporter des denrées alimentaires périssables) qui mourait de misère et qu'allèrent, à 85 ans, chercher dans son obscurité les plus grands savants, menés par d'Arsonval. Emprisonné pour dettes, c'est-à-dire, précise Chauvois, pour s'être ruiné à donner à son pays son argent, son temps, son génie, Tellier fut fait à 85 ans chevalier de la Légion d'Honneur. Hein! quelles personnalités exceptionnelles doivent être tous ces « officiers » et « commandeurs » que nous côtoyons dans la rue!

Le professeur d'Arsonval et le docteur Chauvois seront heureux que je rappelle à cette occasion la mort récente d'Auguste Baron, qui inventa le cinéma parlant, en 1897, et qui vient de mourir à 83 ans (raconte M. Pierre Fontaine dans *Paris-Soir* du 5 juin), dans une très modeste chambre de l'Institut Galiniani, à Neuilly, où il vivait depuis dix ans, d'une demi-charité. On lui décerna à 77 ans la croix de la Légion d'Honneur; le roi des Belges lui accorda la croix de Léopold. Une souscription recueillit 10.500 francs... pas assez pour payer un sourire de star! Le savant aveugle s'acharna à la besogne sacrée, sacrifia l'argent à l'espoir d'une invention nouvelle, et « mourut de la science comme il avait vécu pour elle ».

Et, pour revenir au beau livre dont la leçon me fait toujours vibrer, voici comment mourut ce Claude Bernard qui

devina et « polarisa » le génie de d'Arsonval. Dans les derniers mois de 1877 il avait entrepris des recherches secrètes avec son jeune aide et confident sur la nature des fermentations qu'il espérait pouvoir obtenir par des principes purement chimiques, hors de la présence d'organismes en activité. Il mourait le 10 février 1878, ne regrettant la vie que parce qu'elle ne lui laissait pas le temps de finir ses expériences. Il n'exprima que ce seul regret : « C'est dommage, c'eût été bien finir. »

§

L'Académie de Médecine a célébré le 7 juin le cinquantième anniversaire de l'entrée du professeur d'Arsonval dans son sein. Ce dernier avec sa modestie habituelle n'insista que sur sa « chance ». Ah! comme je voudrais m'étendre sur cette « chance » des glorieux cerveaux et sur ces « hasards » qui sont à l'origine d'extraordinaires découvertes : le pendule de Galilée, la pomme de Newton, les grenouilles de Galvani, les plaques « accidentellement » impressionnées de Roentgen, l'erreur de diagnostic féconde de Spencer Wells, la portée inouïe d'une constatation insignifiante comme la différence de poids de l'Azote atmosphérique et de l'azote de laboratoire, mais je ne dois pas sortir du cadre de ma modeste rubrique.

Non plus pour montrer comment de la précision et de la somme des minutieuses analyses, radieuse comme l'Anadyomène, émerge la triomphante Synthèse.

§

Il y a dans l'œuvre formidable, dans le somptueux poème de la science que d'Arsonval a développé, l'unité dans la diversité, semblable à l'âme d'un paysage ressentie dans la richesse variée de ses lignes, de ses couleurs et de ses essences botaniques.

Parti de la chaleur animale, il entre dans le domaine de l'électricité et, sur la route large qu'il trace, d'autres routes, aussi larges, prennent naissance, qui mènent à la T. S. F., à la radioactivité, aux moteurs d'avions et d'auto, à l'air liquide, à la chromothérapie, à la défense nationale, à la dia-

thermie, aux thérapeutiques les plus bienfaisantes, et au bouleversement de nos conditions d'existence.

Je pense que Georges Duhamel, qui nous a montré l'intensité parfois âpre de la vie émotive des *Maîtres,* aura vibré comme son modeste ami à la lecture de ces conquêtes dont le vol audacieux est si souvent sorti de sous-sols peu hygiéniques.

Dominant, s'érige le triumvirat Claude Bernard-Marey-Brown-Séquard, tandis qu'autour d'eux agissent et créent des cliniciens, des chimistes, des physiologistes, des physiciens, des ingénieurs, des industriels, qui affirment la suprématie d'une France dont les salauds de politiciens cherchent à nous enlever la fierté.

Et l'on voit les adversaires se saluer dans la fraternité de la découverte, l'Anglais Lister étreindre Pasteur, Marconi honorer Branly, Hertz, Gramme, Edison, recueillir les hommages des Français.

§

Il n'est pas inutile de souligner la force de la tradition, de la famille et du pays, chez ce d'Arsonval qui continue et respecte avant d'innover et de bousculer. Lisez l'histoire de son foyer et les touchantes pages qu'il a consacrées à la lumière et à l'équilibre de sa campagne limousine. C'est parfait de forme. Il me plaît, une fois de plus, de mettre en évidence la sobriété naturelle et forte de la langue de certains savants. Il n'y a pas que l'*Introduction à la Médecine Expérimentale.* Il y a les Lettres de Bretonneau et de Trousseau, l'*Introduction à la Médecine de l'Esprit,* de Maurice de Fleury, les écrits de Charles Richet, de Charles Nicolle, des chirurgiens Jean-Louis Faure et Emile Forgue, les cliniques de Dieulafoy, les leçons de psychiatrie de Chaslin, de Dupré... sans compter les destins littéraires de quelques médecins.

Ce n'est pas au *Mercure de France* qu'on dira le contraire.

Et cette « vocation » se retrouve dans l'ouvrage du docteur Chauvois, écrit avec une aisance délicieuse, passant en souplesse de l'exposé technique à l'anecdote, malgré l'emploi d'un verbe « solutionner » qui m'a fait grincer des dents.

§

Je pense que l'Académie française ne perdrait rien à élire le professeur d'Arsonval.

DOCTEUR PAUL VOIVENEL.

SCIENCE SOCIALE

Louis Rougier : *Les Mystiques économiques. Comment l'on passe des démocraties libérales aux états totalitaires,* Librairie de Médicis. — Même auteur : *Les Mystiques politiques contemporaines et leurs incidences internationales,* Recueil Sirey. — Mémento.

Le nouveau livre de M. Louis Rougier, **Les Mystiques économiques,** fait suite à plusieurs autres : *Les Mystiques politiques, La Mystique démocratique, La Mystique soviétique, la Mystique révolutionnaire,* ce dernier en italien, qui le montrent tout à fait spécialisé dans les questions de mystique sociale.

Ce mot, dont il aime ainsi à se servir, a connu de nos jours une fortune inattendue et inédite. Primitivement il voulait dire secret : un testament mystique, même encore aujourd'hui, est tout simplement un testament mis sous enveloppe close. Mais depuis longtemps, et sous l'influence des doctrines « mystiques » des mystères antiques, sociétés secrètes mais de caractère religieux, il avait pris un sens, religieux aussi, de communication directe avec la Divinité. Et maintenant il glisse vers le sens de doctrine de foi, irraisonnée et même déraisonnable, et on appelle mystique toute insanité indémontrable mais dangereusement fanatisée. C'est œuvre sans doute de cet Ange, dont parle le poète, qui donne un sens plus pur aux mots de la tribu.

M. Rougier va d'ailleurs plus loin encore, et trop loin, quand il fait de mystique le synonyme d'éthique, ou de doctrine préceptive, et qu'il oppose celle-ci à la doctrine purement descriptive qui seule serait scientifique. Non! il y a des sciences qui sont préceptives, en restant sciences, à commencer par la médecine : que seraient l'anatomie et l'histologie si elles ne servaient pas à la thérapeutique? à continuer par la morale qui est dominée par le problème de la conduite, et à finir par la science sociale qui n'a de raison d'être

que comme étude des civilisations progressantes, durantes ou décadentes.

Quoi qu'il en soit de cette question de vocabulaire, en somme secondaire, c'est un livre de premier ordre que l'auteur a écrit sur toutes les mystiques, sur toutes les folies fanatisantes, dont nous sommes actuellement empoisonnés. Laissons de côté la mystique libérale que nous retrouverons et discuterons, car elle est à part, anodine et même inexistante : reste que les trois autres mystiques étudiées par l'auteur : celle de l'économie dirigée, celle du corporatisme et celle du marxisme communiste sont terriblement existantes et nullement anodines. Toutes trois rentrent dans le domaine du socialisme, et font comprendre ce que je dis souvent : que le socialisme de contrainte est la grande force destructrice de la civilisation moderne; et je suis pleinement d'accord, ici, avec M. Louis Rougier et avec tous ceux qui connaissent la science sociale (mais combien peu sont-ils! même dans le milieu professoral) : que le socialisme est l'ennemi, et que le libéralisme est le sauveur, non à cause du principe de liberté qui, par lui-même, est neutre et permet au bien comme au mal de se réaliser, mais parce que la liberté seule permet aux vertus salvatrices, tant individuelles qu'associées, de se produire dans toute leur efficacité.

Dans ce milieu universitaire où foisonnent les insanités et les ignorances méchantes (si l'on en doutait, qu'on se reporte à ce livre de W. Drabovitch dont je rendais compte dans ma dernière chronique : *Les intellectuels français et le marxisme*) on est stupéfait et ravi de trouver enfin un homme qui connaît la question et qui dit ce qu'il faut dire : que la liberté est bonne et que la contrainte est mauvaise, que tout ce qui se produit librement vaut mieux que ce qui est imposé par force, même dans des intentions louables, et que ceux qui profitent de cette liberté pour aller contre elle n'obtiennent que des résultats très précaires. Il est rare, en vérité, de trouver un professeur de philosophie jugeant des choses sociales avec autant de sagesse; le plus souvent les agrégés et docteurs de philosophie sont coulés ou se coulent dans le moule de Jaurès, un phraséologue à belles envolées ora-

toires mais aussi ignorant, aussi passionné, aussi insensé et aussi fanatisant que possible.

Que le communiste marxiste soit une absurdité manifeste, c'est ce que seuls contesteraient les pauvres niais qui croient devoir se diriger « à la lumière du marxisme », et les résultats qu'obtient cette doctrine en Russie font reculer d'horreur tous ceux qui ne sont pas eux-mêmes des fous ou des scélérats. Mais il y a des formes de socialisme plus captieuses et qu'il faut savoir pénétrer. Tout ce qu'on comprend par économie dirigée : manipulations monétaires, contingentements, contrôle des changes, destruction des stocks excessifs, réglementation du marché du travail, accroissement du pouvoir d'achat par la hausse des salaires, n'est qu'amas d'inepties dont nous voyons se produire les effets puisque nous vivons depuis deux ans, et même plus, sous ce régime. Et tout ce qu'on entend par corporatisme est violemment suspect, car le vrai corporatisme avec corporation obligatoire et investie de pouvoir réglementaire rentre dans la catégorie des économies dirigées, avant-coureurs des économies planifiées. On ne fait pas sa part à la mystique socialiste; dès qu'on entre dans la forêt magique de la réglementation du travail, on aboutit tôt ou tard à l'asservissement et à l'appauvrissement; il n'y a de salut que dans le travail libre, celui-ci sans doute surveillé et contrôlé, mais contrôlé dans le plan du Code civil, du Code pénal et du Code commercial, et non dans celui d'un nouveau Code du travail qui ne serait que le masque de la réglementation par contrainte des activités laborieuses.

Le libéralisme que demande M. Louis Rougier est dit, par lui, constructif, et il ne veut pas qu'on le confonde avec l'ancien libéralisme de l'école de Manchester qui posait en principe le « laissez faire, laissez passer », ainsi que la subordination absolue du politique à l'économique; c'est à ce libéralisme manchestérien qu'il applique le mot de mystique libérale dont je parlais. Mais, d'abord, jamais les anciens libéraux n'ont donné à leurs slogans le sens absolu qu'on leur reproche; il 'y a guère que Proudhon qui a poussé son socialisme libéral jusqu'à l'an-archie, et le fait qu'il écrivait ce vocable en deux mots ne doit pas faire illusion, c'est bien

l'anarchie au sens habituel à laquelle il aurait abouti s'il avait poussé à bout son mot libéral, comme il aurait abouti à l'esclavage s'il avait poussé à bout son autre mot socialiste; les choses sociales sont avant tout d'équilibre et d'approximation, et les extrémistes, aussi bien socialistes qu'anarchistes, ne devraient pas y toucher; seuls sont dans le vrai les sociaux libéralisants ou les libéraux socialisants, ou construisants, comme préfère dire M. Rougier pour éviter de fâcheuses confusions.

Seulement il faudrait s'entendre sur ce mot *construisant* ou constructif: le poison de contrainte est si subtil qu'il pénètre même des doctrines à étiquette libérale, et dès qu'on construit ne fait-on pas appel à la contrainte? Notre auteur précise bien que la sienne ne s'exercera que pour maintenir la liberté, et ceci est rassurant, mais d'autres que lui seront peut-être inquiétants; les étiquettes peuvent être trompeuses et l'on sait que ceux qui suppriment une liberté font toujours précéder leur décret de copieux considérants glorifiant cette liberté. L'argument notamment que le libre jeu de la liberté finit par produire le monopole des plus laborieux ou des plus habiles, donc détruit cette liberté, et que sont du coup légitimes les mesures prises contre ces laborieux et ces habiles, cet argument-là ne me satisfait pas. Ici, comme tous les vrais libéraux, je me contente de l'autorité dans le domaine politique et policier; là toute l'autorité qu'on voudra, et même que tel ou tel ne voudra pas; l'ordre dans la rue d'abord et avant tout, comprenant l'ordre sur la frontière, et aussi l'ordre dans l'intérieur même économique : l'intrusion de la spéculation financière dans le travail est contraire à l'ordre; et ici M. Rougier aurait parfaitement raison de chercher à construire quelque chose, à commencer par une bonne loi sur les sociétés anonymes. Le grand ennemi du capitalisme, celui qui a fait croire que le capitalisme était dangereux et que le socialisme était protecteur et sauveur, c'est le financier; et chose curieuse, le financier et le socialiste marchent toujours d'accord contre le producteur et le capitaliste sans parler du consommateur; ce serait donc à ces trois derniers à s'unir contre les deux premiers sous le signe de la liberté, mais aussi sous la poigne de l'autorité, et

à sauver la société et la civilisation des périls qui la menacent terriblement. Mais ceci serait trop long à développer, je me contente de l'indiquer.

Mémento. — Anonyme : *La charge sociale de la France*, Société d'études et d'informations économiques, 282, Boulevard Saint-Germain, Paris. Cette charge, le chiffre est à savoir, s'élève à 31 milliards, donc plus de la moitié du budget, représentant en or le double de ce que le contribuable payait, de ce chef, au temps d'avant-guerre. Sur ce total de 31, les dépenses de natalité s'élèvent à 5 1/2, celle de santé à 1, d'assistance à 2 1/2, de chômage à 1 1/2, d'assurances à 7, d'accidents de travail à 2, de pensions de guerre 5 1/2, de pensions ordinaires 5 3/4. Tous ces chiffres mériteraient étude et commentaire, mais la place me fait défaut. — Maurice Halbwachs : *Morphologie sociale*, Collection Armand Colin. Ce mot savant désigne les structures matérielles des groupes et des populations; il peut être entendu au sens large, il y a alors une morphologie religieuse, une politique, une économique, et au sens strict, ce qui signifie les conditions de population, natalité, densité, migration, subsistances, etc. Cet exposé de la question démographique, volontairement dépouillé de tout appareil d'érudition, sera très utile aux étudiants qui voudront se faire une première idée de ce très vaste domaine. — André Bihel : *Le Pétrole et l'Etat*, Editions des Presses modernes, Palais-Royal, Paris. Très sérieux et très précieux ouvrage dont il suffira, pour montrer l'importance, de reproduire l'analyse : Historique de la question. Politique favorisant la motorisation. Politique favorisant le ravitaillement en pétrole brut. Organisation d'une industrie nationale du raffinage du pétrole brut. Politique d'ensemble de l'industrie pétrolière. Politique des succédanés du pétrole, et de l'alcool carburant. Le pétrole et le fisc. Dans sa conclusion, l'auteur, insistant sur l'importance du pétrole au point de vue de la Défense nationale, se prononce, entre les deux systèmes extrêmes du monopole et de l'absolue liberté, pour celui de la liberté contrôlée, et c'est la sagesse même. Mais il faut, précise-t-il, que l'Etat discipline sa propre intervention, car il y a des excès en ceci qui ne méritent, de son aveu, aucune excuse. Dosage, équilibre, et juste mesure. — Dans la *Revue des Etudes coopératives*, qui fête le 25e anniversaire de la Fédération nationale des Coopératives de consommation, M. Georges Lasserre donne un bon article sur les fonctions du profit en régime capitaliste ,en annonçant une étude correspondante sur le régime coopératif. — La *Revue anticommuniste* paraît à Genève depuis le début de l'année et

combat jusqu'à l'architecture bolchévique de Le Corbusier, ce qui peut sembler exagéré. Qu'on laisse les fauves du pinceau et du marteau faire librement leurs petites ordures (voir les œuvres de Bror Hjorth et d'Erik Olson reproduites, page 40-41 dans le premier numéro) et qu'on s'occupe des fauves du fusil et du revolver, autrement dangereux. — Dans le *Libre échange* de bons articles des collaborateurs habituels de la revue, Daudé-Bancel, Paillère, Lhoste Lachaume, etc. Mais comme le protectionnisme qu'anathématisèrent jadis Bastiat, Guyot et tant d'autres semble anodin au regard de l'autarchie actuelle. — *L'Espoir français,* 38, rue de Liége, poursuit ses campagnes documentées : son dernier numéro du 10 juin met au point les slogans du « Front populaire » sur les bénéfices monstrueux des industries capitalistes. Ramenés en francs-or, ces bénéfices s'évanouissent, et en 1937, la très grande majorité des entreprises ont vu diminuer leurs profits de 30 à 50 %, et plusieurs de plus de 50 % (Fives-Lille, par exemple de 94 %). Les seules firmes en bon état sont les industries d'armement derrière lesquelles il y a l'Etat, et les banques qui, une fois de plus, ont moins à se plaindre des socialistes que les ateliers et usines. Dans le numéro précédent, le même hebdomadaire insistait sur la troisième dévaluation du franc depuis le début de la législature en cours; la livre sterling qui coûtait 160 francs au début de mai est montée à la fin du mois à 179, le franc ne vaut plus que 25 milligrammes d'or et nous nous acheminerons à grands pas vers le franc à un sou.

HENRI MAZEL.

HISTOIRE DES RELIGIONS

P. Saintyves : *l'astrologie populaire étudiée spécialement dans les doctrines et les traditions relatives à l'influence de la lune; essai sur la méthode dans l'étude du folklore des opinions et des croyances.* Paris, Nourry-Thiébaud, 8°, 461 p.

Malgré son sous-titre, cet ouvrage est bien plus historique que folklorique; c'est pourquoi je préfère l'analyser dans cette chronique-ci. Selon la formule courante, « il comble vraiment une lacune »; car sur ce sujet on n'avait guère que des publications spécialement occultistes, ou de timides essais monographiques.

Le point de départ a été une enquête instituée en 1930 dans la *Chronique médicale* sur les croyances dans nos diverses provinces relatives à l'influence météorologique de la lune. Parmi les correspondants, les uns pensèrent qu'il s'agit de superstitions remontant à une époque indétermi-

nable; les autres, d'opinions scientifiques fondées sur l'observation des phénomènes naturels. Saintyves décida de chercher de quel côté est la vérité.

Il pensa que c'était aussi un bon moyen d'évaluer les méthodes en cours dans le folklore. Je ne discuterai pas ce qu'il en dit pages 7-10 : de nouveau il rejette mon attitude « biologique » et ma méthode cartographique. Je continuerai pourtant; l'avenir nous départagera, quand je serai allé moi aussi rejoindre la Lune, ou du moins les vieilles lunes.

Puis viennent les chapitres historiques : croyances des Assyriens; astrologie grecque et romaine; astrologie du moyen âge, astrologues des rois de France, de Robert-le-Pieux à Louis XIV; voies de propagation des doctrines astrologiques. Ces généralités sont suivies d'une étude spéciale sur l'influence de la lune d'après la tradition météorologique : pronostics et prévisions chez les anciens; de nos jours, selon la couleur de la lune; examen comparatif des croyances relatives aux phases de la lune (néoménie), le tout évidemment fondé sur un raisonnement analogique qui se résumerait selon moi ainsi : ce qui croît fait croître, ce qui décroît fait décroître. Je doute qu'on puisse aller plus loin du point de vue purement psychologique; en tout cas Saintyves n'est pas arrivé plus loin.

Autre chose est ce qu'on nomme la règle du maréchal Bugeaud, d'après une lettre qu'il écrivit au duc d'Aumale en décembre 1842 : le temps pendant la lunaison serait toujours celui du quatrième et du cinquième jour, pourvu que le cinquième soit identique au quatrième; parfois on dit plutôt qu'il faut se baser sur le cinquième et le sixième jour. Saintyves discute ce pronostic sans trop se prononcer.

Puis vient l'étude des pronostics pour l'année entière, notamment lors du cycle des Douze Jours; mais leur rapport avec la lune est lointain. La conclusion du chapitre est qu'on ne voit pas pourquoi les paysans sauraient mieux observer que les savants. Le problème est d'ailleurs si complexe que Saintyves a dû reprendre un à un ses divers éléments pour l'interprétation des faits : lune rousse; la lune attire les nuages; influence de la lune sur les marées; y a-t-il des

marées aériennes? La conclusion serait que « les interprétations populaires suivent la loi du moindre effort » (p. 98).

Le chapitre suivant traite de l'influence supposée de la lune sur la végétation. Aux faits cités par Saintyves je puis en ajouter (dans mon *Dauphiné, Isère,* j'en ai donné d'inédits) sans que le principe explicatif soit modifié (raisonnements analogiques). Ce qu'il y a de nouveau dans cet exposé, c'est l'enquête de Saintyves dans les textes du XIVe au XVIIe siècle et sur le contrôle des opinions populaires par des savants quant à la germination et à la coupe des bois.

Le chapitre IV traite de l'influence (supposée) de la lune sur les maladies d'après les médecins astrologues de l'antiquité orientale, grecs et romains, gaulois, et de l'école de Salerne; on rencontre ici la théorie célèbre des jours critiques. Le chapitre V continue l'exposé de ces théories pour les XVIe-XXe siècles, avec citation de textes vraiment extraordinaires; il est bizarre que malgré tous les efforts des vrais savants, les théories astrologiques aient encore la vie aussi dure.

Puis vient l'étude de l'aspect thérapeutique des maladies qui dépendent des phases de la lune, notamment des maladies humorales, convulsives, nerveuses (folie, etc.). Ici encore, ce sont les raisonnements analogiques qui déterminent à la fois l'interprétation des faits et les procédés de guérison.

Le chapitre de l'influence de la lune sur la génération humaine (menstruation, conception, détermination du sexe, grossesse, accouchement) est naturellement l'un des plus importants, puisque les menstrues suivent le rythme lunaire et non pas le rythme solaire. Les expériences scientifiques et les statistiques n'ont pas réussi à confirmer les opinions populaires. Soit! mais Saintyves ne dit pas qu'elles les aient infirmées absolument.

Je passe rapidement sur les chapitres relatifs à l'influence de la lune sur les animaux et sur les végétaux, surtout les plantes médicinales, enfin sur les pierres (la sélénite, etc.) et par analogie de couleur sur l'argent, pour arriver à la section de l'ouvrage qui traite de sujets sur lesquels Saintyves était particulièrement compétent.

Le chapitre XI étudie l'attitude de l'Eglise catholique à

l'égard de l'astrologie : Pères de l'Eglise; Conciles; enseignement des livres d'heures. Certains papes pourtant eurent recours à des faiseurs d'horoscopes. On revient au folklore dans le chapitre suivant qui traite, assez sommairement, du thème des taches de la lune et de l'Homme dans la Lune. Ou trouvera bien plus de parallèles dans le grand *Index of Motives* de Stith Thompson, t. VI, *s. v. Moon.* L'exposé final sur le mana et l'animisme n'apporte rien de nouveau à la théorie générale soit ethnographique, soit psycho-religieuse.

Par contre, très utiles, et nouveaux en tant que mise au point de publications nombreuses, souvent rares, sont les Appendices, de la p. 316 à la p. 370. L'appendice A donne une liste qu'on peut supposer complète des éditions françaises de la *Maison rustique,* si répandue dans nos campagnes et à laquelle pour toutes sortes de détails magico-religieux il faut toujours recourir avant de généraliser pour l'une quelconque de nos provinces. L'appendice B étudie cet ouvrage dans ses rapports avec l'astrologie généthliaque. Puis vient un très utile relevé des éditions du *Kalendrier* ou *Compost des Bergers;* je crois que son influence en Champagne, Lorraine et Ile-de-France est indéniable, mais mes recherches dans les Alpes, bien qu'il y ait eu des éditions à Lyon dans la première moitié du XVIe siècle, ne m'ont pas fait découvrir de raccords certains.

L'appendice D, sur l'enseignement des Almanachs du XVe au XXe siècle quant à l'influence de la lune, fait bien mon affaire, et fera aussi celle de tout le monde. Cette littérature est extrêmement difficile à consulter, malgré les bibliographies existantes; car elles donnent bien les titres, dates et lieux d'édition (autant que possible), mais les faits qui nous intéressent sont perdus dans un énorme fatras. L'étude de Saintyves en extrait les données principales; elle est malheureusement bien courte (p. 327-348), de sorte que ce sujet est à reprendre. Que ces almanachs aient transmis des croyances traditionnelles est évident; et que les auteurs d'almanachs se soient copiés les uns les autres, l'est aussi. Mais encore faudrait-il serrer de près la filiation des emprunts.

L'appendice F donne une brève esquisse des flottements et des progrès de la théorie des marées; l'appendice G repro-

duit un article jadis paru dans la revue de l'Histoire des Religions sur les notions de temps et d'éternité dans la magie et la religion.

Une liste alphabétique des ouvrages cités et trois index très détaillés, dus à Mme Camille Nourry-Saintyves (qui s'est aussi chargée de la publication de cet ouvrage posthume), enfin une bibliographie de l'œuvre de son mari et un questionnaire complémentaire terminent cet ouvrage vraiment utile et qui, s'il n'apporte à la théorie générale que peu de nuances neuves, classe commodément une masse considérable de faits jusque-là épars, et très souvent peu accessibles.

A. VAN GENNEP.

LES REVUES

Revue de Paris : Talleyrand à Londres en 1831, vu et entendu par un diplomate autrichien. — *Etudes* : les Romains et les acclamations prodiguées à M. Hitler. — *Volontés* : un poème en trois langues, par M. Eugène Jolas. — *Europe* : technique de la bande sonore des films; le cinéma tue la musique. — Mémento.

Au sommaire de la **Revue de Paris** (15 juin) voisinent Talleyrand et Marcel Proust évoqués par des contemporains. Quoique M. Georges de Lauris puisse écrire du romancier qu'il avait le regard « flexible », le diplomate m'intéresse davantage. D'abord, il n'était point pédéraste. Aujourd'hui, c'est une bonne note que d'être normal, du moins au jugement de quelques personnes saines. Le Talleyrand dont la présentation revient à M. le baron de Bourgoing, est constitué de notes prises sur le vif et de morceaux plus médités, dus à la plume du baron Jean-Philippe de Wessenberg-Armpringen, noble Autrichien qui fut des collaborateurs des « Cobenze, Stadion et Metternich ». L'éditeur actuel de ces papiers les copia sur les cahiers originaux rédigés en français. Ils fourmillent de bons mots dont plusieurs me parurent avoir été recueillis par d'autres auditeurs du prince de Bénévent. Mais, sur cette canaille de grande envergure et pour cela même d'une étude fort attachante, je doute d'avoir jamais lu l'équivalent des détails que voici, empruntés à un récit intitulé par son auteur : « Une journée de M. de Talleyrand à Londres. » Il s'agit du temps de son ambassade de 1831. Il ne se levait guère avant midi et son repas unique de la journée

était le dîner servi à sept heures. Voici le prince, vu par le baron de Wessenberg :

...Un des valets de chambre entre dans la chambre à coucher, tire les lourds rideaux du lit, aide son maître à débarrasser sa tête des bonnets de nuit et des bourrelets dont elle est enveloppée et à se glisser, du haut des matelas, dans un large fauteuil. Là, il s'affuble d'abord de gros bas, de caleçons de flanelle, puis d'un manteau à poudre. Alors il se hâte de gagner un autre fauteuil, en face de sa table de toilette, et là, il passe à peu près deux heures, souvent les plus importantes de la journée. Madame de Dino arrive dès son lever, assiste à sa toilette, se place à sa table à écrire au fond de la chambre, parcourt les journaux et en fait la lecture à son oncle. Entre son secrétaire particulier, M. Colmache, qui prend ses ordres pour les lettres à écrire ou à répondre. Arrivent les intimes de la maison, parfois un diplomate avec lequel le prince aime à causer. En attendant, deux valets de chambre s'apprêtent à mettre en ordre sa riche chevelure. Il faut savoir que le ci-devant jeune homme a conservé octogénaire presque tous ses cheveux, dont il n'est pas peu glorieux. Il se fait friser chaque jour, avec beaucoup de soin, dans l'ancien style des cheveux crépés, besogne qui est partagée entre les deux valets de chambre dont chacun n'ose exercer son art que sur une moitié de la tête. Ils sont renvoyés et rappelés vingt fois pendant la séance, selon qu'il arrive du monde auquel le prince veut parler. C'est dans ce fauteuil sale, couvert de poudre, que le vieux diplomate, à moitié frisé, entame souvent les discussions les plus sérieuses, fait appeler ses secrétaires, parcourt et dicte des dépêches. Ceux qui osent l'approcher à cette heure peuvent se flatter de sa bienveillance toute particulière; ce sont là ses moments d'abandon et d'épanchement, où l'on croit parfois apercevoir, mais à tort, le fond de sa pensée.

Les cheveux mis en ordre, et Son Altesse ayant décrassé son front avec un petit couteau en argent, elle passe à l'ajustement de sa jambe torse, dont l'histoire est presque aussi fabuleuse que celle de l'homme au masque de fer, pauvre jambe qui a décidé de la destinée de l'illustre diplomate et qui peut-être a eu autant de part à la Révolution française que l'abbé Sieyès ou Mirabeau. La besogne faite, et le pied fatal emboîté et affermi dans le sabot moyennant des bandes de fer qui, seules, le soutiennent un peu, les deux valets de chambre soulèvent le prince et le conduisent derrière un paravent pour lui passer la chemise et les pantalons. Il revient achever son accoutrement devant la glace de sa table de toilette, arrangeant de ses propres mains la longue cravate et drapant, par dessus ses

épaules et autour de sa poitrine, certain *shawl* turc, mystérieux hommage de je ne sais quelle duchesse. Ce *shawl* est recouvert de deux gilets, après quoi le tout est enveloppé d'une large redingote de drap bleu, dont les pans descendent jusqu'à la cheville, garnis d'immenses poches dans lesquelles s'accumulent souvent des tas de lettres, de journaux et de pamphlets, antidotes contre l'ennui, dont le prince se munit quand il craint de perdre son temps dans les salles d'attente du Foreign Office.

Le 6 février 1831, le baron de Wessenberg notait ces lignes :

Passé la soirée avec Talleyrand. Nous n'étions que trois ou quatre personnes; nous l'avons mis à causer. Il définit le goût par le sentiment prompt des convenances. Il nous parla de Gœthe, dont il avait fait la connaissance à Erfurt, en 1808. Gœthe, en parlant d'un ouvrage de M. Ramdohr sur les objets d'art, disait : « J'ai lu cet ouvrage avec attention; il y a du bon et du nouveau; il est seulement fâcheux que le bon ne soit pas nouveau et que le nouveau ne soit pas bon. » Napoléon, durant son séjour à Erfurt, de glorieuse mémoire, s'entretint plusieurs fois avec Gœthe; un jour, il lui parla de son *Werther*. « Il y a, dit-il, dans ce roman beaucoup de choses qui me plaisent, mais il y a, à mes yeux, un défaut, c'est qu'il ne finit pas. » Gœthe sourit de cette observation : « De quoi riez-vous ? » — « Mais je n'oserais ! » — Osez toujours. » — « Puisque Votre Majesté l'exige, je lui dirai que je m'étonnais qu'Elle aimât un roman qui finisse. »

§

Il y a souvent plus de vérité dans une seule revue que dans toute notre grande presse quotidienne. Celle-ci a publié, sur la visite récente de M. Adolf Hitler à M. Benito Mussolini, des relations tendancieuses. Voici que M. Henri Engelmann montre aux lecteurs d'**Etudes** (5 juin) « Le chancelier Hitler à Rome » et, surtout, Rome purgée du dictateur à l' « attitude tout ensemble messianique et primaire ».

En fait, — écrit M. Engelmann — c'est une véritable angoisse que ces foules ont éprouvée pendant des semaines, surtout avant l'arrivée du chancelier. On sait en effet de quelle sorte d'ambassadeurs celui-ci s'était fait précéder. Redisons-le : c'est une invasion, et beaucoup moins pacifique qu'on ne pourrait le croire, qu'ont subie, en avril dernier, Rome, Naples et Florence. Pour ne rien dire des arrestations préventives opérées, on s'imagine difficilement jusqu'à quels détails

et à quels domaines ont pu s'étendre les investigations de cette occulte armée. Avec les commerçants, les concierges romains ont dû respirer au matin du 9 mai. Rendons d'ailleurs cette justice au peuple italien qu'il n'a pas attendu sa délivrance pour manifester assez clairement ses véritables sentiments à l'égard de ses maîtres d'un jour. Plusieurs fois j'ai pu voir des usagers du tramway se détourner ostensiblement à l'apparition sur la plate-forme d'un uniforme hitlérien. Autre scène, au restaurant. Des officiers allemands, toutes chemises brunes dehors, apparaissent. L'orchestre, flatteur, attaque — ô tristesse ! — *le beau Danube bleu.* Toute la salle se tourne vers l'entrée, mais toute la salle se tait et sourit, non de la célèbre valse, mais de l'incroyable suffisance avec laquelle ces Berlinois l'accueillent. A la fin du même repas, à la table voisine de celle des miliciens bruns, trois joyeux Romains choquent leur coupe de chianti dans un *Heil Hitler !* d'une ironie soulignée.

Cette indifférence frondeuse, assez typiquement romaine d'ailleurs, aux puissants personnages qui sont là, nous la verrons grandir à mesure que la fête approchera de sa fin. Bouderie devant les rues barricadées (on sait la répugnance naturelle de l'Italien pour les sens interdits »), silence devant les cortèges, tout cela parlait assez clairement; si clairement même que, devant les plaintes des journalistes allemands, les organisations crurent devoir réagir et demander à leurs fidèles un peu plus de chaleur. Au matin du 7 mai, des répétitions d'enthousiasme furent faites dans les écoles romaines, les enfants étant divisés en deux groupes dont l'un criait : *Evviva il Duce!* et l'autre : *Evviva il Führer!...* Le soir, sur la place de Venise, cela faisait un certain bruit.

Et M. Henri Engelmann, écrivain catholique, oppose à la probable précarité des dictatures la continuïté de l'œuvre apostolique du pape que, durant les fêtes de mai dernier, le monde officiel italo-allemand négligea totalement.

§

Volontés en est à son n° 6 à la date du 1er juin. C'est un cahier de 72 pages sous couverture rouge. Son verso blanc est employé à la publicité de *Townsman,* une revue londonienne, et de *Transition,* qui a 10 ans d'existence et « présente des textes multilingues, des hypnologues et des paramythes ». Son n° 27 contient « une enquête anglo-américaine sur l'esprit et le langage de la nuit ». Son directeur est

M. Eugène Jolas qui a pour co-directeur M. J. Sweeney. J'ose espérer qu'il s'agit là du colonel Sweeney, journaliste et admirable homme d'action, commandeur de notre Ordre national pour faits de guerre et qui, s'il écrivait ses mémoires avec la belle sincérité de parole qui m'attachait tant à lui, donnerait aux hommes un témoignage magnifique d'énergie généreuse et d'intelligence.

Mais, l'objet principal de cette citation est M. Eugène Jolas, de qui je ne sais rien que sa fonction à *Transition*, sa collaboration avec le cher colonel Sweeney et ce « Cantique par T. S. F. » dont il est l'auteur, publié par *Volontés*. C'est un poème couramment écrit en quatre langues. La tentative est hardie et heureuse, surtout en ce qu'elle ne saurait engager beaucoup d'imitateurs.

Nous sommes les nomades des migrations millénaires
Nous sommes en route pour le couchant après d'énormes naufrages
We are still going westward ô immigrants my comrades
Nous sommes les euraméricains à l'imagination céleste
Nous portons en nous la glèbe ancestrale et la nuit des langues sacrées
Nous sommes les foules à l'esprit planétaire
Nous suivons Cartier et Cadillac et Bienville
Nous emportons les verbes noctambules et les chancelantes lumières des révoltes
Nous sommes la nouvelle race autour du Mississipi
We listen to Casey Jones we hear Créole songs about P'tit Mulet
We go nostalgia-chanting moi déjà roulé tout'la côte
Nous rampons dans une forêt de fer où les lianes tremblent sous les pas de fables galopantes
L'apothéose ne meurt pas
Les rivières charrient les légendes dans une pluie d'améthyste
Nous sommes les émigrants des villes d'usine
The eyes grieved in the gleamless autumn the eyes were weary with seeing phantoms
Immer fuhren wir in das dickicht der urwaelder wo die dunkeln geister wohnen
Darkloping the wanderers never stopped en cherchant la piedra de sacrificios
Les heures sont toujours harassées par les machines

. . . .

C'est le début d'une époque d'illuminés
Les mots canadiens-français épousent les mots de l'argot de Manhattan
Phantoms go shadowing into windowless rooms
Die weissen seelen singen
L'alphabet devient mythique and the trees have forgotten the storm-wind
The soul travels incognito
C'est l'heure des grandes clartés
Toutes les visions métalliques se sont égarées
Nous sommes engoncés dans la nuit de l'avenir
Nos cœurs ne sont plus lacérés par le mal du pays
Un orgue de barbarie criaille des mélodies hymniques
Nous ne nous souvenons plus des journées de servitude et des journées de légendes spasmodiques
Nous avions prié Dieu
Nous avions crié pensez à l'orage de nos blessures
Les étoiles se sont éteintes
Il fait noir dans la caverne des irascibles liaisons
Les hommes se haïssent
Les hommes construisent des palais de mensonge
Leur rage écume
Les hommes ont égaré les bénédictions
Au seuil du crépuscule, nous regardions la solitude glaciale
Nous regardions l'incendie qui s'annonçait, l'horizon était rouge de flammes
Les montagnes fumaient
Now we have left the forests of chaos
We are before the birth of the new constellations
We go the columbian road
Nous nous en allons vers l'hypnose d'un conte sidéral
Les cascades cheminent dans les yeux des hommes migrateurs
Nous nous plongeons dans les fantomaccords des nuages-amours
Nous nous plongeons dans un tonnerre de soleil
Nous cherchons les fétiches éternels et les mythes des races ensevelies
Nous voulons détruire les frontières dans un brouhaha de mots nouveaux
Nous crions le déluge de notre cœur avec des voix d'airain
Nous voulons voir el occidente se inflamar und in ungeheuren rauemen die milchstrasse bewandern
Nous sommes les Argonautes des Amériques des planètes we

build a new world along the Deep River we are in the Beschwoerung of a magic tale.

Nous sommes en route pour la grammaire du ciel.

§

Europe (15 juin) publie un second fascicule sur ce vaste sujet : « l'homme, la technique et la nature ». Tout ce numéro présente un intérêt considérable. A côté des « considérations actuelles » de M. Darius Milhaud, pleines de sagesse, M. Roger Desormière montre l'avenir déplorable que prépare la « transformation de l'univers musical » par les conditions actuelles de la vie et les exigences anti-artistiques de l'industrie du film. Voici quelques renseignements donnés par M. Desormière, sur la fabrication :

Mélanges (mixages). — La bande sonore définitive d'un film est le résultat d'un mélange de plusieurs sons enregistrés séparément. On mélange : une bande paroles, une ou plusieurs bandes bruits (ambiance générale, bruits lointains, sons de cloches, bruits de moteur, etc.), et une bande musique. L'amplification de chacune de ces bandes est réglée par le potentiomètre et permet d'obtenir des effets de perspective sonore en donnant plus ou moins d'importance à l'une ou l'autre de ces bandes. Certains sons se nuisent ou se détruisent, leur photographie donne des lignes qui se juxtaposent, des bavures qui ôtent de la netteté. Il est impossible de faire passer des paroles sur certains timbres d'instruments.

Play Back. — Afin d'obtenir le meilleur résultat, la musique des grandes scènes dansées, celle des chansons, sont enregistrées dans un auditorium avant la prise de vue. (On doit aussi procéder au play-back quand il est impossible de mettre le micro hors de l'angle de prise de vue.) Au moment de la prise de vue le son est donné, les acteurs dansent, chantent ou jouent d'après ce qu'ils entendent et la scène est tournée « en muet ».

Post synchronisation. Travail au mètre. Coupures et allongements de la bande sonore. — C'est quand les prises de vues sont terminées qu'intervient le musicien (à part quelques scènes enregistrées en play-back ou en » direct »). Les auteurs du film choisissent les scènes où la musique interviendra, ces scènes sont mesurées et le compositeur écrit sa musique à raison de une minute pour 27 mètres environ, une seconde = vingt-quatre images. Le musicien indique des repères sur sa partition et à la séance d'enregistrement, le chef d'orchestre doit s'arranger pour que les repères coïncident avec

l'image qui lui est projetée. Exemple : au deuxième temps de la troisième mesure (cinquième mètre, onzième seconde), « il ouvre la porte » ; à la dixième mesure, premier temps, « changement de plan = paysage, etc.

Quant aux conséquences de cette industrialisation de la musique (ô Rameau, Schumann, Fauré!) les voici :

Le musicien a rarement eu l'occasion d'écrire une œuvre de valeur pour un film; le plus souvent il fait un travail de circonstance dont il ne reste rien; pourquoi s'y intéresse-t-il? Uniquement parce que le film offre une occasion de gain à peu près certain, tandis que la radio et le théâtre rapportent peu et le concert autant dire rien. Il espère d'autre part avoir à jouer prochainement, au cinéma, un rôle important que le dessin animé et certains ballets font pressentir.

Depuis qu'ils se consacrent à la musique de film, bien des compositeurs ont négligé leur travail personnel et on doit déplorer que les circonstances matérielles soient cause de la diminution de production musicale proprement dite.

Mémento. — *Æsculape* (juin) : « Le vin dans les textes sacrés », allocution de M. l'abbé Krau, curé de Vosne-Romanée, à l'occasion de la Saint-Vincent, en présence des « tastevin », confrérie des œnophiles, laquelle compte au moins à notre connaissance deux chevaliers membres de l'Académie française : MM. Claude Farrère et Georges Duhamel.

Les Cahiers de la Jeunesse (15 juin) : M. L. Parrot : « F. Mauriac et le destin de la jeunesse ».

Cahiers de Paris (juin) : De M. Mela Muter : « Rapports entre l'art et le peuple ». — Poésies de MM. J. Colombat et René Ménard.

Cahiers du Sud (mai) : « La musique moderne en Autriche », un bien remarquable travail de M. Eric Paul Stekel. — Des poèmes : « Dits et chants du Carnatic » traduits par Raja Rao.

Chemins nouveaux (juillet-août) : Poèmes de Mme Y. Moreau et de MM. Emile Bernard, P. Boujut, R. Guillot et Jeanventurini.

Le Cocktail littéraire (juin) : Mlle Jacqueline Thibault : « La jeune fille moderne devant la Vie et devant l'Amour ». Celle-ci « ne veut plus aimer pour souffrir », en quoi elle nous semble être de tous les temps et parler comme Camille à Perdican. — « Trois sonnets espagnols » de M. R. F. Traincy.

Combat (juin) : M. J. de Fabrègues : « Conditions d'une révolution efficace ». — M. K. Haedens : « Pour une révision de l'histoire littéraire ».

Commune (juin) : De M. Vigé-Langevin : « La disparition des chansons de travail ».

Le Courrier d'Epidaure (juin) : Suite du « Chateaubriand et la Sylphide » de M. Henri Bachelin. — « Mlle Geneviève Prémoy, officier de Louis XIV et homme à bonnes fortunes », par M. J. Pady.

Le Divan (juin) publie « Le voyage en Grèce » d'Eugène Marsan, « Stendhal et Mme Os », par M. R. Vigneron et « Montmartre », suite de poèmes de M. André Payer.

La Gazette des Amis des Livres (mai) : Mlle Adrienne Monnier y traite des « bons de livres » et de la crise du livre, rappelant celle de 1901. Elle publie le « Catalogue critique de sa librairie de prêt ».

L'En Dehors (mai-juin) : « Cosas de Espana », par M. Guilhandjian.

Les Humbles (mai-juin) : « Hommes », de beaux poèmes de M. Marcel Martinet.

Esprit (1er juin) : M. P. A. Touchard : « Le théâtre et son public ». — M. J. Madaule : « Nous jouons la paix ».

La Flamme (mai) : M. J. C.: « La légende des fondeurs de cloches », scène lyrique en 1 acte.

La Grande Revue (mai) : M. A. Bazouin : « Italie an XVI ». — « Poèmes » de M. Maurice Pottecher. — M. Ch. Baudoin : « Dernières découvertes sur la réalité intérieure ».

L'Homme réel (juin-juillet) : Editorial : « Refus de penser en chœur ». — « Nationalisation des banques », par M. Chr. Cornelissen. — M. P. Ganivet : « L'Internationale anarchiste ouvrière ».

Marsyas (avril-mai) : « Le tribut à Mélusine », suite de poèmes de M. Emmanuel Lochac.

Les Nouvelles Lettres (1er juin) : « L'expérience du poëte », par M. Jacques Maritain. — Poèmes de MM. J. Supervielle, J. Wahl, F. Marc, B. d'Astorg. — « Chamfort », par M. Pierre Klossowski. — De M. Henri Louis-Mill : « Histoire sans tendresse ».

La Nouvelle Revue (15 juin) : De M. H. A. Jules-Bois : « Le Canada à l'Alliance française de New-York ».

Regains (printemps) : Poèmes de MM. R. Alberti, P. Boujut, J. Desrives, Maurice Fombeure. A. Miatlev, etc., etc.

Revue des Deux Mondes (15 juin) : Lettres intimes de la reine Victoria. — « Les pèlerins d'Argentan », récit de M. Jean de la Varende. — Poésies de M. J. Pourtal de Ladevèze.

Le Revue hebdomadaire (4 juin) : De Mme Pearl Buck, une très remarquable nouvelle : « Le sacrifice de l'imbécile ». — « Le romanesque et la poésie dans l'œuvre d'Emile Henriot », par M. F. Bardin.

La Revue du Tarn (15 juin) : « Emile Pouvillon », par M. Pierre Viguié. — « Sur un tombeau », par M. L. Charles-Bellet, qui rend là un bel et juste hommage à Raymond de la Tailhède, avec un remarquable portrait du poète dû au crayon de M. Marc Saint-Saens.

La Revue universelle (15 juin) : « Baudelaire auteur dramatique », par M. Jacques Crépet. — « Les souverains anglais à Paris en 1855 », mémoires inédits de Valérie Masuyer.

Rob (10 juin) extraits de livres et d'articles du duc d'Audiffret-Pasquier, de MM. G. Duhamel, F. Strowski, P. Morand, etc...

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Dans l'abbaye aux monstres (*l'Auvergnat de Paris*, 11 juin). — Walt Disney l'Enchanteur; féerie ancienne et fantastique moderne (*Journal des Débats*, 11 juin). — Lénine en mourant prononçait le nom de Henri Guilbeaux; Henri Guilbeaux vient de mourir; adieu au vice-chancelier d'Autriche Richard Schmitz (*l'Epoque*, 21 juin). — Schuschnigg, où est Schuschnigg? —France-Allemagne : une parole de Hitler (*le Journal*, 22 juin). — Un recensement des sociétés littéraires (*Toute l'Edition*, 18 juin).

Voici le dortoir des épileptiques. Les petits lits en bois sont alignés pour recueillir le plus possible un peu de ce soleil, qui semblable au soleil de la charité, se pose maintenant sur le lac en touches subtiles, presque irréelles...

Nous sommes à l'hospice de Ladevèze, dans le Cantal; nous sommes — suivant l'expression de M. René Armand, envoyé de **l'Auvergnat de Paris,** « dans l'abbaye aux monstres, aux frontières de la misère humaine ». — « Chez les mortes vivantes », disait M. Henri Lelong dans des pages saisissantes.

Aux quatre coins de la pièce, sur des estrades, derrière une mince cloison, les lits des religieuses. Des petites fenêtres sont percées dans la cloison, comme des meurtrières, pour guetter le mal qui, à toute heure, peut s'abattre sur les innocentes...

L'une de ces dernières

est là dans un lit, maintenue sur les couvertures et les édredons par des sangles à lier un bœuf. Sur ses joues livides perle une sueur glacée. Au coin de sa bouche s'étire un petit filet de bave... Elle est seule. Ses yeux mi-clos laissent deviner leur blanc d'émail et le grand rêve tout en formes étranges et inconnues qui doit se dérouler plus loin que la vie dans quelque monde de désolation et de douleur. Car c'est ici, dans cette section des gâteuses, le pays du rêve.

Dites du cauchemar...

— Quel âge as-tu, toi?

A cette question tout le corps de la petite vieille accuse un choc — comme si elle avait reçu un coup de poing qui lui fasse perdre l'équilibre.

— Allons, tu ne te souviens plus de ton âge?

Non elle ne se souvient plus. Elle lève sa main gauche, écarte ses doigts.

— Cinq ans?

Parce qu'elle n'a que cinq doigts. Et aussitôt elle repart à la poursuite du soleil perdu.

La jeune sœur qui est près de nous accorde à la gâteuse un regard d'infinie tendresse.

— Saviez-vous, ma sœur, tout ce qui vous attendait quand vous êtes venue ici?

lui demande M. René Armand. Et la sœur de répondre :

— Si je ne l'avais pas su, Monsieur, je ne serais pas venue.

Plus loin :

Voici que le père Tissier s'adresse à une épileptique :

— Dis-moi, ça va mieux aujourd'hui?

Aussitôt parcourue de sanglots, la fille tombe à genoux, en se laissant glisser le long de la soutane du père.

Puis elle se rassied toujours sanglotante, elle tombe à la renverse... Il faut l'emporter.

Une crise. Le mot que l'on prononce à Ladevèze des centaines de fois par jour.

§

Ici Ladevèze, ailleurs Hollywood. C'est dans un permanent pays du rêve que la vie de l'écran entraîne avec elle ces milliers de gens qui cherchent dans le cinéma une compensation au tragique quotidien, le miracle d'une évasion.

Si l'on croit, comme on l'a dit souvent, que l'œuvre d'art est une évasion, écrit M. Jean Dorsenne dans son feuilleton du **Journal des Débats**, que l'objet de l'œuvre d'art est de nous arracher à la réalité pour nous transporter dans le royaume enchanté du rêve, rien ne serait supérieur à la féerie.

Et de saluer Walt Disney l'Enchanteur, ce Walt Disney dont les dessins animés

ont absolument renouvelé et *justifié* [c'est M. Jean Dorsenne qui souligne] le cinéma.

Walt Disney qui a cueilli chez les frères Grimm les belles images avec lesquelles faire vivre *Banche-Neige et les sept nains.*

Il semble que, plus la vie devient difficile, haletante, « scientifique », dans la société moderne, plus le conte de fées devrait avoir chance de plaire. Le rêve triomphe toujours de la plus terne réalité. Mais il doit s'exprimer différemment suivant les époques... Les dessins animés de Walt Disney ont redonné au fantastique droit de cité dans la vie d'aujourd'hui. Est-il rien de plus délicieux que la fuite de la petite princesse Blanche-Neige dans la forêt et son rêve au milieu des bêtes?... C'est à qui se montrera le plus affectueux pour la fillette : les écureuils, les lapins, les biches font cortège à l'enfant tandis que les oiseaux volettent, en s'égosillant, pour nous montrer le chemin.

Le chemin que suit Blanche-Neige croise le chemin qui mène au *Quai des Brumes.*

Le Quai des Brumes dont le titre est clair pour ceux qui ont lu sur le « livre de bord » du *Lapin Agile* la dédicace de Max Jacob au « tavernier du Quai des Brumes », a été transporté par le metteur en scène de Montmartre... au Havre. Si le livre de Mac Orlan était difficile à porter à l'écran, du moins M. Marcel Carné a-t-il emprunté à l'écrivain la plupart des thèmes qui ont fait sa renommée. La pluie, les pavés mouillés, la brume sur les routes, le brouillard sur le port, la boutique de « curios » avec sa porte tintinnabulante, le bouge et ses habitués à demi-fous, la misérable chambre d'hôtel meublée la fête foraine et ses manèges... voilà les éléments du fantastique social moderne.

§

... Sans doute la vie moderne n'a point modifié l'essence des choses — l'amour, la mort, la force, par exemple, sont des sentiments qui furent et seront de tous temps; mais elle a transmué notablement le rythme et la vision. Nous qui sommes nés à une époque de machinisme naissant et intense, notre sens du rythme est nettement différent de celui de nos aïeux. Nous sommes bien plus nerveux, plus sensibles, plus haletants. Nos cœurs et les moteurs battent à l'unisson. Nous avons au fond de nous-mêmes la pulsation saccadée et chaude des machines.

De même les clartés prestigieuses de l'électricité, tantôt violâtres,

tantôt rosâtres, les atmosphères nocturnes de la rue et de l'usine, les buissons de feu s'enchevêtrant au long du rail, les mouvantes et éclatantes enseignes lumineuses, les jeux multipliés et fantasmagoriques de la lumière dans le théâtre, le cirque, le music-hall, ont modifié incontestablement notre faculté visuelle. Un peintre du xxe siècle ne voit plus comme un artiste du xviiie.

Ainsi parlait Henri Guilbeaux, lors d'une conférence consacrée à « la Poésie dynamique ». C'était dans les premiers mois de 1914. A Berlin.

Henri Guilbeaux, qui est mort misérablement à l'hôpital Cochin, avait attaché son nom pendant la guerre à toutes les manifestations défaitistes, lisons-nous dans **l'Epoque**.

La fondation de la revue *Demain* en Suisse, la révolution russe, le voyage de Lénine en « wagon plombé », l'inculpation d' « intelligences avec l'ennemi »; les trois années en Russie soviétique; la IIIe Internationale; l'amitié grande avec Lénine (le dernier nom que Lénine ait prononcé, au moment de mourir, c'était le nom de Guilbeaux); la rentrée à Paris, où l'auteur des souvenirs qui vont *du Kremlin au Cherche-Midi* se constituait prisonnier; l'acquittement, la publication de l'ouvrage où l'ex-lieutenant de Lénine stigmatisait *la Fin des Soviets*, autant d'étapes d'une vie dont l'hôpital Cochin a marqué la fin.

Le Dr Schmitz, vice-chancelier d'Autriche, est mort, lui, dans un camp de concentration. Homme d'Etat tout plein de courage et de foi, on peut dire, écrit M. Charles Pichon dans *l'Epoque*,

qu'une grande partie de l'âme de l'Autriche était concentrée en lui.

Aussi fut-il

l'un des premiers que, dès le 11 mars, les nouveaux maîtres de l'Autriche envoyèrent, par dizaines de mille, dans les camps de concentration.

(Ces camps hideux, ces centres de la mort lente, ces vallées des larmes, ces cercles de l'Enfer, ces témoins de l'impuissance du monde demi-civilisé à rien suspendre des pires manifestations de la barbarie, du sadisme des plus forts).

Et puis, ce fut le silence sur le vice-chancelier.

Comme ce sera le silence, n'est-ce pas, sur l'ex-chancelier Schuschnigg. Où est Schuschnigg? C'est l'énigme qui se pose, à tout instant du jour, pour nos consciences. Où est Schuschnigg? M. Romain Rolland, pendant la guerre, évoquait les mains de ceux que la guerre avait séparés, les mains qui se cherchaient; où trouver, où presser les mains de Schuschnigg? Quant au vice-chancelier...

Un communiqué officiel du D. N. B. nous fait savoir aujourd'hui que le vice-chancelier Schmitz a succombé dans un camp de concentration « à la suite d'une opération chirurgicale ».

Comme l'Autriche, alors? l'Autriche qui a sucombé aux suites d'une opération chirurgicale : l'Anschluss. Quand le chirurgien s'appelle Hitler...

Les Français auront une pensée pour ce grand ami de leur pays et de la paix.

Richard Schmitz, le vice-chancelier, qui connaissait la France, qui parlait fort bien notre langue. Mais une pensée n'a jamais sauvé personne. Le vice-chancelier est mort, le chancelier mourra. Coupables, aux yeux du pays le plus prompt à invoquer l'amour de la patrie; coupables d'aimer la leur, de faire leur devoir. Toujours le coup de Jules César l'étrangleur en face de Vercingétorix. Inaugurant, dans le cadre du congrès organisé par le Comité France-Allemagne, à Baden-Baden, une exposition dont le but, souligne l'envoyé du **Journal**, M. Georges Blun,

est de donner aux visiteurs une image, succincte, sans doute, mais précise, des gens et des paysages des deux pays, en vue d'une meilleure compréhension mutuelle,

inaugurant tableaux, sculptures et photos, le professeur Grimm (rien de Blanche-Neige, et ceci n'est pas un conte...) a rappelé

cette parole de Hitler au congrès de Nuremberg : « Soyons justes et reconnaissons que nous avons plus de raisons de nous admirer que de nous haïr. »

Sans doute, Gœthe... Mais le chancelier Schuschnigg? où est le chancelier Schuschnigg? Nous ne haïssons personne, mais je vois mal qu'il soit possible d'admirer les bourreaux

de Schuschnigg. La plus belle exposition du monde n'excuse pas, n'abolit pas les camps de concentration. Honneur soit au vice-chancelier Richard Schmitz. Bien entendu si Schuschnigg est, ou l'hôte du führer, ou le client de quelque hôtel Métropole, bref un homme libre, si le cas Schuschnigg a reçu sa solution, et dans le respect dû à sa loyauté, alors oui, on peut causer.

§

Y a-t-il une association des *Amis de Schuschnigg?* Nos écrivains ont la leur, et parfois un vivant: M. Wilfrid Lucas, le poète, est l'objet d'une société d'amis. Faut-il rappeler que, à titre posthume, un Chateaubriand, un J. K. Huysmans, un Anatole France, un Verlaine, un Vicaire, un Mallarmé, un Eugene Le Roy, un Charles-Louis-Philippe, un Léon Bloy, un Henri Bremond, un Léon Deubel, un Henri Duvernois, un André Lamandé, — un Joseph Vassivière, etc., sont rois chez leurs fervents.

Le peuple de moralistes qu'on dit que nous sommes non sans raison, remarque M. Francis Ambrière dans **Toute l'Edition,** est aussi un peuple d'exégètes. Nulle part au monde les grands hommes ne sont plus fervemment ni plus quotidiennement chéris et exaltés. Chacun a ses tenants, son autel, son culte. Et si vous en doutiez, je vous dirais qu'après une enquête rapide, et qui sûrement n'épuise point la matière, j'ai pu dénombrer plus de cinquante de ces sociétés qui se sont constituées autour d'un grand nom pour le répandre et le servir.

Cinquante qui font cent si on compte les Amis de nos Amis: l'*Académie Montaigne* a vu naître les *Amis de l'Académie Montaigne.*

Et combien nombreux aujourd'hui les amis du roi d'Angleterre!

GASTON PICARD.

MUSIQUE

Théâtre Montansier, à Versailles : *La Femme à Barbe,* farce en deux actes, livret de M. André de la Tourrasse, musique de M. Claude Delvincourt.

C'est une charmante turquerie, et qui, donnée à Versailles, dans ce délicieux théâtre Montansier, évoque irrésistiblement

le souvenir de précédents illustres. Mais nous sommes au vingtième siècle, et maints détails de l'intrigue nous le rappelleront — moins encore que la musique écrite par M. Claude Delvincourt pour **La Femme à Barbe,** sur le livret en deux actes de M. André de la Tourrasse.

Nous sommes, au lever du rideau, dans l'antre d'un devin dont le renom s'étend sur tout l'empire du Sultan. Ce devin rend des oracles — c'est son métier — un métier qui doit être profitable car on lui voit quantité de serviteurs, de concubines, d'esclaves. Et voici trois envoyés du sultan, trois hauts dignitaires de la cour, dont l'iman : ils annoncent au devin la visite du maître, qui paraît bientôt en effet. Salamalecs, discours fleuris d'hyperboles orientales, et le monarque en arrive au fait. Il est venu chercher l'avis du devin : ses trois cents femmes lui ont donné six cents enfants, mais pas un de ceux-là n'est un héritier. Que faire? Le devin entre en transes comme la pythie au moment où le dieu la visite. Et il rend l'oracle tout aussi énigmatique que les modèles du genre inspirés par Apollon : l'enfant qui sera l'héritier du trône tiendra la barbe non de son père mais de sa mère. Comme tous les oracles, celui-ci doit être interprété. Les ministres délibèrent et le sultan, leur avis pris, décide d'envoyer chercher à travers le monde la femme à barbe qui lui donnera l'héritier qu'Allah vient de lui promettre par la bouche du devin. Et pour plus de sûreté, l'ambassade partira sur-le-champ : elle sera formée des trois dignitaires de la cour présents chez le devin. Et s'ils ne réussissent point dans leur mission, ils emportent la certitude d'être empalés dès leur retour : précieux viatique, bien fait pour stimuler leur zèle.

La toile se relève au second acte sur un décor — fort joli ma foi — représentant une fête foraine : nous sommes en effet à Paris; mieux même, à Montmartre. Il y a, du côté jardin, un tir et une loterie avec sa roue du destin; au fond, une grande loge, fermée d'un rideau, au-dessus duquel on lit : « Cirque de l'Avenir ». Et du côté jardin, une autre baraque, avec un fronton orné du nom de Montefiore, et de belles affiches annonçant « le mystère vivant, Corinthine, la Femme à Barbe », Corinthine dont un magnifique portrait grandeur

nature révèle en effet qu'elle porte au menton une magnifique barbe fauve.

Mado, ballerine du cirque, se fait tirer les cartes : nous apprenons ainsi qu'elle aime un forain, lequel n'a d'yeux que pour Corinthine. Et Mado se retire en soupirant : la tireuse de cartes lui annonçait en effet tout à l'heure des événements extraordinaires qui la laissent troublée. Surviennent les trois envoyés du Sultan. Ils ont parcouru le monde sans trouver l'objet de leurs recherches, mais ils ont pris goût aux plaisirs d'Occident et Montmartre est pour eux désormais sans mystères. L'un aperçoit le portrait de Corinthine, sur l'estrade de la loge foraine. Leur résolution est vite prise : ils s'empareront de la femme à barbe et l'emmèneront. Mais un autre forain — un nain du cirque — a surpris leurs manigances. Il fait si bien que les deux soupirants de Corinthine se déguisent en femmes à barbes et que c'est l'un deux, précisément celui dont la belle Mado voudrait être aimée, que les Turcs prennent au lasso et entraînent. Corinthine épousera donc l'autre. Et nous apercevons sur le « Théâtre de l'avenir » ce qui va se passer lorsque les envoyés du Sultan conduiront devant leur maître la Femme à Barbe qui n'est qu'un homme rasé, orné d'un postiche. Le monarque irrité renverra le faux phénomène à grands coups de pied dans le bas des reins et fera empaler les trois lascars. Et Mado pourra ainsi être heureuse avec son bien-aimé rendu à son emploi d'hercule.

Il est périlleux de resserrer en quelques lignes le scénario d'une farce dont tout le plaisant disparaît ainsi. Je ne l'ai fait que pour marquer des repères afin d'y référer les numéros de la partition. Celle-ci est une des meilleures que le genre ait produites. Elle l'est par ses détails et par l'ensemble, cet ensemble qui est bien la somme des détails, mais qui est autre chose aussi, parce qu'il arrive trop souvent que de jolis morceaux, cependant adroitement assemblés, ne font point un tout et demeurent des pièces disparates. Enumérons d'abord les morceaux : le premier prélude, qui nous prépare exactement à ce que nous allons voir et entendre, qui crée cette atmosphère de farce foraine où nous allons vivre pendant le spectacle. Timbres des cuivres ca-

nailles, mais si joliment traités que leur vulgarité même prend de la grâce; rythmes bien marqués, ingénieux, et qui entraînent. Et le rideau levé sur l'antre du devin, une série d'airs et d'ensembles où les broderies orientales fleurissent de neumes étirés en capricieuses arabesques les propos des interlocuteurs. Exotisme plein de cocasserie, mais qui reste léger, et qui est bien l'auteur de certain *Bal Vénitien* à la fois populaire et savant, et dont l'humour semblait si savoureux déjà. Il y a des chœurs à bouche fermée qui sont d'une extraordinaire adresse et qui nuancent d'une poésie à peine indiquée cette cocasserie de la musique, au moment où la finale de haute fantaisie va clore cet acte endiablé.

Le prélude du second acte est tout bourdonnant des manèges forains en action; nous entendons la fête, ses machines haletantes : les sirènes sifflent, les orgues mugissent et les femmes affolées, sur les chariots des montagnes russes, poussent des cris de voluptueuse angoisse. Le duo de Mado et de la cartomancienne, les couplets de Mado, et puis le trio des envoyés du sultan, s'opposent en un contraste amusant. Le trio est une des meilleures pages de cette partition où il n'en est pas de médiocres, trio bachique pourrait-on dire si l'on osait un calembour à la mode de Willy, car il s'étage sur un accompagnement qui semble venu d'une pièce de Bach. Le mouvement est irrésistible; mais ce n'est pas seulement l'esprit parodique qui anime cette page : elle vaut par l'invention même des idées mélodiques, par sa richesse expressive. On retrouve cette qualité dans l'air du Grand Eunuque (car le Grand Eunuque — l'ai-je dit? — accompagne les trois ministres, dans le dessein de réapprovisionner, si l'on peut dire, le harem impérial). Et le Grand Eunuque, émoustillé par les charmantes montmartroises, déplore que bien des plaisirs lui soient « défendus par le syndicat ». On retrouve encore ce même don un peu plus loin, dans les couplets de Corinthine : il répand sur tout l'ouvrage une allégresse qui en fait le prix.

Voici donc une œuvre gaie, une farce franche, et qui est cependant une œuvre musicale de rare mérite, tout autant qu'un drame lyrique ou qu'une symphonie sauraient l'être. On pourrait opportunément écrire un discours sur *l'éminente*

dignité de la musique légère — si la mode de tels travaux n'était passée — car il faut dire et redire que la valeur d'un ouvrage ne tient point au genre choisi, à la forme du contenant, mais au contenu, à la richesse et à la saveur de la pensée, d'une part, à son expression de l'autre. En écoutant *La Femme à Barbe,* on ne peut que se rappeler les grands exemples de gaieté que nous ont laissés les maîtres, de Bach et de Mozart à Chabrier. *La Femme à Barbe* est de cette lignée : elle est une sœur de *l'Etoile,* ce qui ne surprend pas quand on connaît la haute valeur du musicien de la *Sonate pour violon et piano,* de *Ce monde de rosée,* des *Danceries* et de *Pamir.*

C'est M. Szyfer qui anime l'orchestre avec autant d'autorité que de goût. L'interprétation est excellente avec Mlle Andier, Mme Boulingre-Moureau (le Grand Eunuque), MM. René Talba, Bordon. Les chœurs dont la part est fort importante s'acquittent à leur honneur d'une tâche difficile.

Il reste à souhaiter de revoir ce spectacle sur un théâtre régulier, où sa place au répertoire semble marquée d'avance, à l'Opéra-Comique, le jour où *L'Etoile* y entrera .

RENÉ DUMESNIL.

ART

Les Arts de l'Iran. — IIe Salon des Jeunes Artistes. — Mémento.

Il avait été question d'organiser à Paris une vaste Exposition internationale des **arts de l'Iran,** qui nous eût montré l'état complet de ce que nous possédons aujourd'hui dans les divers musées des deux mondes. Pour des raisons politiques, cette manifestation « a dû être remise à une date ultérieure ». Mais il eût été fort dommage de ne pas faire étalage de certains documents de toute rareté que des circonstances particulières permettent en ce moment de présenter.

L'Exposition de la Bibliothèque Nationale comprend deux groupes : les arts de la dynastie sassanide, — celle qui régna sur l'Iran et la Mésopotamie du IIIe au VIIe siècle, — et la miniature persane du XIIIe au XVIe siècle. Ces titres rébarbatifs ont été heureusement transformés sur les affiches en : « L'ancienne Perse et Bagdad », — ce qui porte l'homme de la rue

à évoquer Haroun al Rachid et le monde féerique des *Mille et une Nuits.*

Nous ne trouvons de l'art sassanide que les épaves — toutes recueillies en dehors de la Perse — qui ont survécu aux destructions des envahisseurs. La civilisation sassanide, rivale de Byzance — a connu les invasions arabes, turques et mongoles. Mais, comme il arrive aux civilisations puissantes, ce sont elles qui ont surtout influencé l'art des conquérants. Il n'en reste pas moins que les cités les plus célèbres, comme Suse ou Rhagès, furent complètement anéanties. Il ne subsiste que des sculptures rupestres, que l'on pourra apprécier par des moulages et des photographies. Ils témoignent d'une indéniable influence hellénistique.

Nous n'entreprendrons pas l'énumération des richesses qui ont été rassemblées : argenterie, bronze, ciselés et incrustés d'or, camées, monnaies, émaux, céramiques vernissées et surtout tissus d'une magnificence et d'un intérêt considérables qui proviennent le plus souvent des Musées Nationaux et des trésors de nos églises. Ces tissus somptueux ont beaucoup favorisé les transactions commerciales de l'Iran, et les plus beaux furent des présents diplomatiques. Ils ont beaucoup servi de modèle aux brocatelles italiennes, à tel point que les spécialistes arrivent à les confondre.

Des pièces du fonds de la Bibliothèque Nationale sont exposées dans la Galerie Mazarine, — comme aucun Musée du monde n'en possède, que nous pouvons voir pour la première fois et que nous ne reverrons sans doute plus jamais.

M. Eustache de Lorey, archéologue distingué, n'a pas voulu faire de cette exposition une démonstration archéologique. Il a cherché à ce que la peinture orientale fût placée autant que possible dans les mêmes conditions de présentation que la peinture occidentale. Lorsqu'il intitule la préface de son catalogue : *De Wasiti à Behzad,* — comme nous disons : « De Van Eyck à Rubens », il marque bien son dessein. J'étais d'ailleurs un peu humilié de ne même pas connaître de nom ce Wasiti auquel on faisait un tel sort — jusqu'à ce que M. de Lorey eût bien voulu m'expliquer que ce nom, il venait de le créer lui-même d'après celui du pays natal de l'artiste, —

tandis que les œuvres avaient été gardées dans des bibliothèques jalousement fermées à clef. On a profité d'une réfection des reliures pour détacher les feuillets. Les peintures ont été isolées du texte manuscrit. Ainsi a-t-on accentué son caractère de tableau indépendant de la page et en dehors de toute contrainte illustrative.

On connaît bien les miniatures persanes du XVIIIe, dont la mièvrerie s'est perpétuée jusqu'à nos jours. Les artistes que nous trouvons ici peuvent être considérés comme les primitifs de la peinture persane. L'Iran ne semble pas avoir tenu compte des prescriptions de la loi musulmane : nous ne voyons que formes vivantes. Ces magnifiques documents de l'Ecole de Bagdad, du XIIe et du XIIIe siècle, sont connus sous le titre : *Les Séances*. Ils nous narrent des scènes pittoresques de la vie quotidienne, traitées avec infiniment de fraîcheur et d'éclat. La composition, la répartition des taches de couleur nous fait penser à des peintures murales qui auraient été réduites à la dimension d'un feuillet, et qui garderaient le même équilibre et la même puissance. Les silhouettes sont vivantes, bien que les visages ne portent aucune trace d'individualité. Ce caractère d'impersonnalité s'accentuera, — sauf quand Behzad aura donné un rayonnement de vie et de poésie au chatoiement de ses personnages, alanguis dans d'inoubliables jardins parfumés.

Cet art de l'Iran — au carrefour du bouddhisme, de l'hellénisme et de l'Islam nous apparaît cependant comme un art solide et complet. Il a exercé son influence sur la plupart des pays avec lesquels il est entré en rapports. Toute la reliure européenne lui doit beaucoup, — et nous parlions plus haut, à propos des tissus, de sa marque sur l'art décoratif italien de la Renaissance.

C'est un art intellectuel et symbolique dont la signification est importante. Nous devons être reconnaissants aux organisateurs d'avoir soumis de façon si claire à notre critique et à notre admiration cette importante manifestation d'un art qui n'éveillait guère jusqu'ici de curiosité que dans un milieu restreint de spécialistes.

§

Pour la deuxième fois, se tient le **Salon des Jeunes Artistes** (Galerie de Paris). Nous rappelons qu'il s'agit de présenter un petit ensemble d'œuvres d'artistes de moins de quarante ans choisis par un comité composé de critiques d'art. L'Association vit avec les cotisations de ses membres; les artistes invités exposent sans frais. Formule excellente.

Il reste à trouver chaque année la cinquantaine d'artistes capables d'être présentés au public comme les espoirs de leur génération. Tâche difficile, mais intéressante entre toutes.

Cette Association a au moins le mérite de désigner de jeunes artistes qui semblent presque toujours avoir quelque chose à dire et souvent peu connus.

Ce n'est pas parmi les inconnus cependant que nous classerons Robert Grange, dont la nature-morte est d'une qualité particulièrement remarquable, ni Caillard, ce beau coloriste qui ne se contente pas des oppositions faciles et reste toujours d'un goût parfait. Nous avions beaucoup remarqué les bois en couleurs de Jean Bernard pour son *Evangile selon Saint Jean*. Sa peinture reste un peu fade. Jean Couty fait preuve d'une sombre vigueur qui dénote un tempérament assez rare. Les paysages de banlieue pelée de Nadine Landowski révèlent beaucoup de sensibilité et quelques qualités picturales de premier ordre. Quant à Marie-Pierre Gilbert, elle affirme avec maîtrise sa personnalité dans un portrait de femme d'une curieuse intensité. Lorsqu'elle se sera départie d'une certaine raideur et aura assoupli son dessin, cette artiste pourra encore nous réserver bien d'heureuses surprises.

La peinture de Slodki est faite d'éléments dramatiques. Pacouil au contraire est tout en nuances raffinées. Les images de Jean Milhau sont d'une charmante naïveté, mais un peu sèches. Orazi ne nous a pas paru en progrès depuis sa dernière exposition, qui nous avait enchanté. L'envoi de Friedberger est plein de délicatesse. Nous goûtons beaucoup les chauds intérieurs si humanisés de Gisèle Ferrandier. Benn

répète son sujet, ce qui pourrait tourner au procédé, mais ne nous laisse pourtant jamais indifférents.

Une empreinte plus ou moins forte de surréalisme s'est exercée sur plusieurs de ces peintres. Manessier se trouve — du moins, je le pense — dans l'orthodoxie surréaliste; son œuvre n'en est pas moins d'une violence vulgaire et tapageuse. Nous avons été retenus par un noble paysage d'Eliasberg, et par les intéressantes compositions de Despierre, qui entreprend avec beaucoup d'intelligence la tâche redoutable de situer l'homme dans le cadre architectural de la vie industrielle moderne. André Marchand est à coup sûr l'un des plus doués de nos jeunes peintres. Il est possédé d'un noble souci de grandeur humaine. Mais il nous paraît faire fausse route en accentuant la rigueur de ses personnages, figés dans une expression stéréotypée et construits comme des poupées.

La sculpture est fort bien représentée. Nous retrouvons ces sculpteurs dont nous avons eu l'occasion de dire le bien que nous en pensions dans une de nos dernières chroniques à propos de leur exposition au Petit-Palais : Germaine Richier et Osouf dont le petit masque en bronze doré est d'un charme captivant. Nous citerons aussi Carton, Littman, Marianne Gold, dont les dessins sont excellents. Les frustes gaucheries de Walch, supportables lorsqu'elles sont placées parmi les joyeux feux d'artifice de sa peinture, sont inacceptables dans ses bas-reliefs. Ses petites statues en taille directe, par contre, possèdent le sens de la forme sculpturale et s'élèvent d'un beau mouvement dans l'espace.

MÉMENTO. — Chez Lucy Krogh, Michel Kali fait sa première exposition d'ensemble. Nous remarquons entre autres un émouvant portrait de Louise Hervieu et un portrait plein de grandeur tragique de la mère de l'artiste. Le peintre a une prédilection particulière pour les blancs; il aime décrire leurs mille nuances.

La peinture d'Yvonne Sjoestedt (Galerie Billiet) est le type de cette peinture littéraire dont la prétention cherche à masquer l'insignifiance. On y cherche en vain quelques qualités proprement picturales. Elle n'est même pas sauvée par ce goût dans la distribution des couleurs qui est généralement l'apanage des femmes.

Ce n'est pas le goût, par contre, qui manque à René Durey (Gal.

Pétridés). Ses paysages, ses intérieurs, sont d'une discrétion raffinée. Les qualités de ce peintre apparaissent particulièrement dans ses petits tableaux, d'un caractère très précieux.

André Barbier expose des aquarelles à la Galerie Marseille. Nul mieux que lui ne sait capter les plus subtils aspects de l'atmosphère. Il est attiré par les paysages d'eau et de pluie, par les heures où le jour déclinant donne aux choses un aspect irréel. Nous avons souvent rencontré André Barbier, entre chien et loup, par les brumes d'hiver sur le pont de la Tournelle. Pour la centième fois, il cherchait à saisir la silhouette évanescente de Notre-Dame et de la pointe de la Cité. Par touches légères, presque imperceptibles dans leur transparence, il traçait rapidement sur le papier des notations étonnamment véridiques des jeux mouvants de la lumière sur l'eau et sur la pierre aux dernières minutes du jour. Nous trouvons ici les meilleures de ces pages.

Il y a entre ces trois peintres : Leonor Fini, E. Berman, Pierre Roy, des affinités qui font que nous avons plaisir à les trouver groupés (Galerie Montaigne). On sait avec quel soin, et avec quel souci d'exactitude, qui va jusqu'au trompe-l'œil, Pierre Roy peint ses natures-mortes. C'est un état descriptif d'objets vus sous une lumière froide et uniforme. Leur assemblage imprévu, extravagant, leur confère une singulière intensité. Il s'en dégage un troublant mystère. Berman peint l'homme perdu dans de fantastiques paysages de rêve. A sa peinture, souvent lourde, nous préférons ses dessins et ses lavis : dans le geste de ses personnages, dans l'allure dramatique de ses mouvements antiques, apparaît un émouvant esprit de grandeur. Les petites figures de Leonor Fini possèdent une acuité d'expression, dans le calme et l'ordonnance, que nous trouvons rarement aujourd'hui. Par la fermeté de leur dessin, par l'intelligence de leur vision et leur sens de la composition, ces trois peintres font œuvre de qualité, — même si nous la dépouillons de tout ce qui vient là pour flatter le snobisme américain.

BERNARD CHAMPIGNEULLE.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Documents baudelairiens. — J'ai retrouvé dans mes papiers copie des deux notes inédites suivantes qui, jadis, faisaient partie de la collection Jules Le Petit.

Il est difficile de déterminer la date où elles furent établies. Baudelaire écrivait à sa mère le 12 avril 1856 qu'il allait être obligé, le mois prochain, de commencer à mettre

en ordre ses idées de théâtre. On peut donc croire qu'elles sont de cette époque-là, mais je ne l'affirmerais pas. Ce qui est certain seulement, c'est que la première ne saurait être antérieure à 1854, car c'est en 1854 que le poète proposa à Hostein, alors directeur du Théâtre de la Gaîté, de monter le drame de Diderot : *Est-il bon, est-il méchant?* (lettre du 8 novembre) et cette année-là aussi qu'il entra en rapports avec Barbey d'Aurevilly à propos de la publication des *Histoires extraordinaires* au *Pays*. C'est encore que la seconde est forcément de 1853 ou postérieure, puisqu'on y trouve mentionné *Le Marquis du 1er houzards,* scénario tiré d'une nouvelle de Paul Gaschon de Molènes, *Souffrances d'un houzard,* qui parut dans les *Caractères et Récits du Temps,* chez Michel Lévy, à cette date.

Il faut convenir aussi bien que la documentation baudelairienne se trouve, aujourd'hui encore, bien incapable d'expliquer plusieurs des mentions portées dans ces deux notes, — ce qui ne laisse pas d'être fort humiliant tant pour elle que pour ses scoliastes.

Enfin voici les textes, que je ferai suivre de quelques conjectures ou rapprochements qu'ils me suggèrent.

I

THÉATRE

Le catholique dandy.

Envers de Tartuffe.

Le parfait catholique aimable, arrangeant les affaires de tout le monde, à la manière d'Hardouin (drame de Diderot).

Personnage épisodique ou principal?

D'Aurevilly vous invite à communier avec lui comme un autre à dîner.

— Nous communierons ensemble, et ensemble nous nous agenouillerons, humblement, le poing sur la hanche.

— Pourquoi regardez-vous ces filles?

— Je m'en repentirai.

Anecdotes de d'Aurevilly et de la Religieuse.

II

DRAMES

L'ivrogne

Le marquis du 1er houzards.

Falkland (Caleb Williams).
La femme entretenue sans le savoir.
Les vierges sages et les vierges folles.
Histoire de brigands (pendant le Directoire).
Un drame romain (de la République ou de l'Empire).
Une pièce à femmes, mais une vraie pièce de poëte.
Le club des Cocus.
La jeunesse de César.

—

Un drame sur les Bohémiens.
Le prometteur sans crédit.

Penser aussi au drame romanesque, aux costumes variés des peuples, l'esclavage, etc.

ECLAIRCISSEMENTS

I

Le catholique dandy. — Etant donné qu'une anecdote concernant Barbey d'Aurevilly suit immédiatement cet embryon de canevas, il paraît vraisemblable que « le connétable », si peu *arrangeant* que fût son caractère, aurait « posé » au moins partiellement le personnage.

Envers de Tartuffe. — Je crois qu'*envers* doit être entendu ici dans le sens de *contraire,* Tartuffe étant un trouble-tout qui n'a en vue que son intérêt personnel et qui, sitôt arrivé à ses fins, jette le masque avec la dernière brutalité. — Entre toutes les comédies de Molière, Baudelaire condamnait celle-là sévèrement. On lit dans *Mon Cœur mis à nu :*

Mon opinion sur *Tartuffe* est que ce n'est pas une comédie, mais un pamphlet. Un athée, s'il est simplement un homme bien élevé, pensera, à propos de cette pièce, qu'il ne faut jamais livrer certaines questions graves à la canaille.

Opinion où il se rencontrait avec son cher Joubert :

Molière s'est joué, dans *Tartuffe,* de la forme des affections religieuses, et c'est là, sans doute, un grand mal.

... Ce qui ne peut être dit et pensé que par le mauvais goût, on doit s'abstenir toujours de le peindre ou de le dire (*Pensées, essais,* etc.)

...à la manière d'Hardouin. — On sait qu'Hardouin est le

personnage principal de *Est-il bon, est-il méchant?* où Diderot s'est mis en scène lui-même.

D'Aurevilly vous invite à communier avec lui... — Eugène Grelé, dans son *Jules Barbey d'Aurevilly* (« L'Œuvre », p. 103), a mentionné un propos analogue, mais c'est dans la bouche de notre poète qu'il l'a mis : « Vous devez vous confesser le poing sur la hanche, lui disait Baudelaire. »

Anecdotes de d'Aurevilly et de la Religieuse. — J'ai souvenir d'une note de Poulet-Malassis prêtant à Barbey une attitude quelque peu diabolique auprès d'une religieuse, mais je ne l'ai pas retrouvée.

II

Plusieurs des titres mentionnés dans cette liste se rencontrent dans le *Carnet* (éd. Chevrel, p. 35), mais malheureusement sans le moindre soupçon de canevas.

L'ivrogne. Le Marquis..., V. les *Œuvres posthumes* (*Mercure de France*, 1908).

Falkland. — Ce personnage de *Things as they are* et *The Adventures of Caleb Williams* (1794), — si mystérieux, si solennel dans ses manières, aussi chevaleresque que criminel et dont les nobles vertus inspiraient, même à ses victimes, une admiration passionnée, cet ange tombé qui, entre tant d'autres, est peut-être le plus émouvant qu'ait peint William Godwin, avait certes de quoi séduire Baudelaire. Mais notre poète a-t-il jamais poussé plus loin l'intention de le mettre à la scène? On l'ignore, comme ce qui a trait à *La femme entretenue sans le savoir.*

Les Vierges sages et les Vierges folles. — Il semble qu'ici on puisse risquer une conjecture. On sait que Baudelaire fut très lié avec Esquiros, qu'il nomme parmi ses « secondes liaisons littéraires », c'est-à-dire celles qui suivirent son voyage à l'île Maurice, — avec Sainte-Beuve, Hugo et Gautier dans une note autobiographique. Or, Esquiros avait publié en 1840-1842 des plaidoyers en faveur de la réhabilitation des filles et de l'émancipation des femmes, sous les titres de *Les Vierges folles* et *Les Vierges sages*. On peut donc croire que Baudelaire se proposait de porter à la scène les idées ré-

pandues dans ces petits livres ou, plus vraisemblablement, leur contre-partie. Mais peut-être aussi est-ce simplement de la parabole évangélique (St Matthieu, xxv, 1-13) qu'il se serait souvenu. — Dans la liste du *Carnet* dont je parlais tout à l'heure, le titre qui nous occupe n'est plus représenté que par sa seconde moitié.

Histoire de brigands... — Ceci semble devoir être rapproché d'une note reproduite dans les *Œuvres posthumes* de 1908, p. 411-412, d'autant que Jean Buckler dit Schinderhannes (Jean l'écorcheur) qui s'y trouve nommé, poursuivit ses sinistres exploits sous le Directoire et au début du Premier Empire :

Ecrire à Malassis pour lui demander les livres sur les chauffeurs, les brigands, les sorciers, surtout après l'époque révolutionnaire.

Vendée.
Schinderhannes.
Brigands
Sorcellerie.
Séquestrations
Palais et prisons (souterrains).
Et des supplices et des épouvantes!

Un drame romain. — Ce titre faisait peut-être double emploi avec *La jeunesse de César,* qu'on trouve plus loin, comme *Un drame sur les Bohémiens* avec *La fin de don Juan* (v. *Œuvres posthumes*), dont l'action devait transporter le spectateur « au camp des Zingaris, dans la montagne ».

Pour les autres titres, je ne sais rien.

JACQUES CREPET.

NOTES ET DOCUMENTS D'HISTOIRE

Freud, source mystique du romantisme hitlérien. — Il pourrait être intéressant, à l'occasion de l'expulsion par Hitler du psychiatre viennois, de rechercher ce qu'il a apporté dans le domaine des idées et s'il peut nous aider à comprendre la psychologie de l'Allemagne actuelle.

Il peut sembler paradoxal de considérer Freud, grand intellectuel et médecin juif, comme l'une des sources mystiques de l'anti-intellectuel et antisémite Hitler. Il serait peut-être

plus exact de dire que Freud, quoique intellectuel et quoique juif, a subi la contagion de l'irrationalisme romantique allemand et en est l'une des manifestations, Hitler en étant une autre. Envisagée sous cet angle notre thèse semblera sans doute plus défendable.

Nous ne partageons pas le jugement de ceux qui taxent Freud de vulgaire obsédé sexuel, et qui ne choisissent dans ses écrits, sous prétexte de les commenter, que des passages répugnants évoquant l'inversion, l'inceste ou la nécrophilie. Il y a une différence, à nos yeux, entre Freud et le vampire de Düsseldorf ou d'ailleurs. Nous estimons que Freud a reconnu le caractère irréductible de la vie spirituelle et du dynamisme mental.

Son idée peut-être la plus originale est que la vie normale de la conscience à l'état de veille implique un refoulement continuel de représentations complexes anciennement organisées, qui font irruption dans la conscience dès que, dans la rêverie, le contrôle de nous-même vient à se relâcher.

Cette primauté donnée à la rêverie sur la raison consciente, aux mystères de la nuit sur les clartés du jour, est un élément du romantisme allemand. On la trouve à l'état pur dans les *Hymnes à la nuit* de Novalis, dont Wagner s'est souvenu pour le second acte de *Tristan* et *Isolde.*

O sombre nuit, un baume précieux tombe goutte à goutte de la gerbe de pavots que porte ta main. En une lourde ivresse tu déploies les ailes alourdies de l'âme, et tu nous donnes des voluptés obscures et ineffables, mystérieuses comme toi. Combien pauvre et enfantin me semble à présent l'univers diapré de la lumière! Combien béni le départ du jour! Plus célestes que les étoiles qui scintillent dans l'immensité du ciel, sont les yeux infinis que la nuit ouvre en nous...

Tels sont les accents du romantisme allemand, nés dans les couvents du moyen âge, chez un Eckart, un Suso ou un Tauler, pour se continuer chez Luther ou chez Jacob Boehme, chez Zindendorf et les Frères Moraves (cf. *Wilhelm Meister*) : c'est la grande tradition mystique de l'Allemagne. L'abîme de la Divinité est symbolisé par un gouffre ténébreux où s'engloutit et disparaît le monde visible des créatures. Le non-moi est le produit inconscient d'une part, absolument néces-

saire et systématique de l'autre, de ce que Fichte appelle l'imagination productrice. Tout ce qui vient de la sphère du corps nous apparaît comme une nécessité : nous subissons les impressions extérieures comme quelque chose de fatal, qui se produit en nous indépendamment de notre volonté et sans que nous puissions y changer quoi que ce soit.

La morale, l'éducation, ce sont pour Freud différentes formes d'une personnalité acquise, artificielle, qui fait équilibre à notre inconscient, seul riche et fécond. Sur cette donnée se fonde une curieuse interprétation, non seulement du rêve et de la folie, mais des mythes populaires et des œuvres d'art. Platon, dans *Ion,* définissait déjà l'enthousiasme artistique comme une communication directe du rhapsode avec la Divinité, comme une possession. Freud y voit le raz-de-marée des complexes sexuels refoulés, brisant les digues de la conscience claire pour donner libre essor à l'imagination productrice. C'est une sorte de divinisation de l'instinct sexuel, théorie qu'il érige en conception du monde.

Il y a là un aspect caractéristique du romantisme allemand, l'érotisme exacerbé en mystique, dont la *Lucinde* de Frédéric Schlegel est le prototype, et dont on trouve maints représentants parmi d'autres Israélites viennois de la fin du XIXe siècle : le médecin Arthur Schnitzler, psychologue aussi fin que spirituel, auteur du *Voile de Béatrice,* d'*Anatole,* etc... et Otto Weininger, qui s'évertue à tirer de Schopenhauer une métaphysique du sexe, un mysticisme de la virilité.

Transposé sur le plan du culte de la race et les obsessions de prophylaxie ethnique que celle-ci comporte, nous retrouvons ce même aspect du romantisme allemand, ce mysticisme de la virilité, dans la pédagogie actuelle de Hitler (cf. *Les dix commandements du mariage allemand* et leur commentaire, que j'ai publié dans *Le Temps* du 30 août 1934).

Pour Freud comme pour Rousseau, l'enfant est une victime de son éducation bourgeoise, aux cadres façonnés par le christianisme. Il est abruti par toutes sortes d'obligations morales qui étouffent sa personnalité, et en particulier son instinct sexuel. Lorsque l'enfant arrive à la bienséance, ce n'est que par défiance à l'égard de sa famille et de l'opinion

publique, défiance issue d'une éducation qui réprima chez lui toute spontanéité et fit de lui un hypocrite.

Théorie facile, à laquelle nous répondrons qu'en effet, la politesse, la morale, la culture, sont peut-être d'immondes hypocrisies, mais qui ont rendu tolérable la vie en commun des hommes et sont la condition même de sa durée.

Freud s'indigne du fait que les parents font honte à leurs enfants de leur violence juvénile, et en brisant ainsi leur élan, anéantissent ce qui devait faire la personnalité des bambins et leur permettre de réussir dans la vie. Conception rousseauiste et nietzchéenne dans ce qu'elle a de plus primitif. Gœthe ne dédaignait certes pas la valeur de cette violence juvénile qu'il nomme dans ses *Urworte* le Démonique individuel, mais il le tempérait par les hasards de l'éducation et de la vie en société, par l'amour, par la nécessité. Nous estimons qu'en effet, le but de l'éducation est non pas de développer la spontanéité de l'enfant, mais de la réprimer, car nous ne la croyons pas toujours « bonne », selon Rousseau, mais au contraire, le plus souvent brutale, égoïste, impérialiste chez l'animal humain comme chez les autres, avant l'intervention de la culture.

Avec Nietzsche et avant Hitler (1), Freud a dénoncé avec force la prétendue « décadence née de notre culture, l'action dégradante que celle-ci exerce sur la personnalité, en opposant des entraves à son libre épanouissement, en lui imposant des refoulements nombreux et impérieux ». Plus une civilisation est cultivée, dit Freud, plus se révèle la diminution des personnalités qui y participent. L'homme civilisé est tronqué, rapetissé, parce qu'il doit se soumettre en esclave à la tyrannie de la réalité (du royaume du jour, disaient Novalis et Wagner; de la raison, disent les Français).

Malgré la pression continuelle, poursuit Freud, que la Réalité exerce sur l'homme civilisé, cet automate, cette cire molle; malgré les déformations qu'elle lui fait subir, il se révolte parfois, grâce à la luxuriance de son inconscient, voué au principe du bon plaisir.

Révolte de Luther contre l'Eglise, révolte de Herder et de

(1) Cf. mon étude du « *Mercure de France* », 1-8-1932 : *Nietzsche, source mystique de Hitler.*

Lessing contre la littérature classique française, révolte de Fichte (*Discours à la nation allemande*), révolte de Hitler contre le système de Weimar, contre la raison, contre la culture, telle est la tradition romantique, la tradition allemande par excellence. C'est la révolte contre toute discipline *intérieure* de l'homme de la nature selon Rousseau, de la « blonde Bestie » selon Nietzsche. Un Français aura toujours quelque peine à comprendre cette primauté donnée aux forces irrationnelles et ce principe du bon plaisir. Il croit plutôt que c'est précisément en restreignant en nous le principe du bon plaisir que l'homme est parvenu à quelque personnalité, en dominant *sa* « nature » qu'il est parvenu à quelque indépendance vis-à-vis de *la* Nature, en cessant d'être une « blonde Bestie » qu'il mérite le nom d'homme. Un Français aura toujours peine à comprendre, — dussent les Allemands le qualifier de conservateur, de rétrograde, — que Freud, après Nietzsche, taxe notre conscience morale de « mauvaise conscience » et la considère comme un état morbide sous le carcan de la société. Les Français croient en général à la primauté de la raison sur l'instinct, et ils croient au progrès, au développement de l'esprit humain *dans l'avenir*. Ils conçoivent mal la venue d'une société paradisiaque où les hommes seraient affranchis des refoulements de la morale; âge d'or reproduisant celui des origines humaines, le paradis de l'ère pastorale selon Herder, la fausse Grèce édénique de Hölderlin, — cette utopie spécifiquement romantique — âge d'or où régnerait, selon Freud, le bon plaisir dans les rapports sexuels (autrement dit : la force brutale).

Un Français éprouve quelques méfiances à l'égard des Surhommes romantiques, aspirant à briser les cadres de la vie sociale et de la morale; à l'égard du peuple de héros dont Hitler fait manœuvrer les masses vociférant dans un délire sacré. Malgré les séductions de cet appel au retour à la nature et au libre épanouissement de la personnalité, malgré l'attrait, pour notre orgueil, de la « morale des Maîtres » avec son mysticisme de la virilité, de la dureté, de la violence, nous ne saurions diviniser ainsi l'instinct, l'irrationnel et l'inconscient. Sans thérapeutique psychanalytique, sans confessions dégradantes et impudiques, sans avalanche de romantisme

dionysiaque et sans exhibitionnisme de force militaire, le Français garde sa modeste « Morale d'Esclave », qui consiste essentiellement à garder le contrôle de soi-même, à réprimer ses instincts de brute dans le silence de sa conscience.

La pseudo-cure freudienne par la psychanalyse, comme le pessimisme héroïque d'un Spengler et d'un Hitler, procèdent de la même dangereuse erreur de logique : elles mènent un grand et noble peuple à rejeter ses propres fautes sur des circonstances à lui extérieures (hérédité, destinée raciale, civilisation) : ainsi il se trouvera plus désarmé que jamais devant les récidives de ses faiblesses morales.

J. GAUDEFROY-DEMOMBYNES.

LETTRES ITALIENNES

Giuseppe Rensi : *La Filosofia dell'Assurdo*, Corbaccio, Milan. — Giacomo Leopardi : *Zibaldone di Pensieri*, 2 vol., Mondadori, Milan. — Pietro Nardi : *Antonio Fogazzaro*, Mondadori, Milan. — Marino Moretti : *Scrivere non è necessario*, Mondadori, Milan. — Massimo Bontempelli : *Miracoli*, Mondadori, Milan. — Guido Stacchini : *Storie immorali*, La Prora, Milan. — Guido Stacchini : *Vera Storia di Don Giovanni*, La Prora, Milan. — Arturo Marpicati : *Quando fa sereno*, Mondadori, Milan. — Carlo Linati : *Sinfonia Alpestre*, Treves, Milan.

Giuseppe Rensi est un grand philosophe. On doit le reconnaître même si on ne partage pas ses vues désespérantes. Car c'est le pessimiste intégral; et il n'avait peut-être jamais mieux défini sa position que dans son dernier livre **La Filosofia dell' Assurdo.** Dès la préface, nous trouvons cette affirmation désolante : *le monde est le règne du hasard, de la folie, de la perversité.* Il serait long d'analyser un livre aussi dense et dont la tractation est le plus souvent tout à fait technique. Signalons que l'auteur y fait une critique serrée de l'idéalisme allemand, surtout hégélien, et qu'il se place délibérément dans la ligne de Leopardi. La pensée centrale de l'ouvrage est celle-ci : *le réel est irrationnel.* J'ajoute que c'est une évidence. La raison est une faculté utilitaire qui permet à l'homme d'ordonner ses connaissances du monde. Il est difficile qu'elle cadre parfaitement avec l'Univers relatif non plus qu'avec l'Absolu. Selon la tradition italienne, Giuseppe Rensi rapporte à l'histoire sa théorie, pour aussi abstraite qu'elle soit. La preuve que le monde est mauvais et absurde, c'est que l'histoire existe. Si, au cours des siècles,

les hommes s'étaient une fois sentis bien dans un certain état, ils y seraient restés, et il n'y aurait plus eu d'événements notables. Au contraire, le monde est une perpétuelle branloire; car Giuseppe Rensi se réfère très souvent à Montaigne. La sagesse des nations savait déjà que les peuples heureux n'ont pas d'histoire; et c'est sans doute le cas des peuples immémoriaux de l'Océanie. Mais en faisant de l'histoire une simple succession d'événements qui n'est due qu'à un hasard imprévisible, Giuseppe Rensi tend à confondre ces faits collectifs avec l'action psychologique individuelle. En outre, si nous admettons que l'homme est fou, cette folie suppose un vrai absolu dont elle s'écarte et qui est en dehors de l'homme. Mais enfin, la philosophie est pour une grande part faite de dialectique; et la dialectique engendre la discussion. Celle de Giuseppe Rensi n'est point sèche. Nous trouvons à chaque page des réflexions de couleur léopardienne, comme celle-ci : « L'espérance est en proportion directe de l'infélicité. »

Il serait intéressant de comparer la philosophie de Giuseppe Rensi avec celle que l'on peut déduire du **Zibaldone,** de Leopardi, dont Francesco Flora vient de nous donner une édition critique qui nous apparaît définitive. Ces notes du grand poète tiennent quelque dix-huit cents pages de texte imprimé en petit corps. Elles n'avaient été publiées qu'une fois, en 1898, par les soins d'une commission que présidait Carducci, et sous le titre de *Pensieri di varia filosofia e di bella letteratura* que personne d'ailleurs n'employa jamais. On comprend l'extension qu'il faudrait donner à l'étude d'une aussi énorme masse de pensées. Disons toutefois que si l'œuvre de Leopardi se limitait à ses *Chants,* nous y trouverions tout son génie, et sa gloire ne serait pas diminuée d'un iota. C'est le privilège de la poésie.

Piero Nardi nous donne un volumineux **Antonio Fogazzaro** auquel il sera bien difficile d'ajouter quelque chose. Il est complet, et d'un grand intérêt rétrospectif. Car aujourd'hui, nous nous sentons assez loin du sentimentalisme et du modernisme de l'auteur vicentin. Nous avons même peine à concevoir qu'on ait pu prendre au sérieux un livre d'une pensée aussi courte que les *Ascensions humaines.* Le modernisme fut le fait de la fraction inquiète du catholicisme, celle

qui est attirée par la novation tout en prétendant demeurer dans l'orthodoxie. Elle n'y réussit pas toujours. Aujourd'hui, cette velléité d'action s'est transposée du plan doctrinal à la politique. Nous devinons ce que Fogazzaro nous dirait, s'il vivait aujourd'hui. Il prétendrait, par exemple, qu'il n'y a des Basques qu'à Guernica et que les Navarrais n'en sont pas.

L'un des agréments des Lettres italiennes contemporaines c'est que les auteurs y sont répandus par tout le pays. Sans doute, par nécessité éditoriale, en trouve-t-on davantage à Milan qu'ailleurs; mais enfin, il n'y a pas encore une capitale tentaculaire qui les absorbe tous. Quand on parcourt l'Italie, on sait que l'on rencontrera tel romancier dans telle ville, et tel poète dans une autre. D'où un accent de terroir véritable. Le régionalisme n'y est pas un plaqué d'amateur, comme chez nous la plupart du temps. Ainsi Marino Moretti habite Cesenatico, petit port situé entre Ravenne et Rimini. Son œuvre en prend une couleur qui est sensible même dans un livre d'argument général comme **Scrivere non è necessario,** *il n'est pas nécessaire d'écrire.* Titre d'une ironie très actuelle. L'auteur nous y montre l'envers de sa vie d'écrivain, certaines sources de ses livres, leurs vicissitudes, leurs répondances de toute sorte, les visiteurs et surtout les visiteuses qui viennent le trouver. On comprend que ces visites de lecteurs ont une tout autre portée à Cesenatico qu'à Paris où le moindre homme de lettres est obligé de se défendre contre leur envahissante banalité. Là-bas, il y a un filtrage naturel qui ne laisse passer que les plus intéressants, les originaux. C'est curieux. Impitoyablement, Marino Moretti étudie la fortune éventuelle de ses livres, dans l'espace et dans le temps. Il fallait, pour le faire, un bon sens allié à beaucoup de finesse. C'est l'avantage qu'on possède à vivre hors du milieu; je dis le milieu littéraire. Voici un livre rare, le meilleur de Marino Moretti qui nous en a donné quelques-uns d'excellents.

Peut-on y voir une pointe d'humour? Grosse question que l'humour italien. On n'en peut guère découvrir en Italie avant Manzoni. Je ne suis pas sûr qu'il y en ait même chez Massimo Montempelli. Du moins pas dans **Miracoli** où il réunit ses recueils de nouvelles qui parurent de 1923 à 1929. Ce fut

pour lui une belle époque de production. A vrai dire, on y trouve de l'esprit tout court, à la française, mais traduit en images par un artifice qui réussit parfois à être très piquant. Le type de ces nouvelles est *Femme dans le Soleil* où nous voyons toute la gentillesse et à la fois toute l'insuffisance d'une jeune femme mises à l'épreuve dans un cadre d'une éblouissante fantaisie. Les premières de ces nouvelles peuvent avoir subi l'influence de Papini. Puis Bontempelli dégage sa manière propre, qui est faite en grande partie d'une ironie assez froide, mais dissimulée sous l'habileté de la fiction, située presque toujours dans un cadre très moderne.

Indéniablement, nous trouvons de l'humour chez Guido Stacchini. De propos délibéré, il a travaillé le genre. Il a réédité ses **Storie immorali,** écrites au lendemain de la guerre; mais telle de ces nouvelles, comme la *Défaite de Sourire* est toujours d'actualité. Il est vrai que la **Vera Storia di Don Giovanni,** rééditée elle aussi récemment, date à peu près de la même époque. Il y a, dans ces sortes de parodies d'une facture qui se ressent du futurisme alors en vogue, une grande acuité d'observation, en même temps qu'une intention marquée de remettre bien des vieilles choses à leur vraie place.

Il semble qu'Arturo Marpicati ait voulu trouver une diversion à des travaux plus sérieux en publiant **Quando fa sereno.** C'est la sérénité des souvenirs heureux; et il s'y trouve, bien entendu, des souvenirs d'enfance et de jeunesse. On en a fait un grand abus, un dangereux abus; car ce genre nous apparaît tantôt d'une écœurante médiocrité, tantôt d'une très valable fraîcheur. Mais pour être capable d'exprimer celle-ci, il faut être poète. Un poète se reconnaît à l'expression, et celle d'Arturo Marpicato est vive et fluente. Elle nous attache à ces tableaux, ces idylles au sens grec du terme, ce que l'on appelle en italien des *bozzetti* dont la plupart ont pour cadre le pays de Brescia. Mais les deux meilleurs morceaux sont à mon sens *le Gardien de Phare de Prestenizze,* qui se trouve sur une pointe de l'île de Cherso, et *Bienvenue à la Farnésine.* Deux morceaux anthologiques.

Carlo Linati, qui a su rendre mieux que personne les grands paysages d'eau de la haute Lombardie, vient de donner **Sin-**

fonia alpestre. C'est du moins le titre de la première des trois nouvelles de ce recueil. L'auteur a essayé, si je ne m'abuse, de transposer esthétiquement la valeur humaine, je dirai même féminine, du ski. C'est curieux. Cet aimable jeu, en dehors des pattes cassées, n'a rien de la rudesse du véritable alpinisme. L'hiver, les nuits sont longues; et Thomas n'a pas besoin de demander à papa Diafoirus la permission de ce que vous savez. On lui accorde tout d'emblée. Personne ne se met en frais ni d'un côté ni de l'autre. Carlo Linati, qui est aussi un poète, réussit à donner à l'aventure un certain liant de juvénile sensualité. C'est presque chaste, en comparaison de la modernité de mœurs qui accompagne le plus souvent ce sport à la mode. Nous sommes très loin des scènes de Noël ainsi que du *blanc manteau d'hermine* qui plaisait tant aux demoiselles du temps jadis. Mais où sont les neiges d'antan?

PAUL GUITON.

PETITE HISTOIRE LITTÉRAIRE ET ANECDOTES

Une amitié fraternelle. — Pierre Louys et Georges Louis. — Leur correspondance en partie chiffrée. Une première au Vaudeville, contée par Pierre Louys, suivie d'une scène dialoguée de la *Femme et le Pantin*, qui ne se retrouve pas dans ce roman dont il semble bien qu'elle soit un fragment de la version originale. — Pierre Louys et les chers lecteurs du *Journal*. — Jane Avril chantée par Raoul Ponchon dans une de ses « gazettes rimées ». — Un mot sur les mémoires de cette gentille saltatrice du *Moulin Rouge* publiés naguère dans *Paris-Midi*. — Une lettre de la demoiselle Berthe Bullier, dite l' « Araignée », qui n'avait ni le talent, ni, surtout, la modestie de Jane Avril.

La correspondance de Pierre Louys sera une précieuse contribution à l'histoire de sa génération. Ce ne sont pas des lettres ordinaires que les siennes, mais plutôt une gazette littéraire et mondaine où il est tout autant question de lui-même que de ses contemporains. Certains passages en resteront lettres mortes, écrits qu'ils sont en langage chiffré, dont la clé est à jamais perdue. Une grande amitié liait Pierre et Georges Louis, ce qui n'est pas toujours le cas pour des frères. Mais ceux-là ne paraissent pas avoir eu de secrets l'un pour l'autre. De loin comme de près, ils se confiaient tout, leurs pensées et leurs impressions intimes. Séparés l'un de l'autre, voyageant chacun de son côté, Georges pour des affaires d'Etat, Pierre pour son plaisir, ils s'écrivaient souvent. Afin

d'être aussi libres dans leurs lettres qu'ils l'étaient dans leurs conversations, ils étaient convenus d'un chiffre. A Georges Louis qui résidait au Caire, où il s'acquittait des fonctions de Commissaire de la Dette, Pierre Louys, qui venait de rentrer d'Espagne expliquait :

Pour E... 3067 je te propose Auberge. Nous l'avions oublié...
Ammonite a 18 de tarot.. Amorphe a toujours eu 10 de T. Amphibie est l'égal d'Amphore qui règne sur Ana. Amulette et 9668 se ressemblent. Tu comprendras la phrase. « Analyse 8090 » et si je te télégraphiais : « Anesthésie Liane de Pougy » tu me répondrais 2576. Nous nous sentons bien?...

Fort bien, sans doute, mais, hélas! ces rébus désespéreront éternellement les amateurs d'insdicrétions. Heureusement, la plupart de ces lettres sont en clair, celle-ci par exemple, dont il eût été dommage de n'en pas saisir le sens :

Paris, 29 octobre 1896.

Ce n'est pas en ami, ni en fils, ni en neveu, ni en disciple, que Heredia me traite depuis un an, c'est en gendre honoraire. Je ne peux pas exprimer mieux sa nuance d'affection.

Hier, après avoir dîné chez lui, je l'ai suivi au Vaudeville où il m'emmenait de force, à la première du *Partage*. Là il m'a déposé dans une loge où se trouvaient Bartet et Madeleine Lemaire et ces deux pauvres femmes n'ont plus eu le droit d'aborder un autre sujet de conversation que Pierre Louys, son style, sa vie privée, son dernier livre et son prochain roman. « Ce jeune homme vient de passer six mois au milieu de deux mille cinq cents cigarières », déclamait-il, et tout à coup, il a disparu pour faire trente visites autour du balcon. Tu crois qu'il m'a laissé tranquille pendant ce temps-là? Ah bien oui! A l'entr'acte je ne rencontrais que des amis ou des dames qui me disaient : « Je savais que vous étiez là. *Heredia* vous annonce. » Il avait répété les mêmes phrases partout; et, à la sortie il me prenait par l'épaule en criant à Bartet par-dessus vingt personnes : « Je reconduis ce jeune homme à sa porte, c'est un noctambule terrible! » Heureusement on le connaît. On m'a raconté dernièrement à son sujet et au mien une anecdote dont je ne connaissais que le début [...] ; mais c'est la fin qui est belle.

Heredia (à Hervieu, Vanderem, Barrès) : « C'est le plus beau roman qu'on ait fait depuis trente ans! » (Les trois romanciers, comme trois sœurs Barison, tournent le dos. — Heredia étonné,

pivote à son tour, cherche à qui parler... Alors un monsieur complaisant s'approche et continue aimablement : « Ce monsieur Louys a fait aussi des vers, je crois! » — « Euh!... Euh!... Il a tort de faire des vers! » dit Heredia furieux et il rentre au salon en abandonnant le monsieur.

J'ai l'air de me moquer de lui mais tu ne t'y trompes pas, j'espère. Quand je compare son affection à celle d'Astérisque, par exemple, ou à celle de E. 3067, je suis tentét d'intervertir les rôles.

M. Fernand Vandérem, le seul survivant de ce « trio Barison » a peut-être gardé le souvenir de cette soirée que nous serions curieux de lui voir évoquer dans le tome II de ses *Mémoires*, qui le sont aussi des *Gens le Qualité* qu'il a connus. Ce que M. Vandérem ne saurait nous apprendre et que nous révèle le fragment qu'on va lire, c'est que, comme pour l'*Esclavage* (*Aphrodite*), Pierre Louys avait d'abord conçu la *Femme et le Pantin* sous forme de pièce. Il avait l'imagination scénique et il essayait ses sujets de roman comme sur un tréteau. Les personnages s'animaient, allaient et venaient, entraient et sortaient, esquissaient des gestes, échangeaient des répliques, mimaient leurs sentiments, le tout coupé de danses en manière d'intermède. Leur rôle joué, ils disparaissaient et Louys se racontait à lui-même le spectacle qu'ils lui avaient donné; laissant de côté l'accessoire pour ne retenir que l'essentiel, il a conservé par devers lui tels fragments qui lui semblaient, comme celui-ci, bien venus :

UN BANDERILLERO (1) (d'une voix indifférente). — Olé, Pipa.

UN PÊCHEUR. — Pff! je ne dis pas olé pour si peu. Ma vieille barque danse mieux sur la mer que cette femme-là sur son estrade.

UN PAYSAN. — Chaleur!

AUTRE PAYSAN. — Quarante-sept jours depuis la dernière pluie.

1er PAYSAN. — Le maïs pousse des brins comme des allumettes.

2e PAYSAN. — On en ferait du feu plutôt que de la farine.

1er PAYSAN (très haut). — Voilà ce que c'est que d'avoir changé les reliques de chapelle! Je l'avais bien dit que le saint se vengerait!

(*Approbation aux tables voisines.*)

MERCÉDÈS (sur l'estrade, frappant dans ses mains). — Olé, olé, olé, olé, olé, olé, olé, olé, olé, olé, olé!

SPECTATEURS (ironiquement et à mi-voix). — Oui, oui.

(1) Il y avait d'abord : un consommateur.

2e PAYSAN. — Tout ça, c'est la faute du nouvel évêque. Avec celui de l'an dernier...

1er PAYSAN. — Il pleuvait.

2e PAYSAN (sombre). — Il pleuvait.

MERCÉDÈS. — Olé! olé! Quoi! Criez donc!

LE PÊCHEUR. — Nous sommes enroués.

1er PAYSAN (continuant sa conversation). — Les cours sont hauts.

2e PAYSAN. — A quoi ça sert, puisqu'on n'aura rien à vendre?

PIPA (furieuse, descendant de l'estrade). — Pas moyen de danser si personne ne crie.

LE BANDERILLERO. — Allons, Pipa, viens t'asseoir!

PIPA. — Je n'ai pas besoin de xérès, j'ai besoin de bravos. Je ne suis par une marionnette, pour danser devant une salle de bois. (*Elle s'assied quand même.*)

MERCÉDÈS (s'asseyant à la même table). — Laisse donc!

UN JEUNE HOMME (d'une voix aiguë et ironique). — Bravo (2) Pipita! (*Rires.*)

PIPA (le coude sur la table et le menton dans le poing). — Si c'était votre Concha, mon Dieu! A la bonne heure, ça en vaudrait la peine, pas vrai!

MERCÉDÈS. — Ils l'ont dans la peau. Je ne sais pas pourquoi elle danse : avant qu'elle ait fait un pas, on lui crie déjà bravo.

PIPA (amère). — Nous sommes ses suivantes.

MERCÉDÈS. — Mais oui. Ne te fatigue donc pas.

LE PÊCHEUR. — Conchita va danser?

MERCÉDÈS. — Oui, monseigneur. L'inimitable Conchita. Profitez-en, si vous voulez la voir. Vous ne la verrez pas cet été.

LE BANDERILLERO. — Allons donc! C'est la fortune du bal.

C'est comme un prélude de la troisième rencontre que fit André Stévenol de Conchita Perez dans le *baile* de Cadix et dont le récit forme le ch. IX de *la Femme et le Pantin*. Il s'agit donc là d'un fragment d'une première version, — peut-être l'originale — de son histoire. Dans le même temps qu'il la vivait en imagination, en marge de Casanova et avec les impressions qu'il avait rapportées d'Espagne, Pierre Louys se préoccupait de certain *Manuel de Gomorrhe* dont M. Georges Andrieux (3) a retrouvé les divers états de la table des chapitres, qu'il ne saurait

(2) Deux mots rayés : Pipa! Encore!

(3) Tous les documents, inédits, de cette chronique, m'ont été obligeamment communiqués par M. Georges Andrieux.

être question de reproduire ici, cette nomenclature relevant d'une « littérature » spéciale; elle paraît avoir été établie en Egypte, où, en 1898, Pierre Louys était allé retrouver son frère : un de ces feuillets, non utilisé comme lettre, porte, en effet, la mention : Le Caire. Sur d'autres feuillets au verso et à l'envers, Louys avait jeté deux ou trois images licencieuses, qui lui avaient traversé l'esprit, et qui, bien qu'elles ne semblent pas se rapporter à ce manuel licencieux, sont trop vives pour être citées, à l'exception de l'une d'elles qui rappelle certaines litanies libertines de Bilitis.

Pierre Louys avait d'autres curiosités, moins scabreuses et qu'on n'eût pas attendues d'un écrivain uniquement préoccupé de son art. La politique ne le laissait pas indifférent ni la sociologie, la dénatalité française l'inquiétait tout autant que les vues ambitieuses de Guillaume II. Aussi se fit-il le champion de la *Liberté pour l'Amour et pour le Mariage*. Ce fut dans le *Journal*, le 3 décembre 1900, qu'il soutint et développa sa thèse, laquelle pour être humaine n'en était pas moins hardie, bien qu'il l'eût rédigée en un style, si on peut dire, impersonnel. On eût dit d'un autre écrivain, et c'est cet écrivain-là que les lecteurs du *Journal* apprécièrent : l'autre Pierre Louys, le vrai, ces braves gens l'ignoraient.

En trois jours, j'ai reçu vingt-quatre lettres, vingt et une pour et trois contre, écrivait-il à son frère. Un monsieur de Grenoble demande l'affichage de mon article dans toutes les communes de France. Le receveur de l'enregistrement du Mans m'envoie sa carte avec titre en me disant qu'il souscrit 10 francs plus les frais de propagande de moralité telle que je la comprends; et regrette d'être trop pauvre pour donner plus. Une institutrice écrit que « des milliers de mères doivent bénir mon nom ». Enfin il y aurait de quoi faire pour deux sous d'orgueil si mes confrères ne m'abordaient dans la rue avec des : « Eh bien? Moralisateur! Repopulateur!... » et de très curieux sourires. Seuls les directeurs du *Journal* m'ont dit aujourd'hui : « il a joliment porté votre article; nous sommes très contents ». Mais ce ne sont pas précisément des littérateurs, tu sais cela. Je remarque aussi que *pas une lettre* ne fait allusion à mes livres. J'ai dû changer complètement de public en changeant de ton... J'ai été frappé de recevoir des lettres qui avaient l'air de recopier l'une après l'autre 5 ou 6 paragraphes où j'avais inventé comme dans un roman des histoires possibles. « Monsieur, c'est tout

à fait mon histoire », plusieurs lettres disent cela et le prouvent.

Dans ce même numéro du *Journal* où Pierre Louys défendait la liberté pour l'Amour et pour le Mariage, Raoul Ponchon chantait dans sa *gazette rimée* ce

...petit être frêle
Gracieux et puéril
Qui répond quand on l'appelle
Au doux nom de Jane Avril.

C'est au Moulin Rouge que Ponchon découvrit un soir cette « saltatrice de génie », qui dansait, dit-il, « comme on boit ».

Elle dansait toute seule
Sans souci d'un cavalier;
Non pas qu'elle soit bégueule
M'a dit certain familier.
. . . .
Sur de quelconques musiques
Elle improvise des pas;
Les rythmes les moins classiques
Ne la déconcertent pas.

Elle danserait, je pense,
Ainsi, mille fois sur dix,
Sur l'air de la « Reine Hortense »
Sinon du « De Profundis ».

Dessinée par Toulouse-Lautrec et chantée par Ponchon, Mlle Jane Avril passera à la postérité où n'est point passé et ne passera pas le roman de feu Robert de Bonnières, *Jeanne Avril*, à l'héroïne duquel elle seule pourrait nous dire pourquoi elle prit le nom. Retirée de la danse et de Paris, elle vit en banlieue. Elle a raconté naguère dans *Paris-Midi* ses souvenirs de l'époque où elle fut célèbre. On regrette qu'un éditeur n'ait pas été tenté de publier ces pages qui sont à l'image de celle qui les écrivit : charmantes dans leur simplicité. Une qui ne lui ressemblait guère, c'était la demoiselle Berthe Bullier. Dentu ayant publié en 1892 un ouvrage intitulé *Cours de danse fin de Siècle*, illustré par Louis Legrand, qui portait cette épigraphe :

Il y a peut-être des péchés à découvrir...
Dolorès, par Algernon Charles Swinburne.

cette demoiselle fâchée de n'y point découvrir son nom, écrivit à l'éditeur :

Monsieur Dentu,

Je ne comprends pas que vous ayez parler (*sic*) sur votre livre de toutes les danseuses et que vous m'ayez oubliée moi la plus célèbre il y a quatre ans. De Bullier on m'avait surnommée à l'Elysée-Montmartre l'Araignée, j'ai eu mes photographies dans tout Paris il y a cinq ans avec la Goulue, Grille d'Egout et Sauterelle. On m'appelait Berthe Bullier. Du reste vous avez bien du les voir. Je suis tout étonnée l'autre fois que je suis passée devant chez vous avenue de l'Opéra. Je regarde le livre et je ne vois pas mon nom, j'ai été désolée. Je pense que vous remedirez à cela. J'ai bien l'honneur de vous saluer.

Berthe BULLIER.

Cette jeune (mais l'était-elle encore?) personne manquait vraiment de modestie. Elle en est bien punie. Qui se souvient aujourd'hui de l' « Araignée » ?

AURIANT.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Yvon : *L'U. R. S. S. telle qu'elle est.* Préface d'André Gide. Edition de la « Nouvelle revue française », Paris, 1938. — A. Ciliga : *Au pays du grand mensonge.* Traduit du russe par A. Gourevitch. Edition de la « Nouvelle Revue française ». — Mémento.

Le livre de M. Yvon, **L'U. R. S. S. telle qu'elle est,** préfacé par André Gide, est une sorte de *mea culpa* et un avertissement, le mille et unième avertissement aux « camarades » trop inclins à prendre au sérieux la propagande effrénée des bolcheviks sur le paradis soviétique. A ce miroir aux alouettes se sont brisées bien des expériences et même des vies jeunes et ardentes. Et M. Yvon fut un de ceux qui, au contact de la *réalité* soviétique, perdit bien des plumes. Il est encore heureux pour lui qu'il n'y ait pas perdu sa vie; car il passa par de bien dures épreuves pendant les onze longues années qu'il séjourna en U. R. S. S.

Lorsque, en 1923, Yvon partit pour la Russie, nous dit André Gide dans sa préface, c'était avec la ferveur d'un communiste militant, avec tous les espoirs dont tant d'autres (comme nous-même), furent lents à guérir et que de trop nombreux, hélas! s'entêtent à garder encore. Participer à la formation d'un monde nouveau, quel plus

digne but donner à sa vie? Yvon n'avait alors que 24 ans. Les illusions que l'on pouvait avoir sur la Russie étaient plus excusables à une époque où le bruff soviétique triomphait, où l'on était en droit de suspecter ceux qui déjà le dénonçaient, où leurs informations pouvaient paraître tendancieuses. En ce temps, la générosité seule entraîna ceux dont, là-bas, la déconvenue allait être tragique. Il est souhaitable que les meilleurs d'entre les jeunes ne recommencent plus à leurs dépens la douloureuse expérience, celle même que fit Yvon...

Donc, venu au pays des Soviets tout jeune encore, Yvon y fut tour à tour ouvrier, contremaître, technicien, directeur d'usine, chargé de cours dans une université communiste, étudiant d'école technique supérieure. Il parcourut l'immense pays et séjourna dans les régions les plus diverses : celle de Moscou, puis en Crimée, au Caucase, dans le Nord, la Sibérie, l'Extrême-Orient. Et partout, aussi bien dans les grands centres industriels que dans les provinces reculées, il fut plongé dans la vraie vie soviétique, ce qui lui permit d'avoir un contact permanent avec les différents milieux russes et de bien étudier leurs particularités.

Aussi le leitmotiv de ses multiples investigations, de ses constantes et diverses observations et de sa longue participation à la vie de la Russie des Soviets, se traduit par cette phrase qu'il a mise en tête de son ouvrage :

De loin, cela peut paraître grandiose. De près, c'est bougrement douloureux.

Il faut espérer, pour l'humanité tout entière, que la douloureuse expérience de M. Yvon fera profiter les gens, et que sa voix, si faible qu'elle soit, sera entendue, malgré tout le bruit que fait dans le monde la grosse-caisse de la propagande bolcheviste. Mais ne dirait-on pas que, ces derniers temps, cette grosse-caisse est devenue plus sourde? Verrons-nous le jour où elle se taira tout à fait, le jour où on la fera taire? Ce n'est pas improbable.

Décidément, nous n'en sortirons pas! Je veux dire qu'il nous sera impossible de longtemps, je le crains, d'échapper aux ouvrages sur la Russie des Soviets qui sollicitent notre attention et qui nous tombent sur la tête, drus comme les

giboulées de mars. Ainsi, à peine eus-je le temps de prendre connaissance du livre de ce M. Yvon et de sa préface par André Gide, que sa place dans mon casier au *Mercure de France* fut occupée par celui de M. Ciliga, intitulé **Au pays du grand mensonge.** M. Ciliga, communiste militant et orthodoxe par profession ou conviction, avait évidemment aussi son mot à dire et d'autant plus qu'il était allé en Russie rouge en 1928, en qualité de membre du bureau politique du parti yougoslave rattaché au Komintern. Mais, dès son arrivée à Moscou, il fut frappé des contradictions entre ce qu'on savait en Europe de l'U. R. S. S. et ce que ce pays était en réalité. En 1929, il adhéra à l'opposition dite de gauche et fut exclu pour un an du parti communiste. Néanmoins, il fut nommé professeur à l'Université de Léningrad, où il enseigna l'histoire moderne de l'Europe occidentale (on voudrait savoir quels étaient ses titres pour en parler). En mai 1930, Ciliga fut arrêté comme trotskyste (adieu, l'Université de Léningrad!) et transféré dans les prisons de l'Oural (Tcheliabinsk et Verkhné-Oudinsk). Après trois ans passés en prison, il fut déporté en Sibérie. Enfin, après bien des péripéties, le gouvernement soviétique lui accorda le visa de départ et il quitta la Russie en janvier 1936.

Tant d'aventures, tant de déboires, tant de souffrances ont donné évidemment droit à M. Ciliga de nous parler de l'U. R. S.S. sans enthousiasme et ménagement. Je crains même que les sévices qu'il avait subis là-bas aient quelque peu influencé son jugement. Je n'affirme rien; je suppose simplement. Quoi qu'il en soit, la remarque de notre auteur, que sous le régime actuel de l'U. R. S. S. ce n'est que dans l'exil et en prison qu'on peut se faire une idée juste de ce qui bouleverse ce pays, est à retenir. En prison, les langues se délient, et dans l'exil les déportés se méfient moins de leurs semblables. C'est au bagne que Dostoïevsky apprit à connaître l'homme du peuple et ses aspirations. M. Ciliga a donc eu toute possibilité de tâter le pouls de l'opposition au régime durant son séjour dans l'Oural et en Sibérie. Ce qu'il nous en dit est très instructif et peut nous servir. Cependant nous n'en pouvons pas déduire d'une façon précise à quel point le régime actuel est viable. Et c'est ce qu'il nous importe de savoir avant tout.

MÉMENTO. — D'un article sur les réfugiés de l'U. R. S. S., paru dans la *Gazette de Lausanne* du 25 avril dernier, je détache ces quelques lignes :

A la fin de 1937 arriva à Stockholm le premier transport d'anciens membres du « Schutzbund », l'ancienne organisation militaire des socialistes et communistes autrichiens, expulsés maintenant de l'U. R. S. S. Leurs dépositions furent enregistrées par un comité composé d'adhérents d'opinions politiques diverses.

Le journal *Freies Deutschland*, organe d'un groupe d'émigrés socialistes allemands édité à Anvers, cite quelques passages de ces procès-verbaux. « Une fois pour toutes, nous, socialistes autrichiens, sommes guéris de toute illusion sur la Russie et le bolchévisme. Vous vous souvenez peut-être de la propagande avec laquelle on nous reçut en U. R. S. S., après le soulèvement de février. On nous donna immédiatement du travail, on nous fêta partout et nous avions une position absolument privilégiée par rapport aux réfugiés allemands... Mais nous disions toujours la vérité et nous ne faisions pas si vite des concessions. Mais personne en U. R. S. S. ne peut supporter la critique... Le moindre mot critique nous valut la dénomination de « contre-révolutionnaire », d' « espion » ou de « trotzkyste ». Nous rîmes d'abord, mais bientôt nous fûmes obligés de constater que la situation était grave. On commençait à jeter en prison les combattants de février... On ne nous permit pas d'aller voir nos camarades emprisonnés et tous ceux qui voulurent leur aider furent arrêtés à leur tour. Je fus arrêté précisément pour cette raison-là. Rendez-vous compte de la situation des réfugiés autrichiens obligés à aller à l'ambassade d'Autriche pour solliciter une amnistie leur permettant de retourner chez eux... Tel est le degré d'humiliation que nous a valu le stalinisme. Nous, socialistes autrichiens conscients, nous pouvons le dire : *Staline est un désastre pour le mouvement ouvrier international*... Quatre-vingts médecins allemands furent expulsés récemment. La totalité du parti communiste allemand est en prison, à part quelques exceptions... »

Nous signalons à nos lecteurs la parution à Genève de la *Revue anticommuniste* qui est déjà à son quatrième numéro (mai 1938). Editée en collaboration avec le *Mouvement mondial anti-communiste*, cette revue fait appel à des collaborateurs de tous pays et se défend de s'ingérer dans la politique d'aucun pays et de prôner un système quelconque de gouvernement. Son but, affirme-t-elle, est uniquement de répandre sur le communisme des informations rigoureusement contrôlées. Ajoutons, enfin, que c'est la première revue de langue française qui est consacrée au communisme, à son histoire, ses manifestations politiques, idéologiques et culturelles et ses méthodes d'action et de combat.

NICOLAS BRIAN-CHANINOV.

CHRONIQUE DE LA VIE INTERNATIONALE

Le conflit sino-japonais. — Les complications de la crise espagnole et de la situation en Europe centrale ne doivent pas détourner entièrement l'attention des événements d'Extrême-Orient, de ce conflit sino-japonais qui, sans guerre

déclarée, nous offre le spectacle d'une des plus effroyables tragédies de l'histoire contemporaine. Ce conflit, qu'on a cherché en vain à régler par les voies diplomatiques les plus différentes, — les puissances signataires du traité de Washington de 1922 s'y sont employées sans succès, l'Allemagne y a usé son double jeu, qui consistait à jouer simultanément la carte nippone et la carte chinoise, et l'Angleterre, enfin, a dû se borner à de timides sondages à Tokio et à Hankéou — a pris au cours de ces dernières semaines des développements imprévus. Le Japon se voit contraint maintenant d'envisager une guerre de très longue durée, alors qu'il ne s'était préparé en fait, à l'origine, qu'à une opération de police relativement peu étendue qui devait assurer son établissement définitif dans les cinq provinces de la Chine du nord. Toutes les prévisions du gouvernement de Tokio se sont trouvées démenties par les événements : la Chine nouvelle n'a pu être organisée sérieusement jusqu'ici sous contrôle nippon, la résistance chinoise, sous le haut commandement de Tchiang Kaï Chek, n'est pas brisée, et pour soutenir la lutte jusqu'à la victoire, — victoire encore problématique — le Japon est obligé de faire un effort militaire, financier et économique qui risque de l'entraîner à la ruine.

C'est ce qui se discerne le plus clairement dans ce qui est au premier chef l'œuvre des éléments militaires les plus avancés qui l'ont constamment emporté à Tokio sur les éléments attachés à l'ordre constitutionnel et parlemenaire, et qui ont réussi à créer dans l'Empire une mystique autoritaire qui ne ressemble en rien au national-socialisme allemand ou au fascisme italien, mais qui, s'inspirant du vieil esprit samouraï, est proprement japonais. Ce sont les militaires qui ont improvisé sur le terrain la formation du Mandchoukouo, qui ont élargi le domaine de cet Etat mandchou vassal de l'Empire nippon, qui, après la conquête du Jehol, ont franchi la Grande-Muraille, se sont installés à Pékin et ont amorcé la politique ayant pour objet de soustraire les cinq provinces de la Chine du nord à la souveraineté du gouvernement national en les organisant en régions autonomes sous la protection du Japon. Tout cela s'est accompli sans déclaration de guerre, sous le couvert de la prétendue nécessité de réa-

liser la plus confiante collaboration du Japon et de la Chine, de consituer le bloc des Jaunes contre l'ingérence dans l'Orient lointain des puissances occidentales, mais dans la réalité des choses ne s'inspire que d'un impérialisme brutal et des besoins d'une expansion économique aussi étendue que possible. Si, jusqu'à l'arrivée au pouvoir du prince Konoye, le gouvernement impérial japonais s'était toujours préoccupé de ménager les grandes puissances ayant des intérêts vitaux en Chine, depuis que les militaires sont maîtres de la situation à Tokio, ce souci s'est effacé de plus en plus, et le Japon a pris presque ouvertement position contre les influences étrangères susceptibles de contrecarrer ses desseins. Le désordre politique où se débat l'Europe, les graves difficultés avec lesquelles sont aux prises les grandes puissances qui traditionnellement jouaient un rôle de premier plan dans l'évolution du monde jaune, le soin qu'apportent les Etats-Unis à se tenir à l'écart de toutes les querelles internationales, tout cela a contribué à donner aux maîtres de l'heure dans l'Empire du Soleil-Levant la certitude qu'ils pouvaient jouer la partie décisive sur le Continent asiatique sans risquer de se heurter à des réactions du monde occidental capables de leur faire échec.

En effet, les puissances occidentales, trop occupées de leurs propres crises politiques, ont dû se résoudre à laisser faire, et la Société des nations, réduite à l'impuissance à la suite de l'expérience décevante faite lors de la crise mandchoue, n'a pu intervenir utilement en faveur de la Chine, dont le territoire s'est trouvé envahi sans même que les relations diplomatiques fussent rompues entre Nankin et Tokio. Les Chinois, ne pouvant compter que sur eux-mêmes, et se trouvant dans l'impossibilité d'empêcher par la force l'établissement des Nippons dans les cinq provinces du Nord, ont provoqué la tragique diversion des événements de Shanghaï, afin de placer les Japonais devant une situation de fait qu'ils n'avaient pas su prévoir. Le Japon a été obligé d'envoyer sur le continent asiatique des armées puissantes; il a dû faire face sur tous les fronts improvisés sur l'immense territoire de la Chine du nord et du centre; après avoir déblayé la région de Shanghaï, il a dû conquérir Nankin, persuadé que

l'occupation de la capitale de la République entraînerait l'effondrement du gouvernement national. Cet espoir fut déçu, comme tant d'autres, et, bien loin de se résigner à la défaite, le maréchal Tchiang Kaï Chek s'est obstiné à maintenir la résistance avec une force accrue. Ayant réorganisé ses armées, ayant pu leur assurer un armement d'une incontestable puissance, ayant pour lui le nombre des effectifs, l'espace et le temps, il a adopté une tactique de guerillas consistant à harceler les troupes nippones qui ne peuvent songer à tenir un front continu ni à occuper en permanence les vastes régions où se déroulent les opérations.

Au cours de ces derniers mois, les forces japonaises se trouvèrent parfois dans une situation critique : elles connurent des à-coups sérieux dans le sud du Chantoung; la bataille pour Sou-Tchéou fut particulièrement dure et, une fois occupé ce point de jonction de la ligne de chemin de fer du Lunghaï et de la voie ferrée du Tien-Tsin à Pou-Kéou, la lutte se prolongea, acharnée, les Chinois s'efforçant d'enrayer l'avance de l'ennemi en direction de Hankéou. C'est alors que se produisit la rupture des digues du fleuve Jaune. Les formidables inondations qui s'ensuivirent marquèrent un arrêt des opérations militaires dans la région atteinte par les eaux. 2.500 kilomètres carrés de territoire submergés, les eaux du Hoang-Ho débordant jusqu'à 80 kilomètres au sud de Kaï-Feng et s'avançant jusqu'à la riche plaine du Honan, plusieurs dizaines de mille de victimes, les services du génie de l'armée nippone impuissants à contenir le débordement du fleuve, l'armée japonaise du Lunghaï se débattant dans les boues de l'inondation rendant impossible le transport du matériel lourd, telles furent les conditions qui obligèrent le haut commandement nippon à modifier son plan de campagne. Il est bien certain, au surplus, que même si les Japonais réussissent à ocuper Hankéou, le gouvernement national chinois, déjà établi dans une ville du sud-est, n'en continuera pas moins la lutte. Tokio a donc été amené à envisager un gros effort militaire à faire dans la Chine du sud pour essayer de briser la résistance chinoise en partant de Canton, mais on ne saurait se dissimuler que ce sera là, de toute manière, une entreprise extrêmement périlleuse, exigeant d'énormes

sacrifices en hommes et en argent et dont le succès n'est nullement assuré.

Lorsque, à la fin du mois de mai, le prince Konoye procéda à un remaniement de son ministère, ce fut précisément dans l'intention de renforcer les moyens de poursuivre la guerre et d'en finir au plus vite avec un conflit qui menace d'épuiser les ressources de l'Empire. Cinq hautes personnalités militaires furent mises en possession de tous les « leviers de commande » ; le général Ugaki remplaça M. Hirota au ministère des affaires étrangères, le général Araki rentra au gouvernement comme ministre de l'éducation, et sa présence achevait de donner à un cabinet composé désormais de trois généraux et de deux amiraux l'apparence d'un gouvernement de dictature militaire, au sein duquel l'élément civil était nettement subordonné aux chefs de l'armée. On expliqua ce remaniement ministériel par la volonté du président du conseil de donner une impulsion nouvelle à la politique nippone en Chine, de coordonner tous les facteurs de cette politique et d'en assurer le contrôle, du point de vue militaire comme du point de vue civil, par la création d'un organisme nouveau, présidé par le prince Konoye en personne. Toujours est-il que c'est au lendemain de ce remaniement du gouvernement impérial que l'aviation japonaise a procédé, au début du mois de juin, à des bombardements intensifs de Canton, qui firent plusieurs centaines de victimes et donnèrent lieu à des démarches pressantes de l'ambassadeur de France et de l'ambassadeur de Grande-Bretagne à Tokio. La thèse nippone est que ces bombardements aériens ne seraient pas contraires aux lois internationales, Canton devant être considérée comme une ville forte et une base d'opérations militaires. Il n'en est pas moins vrai que cette effroyable série de bombardements provoqua une vive émotion dans le monde entier et qu'on voulut y voir une préparation à une entreprise militaire de grande envergure dans la Chine du sud. Le haut commandement nippon semble surtout préoccupé d'empêcher le ravitaillement en armes et en munitions des armées chinoises par les voies d'accès à Canton, et d'obtenir la démoralisation des populations par l'horreur même des massacres de civils auxquels aboutissent de telles opérations. C'est la doctrine

monstrueuse de la guerre « totale », par la mise en œuvre des moyens de destruction les plus violents, sous prétexte d'abréger la durée des conflits armés, mais il n'est nullement démontré jusqu'ici par les expériences faites que cette tactique puisse donner les résultats escomptés par ceux qui n'hésitent pas à y avoir recours.

Le calcul japonais est évidemment que la guerre poursuivie par de telles méthodes hâtera l'effondrement du gouvernement national chinois et que Tokio pourra alors traiter avec un pouvoir nouveau, plus docile à ses volontés. Il ne semble pas qu'il y ait actuellement des perspectives favorables à une médiation, sous quelque forme que ce soit. Le Japon s'est fermé lui-même la porte à une solution de compromis quand il a proclamé officiellement, au mois de janvier dernier, qu'il ne traiterait en aucun cas avec le maréchal Tchiang Kaï Chek. Depuis lors, on indique volontiers du côté nippon qu'une solution du conflit pourrait être envisagée si le Kuomintang, entièrement réorganisé, abandonnait Tchiang Kaï Chek et si les successeurs de celui-ci rompaient toutes relations avec la Russie soviétique et renonçaient définitivement à toute activité anti-japonaise. Cette solution ne semble pas près d'être obtenue, et l'horrible conflit sino-japonais, avec toutes les complications d'ordre international qui peuvent en résulter, menace de se développer encore pendant bien des mois. Mais il est entendu que ce n'est pas la guerre...

ROLAND DE MARÈS.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.

Archéologie, Voyages

Willy Chalom et Jules Lévy : *Nous venons de Palestine;* Attinger. 18 »

Divers : *Etudes d'archéologie grecque.* Avec 7 gravures dans le texte et 20 illust. h. t.; Ecole des Hautes Etudes, Gand. 40 fr. belges

Henri Javelle : *Histoire de Villeneuve-Saint-Georges. Villeneuve-Saint-Georges à travers les âges. Promenades Villeneuvoises;* Aubanel père, Avignon. 12,80

André Trofimoff : *Ciels et décors de France,* promenades sentimentales d'un ci-devant; Hachette. » »

Art

Maurice Delacre : *Le dessin de Michel Ange.* Avec de nombreuses reproductions; Académie Royale de Belgique, Palais des Académies, 1, rue Ducale, Bruxelles. » »

Edouard Michel et Mlle Hélène de Vallée : *Jordaëns : les quatre Evangélistes.* 30 reproductions. (*Monographies des peintures du Musée du Louvre,* I); Edit. des Musées nationaux.

Esotérisme et Sciences psychiques

J. Marquès-Rivière : *Le Yoga tantrique hindou et thibétain;* Libr. Véga. 13,50

Ethnographie, Folklore

Rodolphe de Warsage : *Le folklore de la table. La cuisine régionale wallonne;* S. n. d'édit. » »

Histoire

Hector Bolitho : *George VI,* traduit de l'anglais par Marie-Madeleine Fayet. Préface de Gérard Boutelleau; Stock. 18 »

Edith Sitwell : *La reine Victoria* (*Victoria of England*), traduit de l'anglais par Jean Talva; Nouv. Revue franç. 32 »

Littérature

Deborah A. K. Aish : *La métaphore dans l'œuvre de Stéphane Mallarmé;* Droz. » »

Marcelle Auclair : *Le bonheur est en vous;* Flammarion. 2,25

Annie Barnes : *Jean Le Clerc 1657-1736, et la République des lettres.* Avec un portrait; Droz. » »

Renée Bosselaers : *Le cas Stendhal. Une mise au point.* Essai typologique et littéraire; Droz. » »

Elizabeth Creed : *Le dandysme de Jules Barbey d'Aurevilly;* Droz. » »

Léon Daudet : *La vie orageuse de Clemenceau;* Albin Michel. 18 »

Divers : *Les plus jolies histoires d'enfants,* recueillies par Marcel Berger; Emile Paul. » »

Marcel Françon : *Poèmes de transition* XVe-XVIe *siècles. Rondeaux du Ms 402 de Lille.* Préface de Henry Guy. Deux vol.; Droz. » »

Michel Maurice Guillaume : *Histoire de la littérature française;* Vitte.

De Laqueuille : *Jean Claude Marie Marques de Laqueuille,* épisode historique; Aubanel père, Avignon. » »

Emile Ludwig: *Roosevelt, essai sur le bonheur et le pouvoir,* traduit de l'allemand par Denise Van Mopès; Plon. 24 »

Jacinto Miquelarena : *Traqué dans Madrid* (*El otro mundo*) *1936,* traduit de l'espagnol par Marcel Carayon; Calmann-Lévy. » »

B. Munteano: *Littérature roumaine.* (Coll. *Panoramas des littératures contemporaines;* Edit. du Sagittaire. 30 »

E. A. Rheinhardt : *L'amoureux automne du roi Henri IV,* traduit de l'allemand par Raymond Henry; Albin Michel. 25 »

Paul Rival : *Marie Mancini;* Nouv. Revue franç. 20 »

K. de Schaepdryver : *Hippolyte Taine, essai sur l'unité de sa pensée;* Droz. » »

Tchiao Tch'eng-Tchih : *Le théâtre chinois d'aujourd'hui;* Droz. » »

Johannès Tielrooy: *Littérature hollandaise* (Coll. *Panoramas des littératures contemporaines*); Edit. du Sagittaire. 20 »

Voltaire : *Le Temple du Goût,* publié sous le patronage de la Société des Textes français modernes, édit. critique par E. Carcassonne; Droz. » »

Emanuel von der Mühll : *Denis Veiras et son Histoire des Sevarambes, 1677-1679;* Droz. » »

Philosophie

A. Consentino : *Temps, espace, devenir, moi. Les sosies du néant;* Alcan. 35 »

Malebranche : *Œuvres complètes.* Tome I : *De la Recherche de la Vérité,* livres I et II. Edition critique publiée sous les auspices de l'Académie française, de l'Académie des Sciences, de l'Académie des Sciences morales et politiques, par Désiré Roustan en collaboration avec Paul Schrecker, avec un portrait; Boivin. 80 »

Poésie

G. Brossaud de Juigné : *Le bal des feuilles;* Œuvres françaises. 15 »

Marguerite Delisle : *Frissons d'âme;* Debresse. 10 »

Fagus : *La Danse macabre,* poème. Illustrations de Sylvain Vigny; Malfère. » »

Edmond Fleg : *Apocalypse;* Nouv. Revue franç. 12 »

Armand Godoy : *Le poème de l'Atlantique;* Grasset. » »

Marie de Hec : *Fleurs sauvages.* Bois originaux de Noël Santon; Edit. Corymbe. 12 »

Jacaulize : *Réfractions,* premières poésies; Les Courants poétiques, Amiens. 10 »

M. de Rivoyre : *Secrets sous la lampe;* Bonne Presse du Midi, Vaison-la-Romaine, Vaucluse. » »

Politique

Robert d'Harcourt : *Catholiques d'Allemagne;* Plon. » »

Marcel Homet : *L'histoire secrète du traité franco-syrien. Où va le Proche-Orient?* Préface du général Ed. Brémond. Avec une carte; Peyronnet. 18 »

Léon de Poncins : *Histoire secrète de la révolution espagnole.* Avec une carte; Beauchesne. » »

Albert Rivaud : *Le relèvement de l'Allemagne 1918-1938;* Colin. 42 »

Lucien Romier : *Saurons-nous éviter la guerre?;* Flammarion. 2,25

J. Staline : *Les questions du Léninisme,* nouv. édit. Tome I; Edit. sociales internationales. 25 »

Questions coloniales

Marie Bugéja : *Enigmes musulmanes,* Lettres à une Bretonne; Edit. internationales, Tanger et Fès. 12 »

Questions militaires et maritimes

Chef d'escadron J. Courbis : *Le comte Schlieffen, organisateur et stratège,* précédé de *Propos sur Schlieffen,* par le général Daille; Berger-Levrault. 18 »

Questions religieuses

Abbé Maurice Bessodes : *L'histoire de Bernadette, la petite voyante de Lourdes;* Bonne Presse du Midi, Vaison-la-Romaine, Vaucluse. » »

Paul Claudel : *Introduction au Livre de Ruth,* texte intégral de l'ouvrage de l'abbé Tardif de Moidrey; Desclée de Brouwer. » »

Giovanni Papini : *Les témoins de la Passion (Sept légendes évangéliques),* traduit de l'italien par Fernand Hayward; Grasset. 18 »

Roman

Pierre Boileau : *Le repos de Bacchus;* Libr. des Champs-Elysées. 7 »

Louis Bromfield : *La Ferme,* traduction de Mme Albert Guillaume. Avant-propos de Louis Gillet; Stock. 30 »

Hedwige de Chabannes : *Port de l'air;* Fayard. » »

Marie-Anne Comnène : *Grazia;* Nouv. Revue franç. 28 »
Georges David : *Pascaline,* suivi de *Sept officiers;* Edit. sociales internationales. 18 »
Robert Hichens : *Sur l'écran,* texte français de la Princeses Sixte de Bourbon; Edit. de France. 10 »
Stephen Hudson : *Myrte,* traduit de l'anglais par Emmanuel Boudot-Lamotte; Nouv. Revue franç. 20 »
Jaroslaw Iwaskiewicz : *Les demoiselles de Wilko,* traduit du polonais par Paul Cazin. Préface d'Edmond Jaloux; Edit. du Sagittaire. 20 »
Bernard Roy : *Jean des vieilles lunes;* Pierre Tisné. » »
Michèle Saro : *L'échelle d'Enfer;* Tallandier. 15 »
Sophie et Marc Stambat : *Sève;* Edit. des Presses du Temps présent. » »
Jean Tousseul : *L'épine blanche;* Nelson. » »

Sciences

Marcel Boll : *Les deux infinis* (*Galaxies, étoiles, planètes, micelles, réseaux, noyaux, neutrons, photons.*) Avec 126 gravures; Larousse. 25 »
Raoul Michel May : *Les cellules embryonnaires.* Avec 70 figures. (Coll. *L'avenir de la Science*); Nouv. Revue franç. 32 »
Hélène Metzger : *Attraction universelle et religion naturelle chez quelques commentateurs anglais de Newton.* 1re partie : *Introduction philosophique.* 2e partie : *Newton, Bentley, Whiston, Toland.* 3e partie : *Clarke, Cheyne, Derham, Baxter, Priestley;* Hermann. 3 fascicules. 12 », 15 » et 25 »

Sociologie

Louis Marlio : *Le sort du capitalisme;* Flammarion. 20 »

Varia

V. A. Evreinoff : *Les fruits à noyaux.* Pêches. Prunes. Cerisier. Amandier. Abricotier. Cornouiller. Avec des illust. (Coll. *La Terre,* encyclopédie paysanne dirigée par J. La Roy Laduré); Flammarion. 16 »
Ernest Tisserand : *Un week-end au cabanon ou l'enlèvement du poète Louis de Gonzague Frick.* Avec un portrait par Marie Laurencin; Denoël. 3 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Victor Bouillier. — Le centenaire de Villiers de l'Isle-Adam. — A propos du Saint-Suaire de Turin. — Cinquantenaires. — Documents baudelairiens. Baudelaire, Zola et les « Vieilles Plaies ». — Rendez à César... — A propos d' « Aphrodite ». — « Un monsieur et une dame ». — Le Sottisier universel.

Victor Bouillier. — J'ai eu avec M. Victor Bouillier, depuis quelque dix-huit ans, un commerce si familier, et notre collaboration étroite, qui s'est réalisée dans la renaissance de Gracian et la réédition de ses œuvres, m'est un titre si exceptionnel, que c'est à moi qu'incombe l'honneur d'annoncer son décès, à Paris, à l'âge de quatre-vingt-sept ans.

Il était le fils de Francisque Bouillier, membre de l'Institut directeur de l'Ecole Normale et auteur, notamment, d'une *Histoire de la*

Philosophie cartésienne qui fut et reste une initiation remarquable. Encore il traduisit et introduisit Fichte, Kant. Son fils Victor Bouillier devait plus tard, lui, traduire et introduire, avec une même générosité effective et un même bonheur, Lichtenberg, « le Chamfort allemand », et Gracian, « le Nietzsche espagnol (Azorin) ».

Il eut une carrière administrative, et prit sa retraite quelques années avant la guerre, après avoir exercé longuement la haute et délicate fonction de Secrétaire général du P.-L.-M. Il put désormais se consacrer exclusivement à ses travaux personnels.

Sa Maison fut vraiment le *Bulletin Hispanique* où M. Morel-Fatio l'accueillit en 1910, et où M. G. Cirot, le Doyen de la Faculté des Lettres de Bordeaux, le retint ensuite pour y publier ses substantiels travaux de critique et de traduction proprement gracianiques. Mais je sais que M. Ad. de Falgairolle a l'intention d'écrire ici-même du côté hispanisant de Victor Bouillier.

A la *Revue de Littérature comparée,* Victor Bouillier traita successivement de Chamfort, de Nietzsche et de Gracian; et ailleurs, en des études dispersées, de Gœthe. Essais critiques d'une attentive, judicieuse et pertinente investigation.

En dehors de ses publications dans les revues spécialement d'études germaniques et hispaniques, on a de lui : *Georg Christoph Lichtenberg* (1742-1799), essai sur sa vie et ses œuvres littéraires, suivi d'un choix de ses aphorismes (Champion, 1914) ; *Pages caractéristiques de Baltasar Gracian* (Mercure de France, 1926) ; des études courtes, mais nourries et décisives, sur *la renommée de Montaigne en Allemagne,* sur *la fortune de Montaigne en Italie et en Espagne,* et sur le rapprochement *Gracian-Nietzsche* amené à sa proportion exacte.

En outre, les lecteurs du *Mercure de France* se souviennent que « Critile » nous donna des chroniques, sur les représentations de la Comédie-Française, de 1927 à 1931; et de même une étude sur *Gœthe et les Comédiens.* Ces textes étaient de M. Bouillier qui avait cédé à nos amicales instances.

La philosophie et la pratique de sa vie retirée, bien tempérée, mesurée à sa prudence alerte, et jusqu'à ses derniers jours, étaient d'une calme et souveraine « Seigneurie de soi-même », d'une unique, souriante, intransigeante, scrupuleuse indépendance dans la dignité et le labeur. La musique avait été pour lui la source de ses meilleures délectations. Il en gardait le culte; et il montrait comme elle lui était restée précieuse en n'en voulant conserver que la mémoire, à son âge avancé, à exclusion de l'entendre encore.

Nos échanges, le spectacle de sa personne, de son caractère est ce qui m'a fait, de ma vie, le plus grand bien, ce qui m'a donné

moralement le plus sûr, le plus réel appui. Je lui dois beaucoup. Notre correspondance était constante. J'aurais voulu devenir meilleur écrivain pour être un peu moins indigne de lui. Il était mon seul ami intime. Mais tout cela est bien personnel, peut-être. — ANDRÉ ROUVEYRE.

§

Le centenaire de Villiers de l'Isle-Adam. — Le Comité des Fêtes du centenaire de Villiers de l'Isle-Adam, créé sur l'initiative du *Goëland*, est constitué de la façon suivante :

Présidente d'honneur : Madame Rachilde.

Comité d'honneur : Mmes Segond-Weber, Gabrielle Réval, Perdriel-Vaissière, Comtesse du Pontavice de Heussey.

MM. Rosny aîné, Maurice Maeterlinck, Jean Ajalbert, Grégoire Le Roy, Georges Duhamel, Saint-Pol-Roux, Fernand Gregh, Paul Fort, Julien Cain; professeur Gustave Cohen; MM. André Fontainas, René Martineau, Désiré Ferry, Maurice Beaubourg, Fernand Vandérem, Jacques Bernard, Louis Mandin, Jean des Cognets, Edouard de Rougemont, Léon Deffoux, Léon Bocquet, Georges-Louis Garnier, Jean de la Varende, Jacques Dyssord, Guy-Charles Cros, Jean Paulhan, J. Aubry, Larochelle, Van Melle, H.-D. Davray, André Billy, Marcel Millet, Jean Boucher, Alexis von Kraemer, E. Drougard, Ricardo Vinès, Florian Le Roy, Jean Reubell-Laporte, Yves Bescou, André Lebois.

Comité d'Organisation : MM. Marcel Longuet, Roger Vercel, Théophile Briant.

Secrétariat : Marc Loliée, 40, rue des Saints-Pères, Paris, qui centralisera toutes communications et documents, en même temps que *Le Goëland* à Paramé (Ille-et-Vilaine).

Un Comité de Patronage, dont M. Roger Vercel, a accepté la présidence, a pris l'initiative des fêtes qui seront célébrées à Saint-Brieuc, sous les auspices et sous l'autorité de l'Académie de Bretagne. Une plaque sera posée sur la maison natale du grand écrivain. Des manifestations théâtrales et radiophoniques sont envisagées.

A cette occasion, la revue *Bretagne* et le journal *Le Goëland* consacreront la totalité d'un de leurs numéros à l'auteur de l'*Eve future*.

A Paris, des manifestations sont également prévues pour l'automne, notamment une exposition de souvenirs biographiques et iconographiques, manuscrits, autographes. Les organisateurs seraient reconnaissants de toute communication à cet égard au secrétariat, 40, rue des Saints-Pères, (*Communiqué.*)

§

A propos du Saint-Suaire de Turin. — M. André-Charles Coppier, dans l'étude que le *Mercure de France* du 1er juin a donnée de lui sur le Saint-Suaire, ignore l'ouvrage (4°, 216 p., 92 f., 11 pls) que j'ai publié en janvier chez Masson. Minutieusement, j'y montre que le drap de Turin a vraiment enveloppé le corps d'un homme, flagellé, couronné d'épines, crucifié, percé au cœur d'un coup de lance sans doute. Le corps n'avait été ni lavé, ni huilé, ni lié de bandes. On avait frotté légèrement le drap d'une poudre dont je vois bien les traces. — Pourquoi *légèrement?* — J'ai une idée. Et le Suaire veut qu'il en ait été ainsi... Le corps n'avait pas séjourné dans la tombe assez longtemps pour s'y corrompre, mais quand même, voici des flux, des suintements et des gouttes. Non moins vraies sont les plaies : sang, lymphe et sérum. Voici les décalques d'un sang qui, déjà sec, s'était redissous à demi, au sépulcre. Sous les pieds, voici des coulées, faites d'un sang qui était disjoint en un caillot foncé fluide et en un sérum pâle... Et l'on parle d'une peinture !

Je traite le problème exégétique. L'on va toujours mieux à une identification du « suaire » de saint Jean et du linceul des Synoptiques.

Je parle de l'affaire de Lirey. Pas de peinture, n'est-ce pas, et pas d' « aveux » !

N'opposons pas au linceul de Turin — étoffe longue — un Suaire, plus court, que l'on eût vénéré à Besançon au moyen âge : je montre que l'on ne sait rien d'un tel linge.

Malgré Rabelais, le Suaire de Turin n'est pas le remplaçant daté de 1534 d'un drap qui aurait péri en 1532 dans l'incendie de Chambéry, puisque le linge actuel porte les traces de brûlures que déjà l'étoffe de Lierre, en 1516, copie. J'ai fait photographier cette étoffe.

J'ai créé une iconographie prouvant que dès le ve siècle le drap de Turin existait, porteur de la face que l'on y voit maintenant. Que ce drap soit enfin celui du Christ, un raisonnement sûr le démontre.

Mais on voit des plis du poncif même qui aura permis d'exécuter les prétendues empreintes? — Erreur : ce sont des plis actuels. En 1931 nous avons vu ces plis, et le reste, à une lumière électrique forte, pendant des heures : le drap mis sans glace à portée de nos mains. Brièvement, en 1933, nous avons revu l'étoffe d'aussi près, au grand jour. Sauf pour les minuties — essentielles — que la photographie découvre, l'observation directe est facile.

télégrammes, auxquelles il faut joindre des croquis originaux et même une pièce en vers.

Ajouterai-je, à ce sujet que, en dehors des « Lits » de Paul Alexis, cette vente comporte les manuscrits originaux de pièces dont nous ne connaissions que les copies, généralement divulguées par Kistemaeckers : la « Ballade des unions mal assorties », le « Retour d'âge », la « Ballade des Pauvres », la « Ballade à la Vierge » d'Henry Céard, « Entre cocus » et « Melnus proupos d'un moyne » de Léon Hennique, le « Sonnet saignant » et le « Sonnet masculin » de Huysmans, « Ma source », « La Femme à barbe » et une autre pièce libre de Maupassant?

Un petit coin d'enfer, dans cette bibliothèque, à laquelle, je ne saurais l'oublier, doit tant ma pauvre étude sur Poulet-Malassis. — PIERRE DUFAY.

§

Rendez à César... — Dans le *Mercure* du 1er octobre dernier, M. Stock raconte, au cours de son article *Laurent Tailhade anecdotique,* qu'au lendemain de l'attentat de Vaillant, Jules Huret demanda aux écrivains réunis en un banquet (banquet de *La Plume*), leur opinion sur le geste de l'anarchiste et que Tailhade répondit : « Qu'importe les victimes si le geste est beau ! »

J'en ai le souvenir précis : ce n'est pas Jules Huret qui posa la question ,mais Paul Brulat, alors collaborateur du *Journal.* D'ailleurs celui-ci a raconté tout au long l'anecdote dans son livre : *Lumières et grandes Ombres* (Grasset, éditeur). J'ai cependant voulu avoir une confirmation de sa bouche. Il me l'a donnée sans réserves. Jules Huret n'a été pour rien dans cette petite enquête. — UN FIDÈLE LECTEUR DU « MERCURE ».

§

A propos d' « Aphrodite ». — Notre érudit confrère Auriant, faisant allusion, dans le *Mercure* du 1er janvier 1938, p. 223), à une collaboration possible de Pierre Louys et Claude Debussy pour une *Chrysis* qui, dit-il, « à l'Opéra ou à l'Opéra-Comique, n'eût pas obtenu le triomphe que connut *Aphrodite* en librairie », oublie-t-il l'*Aphrodite* de Louis de Grammont, musique d'Erlanger, représentée le 27 mars 1906, et dont le succès ne s'est pas démenti depuis trente ans?

A la même époque (26 janvier 1906), la petite scène de la Pépinière, proche la gare Saint-Lazare, donna une *Aphrodinette* en deux actes, de Bouvet, Darantière et Walter. Soubies, à la table de son précieux *Almanach des Spectacles,* cite encore *les Aphrodites,* un

acte, de A. Bessier, à Ba-ta-clan, en 1900, et une *Chrysis* en 1904; puis, en 1912, *les Perles d'Aphrodite,* un acte de Bonot, joué au Théâtre moderne, le 14 févrie; pièces qui ont peut-être quelque rapport avec le roman de Pierre Louys.

Auriant, infatigable autant qu'heureux chercheur, pourrait sans doute nous l'apprendre. — J. G. P.

§

« Un monsieur et une dame ». — M. René Martineau, qui connaît tant de choses et qui de Saint-Servan s'intéresse à tout ce qui a trait à l'art et à la littérature, à leurs grands hommes et aux autres, m'écrit :

17 juin 1938

Cher Monsieur,

Je lis votre bel article du dernier *Mercure* et puis vous confirmer le document Exsteens (?). Le monsieur et la dame de Rops = Aurélien Scholl et Marie Colombier. J'en ai une reproduction dans le catalogue de la vente de M. le Chevalier de Santi Mattei — vente du 22 au 26 janvier 1912 (1re partie). — Catalogue Deman : la litho de Rops est au numéro 1234 du catalogue avec cette note : « Rops. — Un monsieur et une dame — litho, originale, gr. in-folio. Portraits présumés de A. Scholl et Marie Colombier. Belle épreuve sur Chine rehaussée de tons par l'artiste. L'une des pièces capitales de l'œuvre lithographiée. » La reproduction photographique est excellente! C'est une œuvre extraordinaire; même en épreuve aussi vulgaire. C'est saisissant. La robe, étoffe légère à pois! Et les gants de la main droite! Pardonnez mon ignorance : Qui est Exsteens? A mon avis, ayant vu plusieurs fois A. Scholl et une fois Marie Colombier, Rops les a flattés tous les deux.

Mon souvenir cordial,

RENÉ MARTINEAU.

Je comprends et je partage l'admiration de M. René Martineau pour la litho de Rops, dont le numéro spécial de la *Plume* (n° 172, 15 juin 1896), consacré à l'artiste contient une reproduction, Jean de Roig, qui se disait l'élève de Rops parlant d'*Un Monsieur et une dame* dans une étude sur le maître publiée dans *Pan* (juin-juillet 1910) écrivait que Manet s'en était « peut-être souvenu en peignant son tableau *Dans la Serre* ». Ce serait d'autant plus curieux que Manet fit au pastel le portrait de Marie Colombier. C'est entre 1858 et 1861 que Jean de Roig plaçait l'exécution de la litho de Rops. Je pencherais plutôt pour 1864-65, date des premiers succès de Mlle Colombier au Conservatoire et, aussitôt après, au théâtre et dans le demi-monde. Scholl qui resta son ami et la soutint toujours, fut sans doute, à cette époque, son amant. Mlle Colombier était svelte alors, quoique déjà potelée, et Rops n'eut pas à flatter celle que Théophile Gautier trouvait « jolie comme le péché » (1). Quant à Scholl, il n'était pas non plus mal de sa per-

(1) Voyez : *Les Lionnes du Second Empire* (Gallimard, éditeur).

sonne, dans sa jeunesse, et je connais tel petit portrait-charge de lui par Mailly (publié dans le *Hanneton* du 23 avril 1868 : « la Rédaction du *Nouveau Journal* » qui n'est pas sans ressembler au portrait que Rops nous a laissé du chroniqueur. Quant à Exteens, c'est un auteur belge qui a dressé le catalogue de Rops. — AURIANT.

§

Le Sottisier universel.

Mata-Hari s'était introduite dans le lit de Messimy, ministre de la Guerre, en août 1914, et, en même temps, dans le lit de von Jagow, préfet de police à Berlin. — *L'Action française*, 30 mai.

Dans la montagne bourbonnaise, où l'autre nuit le thermomètre est descendu à moins 7 ou 8 degrés, les récoltes fruitières et maraîchères sont importantes. — *Le Centre* (Montluçon), 24 avril.

C'est à Royan, magnifique station de la Côte d'Azur. — *Le Combat social* (de Saint-Brieuc), 18 juin.

Et ce matin, le cadavre du cabaretier Schaffner a été trouvé mort dans la chambre. — *La Dépêche de Brest*, 11 juin.

Naissances : Jean Drian, maréchal des logis au 11e régiment de chasseurs. — *La République de l'Est*, 14 juin.

M. Jacques Doriot a adressé une lettre à M. Crutel, secrétaire de la délégation des gauches, où il déclare, au nom du groupe communiste, qu'il est impossible d'admettre la séparation des Chambres. — *La Dépêche Tunisienne*, 16 juin.

L'office départemental de la main-d'œuvre de Marseille cherche un ménage d'agriculteurs, composé de deux hommes et une femme en état de travailler. — *Le Petit Provençal*, 4 juin.

Si un orage brusque fait tourner le bouillon que vous avez fait la veille, rendez-lui ses qualités primitives, pendant que vous le faites bouillir à nouveau, en y jetant une poignée de bicarbonate, jusqu'à ce que la cire soit bien fondue. Appliquez alors sur l'endroit taché, et frottez doucement. — *L'Est républicain*, 22 juin.

MASTIC

A l'unanimité des 40 votants, M. Raoul Dandurant, ministre d'Etat du Canada, est né à Montréal en 1861. — *Le Petit Méridional*, 12 juin.

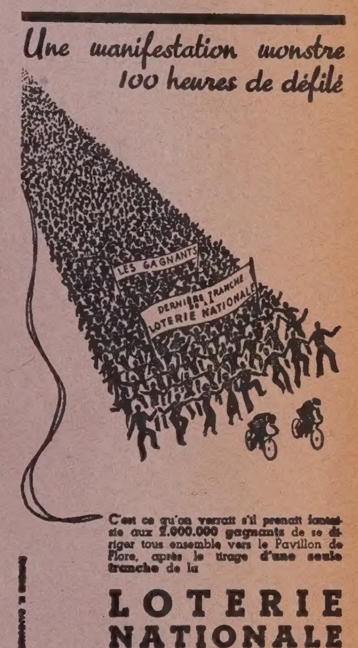
Le Gérant : JACQUES BERNARD.

Typographie Firmin-Didot, Mesnil (Eure). — 1938.

BULLETIN FINANCIER

L'orientation de la Bourse de Paris s'est profondément modifiée pendant la seconde quinzaine de juin : avec un volume d'affaires réduit, des progrès substantiels on été réalisés dans presque tous les compartiments, en particulier sur les groupes de valeurs françaises.

Sans doute, la situation internationale est restée fort trouble; elle a, certains jours, exercé une influence fâcheuse sur la tenue de tous les marchés français et étrangers; mais la situation intérieure s'est améliorée. Le succès de l'Emprunt de la Ville de Paris, l'aisance du marché monétaire, le calme des changes, ont créé une atmosphère plus saine. Puis, s'est produite à New-York une reprise, très discutable assurément puisqu'elle s'appuyait sur des bruits — démentis ensuite, — de dévaluation nouvelle du dollar américain. Enfin, ont été publiés différents décrets-lois dont l'importance n'est pas douteuse.



Parmi ces décrets, il convient de citer d'abord celui qui vise à développer notre équipement électrique. De grands travaux vont être entrepris, soit par des compagnies concessionnaires, soit par des sociétés mixtes ayant l'appui financier de l'État. Ils vont mobiliser des capitaux considérables pendant plusieurs années, et faire disparaître certaines frictions et critiques. Aussi bien, le groupe des valeurs d'électricité a-t-il montré des dispositions favorables.

Un autre décret-loi a ranimé les rentes françaises; il concerne la politique du marché ouvert — *open market policy* — que la Banque de France n'était autorisée à pratiquer que dans des conditions particulières. La Bourse a cru, à tort, pendant plusieurs jours, qu'il s'agissait d'interventions sur le marché des rentes; elle a dû reconnaître dans la suite que les pouvoirs publics visaient simplement à épargner au Trésor, au crédit public et aux entreprises privées, les inconvénients qu'entraînent les brusques contractions et les expansions excessives du crédit à court terme.

Un autre fait a entretenu l'optimisme du marché : la consolidation des Bons du Trésor à un an 4 %, émis en août 1937. Profitant de l'aisance de la trésorerie, le ministre des finances a décidé que les porteurs de ces bons, qui viennent à échéance le 5 août prochain, pourront, sur leur demande, échanger leurs titres contre des bons ordinaires du Trésor à un an d'échéance, dont le taux d'intérêt est de 3 %. Établis avec jouissance du jour de l'échange et non pas du 5 août 1938, date d'échéance des Bons 4 % 1937, les nouveaux Bons du Trésor bénéficieront d'un cumul de jouissance. Cette opération de consolidation ne saurait manquer d'être un succès.

LE MASQUE D'OR

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

SEINE C. A. 21.457

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES

Un an : 100 fr. | 6 mois : 55 fr. | 3 mois : 31 fr. | Un numéro : 6 fr. 50

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Colombie, Congo Belge, Costa Rica, Cuba, Danemark, Dantzig (ville libre de), République Dominicaine, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatemala, Haïti, Honduras, Hongrie, Lettonie, Liberia, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole), Mexique, Nicaragua, Panama, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Suisse, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Natal, Orange, Transvaal, Swaziland, Territoires sous mandat de l'Afrique du Sud-Ouest), Uruguay, Vénézuela, Yougoslavie (Serbie-Croatie-Slovénie).

Un an : 120 fr. | 6 mois : 69 fr. | 3 mois : 40 fr. | Un numéro : 7 fr.

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : 140 fr. | 6 mois : 79 fr. | 3 mois : 45 fr. | Un numéro : 8 fr. 50

En ce qui concerne les **Abonnements étrangers,** certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs a vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Il existe un stock important de numéros et de tomes brochés, qui se vendent quel que soit le prix marqué . le numéro 6 fr. 50; le tome autant de fois 6 fr. 50 qu'il contient de numéros. Port en sus pour l'étranger.

Chèques postaux — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, PARIS-259-31; celles qui n'ont pas de compte-courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard, le 6 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de compte rendus.*

TYP. FIRMIN-DIDOT & Cie. — MESNIL. — 1938.